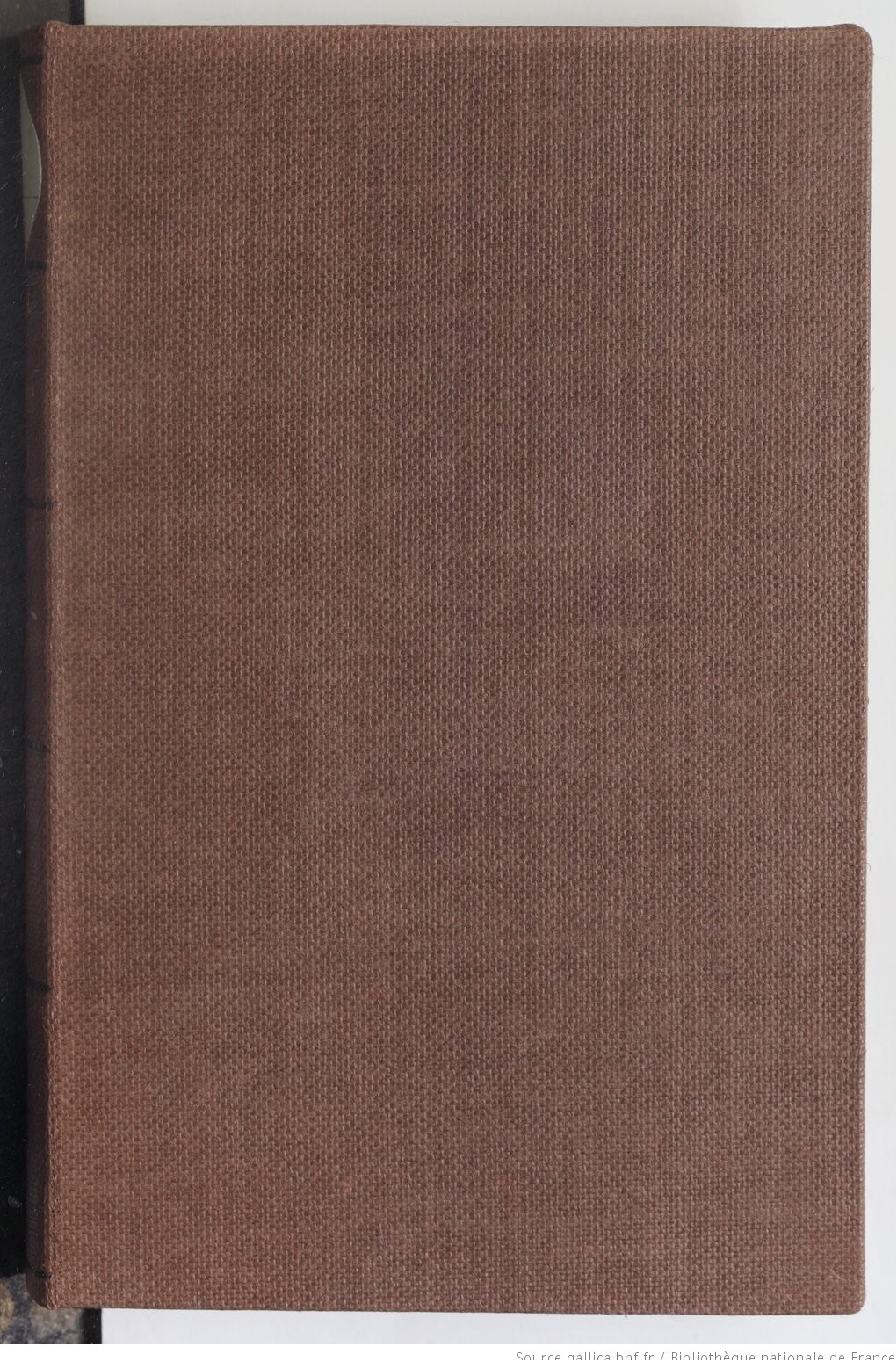
Oeuvres de Paul Féval soigneusement revues et corrigées. L'Homme de fer

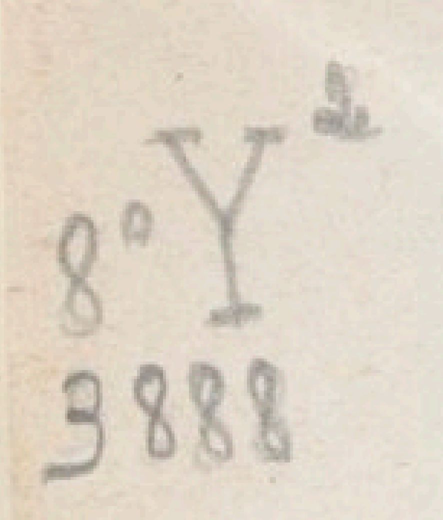


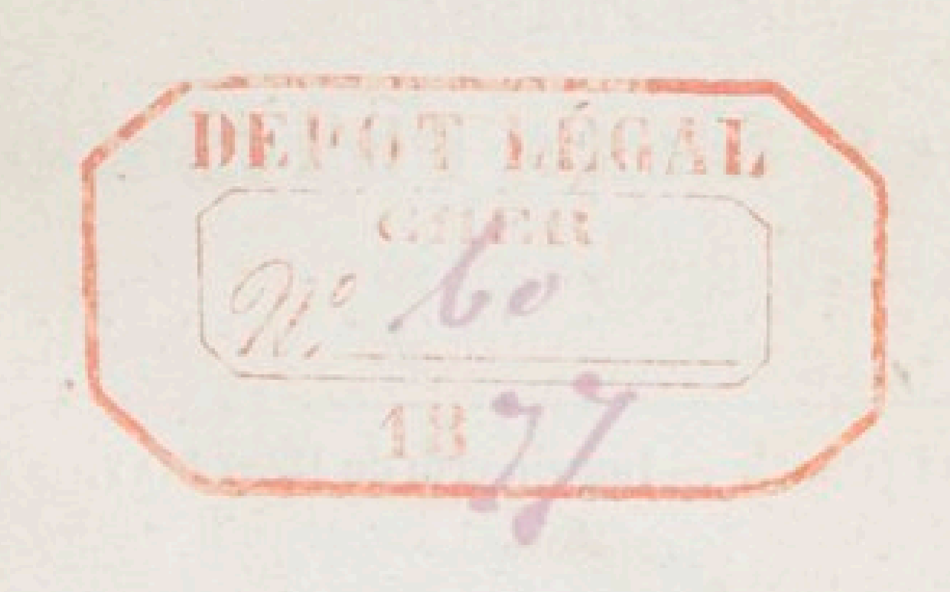






L'HOMME DE FER





Saint-Amand (Cher). — Imprimerie de DESTENAY.

ŒUVRES

DE

PAUL FÉVAL

SOIGNEUSEMENT REVUES ET CORRIGÉES

L'HOMME DE FER



NOUVELLE ÉDITION

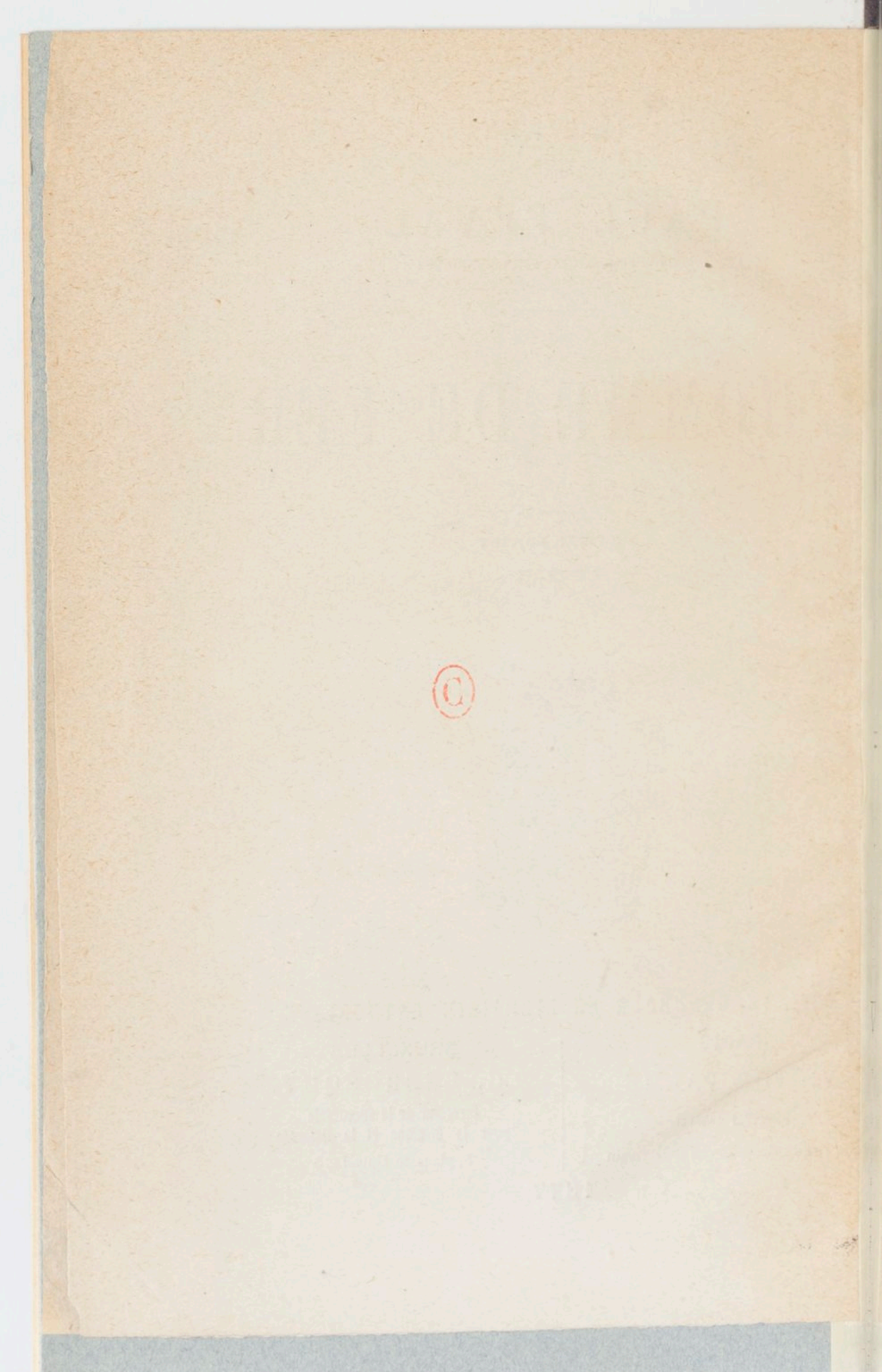


SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

PARIS
VICTOR PALMÉ
Directeur Général
25, rue de Grenelle-Saint-Germain

BRUXELLES
G. LEBROCQUY
Directeur de la succursale
pour la Belgique et la Hollande
5, place de Louvain, 5

1877



L'HOMME DE FER

PREMIÈRE PARTIE

LA CHATELAINE

I

LA RANCE

J'avais un frère aîné qui était un saint ici-bas. Il marchait doux et ferme dans la vie. Dieu lui avait donné d'amères tristesses. Il adorait la volonté de Dieu. Que de fois pourtant je vis sa tête, chauve avant l'âge, s'incliner sous le poids des découragements mystérieux !

J'étais enfant lorsqu'il pensait déjà, c'est-à-dire, hélas! alors qu'il souffrait. Je m'étonnais de voir la gaîté vive succéder en lui brusquement à de longs silences où son regard distrait s'était baigné dans le vide. Il riait de si grand cœur ! Un homme peut-il être triste et gai ? heureux et à la fois malheureux ? Pauvre frère ! ami si cher! la mort l'a pris et je ne l'ai pas vu à sa dernière heure.

Je vins, une nuit d'hiver, à Saint-Malo, la ville lugu-

bre et parcimonieuse où pas une goutte d'huile[1] n'est dépensée à éclairer le passant qui s'égare : je vins, cherchant dans les ténèbres la maison de mon frère. Jadis, quand j'arrivais, savais-je si la ville avare et marchande était ou non éclairée? mon frère était là qui m'attendait et qui me conduisait au logis.

Cette fois, personne!

Et je pense que j'étais complice du hasard qui m'égarait dans les rues. Je fuyais d'instinct la maison où il n'était plus.

Oh! notre mère en larmes, mes sœurs pâles et les pauvres enfants habillés de deuil! Dans le salon, quand on me vit, ce fut un grand gémissement.

Auguste, notre pauvre ami! notre frère bien-aimé! l'honneur et la joie de la famille!... Ma mère m'embrassa et me montra le Ciel.

Sur ces bords de la Rance, la rivière enchantée, nous allions tous deux bien souvent. C'était un marcheur intrépide. Il aimait la grande route, et je ne le vis jamais si heureux que les matinées de voyage, quand nous tournions le dos à Saint-Malo, ce lourd paquet de maisons marchandes où manquent l'eau douce et l'air libre.

La Rance et les grèves du mont Saint-Michel, la route de Châteauneuf et la digue de Dol, c'étaient ses amours. Quand il était là, tête nue, les souliers poudreux, la sueur au front, il revivait. Sa gaîté revenait toute jeune.

Ces pages, inspirées par les lieux qu'il aimait : les belles rives de la Rance, le splendide horizon des grèves; ces pages où passeront les impressions qui nous étaient communes, sont à lui plus qu'à moi.

C'est pour cela que son nom chéri est tombé malgré moi de ma plume sur la première de ces pages.

La rivière de Rance a sa source vers le bourg de Saint-Jacut-en-Terre, dans les Côtes-du-Nord. Au-dessus de Dinan, ce n'est guère qu'un ruisseau. Au-dessous de Dinan,

[1] Il y a longtemps maintenant que Saint-Malo est éclairé au gaz comme tout le monde.

elle s'élargit brusquement. A la plaine de Saint-Suliac, elle devient si grande, que la Loire et la Seine passeraient ensemble dans son lit sans trop se coudoyer.

Il est vrai de dire que la plaine de Saint-Suliac est déjà plutôt une grève qu'une rivière, car la marée s'y fait sentir comme en rade.

A mer haute, c'est un beau lac entouré de collines harmonieuses, et dont les vagues viennent baigner les haies blanches du rivage. Du côté de l'Ille-et-Vilaine, la rive s'encaisse et se festonne, creusant au fleuve des réduits profonds que surplombent les falaises rocheuses.

Il n'est pas rare de trouver sous ces hautes murailles calcaires des habitations, grises comme la coquille d'une huître, qui se collent au roc, derrière l'abri d'une petite jetée en pierres sèches. On ne les aperçoit point des bords de la falaise, mais le feu de tourbe et de bois charrié qui brûle lentement dans l'âtre envoie sa noire fumée et révèle l'existence de ces amphibies humains.

Çà et là un moulin, aménagé pour tourner au flux et retourner au reflux, chante ses trois notes plaintives. Dans le petit parc marneux qui l'entoure, des oies fouillent la fange et laissent leurs restes aux canards, ces parias de la race palmipède.

Au milieu de la rivière, il y a une île verte habitée par les alouettes de mer. Cette île, jolie comme une jolie page de Bernardin de Saint-Pierre, donne raison à la poésie du XVIII[e] siècle. Néanmoins il y manque les chers peupliers, la grotte et le tombeau d'un sage, ami de l'*Être suprême*, mais ne connaissant pas le bon Dieu.

De nos jours, cette belle et sereine rivière est sillonnée de mille embarcations. Les *gabares* des riverains, sortes de barges à quille non pontées, mettent leur voile brune au vent dès qu'il y a une corde de bois, trois douzaines d'œufs et une couple de poulets à la ferme. Les bateaux de plaisance louvoient et jouent ; les barques de pêcheurs traînent le lourd chalut au fond de l'eau ; enfin, par un gai soleil, le paquebot *le Dinannais* déroule les longs anneaux de sa fumée sombre ou bleue, agite ses deux na-

geoires dans l'écume, et glisse, rapide comme une flèche, emportant pleine cargaison d'Anglais ennuyés. Là-bas, à l'arrière, voici miss Anna, la poétique enfant, qui trempe son quatorzième biscuit dans son huitième verre de madère. Encore préfère-t-elle le sherry, cette diaphane et frêle créature !

Au temps où va se passer notre récit, il n'y avait sur la Rance ni bateaux à vapeur, ni Anglais. Quant à miss Anna, elle n'était pas encore poitrinaire. Miss Anna n'est poitrinaire que depuis l'époque où John Johnson de Johnson-House, son *daddy*,(papa) a cessé de labourer la terre ou de porter la balle, pour gagner une douzaine de millions à fabriquer des petits couteaux.

John Johnson, esq., sa fille Anna, son fils sir John Johnson, M.. P.., lady Bridget Johnson, femme de sir John, et l'honorable Johnnie Jonhson, leur enfant de quatre ans, tout cela sent le Strand à plein nez, le Strand moderne, le gaz, la houille, la vapeur, l'apoplexie, le thé-panacée, le caoutchouc, le spleen, l'horrible odeur de Londres au XIXe siècle.

La Rance est la rivière des Anglais. Depuis Saint-Servan jusqu'à Dinan, vous ne voyez que blancs cottages où Johnson, esq., Davidson, esq., Stevenson, esq., Anderson, esq., etc., engraissent, rougissent et dorment auprès de miss Anna, qui maigrit et pâlit.

J'ai vu inscrit sur la porte d'un cabaret ce brutal témoignage de la conquête : INGLICHE SPAUQUIRE (*English spoken here*).

Miss Anna donne des bibles presbytériennes aux petits enfants. John Johnson, esq., a appris au postillon de Châteauneuf ces contorsions bizarres de l'écuyer anglais qui semble souffrir de la colique incurable. Lady Margaret Fitfullikankrie, du château de Screw, auprès de Clackgmannan, trouvant ce nom de Châteauneuf trop difficile à prononcer, l'appelle *Tchêtiouniou*, et sourit comme savent sourire les Anglaises qui avaient toutes leurs dents lors de la jeunesse du dieu Wellington.

La Rance est une rivière perdue.

En 1469, la Rance était une rivière bretonne de la source à l'embouchure. Elle était aussi belle qu'aujourd'hui, avec les grandes forêts de ses coteaux, les manoirs sombres, demi-cachés derrière les chênes et les flottilles qui glissaient au reflux pour approvisionner le marché de Saint-Malo.

Le manoir du Roz était situé à l'extrême sommet de la montagne qui suit immédiatement Châteauneuf dans la petite chaîne formant comme l'arête des côtes bretonnes. Cette colline est plus haute que celle de Châteauneuf. Sa croupe méridionale descend à la Rance. Du côté du nord-est, son autre pente ondule au loin et va rejoindre le marais de Dol, au-dessus de la mare Saint-Coulman.

Au xve siècle, depuis le sommet de la montagne jusqu'au pays plat, c'était comme une forêt, tant les arbres de haute venue abondaient alentour. Le manoir s'élevait au centre d'une esplanade découverte, terrain de lande, formant une pelouse maigre et rase comme un tapis.

Le manoir était une grande maison de structure irrégulière, basse d'étage, avec des toits énormes. Le corps de logis se flanquait de deux ailes inégales, dont l'angle rentrant était armé de deux tourillons symétriques, placés comme des gonds à l'articulation d'une porte. Trois autres petites tours, une à droite, deux à gauche, terminaient la saillie des ailes.

Cette disposition pittoresque et en quelque sorte fanfaronne exagérait, de loin, l'importance du manoir du Roz, et lui donnait une physionomie de place forte. Mais, en réalité, à part les murs de la cour et les meurtrières de parade percées aux flancs des tourillons, il n'y avait aucun moyen de défense. L'esplanade, presque circulaire, était fermée par une haie de houx taillés qui valait trois fois la meilleure des grilles. Elle s'étendait surtout vers le nord, où son plan fléchissait en une sorte de ravin pierreux et nu.

De ce côté, au-delà des houx robustes qui formaient la haie centenaire, c'était un pêle-mêle d'arbres de toute taille et de toutes essences, venus là comme le hasard les

avait semés. Le pin agitait ses branches poilues au vent vif de la rivière, entre les chênes tordus et les magnifiques châtaigniers. Le hêtre arrondissait ses attaches fermes, dont les contours réveillent l'idée de la beauté humaine, parmi les troncs flexibles des frênes. L'écorce blanche des bouleaux tranchait çà et là dans l'ombre. Le tremble frissonnait comme un vieillard frileux dont les cheveux grisonnent. Le charme au feuillage opulent cachait ses branches cagneuses sous sa verdure et jetait un brillant manteau de feuillée sous ses pousses difformes. Tout cela était riche, vigoureux, prodigue.

En tournant vers l'est, on trouvait des guérets qui descendaient au vallon de Châteauneuf. Au sud, une autre forêt, coupée de champs et de prairies, étageait ses groupes d'arbres qui se détachaient vivement et semblaient bondir sur la pente. A l'ouest, enfin, s'étendait la lande montueuse où passe maintenant la route de Saint-Malo.

La vue était libre aux quatre aires de vent Rien ne la bornait, sinon la ligne lointaine et parfaitement circulaire de l'horizon, ce qui est rare en Bretagne, où les aspects tendent partout à se concentrer. On voyait le cours de la Rance avec ses îles riantes et la dentelle capricieuse de ses rives ; on voyait Dinan, la ville charmante, et Châteauneuf, le site qui n'a pas son pareil à dix lieues à la ronde. Saint-Jouan des Guérets montrait à l'opposite sa flèche lourde. Du côté du Marais on découvrait Saint-Méloir des Ondes, l'Islemer, Dol, Pleines-Fougères, vingt-autres bourgs et villages, le profil de Cancale, et, à perte de vue, derrière des vapeurs légères, le fantôme voilé du mont Saint-Michel.

En cette année 1469, François II régnait en Bretagne, Louis XI gouvernait la France, Edouard IV tenait le trône d'Angleterre, et Charles le Téméraire avait succédé depuis deux ans à son père Philippe, duc de Bourgogne. Il y avait huit ans que Louis XI était roi ; les premiers obstacles de son règne glorieux à force d'être laborieux étaient surmontés. Louis XI avait brisé la ligue du Bien public ; Louis XI était sorti sain et sauf du château de

Péronne, où la lourde main du Bourguignon avait pesé un instant sur son épaule ; Louis XI avait réduit à l'obéissance le duc de Berry, le comte de Charolais et le duc de Bourbon ; Dunois, vieillard, cherchait un refuge à la cour de Bretagne ; Edouard IV, payé, restait en paix ; la Castille et l'Aragon envoyaient à Paris des gages d'alliance ; l'Allemagne, occupée à ses discordes intestines, restait neutre.

Louis XI respirait. Son repos n'était pas un sommeil. Louis XI, en reprenant haleine, taillait de la besogne à ses voisins. Il regardait à l'est la Bourgogne, à l'ouest la Bretagne, deux nobles contrées, et il se disait : « Tout cela est à moi, parce que tout cela est la France. »

Le duc de Bourgogne était un prince de méchante humeur, qui rendait trois coups de massue pour un coup de gaule : Louis XI le laissa de côté jusqu'à voir ; François de Bretagne, au contraire, avait un tempéramment pacifique, Louis XI se tourna un matin vers le Mont-Saint-Michel, cette abbaye-forteresse qui domine la côte de Bretagne ; il se souvint à propos d'une grande dévotion qu'il gardait depuis son enfance à l'archange vainqueur du dragon, et d'un vœu qu'il avait pu faire autrefois.

Il dit à maître le Dain, son barbier, au château du Plessis, où il faisait sa résidence :

— Je partirai demain pour le pays normand. La renommée affirme qu'on voit chaque année cent mille pèlerins agenouillés devant l'image de saint-Michel archange ; le roi de France en veut grossir le nombre.

Le roi de France voulait surtout regarder de plus près la Bretagne. Le roi de France avait aussi l'idée de placer sous l'invocation de saint Michel son nouvel ordre de chevalerie, une machine de guerre qu'il avait inventée pour serrer le mors aux vassaux trop fougueux.

Laissons le roi Louis XI quitter les bords enchantés de la Loire et chevaucher le long des guérets normands. Allons l'attendre en Bretagne, en ce bon manoir du Roz, qui avait une si belle vue et qui faisait face au mont Saint-Michel.

C'était au mois d'août. Le cadran solaire aux lignes presque effacées, qui présentait son triangle pointu au midi du manoir, marquait dix heures. Au beau milieu de l'esplanade se dressait une *quintaine* ou mannequin de bois, tournant sur un pivot. Cette quintaine figurait grossièrement un Anglais qui tenait à la main un fort bâton de cormier. Le bois du mannequin était lourd et massif ; le pivot, fraîchement huilé, jouait le mieux du monde, en sorte que le moindre effort faisait tourner la quintaine, qui lançait à l'aveugle de beaux coups de bâton.

Deux cavaliers étaient là qui s'escrimaient contre elle : un soldat qui avait atteint l'âge viril, et un adolescent dont la lèvre s'ombrageait à peine de ce duvet follet, précurseur de la moustache.

L'adolescent était gracieux de visage et de corps. Sa taille souple et un peu frêle ondulait aux bonds du généreux cheval de guerre qu'il montait. Il portait déjà l'armure comme il faut ; des bords de son casque s'échappait une abondante chevelure brune à reflets châtains ; ses grands yeux bleus pétillaient d'audace et de gaîté.

L'homme d'armes qui semblait diriger ses exercices était remarquablement beau ; il paraissait avoir trente et quelques années ; son teint était brun, ses cheveux blonds, presque aussi épais que ceux de l'enfant, se frisaient en boucles plus courtes. Une moustache blonde aussi et fine comme de la soie rabattait ses deux longues mèches en passant par dessus la mentonnière du casque.

Quand l'or efféminé de ces molles chevelures encadre un visage mâle bruni par le soleil des batailles, c'est un effet imprévu, un contraste étrange ; cela produit une beauté riche et fière qui fait rêver aux récits chevaleresques. Grave et un peu triste qu'elle était, la figure de l'homme d'armes exprimait une franchise naïve, une bonté sans bornes et cette simplicité loyale qui accompagne, bien plutôt qu'elle n'exclut la véritable intelligence.

Il était plus grand que l'adolescent. Sous l'armure,

tous ses mouvements avaient une si merveilleuse aisance, que le fer de ses brassards semblait élastique et doux comme la moëlleuse étoffe du vêtement des châtelaines. Il s'asseyait d'aplomb sur son robuste cheval, trouvant la grâce sans la chercher, et offrant à son insu, peut-être, le plus admirable type de ces superbes combattants que le canon naissant et déjà vainqueur allait réduire à l'impuissance.

Les exercices de l'adolescent et de l'homme d'armes avaient deux spectateurs, quatre spectateurs, dirions-nous, s'il était permis d'appliquer ce substantif à de nobles animaux comme Ferragus et Dame-Loyse, lévriers de race.

Ferragus et Dame-Loyse gambadaient sur le tertre, le lévrier était fauve, avec une croix blanche entre les deux oreilles : la levrette était noire, sans tache ; elle avait un père illustre, Maître-Loys, lévrier noir du pays de Saint-Brieuc, qui avait fait autrefois l'admiration de la cour de Bretagne.

Les deux autres spectateurs, ou mieux spectatrices, n'étaient point sur l'esplanade. A la façade du château qui regardait cette partie du tertre et que le soleil ne frappait point encore, on voyait deux fenêtres ouvertes. A chacune de ces fenêtres une femme se tenait.

La posture d'une femme n'est jamais un détail indifférent. C'est en général quelque chose d'éloquent, à ce point que dix pages d'explications n'en pourraient dire si long qu'un simple croquis. La première et la plus âgée de ces femmes était franchement accoudée sur le petit balcon de fer qui défendait la croisée principale ; celle-là n'avait rien à cacher. Mais l'autre femme, femme tout au plus, enfant plutôt, et jolie ! se reculait dans l'ombre de son embrasure et donnait toute son attention à une belle broderie de laine à fils d'or, qu'elle avait sur le métier.

La dame du balcon était jeune encore et charmante : un visage doux, fier et mélancolique ; mais les cheveux abondants qui tombaient en bandeaux renflés à la ber-

the, le long de ses joues un peu amaigries, étaient tout blancs. On disait que les beaux cheveux de madame Reine avaient ainsi blanchi en une seule nuit, la nuit où elle reçut la nouvelle de la mort de messire Aubry de Kergariou, son chevalier.

La jeune fille à la broderie avait au contraire des cheveux de jais sur un front blanc comme le col des cygnes.

Madame Reine contemplait l'adolescent de tous ses yeux et souriait de ce sourire à la fois triste et heureux des mères veuves.

Jeannine, la gentille brunette, s'occupait bien sagement de sa broderie, et c'était d'un œil sournois et malin qu'elle regardait le bel adolescent chevauchant sur la pelouse.

II

LA QUINTAINE

L'homme d'armes et son élève avaient déjà fait nombre de passes, car les cheveux de l'adolescent étaient baignés de sueur.

— Allons, messire Aubry, dit l'homme d'armes, voici madame Reine qui vous regarde! N'avez-vous point de honte? vous n'avez touché l'Anglais que deux fois... encore l'Anglais vous a-t-il appliqué deux bons coups de gaule!

Messire Aubry rougit un peu. Il envoya de la main un baiser tendre et respectueux à sa mère, qui lui souriait et qui était trop loin pour entendre ce que l'homme d'armes disait à voix basse.

Jeannine, la brunette, devint toute rose.

Je ne sais comment le baiser respectueux et tendre s'était divisé en chemin, mais Jeannine la brunette baissa vivement sa jolie tête sur sa broderie, comme si elle en eût reçu la moitié.

— Mon ami Jeannin, répliqua Aubry d'un ton presqu'aussi obéissant que s'il eût parlé à son père, quand vous aviez dix-huit ans, vous valiez déjà mieux que moi, j'en ferais la gageure ; mais vous ne portiez pas la lance comme aujourd'hui. J'ai idée, d'ailleurs, que si ce coquin était un Anglais de chair et d'os, je serais moins maladroit de beaucoup.

Ils revenaient au pas, côte à côte, pour prendre du champ. Jeannin, l'homme d'armes, se prit à rire.

— Quand j'avais dix-huit ans, messire Aubry, dit-il, je ne portais point de lance. J'avais un long bâton avec une corne de bœuf au bout pour pêcher dans les sables du mont Saint-Michel. Au lieu de cuirasse, j'avais une peau de mouton pelée et un petit bissac : on disait que j'étais plus poltron que les poules !... et je ne devins brave que le jour où Simonnette, ma femme, qui est une sainte au paradis maintenant, me dit : Jeannin, je t'aimerai si tu deviens un homme de cœur !

A la dérobée, messire Aubry jeta un regard vers la fenêtre où était la brodeuse.

— Donc, ajouta Jeannin sérieusement, ne vous réglez pas sur moi qui suis un vassal, mon jeune sire ; vous avez d'autres exemples à suivre. A dix-huit ans, le chevalier Aubry de Kergariou, votre cher et digne père, était déjà la meilleure lance de Porhoët : voilà ce qu'il ne faut point oublier.

La figure du jeune homme se rembrunit. Il fit volte-face brusquement au bout de la carrière et mit sa lance en arrêt.

— Gronde-moi, Jeannin, gronde-moi, murmura-t-il ; je suis un homme par la taille et j'ai des bras d'enfant ! Il faudra bien pourtant que mon père soit vengé !

Ses talons s'écartèrent pour piquer. Jeannin l'arrêta.

— Messire, dit-il, vous avez le cœur et le bras d'un gentilhomme ; mais Dieu vous a donné un pauvre instituteur.

— Qui ? toi, Jeannin? s'écria Aubry en le regardant avec ses yeux brillants ; un pauvre instituteur! Sur mon Dieu ! Je t'ai vu à la besogne, ami, et je ne connais pas un chevalier, tu m'entends bien, un chevalier! que je voulusse prendre pour maître à ta place !

Il parlait avec chaleur.

— Ta main, mon ami Jeannin! reprit-il. Gronde-moi, va, gronde-moi, mais ne me dis plus que j'ai en toi un pauvre instituteur, car je me fâcherais!

L'homme d'armes serra avec émotion la main qu'on lui tendait.

Aux fenêtres, madame Reine et la fillette aux cheveux noirs regardaient curieusement cette scène. Madame Reine agita son mouchoir.

— Ferme sur les étriers! commanda Jeannin ; tenez la lance lâche jusqu'à ce qu'elle ait pris l'équilibre, et serrez au moment de l'attaque. Faites bien attention que le coup baisse toujours et tourne en dehors par le mouvement de la hanche. Visez au col pour la poitrine et au sein gauche pour le creux de l'estomac... Allez, messire!

Aubry piqua des deux. Pendant que son cheval prenait le galop, madame Reine souriait et l'admirait ; car il avait, en vérité, belle mine. Jeannine avait quitté sa broderie et se haussait un peu pour mieux voir.

Aubry avait la lance couchée, la tête inclinée sur la crinière de son cheval, la main gauche à la bride, les jambes roidies sur les étriers.

— Allez! allez! criait Jeannin qui suivait au trot ; préparez-vous à volter, car vous allez manquer votre coup!

— Et pourquoi manquerait-il son coup,le cher enfant? se disait madame Reine. Jeannin est trop sévère!

— L'Anglais va lui donner un maître coup de gaule! pensait la brunette. Pauvre messire Aubry!

La quintaine renversait légèrement son pivot en arrière, afin de rendre possible ce beau coup de lance, qui consistait à enlever le mannequin à la course et à le jeter hors des gonds comme un chevalier désarçonné. Cette inclinaison faisait que les coups de bâton portaient généralement à la tête du coureur; le casque, en ces occasions, n'était pas inutile.

Sur la peinture sombre du mannequin, une ligne blanche était tracée qui partait du front, suivait le nez et descendait jusqu'au bas du torse en coupant partout le centre de gravité. Si la lance du coureur touchait cette ligne blanche, le mannequin restait immobile. Mais si la lance portait à droite ou à gauche de la ligne, le mannequin virait tout naturellement avec d'autant plus de force que le coup s'écartait davantage de la ligne et pesait sur un levier plus long.

Au dernier commandement de Jeannin, Aubry retint la bride d'instinct et trop tôt. Son cheval obéit au mors et dévia. La lance d'Aubry vint frapper la quintaine en dedans. La quintaine vira, et la gaule sonna sur l'acier de son casque.

Aubry chancela, tout étourdi, tant le coup était bien appliqué.

— Es-tu blessé? cria madame Reine qui trembla.

La brunette reprit sa broderie en haussant les épaules. Aubry la vit et ce fut un grand crève-cœur, car il devint tout pâle.

— Non, non, ma mère, répondit-il, je ne suis pas blessé. Ce n'est pas le coup de bâton de l'Anglais qui m'a fait le plus de mal!

— Qu'est-ce donc, enfant? dit madame Reine.

Aubry ne répondit pas cette fois. Son regard rencontra l'œil noir de Jeannine qui se levait sur lui furtif et repentant.

— Allons! messire! s'écria l'homme d'armes; prenez du champ et fournissez une autre course!

Aubry était piqué vivement. Il lui fallait sa revanche. Certes, son grand désir de toucher juste lui venait en

partie de la présence de sa mère. Mais une bonne moitié de ce désir, soyons franc, les trois quarts et peut être un peu plus, se rapportaient à la gentille brodeuse.

Une moqueuse pourtant, qui avait haussé les épaules sans pitié !

Une sournoise, qui se cachait, pour rire, derrière l'épais rideau de laine drapé au coin de la croisée !

Oh ! que messire Aubry la détestait !

— Jeannin, mon ami, dit madame Reine à sa fenêtre, songez, je vous prie, que mon fils relève des fièvres, et ne le fatiguez pas.

— Je suis à vos ordres, noble dame, répliqua l'homme d'armes en saluant ; quand vous me direz : Assez ! nous finirons.

— Eh ! Jeannin, mon ami ! s'écria la châtelaine avec un mouvement d'impatience, nous savons bien que vous ne donnez point ces leçons à messire Aubry pour votre plaisir !

Jeannin la regarda étonné.

— Vous vous trompez, noble dame, dit-il avec respect ; c'est bien pour mon plaisir que je suis à cheval auprès du fils de mon maître !

Il salua une seconde fois et rejoignit l'adolescent qui était déjà loin.

Madame Reine était toute pensive.

Reine de Maurever, veuve de messire Aubry de Kergariou, chevalier, seigneur du Roz, de l'Aumône et de Saint-Jean des Grèves, n'était point une tête légère tournant à tous vents et ne pouvant donner aux petits mystères de sa conduite d'autre explication que sa fantaisie. C'était un excellent et digne cœur. Elle avait été le modèle des épouses ; elle était la meilleure des mères.

Dix-huit ans auparavant, au temps où le duc François de Bretagne expiait par la mort le meurtre de son frère Gilles, Reine de Maurever avait au front tout ce que la poésie et la beauté peuvent mettre de couronnes. La jeunesse de Reine avait été un roman hardi et pieux ; son père et son fiancé, proscrits tous deux, lui avaient dû

tous deux leur salut. Elle allait, dans ce temps, aimante et bien-aimée, du cachot où languissait son fiancé au rocher désert où le vieux chevalier Hue de Maurever avait faim. Les bonnes gens du mont, la voyant seule contre tous braver la mer, les sables mouvants des tangues et les hommes d'armes qui faisaient la chasse humaine avec des lévriers cruels, les bonnes gens disaient qu'elle glissait, la nuit, sur un rayon de lune, comme la Fée des Grèves, dont ils lui avaient donné le nom.

Reine avait alors seize ans, elle était plus vaillante encore que jolie.

Plus tard, elle devint dame de Kergariou, et quel charme nouveau lui apporta le sourire des jeunes mères !

Maintenant, le fils de Reine porte la lance. Reine est jeune encore ; elle est toujours jolie, et cette neige légère qui couronne son front sans rides adoucit l'azur foncé de ses yeux. Est-ce bien cependant la Reine d'autrefois ?

On dit que dans les pays du soleil certains arbres portent en même temps leur fleur naissante et leur fruit mûr, mais rien de pareil ne se voit en notre Bretagne. On y est fleur ou fruit.

Quand Reine eut suivi un instant de l'œil la retraite de Jeannin, le beau et vaillant soldat, son regard se tourna rapide, presque méchant, vers la partie de la façade où s'ouvrait cette seconde croisée, la croisée de la brodeuse aux yeux noirs.

On ne la voyait nullement, la gentille Jeannine. Elle était bien cachée pour madame Reine. Mais madame Reine la devinait à travers l'épaisse saillie de pierre. Et les sourcils délicats de madame Reine se fronçaient malgré elle, parce que le fils unique du chevalier Aubry ne pouvait pas épouser une vassale.

Voilà pourquoi Mme Reine avait parfois des mouvements d'impatience lorsqu'elle parlait à ce bon, à ce loyal, à ce brave Jeannin.

Jeannin, qui s'appelait alors le petit Jeannin, pêcheur

de coques dans les sables, avait été le bras droit de Reine au temps où elle était la Fée des Grèves, Jeannin avait aidé messire Aubry de Kergariou, le père, à vivre et à mourir. Depuis lors, Jeannin veillait sur l'orphelin comme une seconde providence. Mme Reine savait tout cela ; elle n'était point ingrate. Elle aimait Jeannin ; elle aimait aussi Jeannine, la gentille fillette. Mais elle était mère et vous ne trouverez point de femme qui garde ce facile cœur de seize ans après sa trentième année.

Saurait-on, cependant, assez excuser et chérir ces femmes esclaves de leur admirable devoir, qui sont mères jusqu'au bout des ongles et s'isolent dans l'égoïsme du sentiment maternel ? Nous les suivons dans la vie, d'un œil attendri ; elles ont en effet tout oublié, excepté la grande passion de la famille ; elles sont mortes au *moi* humain, pour s'incarner en autrui ; elles veillent, exagérant le zèle, prenant tout caillou pour une montagne, toute fondrière pour un abîme, au-devant des pas de l'enfant trop aimé.

Ne sont-elles pas, ces femmes, ces mères, l'expression la plus touchante de la providence de Dieu ?

Seulement la pauvre Jeannine n'en pouvait mais. Il faut être juste envers chacun. Avoir seize ans n'est pas non plus un crime.

Ces mères veuves, à qui la mort a imposé la plus sérieuse de toutes les responsabilités, dépassent le but parfois. Jeannine n'était pas cause d'être belle.

Ce que Mme Reine avait deviné par la puissance de sa seconde vue maternelle, Jeannine n'en savait trop rien. Messire Aubry ne s'en doutait guère non plus.

Et Jeannin, ce bon Jeannin, le plus innocent de tous, et le plus malmené par Mme Reine, Jeannin fût tombé de son haut si on lui en avait dit seulement le premier mot !

Le vrai, c'est que les mères sont sorcières !

Cette fois, messire Aubry, notre jeune gentilhomme, se disait en prenant du champ :

— Scélérat d'Anglais ! tu vas voir si je te manque !

Le sourire moqueur de Jeannine! chose terrible! et l'effroi humiliant de Mme Reine! Le traitait-on assez comme un enfant! On avait peur pour lui du bâton du mannequin!

— C'est la main gauche qui a fait des siennes, messire Aubry, dit Jeannin avec douceur; il ne faut jamais serrer la bride au dernier moment... Si Mlle Berthe de Maurever, votre noble cousine, vient au manoir, comme on le dit, elle voudra voir votre adresse...

— Ah! par exemple! s'écria Aubry, je m'embarrasse bien de mademoiselle Berthe de Maurever!

Jeannin sourit malignement.

— C'était donc le soleil qui vous faisait rougir l'autre matin, quand nous passions sous ses balcons, en la ville de Dol, messire Aubry?

Bon Jeannin! ce n'était pas le soleil, non. Mais vis-à-vis de l'hôtel habité par messire Morin de Maurever et sa fille Berthe, il y avait une boutique de mercière, tenue par dame Fanchon le Priol. Dame Fanchon le Priol était la grand'mère de Jeannine, qui allait la voir de temps en temps. Ce jour-là, Jeannine avait été voir dame Fanchon le Priol, et Aubry avait aperçu la gentille brunette à travers les carreaux de la boutique.

Madame Reine savait bien, elle, que si son fils Aubry, pâlissait ou rougissait parfois à l'improviste, Berthe de Maurever ni le soleil n'avaient rien à faire là-dedans. Elle eut donné beaucoup pour qu'il n'en fût point ainsi.

— J'ai fait bien des lieues à pied et à cheval dans notre Bretagne, reprit Jeannin, mais je n'ai vu nulle part une demoiselle qui soit plus noble et plus avenante que Berthe de Maurever. A votre âge, il est permis de chérir sa dame. Ne vous défendez point : personne ne songe à vous blâmer.

Aubry fit présent d'un double coup d'éperon à son beau cheval. Le cheval, piqué à l'improviste, bondit sur place, puis se lança. Ferragus et Dame-Loyse, éveillés tout à coup par ce mouvement, au milieu de leurs ébats

paresseux, détalèrent à la suite du cheval. On eût dit, à voir cette course soudainement précipitée, que le jeu s'était changé en furieuse bataille.

Par le fait, le choc fut rude, mais la victoire demeura encore au scélérat d'Anglais. Messire Aubry qui, sans doute, était un peu distrait par la réflexion inopportune du bon Jeannin, donna de sa lance à tour de bras dans l'épaule gauche de la quintaine, qui vira et lui rendit par derrière un coup de bâton généreux. Si généreux, qu'Aubry passa par-dessus la tête de son cheval et mordit la poussière.

Mme Reine joignit les mains ; sa voix s'arrêta dans son gosier. Jeannine laissa tomber sa broderie et poussa un cri de terreur.

Derrière la haix de houx, un éclat de rire aigre se fit entendre, et une voix qui n'avait rien d'humain lança joyeusement ces mots :

— Voilà messire Aubry qui s'est cassé le cou!... ah! ah! ah!

En même temps, parmi le vert sombre du feuillage, une figure étrange se montra presque au ras de terre.

III

FIER-A-BRAS L'ARAIGNOIRE

Le bizarre personnage qui avait semblé applaudir à la chute de messire Aubry ne montrait encore que sa tête. Sa tête seule était assez remarquable pour mériter une description particulière.

Il faut se figurer une boule parfaitement ronde dans

laquelle on aurait sculpté mollement un visage, suivant les règles élémentaires et naïves qui servent aux enfants pour dessiner sur leurs cerfs-volants monsieur le Soleil ou madame la Lune. Le nez ne saillait point. La bouche était une fente droite. Les yeux, à fleur de crâne, ressemblaient aux deux moitiés d'une fève. Les sourcils, fauves et très-touffus, étaient plantés sur le front.

De nos jours, quand une maison se bâtit et que les murailles encore humides étalent au soleil la splendeur sans tache de leur plâtre tout neuf, Panotet, gamin de Paris, vient avec un charbon. La blanche robe de l'édifice adolescent a une tache. Panotet, ami des arts, trace un profil caricatural et muni d'une pipe sous lequel il écrit le nom d'un ennemi qu'il a, et puis il s'en va, léger de cœur, à ses affaires.

Cet étrange visage qui se montrait dans la haie de houx, ressemblait aux œuvres de Panotet. Seulement, le personnage à qui appartenaient ces rudiments de traits n'avait pas de pipe. On n'avait encore inventé que la poudre.

Sa chevelure était la partie la plus importante de son individu. A cette chevelure il devait probablement ce sobriquet de *l'Araignoire,* qui s'ajoutait à son surnom de Fier-à-Bras.

Le mot araignoire ne se trouve point dans le *dictionnaire* de l'Académie. Il désigne la brosse hémisphérique et emmanchée de long, à l'aide de laquelle on détruit les toiles d'araignée. Fier à-Bras était une araignoire emmanchée de court.

Le poil qui couvrait sa tête ronde était dru, roide, crépu, rouge comme du feu. Cette nuance ardente faisait ressortir la pâleur bouffie de sa face, qu'on aurait prise pour une ébauche mal réussie et jetée au rebut.

Et pourtant, sur cette pauvre face qui semblait être un oubli du Créateur ou une raillerie du hasard, il y avait de l'intelligence, bien plus, de la volonté. Dans quel trait résidait l'éclair latent qui donnait la lumière à ces difformités? on ne savait. Mais la lumière était là.

La tête rouge de Fier-à-Bras s'agita comme si son torse, embarrassé dans la haie, eût fait effort pour en sortir. Ce torse devait être celui d'un géant, si on en jugeait d'après le volume de la tête chevelue. Mais Fier-à-Bras était véritablement un être fantastique Sa tête, que nous avons montrée au ras de terre, se trouvait là dans sa position naturelle et normale. Fier-à-Bras était un nain de l'espèce la plus exiguë. Il n'avait que trois pieds de haut.

Son costume était celui d'un gentilhomme. Il portait les couleurs de Coëtquen, son seigneur, et un petit écusson, brodé sur son pourpoint, donnait ses propres armoiries, qui étaient *d'or au dindon de gueules,*

Comme on voit, Fier-à-Bras était dans les idées de Louis XI, roi de France. Il se moquait volontiers de la noblesse.

Et vraiment on le laissait faire, en ce pays de Bretagne, où la noblesse fut toujours si grande et si respectée. Pourquoi empêcher les nains de rire ?

— En quel siècle voulut-on comprendre que le rire des nains est justement la chose qui tue ?

Si toute grandeur a sa décadence en ce monde, si tout est menacé tour à tour, c'est que les nains rient. Chaque fois que les nains rient, quelque grande chose tombe.

Fier-à-Bras l'Araignoire sortit de la haie au moment où le jeune sire Aubry de Kergariou touchait rudement le sol. Il se secoua et rajusta son costume, dérangé par les piquants du houx.

— Hé ! hé ! dit-il, j'arrive bien. Ce gentilhomme de bois vaut mieux qu'un fils de preux en chair et en os, à ce qu'il paraît. Bonjour, Ferragus ! bonjour, Dame-Loyse !... bonjour, les autres !

Les autres, c'étaient Mme Reine de Kergariou, Aubry, Jeannin et Jeannine. Fier-à-Bras ne daignait nommer que les chiens.

Jeannin lui fit un signe de tête amical. Mme Reine, rassurée sur le sort d'Aubry, lui envoya gaiement le bonjour, et Aubry lui-même inclina sa lance en cérémonie.

S'il restait quelque inquiétude à Mme Reine, cette inquiétude n'avait plus trait à la chute de son fils. Une petite voix, bien douce pourtant, lui demeurait dans l'oreille comme la piqûre importune d'un insecte. Quand elle avait crié, un autre cri de frayeur avait répondu au sien. Jeannine était là ; Reine le savait.

Soit malice, soit étourderie, le nain se chargea d'envenimer la piqûre.

— Comme vous voilà pâlotte ce matin, derrière votre rideau, ma belle demoiselle Jeannine ! s'écria-t-il, messire Aubry, dites-lui donc que vous n'avez pas eu de mal !

Le jeune homme rougit ; Jeannine détourna la tête. Reine se mordit la lèvre.

Jeannin eut un bon rire franc et naïf.

— Tiens ! tiens ! dit-il ; tu étais là, toi, fillette ?

— Eh bien ! ajouta-t-il en se tournant vers Aubry ; représentez-vous à la place de Jeannine qui n'est point de conséquence, votre belle cousine, Berthe de Maurever, et voyez quelle figure vous auriez faite, messire !

Cette fois Jeannine baissa la tête et Aubry regarda son ami Jeannin de travers.

Mme Reine se disait, l'excellente mère et la femme injuste :

— Voyez comme ce Jeannin cache son jeu !

Le brave homme d'armes ne cachait assurément rien du tout.

— Qu'avons-nous donc ? reprit Fier-à-Bras jouissant de l'embarras qu'il avait fait naître ; sommes-nous à l'enterrement ? Il n'y a de gaillard ici que moi et messire l'Anglais... Soyez tranquille, Kergariou, avant qu'il soit un mois vous coucherez votre lance devant des quintaines de chair et d'os, car le roi de France est en colère !

— Tu sais des nouvelles, enfant ? demanda vivement Mme Reine.

Il faut vous dire que Fier-à-Bras avait bien une quarantaine d'années. Mais, ceci est encore un trait de caractère, Mme Reine, la charmante femme, ne riait jamais

et s'entourait d'un haut rempart de dignité un peu empesée. Appeler le nain *Fier-à-Bras* ou *l'Araignoire,* c'eût été déroger à sa gravité, c'eût été presque rire.

Mme Reine avait si grand'frayeur de tomber dans le péché de frivolité, que l'ennui suintait autour d'elle comme l'humidité glacée aux parois d'une cave. Elle appelait cela tenir son rang.

La chose terrible, il faudra bien vous le dire une fois ou l'autre, la chose terrible, c'est que Jeannin, le pauvre bon Jeannin, était beau comme Apollon. Mme Reine avait des yeux, des yeux charmants, même, sous ses cheveux blanchis en nuit de torture.

Des yeux perçants surtout, des yeux jaloux ! Elle regardait sans cesse autour d'elle pour voir si quelqu'un pouvait éclipser son fils Aubry.

Or, Jeannin était trop beau; il faisait tort à messire Aubry. Auprès de Jeannin, messire Aubry ne brillait pas assez. Qui ne connaît la coquetterie des mères?

D'un autre côté, ce Jeannin avait une fille qui était aussi trop belle pour le repos et l'intérêt du même messire Aubry, vous sentez que cela devenait intolérable !

Encore, si on avait pu se débarrasser de ce Jeannin et de sa fille ! Mais ce Jeannin, derrière sa douce modestie, était un homme important dans le pays. Plus d'un chevalier eût envié l'estime où le tenait François II, duc de Bretagne. D'ailleurs,c'était un si vieil ami ! Jeannin avait vu naître l'héritier de Kergariou,Jeannin avait eu le dernier soupir de messire Aubry, qui avait laissé autrefois à sa garde Mme Reine et son enfant.

Jeannin aimait Mme Reine à la fois comme sa suzeraine et comme sa sœur. Pour elle et pour l'héritier de Kergariou, il eût donné mille fois sa vie. S'il avait su que sa fille était un danger pour Aubry, il eût pris sa fille en croupe et se fût enfui avec elle au bout du monde.

Mme Reine ne voulait pas voir cela. Elle se défiait. Elle était mécontente d'elle-même et mécontente d'autrui. Il lui fallait des victimes.

— Oh ! oh ! dit le nain, vous me demandez des nou-

velles, noble dame? Il est bientôt onze heures et j'aimerais mieux dîner... Des nouvelles! saint Jésus! Il en manque bien des nouvelles! Ne savez-vous pas que le mangeur d'enfants a volé les deux filles d'Haynet Beaulieu, du bourg de la Rive?

— Est-il possible! s'écria Mme Reine : deux pauvres anges qui n'avaient pas dix ans!

Jeannine avait quitté sa broderie pour écouter. Le nain s'était approché jusque sous le balcon où s'accoudait la châtelaine.

— Dix ans, onze ans, ça va jusqu'à douze ans, reprit-il ; mais il enlève aussi les demoiselles de dix-huit ans, ajouta-t-il tout à coup en se tournant vers la fenêtre de Jeannine ; c'est un ogre à marier... gare à celles qu'il épouse!

— L'as-tu vu, toi, enfant, ce monstre abominable? demanda Mme Reine.

— Oui, oui, répliqua le nain ; c'est un beau cavalier... grand et fort, qui est noble comme vous et moi. Il a nom le comte Otto Béringhem ; il est venu d'Allemagne avec les pèlerins du mont. Si je connais l'Homme de Fer! Dieu merci! je connais tout le monde!... Holà! reprit-il en s'interrompant, voilà maître Jeannin qui va montrer à messire Aubry comment on pique un Anglais de droit fil! Voyez, voyez, noble dame, quel homme d'armes fait ce Jeannin! Vous iriez à Paris, la grande ville, avant de trouver son pareil!

Mme Reine fronça le sourcil et tourna la tête.

Jeannin avait pris, en effet, du champ et venait au galop sur la quintaine. Il était incliné sur le garrot de son cheval, et tenait sa lance de manière à frapper le mannequin de bas en haut, afin de faire ce beau coup qui consistait à enlever l'Anglais, le Sarrasin, ou tout autre coquin de son pivot et à le lancer sur le sable.

Messire Aubry suivait, attentif.

Fier-à-Bras avait raison, il était impossible de voir un cavalier plus parfait que Jeannin : force, grâce, adresse tout était en lui. Son corps souple suivait les mouve-

ments du cheval, comme si les quatre jambes du vigoureux destrier eussent été la base naturelle de ce torse harmonieux et robuste.

Le vent de la course prenait ses cheveux blonds, dont les anneaux se jouaient sur l'acier étincelant du casque.

Mme Reine avait la tête tournée en sens inverse, mais, néanmoins, elle voyait tout cela. Personne n'ignore que le regard des dames se moque de toutes les lois de l'optique. Mme Reine haussa les épaules.

En ce moment, la lance de Jeannin toucha la quintaine sous le menton, juste au centre de gravité, l'enleva à dix pieds du sol et la jeta au loin.

— Bravo ! cria Fier-à-Bras.

— Bravo ! cria Aubry.

Jeannine frappa ses deux petites mains blanches l'une contre l'autre.

— Merci Dieu ! dit Mme Reine avec impatience ; voici un bel exploit, maître Jeannin ! Vous sied-il bien à votre âge de faire montre de votre force pour humilier mon pauvre fils Aubry !

Jeannin ne répliqua point, mais il changea de visage.

Fier-à-Bras leva sa houssine, et se prit à fustiger d'importance l'Anglais renversé.

— Tiens, scélérat, tiens ! s'écria-t-il ; tiens ! tiens ! tiens !... tiens encore !

Il frappait à tour de bras et de si grand cœur qu'il en perdait haleine. Il s'arrêta quand le souffle lui manqua tout à fait, et dit en essuyant son front baigné de sueur :

— Maugrebleu ! voilà comme nous sommes, moi et Mme Reine ! Nous frappons sur les gens qui ne nous le rendent point !

IV

LE DINER

Fier-à-Bras l'Araignoire était un nabot de beaucoup d'esprit. En frappant l'Anglais à terre, il faisait la critique sanglante des colères folles de Mme Reine. Mais Jeannin ne l'entendait point, le pauvre Jeannin. Il se désolait de tout son cœur et se disait comme toujours :

— Qu'ai-je donc fait à Mme Reine pour qu'elle me déeste ainsi maintenant?

Et il ne se révoltait pas plus que l'Anglais de bois ›ntre les coups de houssine de Fier-à-Bras.

Le cadran solaire marquait onze heures. Dans la cam›agne, derrière les futaies et parmi les clairières qui descendaient à la Rance, on entendit des *huchées*. Les routes montant au manoir s'emplirent de bestiaux et de pastours. C'était une belle et bonne terre que le Roz. A l'heure du dîner il y avait bien trente gars et servantes autour de la table de la cuisine.

La cloche tinta. Le nain fit une pirouette à cet appel de bon augure.

Au nord, au sud, à l'orient, au couchant, ces refrains monotones et mélancoliques qui se ressemblent tous et qui sont comme l'éternelle chanson de la campagne bretonne, se répondaient et alternaient. C'était un concert. Tantôt le vent mêlait tous les couplets ; tantôt une voix rauque et gémissante s'élevait en solo parmi le mugissement des vaches grasses et le bêlement des brebis qui faisaient orchestre.

Pelo le bouvier chantait à tue-tête :

Perrine, ma Perrine,
Lon li lan la,
La deri deri dera!
Perrine, ma Perrine,
Où sont tes veaux allés?

Où sont tes veaux allés? (*bis.*)
Y sont dans la grand'prée,
Lon li lan la,
La deri deri dera...

Et la petite Jouanne, qui gardait les oies, lui répondait en fausset suraigu :

L'mien en bel équipaige
Venait me voir au jour
O' tous ses biaux atours.
Si les chiens du villaige
Ne l'auriont point connu,
L'auriont, ma fâ, mordu!

Qu'il a d'un' chemisette
Marquetée d'au pougnais,
D'un vestaquin d'drougnais,
Des ganaches grisettes,
Gilet o' des ribans,
Li pendant par davant [1].

A quoi Mathelin, le pasteur des gorets, répliquait, racontant ses premières aventures :

[1] *Premier couplet.* — Le mien (mon fiancé) en belle toilette venait me voir au jour. Avec tous ses beaux atours, si les chiens du village ne l'avaient pas connu, ils l'auraient, ma foi, mordu.

Deuxième couplet. — Il a une chemise brodée au poignet, un habit de droguet et des guêtres grises, un gilet avec des rubans qui lui pendent par devant.

Da, mâ, d'auprès ed'ma cocotte
J'las point bâlant
Je li faisâs de toute sorte
De quimplimens,
Sapergouenne !
Je li faisâs de toute sorte
De quimplimens !

Je li parlâs de nos chairettes
Et de nos bœufs
Et j'li jurâs que nos poulettes
Pôna'nt des œufs,
Sapergouenne [1] ! etc.

Tous ces chants, dont les paroles sont si moqueuses, si gaies, se disent sur des airs modulés en mineur, rhythmés selon la coupe lente et triste, particulière à la Bretagne, et finissent sur une cadence pleurarde, toujours la même.

Peu à peu bestiaux et valets envahirent la plate-forme. Les valets venaient prendre leur repas ; les bestiaux allaient passer les heures du grand soleil à l'étable.

Les maîtres étaient déjà dans la salle à manger.

La salle à manger du Roz était une grande pièce, pavée en ardoises plates, froide malgré l'ardent soleil du dehors, et montrant à ses murailles nues l'humidité qui incessamment perlait. Un énorme buffet de chêne noir ouvré, formé de deux bahuts superposés, tenait tout le fond de la salle, dans le sens de sa longueur. Vis-à-vis du buffet, un dressoir où les assiettes de terre brune se mêlaient fraternellement aux plats d'argent, allait du sol à trois pieds du plafond.

Au-dessus de la porte d'entrée, un artiste indigène

[1] Dame, moi, auprès de ma promise, je n'étais pas embarrassé ; je lui faisais toutes sortes de compliments. — Je lui parlais de nos charrettes et de nos bœufs ; je lui jurais que nos poules pondaient des œufs.

avait peint des pommes horriblement rouges et des raisins dont le renard se serait privé avec plaisir. Au beau milieu de cette œuvre d'art, les écussons de Maurever et de Kergariou, accolés sous le même cimier de chevalier, unissaient leurs émaux amis. Çà et là aux murailles pendaient des andouillers de cerf.

C'était tout.

Ajoutez une énorme table, pliant sous le poids du bœuf, du porc et de la venaison, des chaises de bois sculptées et un paillasson, épais de quatre doigts, pour la châtelaine, vous aurez une idée parfaitement exacte de la salle à manger du Roz.

Il y avait eu là de nobles festins, du temps de M. Hue de Maurever, et encore du temps de feu messire Aubry de Kergariou. Mais ils étaient morts tous les deux, et les festins ne vont pas bien sous le toit d'une veuve.

Mme Reine n'était, croyez-le, ni avare ni insociable. Seulement, elle se tenait à sa place.

Personne dans le pays n'était plus honoré qu'elle. A tous égards, elle le méritait, la bonne dame. Les défauts qu'elle avait ne nuisent point aux étrangers indifférents. Ses jolis ongles griffus n'écorchaient que les proches et les dévoués.

Longtemps, la Bretagne avait gardé ces belles mœurs des aïeux insulaires que Walter Scott a si souvent et si magnifiquement décrites ; longtemps, maîtres et serviteurs s'étaient assis à la même table, dans la commune hospitalité du manoir.

Au XVe siècle, il n'en était plus ainsi. La table des maîtres n'appartenait qu'aux hôtes nobles et à ces pensionnaires privilégiés qui s'appelaient *la maison.*

Chez les grands seigneurs, la maison était composée de gentilshommes.

Chez les simples nobles, la maison formait une classe intermédiaire qui prenait au-dehors le pas sur la bourgeoisie, et qui, en réalité, empruntait quelque importance aux armes qu'elle portait.

C'étaient l'écuyer, le page ou les pages, les hommes

d'armes. C'étaient encore l'intendant, l'aumônier, parfois le maître veneur.

Au manoir du Roz, il n'y avait point d'hommes d'armes à demeure. Toute la maison, fors dom Sidoine, le chapelain, prenait, à l'occasion, l'épieu ou l'épée. Jeannin faisait office d'écuyer. Il y avait un petit farfadet nommé Marcou de Saint-Laurent, qui était page. L'intendant avait nom maître Bellamy; il cumulait cet office avec celui de majordome.

Ces divers officiers, avec Jeannine, fille de l'écuyer qui était en même temps chargé de l'éducation militaire du jeune Aubry, avaient seuls le droit de s'asseoir à table.

Dom Sidoine servait de précepteur à Aubry.

Fier à-Bras avait sa petite table particulière auprès de madame Reine, qui conciliait ainsi sa gravité un peu vaniteuse et le faible qu'elle avait pour le nain.

On prit place.

Marcou de Saint-Laurent le page, laid petit coquin, fort peu semblable à ces enfants ennuyeux et langoureux qui lèvent leurs yeux blancs vers le ciel sur la couverture de nos romances, Marcou trouva moyen de frotter les cheveux rouges de Fier-à-Bras. Il avait quinze ans, ce Marcou; il tirait la langue à Jeannine et ne se doutait pas que le XIXe siècle ferait sur lui soixante mille couplets idiots, mais romantiques, avec accompagnement de piano.

Il n'aimait guère que le brelan, le vin nantais, qu n'est pourtant pas nectar, et le noble jeu de la grenouille, dont il sera parlé plus tard.

Fier-à-Bras lui rendit sa politesse en lui pinçant le mollet, qu'il avait maigre, jusqu'au sang.

Sur ces entrefaites, chacun se recueillit, et dom Sidoine prononça le *Benedicite*.

— *Amen!* dit Fier-à Bras, qui pinça le mollet du page Marcou de Saint-Laurent, pour la seconde fois.

Le page voulut lui rendre son espièglerie, mais madame Reine toussa sec et dit à Jeannine:

— Je vous prie de tenir votre croisée close le matin, ma fille... le soleil d'août est malfaisant.

— Il suffit, madame, répondit Jeannine.

— Non, ma fille, cela ne suffit pas ! à votre croisée close, vous voudrez bien attacher des rideaux et les tenir fermés.

— Je le ferai, madame.

— Oh ! oh ! se dit Marcou, messire Aubry ne courra plus si souvent la quintaine !

Aubry regardait Jeannin à la dérobée pour voir s'il manifesterait de la surprise ou du mécontentement, mais Jeannin était à cent lieues de deviner les motifs de madame Reine en prononçant ces mots : « le soleil d'août est malfaisant ; » et l'idée des rideaux lui sembla une attention délicate.

D'ailleurs le bon Jeannin avait gagné grand appétit en courant la quintaine. Il mangeait sérieusement une honnête tranche de bœuf entrelardée, et ne cherchait point malice en ce qui se disait à l'entour.

— Je le connais, le soleil d'août ! s'écria le nain ; tout à l'heure je chevauchais sur les grèves, et le soleil d'août s'amusait à me gâter le teint...

— Tu chevauchais, toi, l'Araignoire ? interrompit Marcou.

— Pourquoi non, sire fainéant ?

— M'est avis que pour chevaucher il faut des jambes.

— Ou des pattes, maître fallot, puisque les singes et toi vous enfourchez la selle ! moi, il ne me faut ni jambes ni pattes ; Huguet l'homme d'armes, m'assied sur le pommeau de sa selle, ou bien Catiolle, la maréyeuse, me met dans un des paniers de sa bourrique... Ah ! maître Marcou, voilà une bête encore plus paresseuse que toi, la bourrique de Catiolle !

Le page chercha en vain une réplique, fit la grimace et regarda son assiette. Chacun avait envie de rire, mais personne ne riait, à cause de la jolie madame Reine, qui faisait à elle seule un effet plus dolent que cinquante aunes de serge noire semée de larmes d'argent.

Fier-à-Bras, vainqueur, but rasade d'un air satisfait.

— Donc, noble dame, reprit-il, puisque votre page veut bien donner la paix aux hommes raisonnables, je vais vous dire ce que j'ai appris là-bas de l'autre côté du Couesnon sur les choses de l'État. Le sire de Coëtquen, mon seigneur, auprès de qui je tiens charge noble, étant à la cour de François II de Bretagne, j'ai du bon temps que j'occupe à mes affaires et à mes amours.

Cette fois Marcou éclata, et tout le monde l'imita, sauf madame Reine et la pauvre Jeannine, qui était rose depuis le front jusqu'aux épaules de la semonce détournée qu'on lui avait faite.

— Et quelles sont tes amours, Fier-à-Bras, mon mignon ? demanda messire Aubry.

— S'il vous plaît, mon cher sire, répliqua le nain, ce sont les tourtes d'Ardevon, au bord de la grève normande. Dame Lequien, la boulangère, y met des raisins de Gascogne, des fleurs d'oranger, du miel et bien d'autres douceurs. Je suis fidèle de cœur et constant comme un vrai chevalier doit l'être. Depuis que je porte l'épée, j'aime les tourtes d'Ardevon. Quoi qu'il arrive, je fais serment sur mon blason de les adorer toujours !

— La gourmandise est un péché mortel, fit observer dom Sidoine.

— Et je te prie, enfant, ajouta madame Reine, choisis ailleurs tes sujets de plaisanterie. A ma table, tout ce qui regarde la noblesse et l'honneur des chevaliers doit être respecté.

Fier-à-Bras s'inclina d'un air confus et répondit :

— Il sera fait suivant votre volonté, noble dame. Je vais vous parler sans rire de l'Homme de Fer, le comte Otto Béringhem, qui ouvre l'estomac des petits enfants par curiosité scientifique et sans songer à mal.

— Prends garde!... commença madame Reine.

— Vous ne voulez pas ? répliqua encore le nain, exagérant l'humilité de sa posture. Eh bien ! je vais vous entretenir du premier chevalier qui soit en cet univers,

du roi Louis de France, lequel fait dessein d'envoyer un mortel maléfice à son cher cousin, François de Bretagne, notre seigneur.

Toutes les têtes se dressèrent attentives.

Le nain, cachant son sourire narquois, feignit de se méprendre.

— Vous ne voulez pas ? ajouta-t-il pour la troisième fois, alors je vais boire, manger et me taire.

V

OU FIER-A-BRAS L'ARAIGNOIRE TIENT LE DÉ DE LA CONVERSATION

Fier-à-Bras s'emplit la bouche de venaison et fit mine de se donner tout entier à son appétit. Il avait éveillé l'attention, excité l'impatience ; il pouvait manger à son aise. Autour de la table on attendait. Jeannin surtout fixait sur le nain ses grands yeux où la curiosité se montrait franchement.

Le nain tenait rigueur.

— Que parlais-tu du roi Louis de France, enfant ? demanda enfin madame Reine ?

— Ah ! répliqua l'Araignoire, on dit ceci et cela, vous savez bien, noble dame. Il y a tant de bavards ici-bas ! Je pense que le soleil d'aujourd'hui va hâter la moisson, n'est-ce pas vrai ?

— Tu disais?...

— Oui, oui !... Quant à dire, voyez-vous, il y en aurait pour jusqu'à demain ! Tous ces pèlerins qui viennent on ne sait d'où, d'Italie, d'Allemagne, de Bohême,

pour s'agenouiller dans la basilique de Saint-Michel, tous ces pèlerins étrangers ont chacun deux ou trois histoires... Et figurez-vous que les hôtelleries d'Avranches et de Pontorson regorgent, mais ce n'est rien : On voit des tentes le long de la côte depuis le Couesnon jusqu'à la Sée. Le vieux père Bruno prétend que le nombre de ces errants s'élève à trente mille.

— Trente mille ! répéta madame Reine ; voilà une belle dévotion !

— Ce n'est pas trop pour la gloire de Monseigneur saint Michel archange ! dit le chapelain dom Sidoine.

— Ce ne serait pas assez s'ils venaient pour le saint archange, repartit Fier-à-Bras ; mais, sur trente mille pèlerins, il y a bien vingt milliers de taupins, égyptiens, zingares, baladins et autres, sans compter les chrétiens comme le chevalier comte Otto Béringhem, qui est venu, lui aussi, de bien loin, et non point pour le grand saint Michel.

— Mais le roi Louis onzième... insista encore madame Reine.

— Eh bien ! c'est justement l'Homme de Fer qui doit jeter pour lui le maléfice. Personne n'ignore que le comte Otto est initié aux sorts napolitains et versé dans les mystères de la magie noire. Les enfants qu'il enlève et qu'on ne revoit plus, servent à ses terribles pratiques. M. de Coëtquen, mon seigneur, m'a conté comme quoi on avait mis à mort jadis le maréchal Gilles de Laval, baron de Raiz, pour les enfants, jeunes garçons et jeunes filles qu'il avait poignardés dans son château de Tiffauges. Le Malin hurla pendant quinze nuits dans les forêts de Pousauges et de Château-Morand, pleurant son fils, décapité par le glaive... Si on coupe la tête du noble comte Otto, vous verrez que le Malin hurlera pendant un mois !

— Et, demanda Jeannin qui écoutait tout cela fort attentivement, pourquoi le roi Louis onzième veut-il jeter un maléfice à notre seigneur le duc ?

— Voilà ! fit l'Araignoire avec emphase ; voilà ce que

bien des clercs et même bien des gentilshommes ne sauraient pas vous dire. Mais moi, quand je voyage, cela profite à mon instruction. Ne vous impatientez pas, noble dame.

Le nain venait de surprendre un vif mouvement d'impatience échappé à la digne et grave madame Reine. Mais il se faisait trop d'honneur en se l'attribuant, on ne songeait point à lui. Madame Reine avait intercepté un regard que messire Aubry lançait à certaine adresse; elle avait vu en outre deux larmes qui roulaient sur la joue de Jeannine. La jeune fille les avait bien vite essuyées, ces deux larmes. Mais l'œil de madame Reine était agile.

Il n'y eut du reste que madame Reine à voir le regard de messire Aubry et les larmes furtives de la fillette. Jeannin était tout entier à sa tranche de bœuf presque achevée, et à l'histoire du nain qui commençait. Marcou cherchait une espièglerie à faire. Dom Sidoine épurait, en idée, un texte obscur de certain manuscrit du IXe siècle. Maître Bellamy se demandait combien Binic, le fermier du Moulin-Bernier, moudrait de sommes à un denier tournois la double, pour parfaire deux écus qu'il redevait sur son bail.

— Tant il y a, reprit le nain, qu'après avoir mangé deux tourtes chez la mère Lequien, et les deux tourtes étaient bonnes, j'ai poussé jusqu'au Mont-Saint-Michel pour voir le roi...

— Le roi est donc au Mont-Saint-Michel? demanda encore Jeannin.

— Eh! s'écria madame Reine avec un peu d'aigreur, si vous ne laissez pas parler l'enfant il n'achèvera jamais!

— Maître Jeannin, dit Fier-à-Bras, vous êtes un soldat vaillant, mais du diable si vous savez d'où vient le vent aujourd'hui!... Le roi est arrivé au Mont-Saint-Michel pour installer son nouvel ordre de chevalerie. Voilà qui sera beau, la fête de consécration! Tubœuf! messire de Coëtquen me donnera sa vieille cape pour me faire un

pourpoint neuf, et je marcherai derrière les deux filles d'honneur de madame Jeanne, sa femme, pour donner ainsi du relief à la maison... Donc, quand je suis entré au monastère, la grève était pleine de soudards français qui chantaient vêpres d'enfer, de pèlerins étrangers avec leurs enfants et leurs femmes. Tout cela grouillait sur le sable ; les soldats poussaient les pèlerins qui maudissaient les soldats ; les femmes faisaient semblant de frémir et regardaient par dessous les casques luisants ; les enfants criaient comme un millier de pies ! Moi, je mangeais le reste de ma deuxième tourte sans rien dire : un homme n'a que faire de se mêler à ces piailleries. Voilà donc qu'on m'ouvre la porte et que je dis au tourier, qui est de mes amis :

— Bonjour, frère Étienne, je viens voir un peu le roi.

— Eh bien, Tranche-Montagne, me répondit frère Étienne (il a l'habitude de m'appeler Tranche-Montagne), tu n'as qu'à attendre au bas de l'escalier de la salle des gardes ; le roi va passer.

J'avais fini ma seconde tourte, qui était bien la meilleure des deux. J'allai m'asseoir sur la dernière marche de l'escalier. Les soudards me regardaient. Vous savez que tout le monde me regarde. Pourquoi ? Demandez aux innocents pourquoi ils mirent la lune !

J'entendis des pas derrière moi sur le pavé de la salle des gardes. Je me retournai. Je vis un bonhomme à l'air malade, habillé de drap brun, avec un bonnet à visière comme les coquetiers montois. A son bonnet pendaient des amulettes d'étain. Il portait, attaché à une chaîne d'orfèvrerie, au beau milieu de la poitrine, un Saint-Michel en argent, gros comme la moitié de ma tête. Il était tout seul avec le prieur claustral. Mais à ce moment-là, des trompettes cornèrent au dehors, et il se fit un grand remue-ménage. La porte du couvent s'ouvrit à deux battants. Un seigneur doré, empanaché, un beau seigneur, celui-là, entra dans la courtine avec une escorte superbe.

— Ah ! ah ! me dis-je, voici, bien sûr, le roi !

— Non, non, me répondit frère Étienne, qui était à côté de moi : c'est Jean d'Armagnac, comte de Comminges, qui a été envoyé en mission près du duc de Bretagne.

La courtine s'emplissait de gentilshommes et de soldats. Je cherchais toujours le roi. Quand le comte de Comminges aperçut le bonhomme habillé de drap brun, il s'approcha et lui baisa la main. Après quoi, il lui parla en l'appelant : Sire et Votre Majesté. Le bonhomme était bel et bien le roi Louis onzième !

Quelle que soit l'opinion du lecteur sur la façon de conter de Fier-à-Bras l'Araignoire, il est certain qu'il obtenait un énorme succès d'attention.

Il poursuivit : Le roi dit :

— Eh bien ! monsieur de Comminges, notre beau cousin de Bretagne est-il content de nous ?

Il paraît que ce Comminges s'était rendu auprès du duc François pour lui offrir, de la part du roi, le cordon du nouvel ordre de Saint-Michel...

— Par mon patron ! s'écria Jeannin, j'ai entendu parler des statuts de ce nouvel ordre et du serment des chevaliers. Si notre seigneur le duc a accepté, autant valait faire hommage-lige pour le duché de Bretagne, et se reconnaître sujet du roi.

— C'était bien ce que le roi voulait ! dit le chapelain Sidoine.

Il y avait, à cette époque, en Bretagne, dans toutes les classes sociales, une si profonde horreur de la domination française, que chacun, autour de la table, se sentit le cœur serré comme à la dernière passe d'une partie décisive.

— Si le roi voulait cela, continua Fier-à-Bras, le roi avait compté sans son beau cousin, car voici ce que Comminges lui a répondu :

— Sire, le duc François rend grâce à Votre Majesté, mais il ne peut accepter l'honneur que votre bonne affection lui destinait.

A cette nouvelle le roi est devenu vert, mais vert! Puis il a souri tout doucement. Puis encore il a baisé avec bien de la dévotion sa grosse image de Saint-Michel.

Frère Étienne m'a glissé à l'oreille :

— J'aime mieux être dans mes chausses que dans celles du duc François, Tranche-Montagne !

Je vous ai déjà dit qu'il avait l'habitude de m'appeler Tranche-Montagne; comme je descendais la rampe pour m'en retourner, j'ai entendu les hommes d'armes qui disaient qu'on donnerait mille écus d'or à l'Homme de Fer pour qu'il jette un maléfice à François de Bretagne.

Le nain se tut. Un assez long silence se fit.

— Nous vivons dans un temps de malheur, dit madame Reine ; que peut faire une pauvre femme qui n'a plus d'époux?

Il y avait des larmes dans ses yeux. C'était le souvenir de l'homme véritablement aimé qu'elle avait perdu.

Et ce souvenir la fit tout à coup ce qu'elle était autrefois : tendre et bonne.

— Serrons-nous les uns contre les autres, mes amis, reprit-elle ; Jeannin, veille sur l'enfant de ton seigneur ; fais-en bien vite un homme fort et redoutable aux méchants comme tu l'es toi-même ; Jeannine, chère petite, ne soyez plus triste. Parfois, ce que je crains et ce que je souffre conduisent ma parole au-delà de ma pensée. Venez m'embrasser, ma fille.

Jeannine courut à madame Reine et lui baisa les mains avec une ardeur passionnée. Madame Reine l'attira sur son cœur.

Aubry se cachait pour sourire et ses yeux étaient humides.

Jeannin ne comprenait point trop ce qu'il y avait au fond de cet attendrissement subit, mais il en était bien heureux.

— Dom Sidoine, dit madame Reine, veuillez nous réciter les *Grâces*.

Tout le monde se leva. Le chapelain prononça l'oraison latine à haute voix.

— Je vous prie, dom Sidoine, reprit la châtelaine, ajoutez un verset à notre prière du soir pour le salut de notre seigneur le duc en ce monde et dans l'autre.

— Noble dame, dit maître Bellamy, l'intendant, vous plaît-il recevoir aujourd'hui mes comptes?

Madame Reine s'appuya sur le bras maigre de maître Bellamy et sortit de la chambre. De même qu'une odeur d'ambroisie restait sur le passage de Vénus, de même une douce musique de clés vibra encore dans l'air un instant après le départ de la jolie châtelaine.

Quand la porte fut retombée derrière elle, dom Sidoine regagna sa retraite, afin de donner un coup d'œil à ce certain manuscrit du IXe siècle.

Marcou de Saint-Laurent prit sa volée, sans songer à tirer les cheveux de Fier-à-Bras.

Aubry releva ses yeux sur Jeannine qui baissa les siens.

Fier-à-Bras s'approcha du bon écuyer.

— Maître Jeannin, lui dit-il, si vous voulez, votre fille sera la femme d'un chevalier!

Jeannin, étonné regarda le nain en face. Il eût mieux fait de regarder du côté de messire Aubry, qui disait à sa fillette :

— Jeannine, je vous en prie, ne me refusez pas ; il faut que je vous parle!

Le nain riait à la barbe du bon Jeannin.

— Oui, oui, ajouta-t-il en songeant tout haut, et cette fois sans railler, oui, certes, et si tu avais autant de finesse que tu as de vaillance et de loyauté, mon ami Jeannin, ce ne serait pas une mésalliance pour le chevalier qui épouserait ta fille!

Jeannin étendit la main pour le saisir.

— M'expliqueras-tu les billevesées que tu viens me chanter depuis un mois, méchant lutin?... commença-t-il.

Mais Fier-à-Bras, se retournant soudain, lui glissa en-

tre les jambes comme une couleuvre, passa sous la table et s'enfuit en riant.

VI

OU FIER-A-BRAS CONTINUE D'ÊTRE UN NAIN D'IMPORTANCE

Dans la cuisine, on n'avait pas encore fini de dîner. La cuisine était, sans contredit, beaucoup plus gaie que la salle à manger. D'abord il y avait le cuivre brillant des chaudrons et bassins qui reluisaient allégrement à gauche de l'énorme cheminée. Ensuite le soleil de midi jetait deux larges rayons par les fenêtres à barreaux de bois, et mettait en lumière des myriades d'atômes qui joyeusement tourbillonnaient. Sous la cendre du foyer quelques tisons fumaient. Le soleil se glissait oblique, détachait la grande crémaillère de son fond de suie diamantée, et donnait à la spirale de fumée qui montait avec lenteur des tons de perle et d'azur.

Ferragus et Dame-Loyse, placés symétriquement aux deux coins du foyer et dormant du même sommeil dans une posture semblable, eussent révélé au plus naïf des grammairiens l'étymologie frappante et authentique du mot *chenet*

D'autres chiens de races mêlées gagnaient leur vie sous la table, entre les jambes des convives, ou bien se disputaient un fond d'écuelle sur la terre battue et montueuse qui faisait office de plancher.

A la tête des serviteurs du Roz se plaçait un vieux couple : Mathurin et Goton, le mari et la femme. Mathurin était pour les bœufs de labour et les chevaux de trait ;

Goton tenait la lingerie. On les regardait comme deux époux modèles : il y avait quarante ans qu'ils se battaient avec fidélité en s'aimant de même.

Venaient ensuite Pelo le bouvier-engraisseur, Mathelin, le pasteur des gorets, et la petite Jouanne qui gardait les oies à la mare.

Puis Josille le bûcheron, puis Bertrade la grosse trayeuse, puis maître Andoux le reboutoux (*Rebouteur*, chirurgien villageois.)

Maître Andoux soignait d'un zèle pareil les chrétiens et les bêtes.

— A tout coup [1] ! dit Josille, si c'est qu'on l'a vu, bien vu, vraiment vu, v'la qu'est drôle, ma foi jurée ! Quoique tout ce qu'on dit ne sont point paroles d'Évangile !...

— Boute-mâ un p'tit d'galette, Mathelin, cria Bertrade ; et quant à c'qu'est d'ça qu'on l'a vu, qui qui l'a vu ?

— Qui qui l'a vu ? répéta Josille de cet air qu'on prend pour faire une réponse péremptoire et foudroyer l'incrédulité ; à tout coup, la Bertrade, ah ! dame, je ne sais point qui qui l'a vu, mais sûr et certain, on l'a vu, aussi vrai que t'as un petit-z-yeu et un grand-z-yeu... que ton petit ergarde à Dol, et que ton grand, ergarde à Plédihen... Bédame !

Cette plaisanterie était du calibre voulu pour faire rire l'assistance. Bertrade, qui louchait, répliqua rondement :

— Oh ! là, là, mon Dieu donc, Josê, mon pauv'gars ! Quand c'est que j'ergardais tout dret d'vant mé, j'veyais toujou ta goule... [2] et doucettement, pour ne plus l'voir, ton bec, qu'est d'traviole, j'm'ai habituée à ergarder gauchâ !

[1] *A tout coup* est une redondance bretonne, une sorte de *verumenimvero* armoricain. Un vrai bon gars de la haute Bretagne ne dit pas trois paroles sans lâcher : à tout coup, qui se prononce : *at' coup*.

[2] Ta gueule, ta figure.

— Mon doux Jésus sauveur ! s'écria la vieille Goton ; v'là comme les filles parlent més'hui ! hayen ! hayen ! t'es t'une défrontée, la Bertrade !

— Qu'a n'a pourtant point commencé ! fit observer Mathurin, mari de la préopinante.

Goton secoua sa tête grise.

— Tu vas la soutenir, est-ce pas vrai, bonhomme? demanda-t-elle avec menace.

— Tu m'en empêcherais-ti, la bonne femme ?

On avait vu des querelles, entamées moins vivement, aboutir à d'affreux combats entre Baucis-Goton et Philémon Mathurin. Heureusement que le paysan breton est tenace de sa nature et ne se laisse pas distraire volontiers de l'objet qui occupe sa pensée. Personne n'avait envie de voir les deux époux se livrer bataille. On voulait savoir.

Qui qui l'a vu? Voilà quelle était la grande question.

Car il s'agissait d'un être étrange et terrible, de l'Homme de Fer, du comte Otto Béringhem, le tueur d'enfants, l'ogre à la barbe bleue, le mécréant, etc. Tous ces noms étaient à lui.

— Allons ! allons ! vieille Goton ! dit Pelo le bouvier ; allons ! Mathurin sans dents, la paix !

Suivant l'usage éternel, Mathurin et Goton allaient s'unir pour tomber à bras raccourcis sur le médiateur, lorsque la petite Jouanne, que sa langue démangeait depuis une heure, remit sur le tapis la question brûlante.

— Y en a plus d'un qui l'a vu, dit-elle, sans compter Yvon, le pâtour du Presbytère.

— Yvon l'a vu ! s'écrièrent à la fois cinq ou six voix.

Et personne ne s'occupa plus du vieux couple batailleur.

Jouanne rougit d'orgueil et de plaisir devant l'attention excitée par elle.

— Oui ! oui ! répondit-elle ; je ne suis pas pour m'é-

pouser avec Yvon, mais, dame! on se rencontre par les chemins; il a ses brebis, j'ai mes oies...

— Mais l'ogre! l'ogre!

— On y vient... Y a donc qu'Yvon m'a trouvée hier au carrefour de la Croix-Marion, et comme je lui disais: « Bonjour à vous, Vonic, et chez vous? » j'ai vu qu'il était blanc comme un linge. « Quoi donc vous avez, Vonic? » j'ai fait. Il m'a dit, dit-il avec une voix cassée: « Jouanne, ma fillette, j'ai les fièvres aussi dur qu'on les a pour aller en terre. »

— Et depuis quand, mon Vonic que vous l's avez?

— Depuis avant-z-hier ménuit, ma fillette Jouanne, que j'ai vu le démon dans les bois de la Gouesnières, qui courait, qui courait!... avec des chiens gares [1] qui soufflaient du feu par les nasilles, et des hommes rouges sur des chevaux noirs.

— Oh! j'ai fait disant: Mon Vonic, t'avais ben les fièvres d'avant ça. Et c'est les fièvres qui t'ont bouté l'mauvais rêve!

— Non fait, non fait, qu'il m'a fait disant: J'étais en bon état, par ma fâ, dame oui! Que j'avais été voir ma bonne femme de mère à Saint-Méloir, et que j'avais mangé de la cœurée de veau fricassée dans du saindoux, bravement bon que c'était. En tournant o'l'va [2] de la Gouesnière j'ai ouï les pas des chevaux... et à tout coup, j'n'ai pas tant seulement pu me détourner, qu'ils sont passés roquant la montée au galop!

V'là ce qu'il m'a dit, disant: Pour un clos tout paré et semé je ne voudrais pas mentir, mes amis! Et qu'il a ajouté, faisant:

— Ma Jouanne, le maître à tous avait une plume noire à son chaperon... et un pauvre petit enfant couché en travers sur le pommeau de sa selle!

[1] Blancs et noirs.

[2] *O'l'va*, en dessous; *o'l'pé*, tout droit; *o'l'mont*, au-dessus. O est l'abréviation de *avec* ou *ovec*, comme on prononce en haute Bretagne. *O'l'va*, avec le val, en descendant, *o'l'pé* avec le pays, en marchant droit, *o'l'mont* en montant etc.

Jouanne se tut.

Pendant le silence qui eut lieu, le petit éclat de rîre sec et strident que nous avons entendu déjà derrière la haie de houx, sur la plate-forme, se fit ouïr du côté de la porte Tout le monde tressaillit. La porte s'ouvrit brusquement, et la tête rouge du nain Fier-à-Bras se montra au ras du seuil.

Ils s'élança, fit une gambade, sauta sur les genoux de dame Goton scandalisée, et de là sur la table où il s'accroupit dans un plat vide.

— Oh ! qu'on apprend de bonnes histoires, petite Jouanne, ma mignonnette, dit-il, quand on court la pretentaine avec les pâtours !

— Je ne cours pas la pretentaine !... s'écria Jouanne en colère.

Mais les rieurs étaient déjà du côté du nain. On ne songeait plus à trembler. Fier-à-Bras reprit :

— Jouanne, ma mignonnette, ne te fâche pas... et quand tu rencontreras Vonic au carrefour de la Croix-Marion, ou ailleurs, dis-lui qu'il a eu grand tort de prendre les fièvres pour si peu. Ce n'est pas l'Homme de Fer qu'il a vu sous le bourg de la Gouesnière, c'est Huguet, le vieil homme d'armes de Châteauneuf, avec ses quatre archers qui allaient boire du cidre doux à Sain-Benoît des Ondes. Et Vonic a vu trouble, ma petite Jouanne, car Huguet, le pauvre bonhomme, n'a ni chaperon,ni plume noire. Il porte une salade rouillée qui n'a pas été fourbie depuis le temps du duc Jean. Quant à la malheureuse créature qui était couchée en travers de la selle, ce n'était pas un enfant, c'était un homme !

— Et qu'en sais-tu, quart de damné ? dit Jouanne.

— Oh ! mignonnette, te voilà bien marrie ! Ce que j'en sais ? Par ma foi, c'était moi qui allais aussi boire du cidre doux à Saint-Benoît des Ondes et qui étais en travers de la selle du bonhomme Huguet... A preuve que j'ai vu ton Vonic qui s'enfuyait en brayant comme un âne.

Un éclat de rire général accueillit cette conclusion.

Jouanne se mit à pleurer, la pauvre enfant. Fier-à-Bras triomphait. Non pas que ce fût un méchant nain ; au contraire, c'était un bon nain. Mais c'était un nain.

Il sortit de son plat et fit deux ou trois tours sur la table, les mains derrière le dos, marchant à pas comptés avec beaucoup d'importance. Son caprice était de changer maintenant la gaîté revenue en frayeur, comme il avait changé naguère la frayeur en gaîté.

Il glissa un coup d'œil vers la fenêtre et vit qu'un gros nuage allait passer sur le soleil.

Fort de cette observation, il tourna le dos à la lumière, attendit un instant, et s'écria tout à coup :

— Ce soleil me gêne ! je le chasse !

L'ombre se fit comme par enchantement. Le nuage était sur le soleil. Les gens du Roz se regardèrent ébahis.

Le nain, apaisé par l'obéissance du roi des astres, reprit avec bonhomie :

— A la bonne heure ! je le laisserai revenir bientôt.

Le nuage était épais et les petits carreaux de la cuisine avaient une honnête couche de poussière. Tous les objets, éclairés naguère si vivement, se plongeaient dans un demi-jour obscur. Le feu rougissait sous la cendre. On ne riait déjà plus.

— Si Vonic, le pâtour, avait vu le Maudit en personne, reprit encore le nain d'une voix sombre, ce n'est pas les fièvres qu'il aurait eues, c'est le mal dont on ne guérit point, les gars et les filles : le mal d'enfer, qui tue !

Dame Goton fit le signe de la croix. En ce moment, Mathurin, son époux, aurait pu l'appeler vieille sorcière sans qu'elle lui jetât son écuelle au visage, tant elle était réduite par la terreur !

Personne ne souffla mot.

— Il passe, de nuit, sur la grève, continua Fier-à-Bras en scandant chacune de ses paroles ; il va tout seul. Son cheval est noir comme un charbon éteint, noir avec un triangle blanc entre les deux yeux. Il est grand. On

voit sa tête au-dessus du brouillard comme la cime du mont Saint-Michel. Il est muet. Dans la forêt d'Andaine, j'ai vu les feuilles des arbres se tordre en pétillant et tomber désséchées, parce qu'il avait respiré !

Vous eussiez trouvé autour de la table toutes les figures pâles, tous les yeux agrandis ou baissés. Les hommes cherchaient dans leur pochette la croix bénite de leur chapelet. Le nain poursuivait, debout au milieu de la table, les bras croisés sur sa poitrine, et rythmant sa parole comme un chant :

— Entre Pontorson et Avranches, le sol est couvert de cabanes et de tentes. Les étrangers sont venus de tous les pays chrétiens pour honorer monseigneur saint Michel dans sa basilique.

Chaque jour la grève ouvre et referme ses sables sur bien des cadavres.

Car les étrangers ne savent pas les dangers des grèves.

Mais tous les cadavres qui se cachent sous le sable ne sont pas les victimes des tangues mouvantes.

L'homme de fer, le mécréant, l'ogre d'Allemagne, le comte Otto Béringhem, vient en aide aux tangues et à la mer.

On sait bien cela, les gars et les filles, mais qui oserait s'attaquer au comte Otto Béringhem, l'Homme de Fer ?

Souvent la pauvre étrangère, qui a traversé tant de contrées pour arriver au terme du pèlerinage, s'endort sous sa tente avec son enfant à ses côtés. Quand l'aube vient, elle s'éveille. Son enfant n'est plus là, son enfant chéri.

C'est le comte Otto qui a glissé sa main damnée sous la toile de la tente.

Le fiancé a dit à sa fiancée : A demain !

Et les beaux rêves qu'il fait en attendant le jour !

Le jour se lève. Où est la fiancée ?

Le comte Otto saurait le dire.

Voici un jeune garçon qui aura quatorze ans viennent

Pâques fleuries. On lui apprend le catéchisme afin qu'il fasse sa première communion comme le fils d'un chrétien. Son père et sa mère ont épargné sur le nécessaire de chaque jour, pour lui donner un beau vestaquin de toile grise, feutrée de laine, et des sandales pointues en bon cuir tanné.

Oh! l'enfant heureux!

Les cloches sonnent à la paroisse. On sent les feuilles de roses et le buis coupé menu, comme un jour de Fête-Dieu! Qu'il vienne, l'enfant, avec ses habits neufs et ses cheveux blonds peignés par sa mère attendrie. Mais qu'il vienne! on l'attend.

Hélas! Seigneur! l'enfant ne viendra pas! Le comte Otto avait marqué d'une croix la pauvre porte de son père!...

On eût dit que le nain s'était transfiguré au feu d'une inspiration étrange et soudaine. Son visage pâle ressortait sous ses cheveux sanglants. Ses yeux brillaient. Sa voix avait de l'harmonie. Les gens du Roz étaient sous le coup d'un charme.

— S'il marche seul, le comte Otto, la nuit, sur son cheval noir, poursuivit encore le nain en changeant de ton, ce n'est pas qu'il manque de serviteurs.

Il a cinquante hommes d'armes mieux équipés que les gardes écossais du roi de France.

Il a un chapelain habillé en évêque, quoique notre Saint Père ne l'ait point mitré.

Il a douze chanoines hérétiques pour sa chapelle, qui est une cathédrale, quoique de croix sur l'autel point il n'y aît, vraiment.

Il a douze pages et douze damoiselles suivantes plus belles que des fées.

Il a de l'or, de l'or et des rubis, et des diamants et des perles!

Trois sorciers: un Sarrasin, un Napolitain et un Juif cherchent pour lui, le jour et la nuit, dans les grimoires, la science de l'immortalité.

Où dort-il?...

Écoutez ! quand le ciel est clair, avez-vous vu, du rivage, ces points sombres qui tachent la mer embrasée ?

Loin, bien loin, si loin que l'œil se fatigue à deviner ce qu'il voit.

Ce sont des îles.

Dans la plus grande de ces îles, le comte Otto a son palais, dont les colonnes sont d'or et de porphyre.

C'est là qu'il verse le sang des enfants et des femmes dans des vases de jaspe et de cristal.

C'est là !

Pour se défendre, il a la grande mer et l'aide du démon.

Il a ses hommes d'armes, sa lance et ses maléfices. Et cependant, il sera tué...

Allons ! soleil ! reviens si tu veux !

Fier-à-Bras avait guetté de l'œil le passage de la nuée. Le soleil, docile, inonda la vaste cuisine et fit danser de nouveau la poussière dans ses rais larges et dorés.

Fier-à-Bras n'était plus un nain, c'était un géant.

Les bonnes gens du Roz avaient envie de s'agenouiller autour de lui et de baiser la poussière de ses sandales usées.

VII

L'EGLISE ET LE CIMETIÈRE

Fier-à-Bras l'Araignoire était évidemment satisfait de l'effet produit par son éloquence. Il avait grand'peine à garder sa gravité. Des gens moins complétement sub-

jugués que les braves paysans assis dans la cuisine du Roz auraient découvert, à des symptômes infaillibles, que la nature espiègle du nain allait bientôt prendre le dessus, et que tout ce lyrisme devait finir en comédie.

Par le fait, Fier-à-Bras était en équilibre entre deux fantaisies.

La première le poussait à prolonger cette solennelle épouvante qui serrait le cœur de son auditoire. La seconde l'excitait à faire jaillir brusquement le rire du beau milieu de cette terreur.

La chose était malaisée. Mais le nain n'était point modeste.

Eût-il été nain sans cela?

La première fantaisie cependant l'emporta. Il préféra le drame à la comédie. Seulement il changea encore une fois de ton et abaissa un peu le vol de son Pégase.

— Mes amis, poursuivit-il en prenant cette voix de conteur sans emphase qui n'exclut point le mystère et appelle l'intérêt, l'Homme de Fer sera tué, devinez par qui? Voyons, devinez! Personne ne répond? je vous ai fait peur avec ce soleil? Oh! oh! je sais bien d'autres rubriques! Mais il ne s'agit ni du soleil ni de moi, ni des relations que nous pouvons avoir ensemble. Parlons du Maudit.

Le comte Otto Béringhem qui a la barbe bleue sera tué, non point par un tribunal de hauts barons et d'archevêques, comme Gilles de Laval, baron de Raiz;

Non point par les soldats du roi Louis de France;

Non point par les hommes d'armes de François de Bretagne;

Non point par la lance d'un chevalier;

Non point par la foudre de Dieu tout-puissant:

Le comte Otto Béringhem, l'Homme de Fer qui a la barbe bleue périra par la main d'une femme!

— D'une femme! répéta tout d'une voix l'assistance, réveillée à ce coup.

— D'une jeune fille, reprit Fier-à-Bras; et ce n'est pas moi qui le dis. Je ne suis pas sorcier, quoique vous

en ayez, mes braves gens. Je ne suis pas non plus assez saint pour que Jésus ou la Vierge me révèle l'avenir... Avez-vous entendu parler d'Enguerrand le Blanc, l'ermite du mont Dol?

— Si nous avons entendu parler du bienheureux Enguerrand! s'écria dame Goton.

— Femme, retiens ta langue! fit Mathurin.

— De quoi! Tu m'empêcheras peut-être de dire que c'est le bienheureux Enguerrand qui a béni mon rosaire!

— Je dis que tu ferais mieux d'écouter!

— Et toi, tu ferais mieux de te taire!

— Patience des anges! s'écria Mathurin sans dents en serrant les poings. J'ai envie...

— De quoi? de quoi as-tu envie, l'homme? riposta la bonne femme en prenant sa posture de combat.

— La Goton, prononça Fier-à-Bras d'un ton sévère, les chapelets que bénit le saint ermite du mont Dol se changent en couleuvres dans la poche des méchantes femmes!

— Oh! gronda Mathurin, la femme doit avoir une couleuvre sous son tablier, alors, pour sûr!

— La paix! Le matin de la Noël dernière, le bienheureux Enguerrand était sur le pas de son ermitage avec sa vache blanche qu'il appelle Alba. L'Homme de Fer chassait à courre dans le marais. L'ermite faisait ses oraisons devant sa croix de pierre. La chasse était au pied du mont Dol. Une belle petite chevrette grimpa la bruyère et vint se cacher derrière la vache qui broutait à côté du saint homme. L'ermite étendit la main. Les chiens courants passèrent au loin, sans plus flairer la trace de la chevrette.

Mais un cavalier monta tout droit à l'ermitage, un cavalier à la barbe bouclée, noire avec des reflets bleus comme la mer.

— Je suis le comte Otto Béringhem, dit-il, fais retirer ta vache, vieillard, afin que je mette l'épieu dans le ventre de mon gibier.

— Tant pis pour toi, si tu es le comte Otto Béringhem, répondit l'ermite ; ton gibier est à moi, puisqu'il est à l'ombre de ma croix de pierre. Passe ton chemin, et je prierai Dieu qu'il t'envoie des pensées de pénitence.

L'ogre se prit à rire.

— Moi, cagot, s'écria-t-il, je prierai le diable qu'il t'envoie de bonnes pensées d'amusette... Fais retirer ta vache !

Comme l'ermite ne répondait point, Otto leva l'épieu qui s'enfonça jusqu'au manche dans les flancs d'Alba, la vache blanche. L'ermite tendit encore la main. L'épieu sortit de la blessure et tomba à terre. Il n'y avait pas une seule goutte de sang au fer. La vache blanche continuait de brouter ; la chevrette s'était couchée et soufflait.

Le comte blasphéma et tira son épée.

Le saint ouvrit son livre d'évangiles.

L'épée du comte se courba au vent et se balança. Elle s'était changée en glaïeul...

— Oh ! là, la ! fit Josille. Ah ! mon Dieu donc !

— Ah dame ! ah dame ! s'écria Pelo ; c'est-i possible !

Et tout le monde d'ouvrir les yeux, la bouche et les oreilles ! Mathurin et Goton s'étaient mutuellement oubliés, ce qui était le *nec plus ultra* de l'allégresse dans leur ménage.

— En glaïeul ! répéta le nain ; et qui fut penaud ? je vous le demande ! Le comte Otto jeta son épée et voulut s'élancer sur la chevrette. Le saint étendit la main pour la troisième fois. Otto recula en chancelant, comme si sa tête eût rebondi contre un mur de granit.

Il n'y avait pourtant rien, les gars et les filles, rien que la volonté du saint homme, qui était la volonté du Seigneur.

Le comte Otto voulut alors frapper l'ermite lui-même. Son bras retomba, inerte et paralysé, le long de sa hanche.

— Allons, dit-il, tu es plus avancé que moi dans la

science magique, vieillard! Je te salue comme mon maître, et je te fais hommage. Si tu veux venir avec moi, dans mon palais des Iles, tu seras honoré, choyé, adoré! Tu boiras les vins d'Italie, de Grèce et d'Espagne dans des coupes d'or. De belles jeunes filles, blanches comme la fleur des lis ou dorées comme les topazes du sceptre de Salomon qui dort au fond de la mer Persique, dénoueront les cordons de tes sandales. A un signe de ta main, cent hommes d'armes se lèveront. La musique d'Orient bercera ton sommeil. Quand tes yeux s'ouvriront, ce sera pour admirer la danse enchantée des filles de Ptolémaïs ou de Tyr... Tu seras mon seigneur, si tu veux!

L'ermite lui répondit :

— Va-t'en!

Et comme l'Homme de Fer insistait, énumérant les joies païennes de son palais des Iles, l'ermite lui dit encore :

— Tu perds ta peine, réprouvé! J'ai mieux que cela : j'ai la croix de mon Seigneur Dieu!

Le comte Otto mit un genou en terre.

— Vieillard, dit-il, saint vieillard! je confesse ma faiblesse devant toi... oublie mes menaces ; exauce ma prière : dis moi quelles seront ma vie et ma mort.

Le bienheureux Enguerrand ferma ses paupières et se recueillit.

Pendant cela l'Homme de Fer restait à genoux sur la terre mouillée.

— Je le veux, répliqua enfin le saint ; je te dirai ta vie et ta mort...

— Or, c'est ici qu'il faut écouter, mes amis, dit Fier-à-Bras l'Araignoire en s'interrompant, ouvrez l'oreille et ne soufflez!

Dieu sait que les bonnes gens du Roz n'avaient pas besoin de ce stimulant nouveau. Le nain reprit :

— Voici ce que le saint Enguerrand, ermite du mont Dol, dit au comte Otto Béringhem : « Tu t'appelles Othon, du nom de ton grand-père qui est aux pieds de

Dieu et n'ose plus prier pour toi ; tu es réprouvé trois fois, puisque ton aïeul est un juste. Ta vie a été et sera: blasphémer le fort, écraser le faible. Tu es Satan sur la terre. Quand la Vierge Marie regarde du haut des cieux, Satan foudroyé retombe au plus profond de l'abîme... Homme de Fer, bourreau des femmes et des enfants, tu mourras de la main d'une jeune fille! »

. . . .

C'était une pauvre petite église au clocher gris et pointu, levant son coq au-dessus des ifs du cimetière. A l'heure où le nain éblouissait les bonnes gens du Roz en leur faisant accroire qu'il commandait au soleil, la porte latérale de l'église s'ouvrit. Une femme entra.

Elle traversa la nef à pas lents et vint s'agenouiller devant l'autel.

A part cette femme, l'église était complétement déserte.

Le nuage opaque et noir qui couvrait le soleil jetait dans la nef modeste de mystérieuses obscurités. L'air humide rendait ces austères senteurs des églises: parfums perdus d'encens, sueurs des dalles, haleine des vieux saints dans leurs niches de pierre.

Reine de Kergariou, car c'était elle, resta un instant prosternée, puis elle fit le tour de l'autel et gagna le chœur.

Au milieu du chœur, il y avait deux pierres tombales. Sur la première se lisait le nom de Messire Hugues de Maurever ; sur la seconde le nom d'Aubry de Kergariou.

Entre les deux tombes, il y avait un coussin, affaissé par le fréquent usage.

C'est que Reine venait là tous les jours depuis cette nuit où vint le messager de deuil qui lui dit : « Messire Aubry est mort! »

Mort, l'épée à la main, comme un noble homme, avec un coup de lance à travers la poitrine.

Oh! c'est que ç'avait été une belle, une fidèle tendresse

entre Aubry et Reine, depuis les jours de leur enfance : une de ces tendresses que le danger relève et qui grandissent devant l'idée de la mort.

Reine se souvenait ici. Une nuit Aubry, prisonnier, était dans la cage de granit, sous les fondements du couvent de Saint-Michel ; Reine vint, malgré la mer et les sentinelles, pour lui tendre la lime qui devait couper ses chaînes, et le bout de ses doigts à baiser.

Que de souffrances, mais que d'espoirs ! souffrances guéries, espoirs couronnés par la bénédiction du mariage...

Et l'enfant que la bonté de Dieu leur avait donné plus tard, autour de son berceau que de larmes douces et que de chers sourires ! Il avait les grands yeux de Reine et les beaux cheveux d'Aubry. C'était le fils de l'amour chrétien ; c'était l'héritier ; c'était le trésor !

Reine venait ici parler du cher enfant à la tombe de l'époux tant pleuré.

Hugues de Maurever, lui, le père de Reine, était mort dans son lit, le crucifix sur la bouche. En mourant, il avait dit : « Dieu sauve la Bretagne ! »

Et parmi les amertumes de son agonie, le voile de l'avenir s'était soulevé. Il avait pleuré d'avance la Bretagne morte, lui, le vieux Breton, à l'heure de mourir.

Reine était agenouillée sur le coussin entre les deux dalles. Le temps s'écoulait ; l'église restait déserte. Reine priait et songeait tour à tour...

Au dehors, parmi les tombes vassales du cimetière, il y avait une croix en granit noir de Fréhel. Sur la croix on lisait :

Priez pour Simonnette Le Priol, femme de Jeannin, écuyer.

Et des fleurs, et une couronne toute fraîche, pieux ouvrage de Jeannine, qui ne laissait point passer une seule matinée sans visiter le tombeau de sa mère.

Comme l'église, le cimetière avait un hôte, un seul : Jeannin, le mari veuf de Simonnette.

Elle s'en était allée, toute jeune et toute belle, la

pauvre Simonnette, un soir de printemps, exhalant son dernier soupir avec les premiers parfums des fleurs de mai. Elle avait été femme dévouée et tendre.

Jeannin se tenait debout, sous le feuillage sombre de l'if. Sa tête était découverte ; ses cheveux blonds, que le casque ne comprimait plus, enflaient leurs boucles lustrées autour de son front pur et ferme, où pas une ride ne se montrait. La beauté singulière de Jeannin n'avait rien d'efféminé ; sa chevelure, il est vrai, eut paré même un front de femme, mais le bronze de son mâle visage dessinait fièrement les grandes lignes de ses traits.

Franchise, force, vaillance, douceur, simplicité par trop naïve, peut-être, telle était l'expression de sa figure.

Lui aussi tournait un long et mélancolique regard vers le passé heureux.

Les mille bruits de la campagne venaient à lui sans troubler sa méditation. Il était immobile : une larme se balançait aux cils baissés de sa paupière.

Le soleil s'inclinait à l'horizon, lorsqu'il s'éveilla de ce rêve triste et bien-aimé. Il baisa le pauvre nom de Simonnette sur la croix de granit.

A ce moment, madame Reine sortait de l'église. Elle venait de baiser le nom d'Aubry sur la pierre tombale. Elle tendit la main au bon écuyer.

— C'était une bonne et digne créature! murmura-t-elle.

— Et qui vous aimait, noble dame, ajouta Jeannin d'une voix tremblante, du meilleur de son cœur!

Reine regarda la croix ; elle retira sa main, où l'écuyer mettait respectueusement ses lèvres.

— Jeannin, dit-elle avec une émotion soudaine ; ne crois pas que je déteste ta fille...

— Oh! noble dame! qui pourrait penser cela...

— Ne me juge pas, poursuivit madame Reine comme si elle ne l'eût point entendu, n'essaye pas de me juger! Ils sont heureux ceux qui sont là, bien heureux!

Elle montrait du doigt la terre du cimetière. Sa tête s'inclina sur sa poitrine ; quand elle se redressa, l'expression de sa figure avait changé complétement.

— Écoutez, ami Jeannin, reprit-elle avec sécheresse ; il faut marier Jeannine à quelque honnête homme de sa condition. Il est temps. Je le veux !

VIII

COMPÈRE GILLOT

Le mont Saint-Michel était comme un géant sombre au milieu des grèves inondées de lumière. Sur le rocher noir, les hautes et fortes murailles se dressaient, surmontées par les édifices du monastère, au-dessus desquels l'église s'élançait hardiment. Au-dessus de l'église, la Merveille tenait en équilibre son campanile fier, couronné par la statue d'or de l'Archange.

Les vitraux de l'église brillaient comme autant d'étincelles au milieu de cette masse d'ombre, et la statue ailée de saint Michel s'enflammait de tous les rayons de midi.

Il y avait au dernier étage des bâtiments qui servaient de retraite aux religieux, une petite cellule dont la fenêtre étroite s'ouvrait sur la baie. On voyait de là Cancale, la Houle, les côtes de Cherrueix, Tombelène et les îles, quand le jour était clair. Cette cellule était si haut montée qu'elle atteignait presque la base du campanile. Un pauvre vieux moine convers l'habitait.

Un moine qui avait été soldat dans sa jeunesse, car il contait de bonnes histoires de guerre. Ses jambes de

soixante ans devaient peiner grandement, quand il montait les centaines de marches qui conduisaient à son réduit. Mais il était encore vert et il avait du courage. On l'appelait frère Bruno. Ses ennemis (qui n'a pas d'ennemis en ce monde méchant?) l'avaient sur nommé Bruno la Bavette.

Ce sobriquet faisait allusion au flux de paroles qui était la maladie chronique, incurable de l'excellent moine convers.

C'était à peu près l'heure où s'achevait le dîner des maîtres au manoir du Roz. Frère Bruno était seul dans sa cellule, ce qui ne l'empêchait point de causer très activement.

— Oui, oui, bien! disait-il en arrangeant les draps de sa dure couchette ; oui, oui, oui... oui, oui... oui! C'est moi qui me trompais, j'en conviens ; c'est tout ce que peut faire un homme!... Et en voilà assez, n'est-ce pas? Puisque j'avoue que je me suis trompé, c'est fini! *Errare humanum*, comme dit le prieur ; *perseverare autem diabolicum!* Quoiqu'on se trompe souvent de bonne foi! Et alors... mais voilà! Je croyais que c'était en l'an vingt huit, et je me rappelle bien à présent que c'était avant ma querelle avec Benoît de Gévezé, qui me donna un coup de cisaille à couper les haies, pour ce que j'avais crié à sa ménagère en sortant de vêpres : Dieu vous garde! ma jolie Catiche! Et ça me fait souvenir de son frère... le frère de Catiche, s'entend, qui était pour lors le beau-frère de Benoît et qui s'appelait... qui s'appelait...

— Bernard, pardienne, mon vieux!

— Non, mon fils, ce n'était pas Bernard...

— Mais si...

— Que nenni! que nenni! Je n'ai pas la berlue!

— Est-il entêté, ce vieux baudet!

— Bon te voilà parti! Tu te mets en colère pour rien! on discute et on ne se fâche pas! C'est ma manière à moi... Si tu veux te fâcher, je n'en suis plus.

L'interlocuteur à qui frère Bruno avait avoué loyale-

ment qu'il se trompait était frère Bruno la Bavette. L'homme à qui frère Bruno reprochait avec modération ses emportements était pareillement frère Bruno.

Le bonhomme était arrivé à cette suprême perfection de la science bavarde qui se passe de la réplique ou plutôt qui se la donne. Narcisse s'admirait dans le cristal des fontaines. Le bavard, parvenu au *summum* de son art, n'a même pas besoin d'un écho pour prolonger son ingénieuse et solitaire causerie.

Il cause, il discute, il prouve, il refute. On a vu des bavards, dédaignant le duo monotone, se lancer dans le trio et aborder même les difficultés de la partie carrée. Entre tous les mortels, ces bavards sont heureux.

La chaleur que frère Bruno mettait dans sa discussion avec lui-même, l'empêcha d'entendre un bruit provenant de la marche d'un homme qui furetait avec précaution dans le corridor. Cet homme n'était ni un moine ni un habitué du couvent, car il semblait aller un peu à l'aventure.

Ce pouvait être un des nombreux pèlerins qui affluaient au Mont depuis quelques semaines. Ce pouvait être aussi un vassal de la suite du roi de France.

En admettant cette dernière hypothèse, le costume de notre homme ne faisait, en vérité, point d'honneur à la magnificence du plus puissant monarque de ce siècle. Il portait des chausses étriquées en futaine grise, qui accusaient un long usage et se pelaient aux jointures de ses jambes maigres. Son surcot de drap brun affectait au contraire une certaine ampleur. Sa coiffure était un bonnet à bateau, dont les bords repliés carrément formaient cette visière tombante qui caractérise encore de nos jours les devantières des pêcheurs montois.

Sur sa poitrine, entre les plis de son surcot, on apercevait pourtant les deux bouts d'une chaîne dorée, qui devait soutenir un objet caché dans son sein.

Ce personnage avait dans son allure quelque chose de particulièrement mystérieux.

Quinze ou vingt cellules donnaient sur le corridor,

Notre homme au surcot brun marcha de porte en porte, lisant les noms de religion écrits sur chacune d'elles.

— Frère Pacôme, frère André, frère Hilaire...

Il passait. Ce n'était ni à frère Pacôme, ni à frère André, ni à frère Hilaire qu'il voulait présentement parler.

Enfin, il lut sur une des dernières portes : Frère Bruno.

Il s'arrêta, et sa main sortit des larges manches de son surcot pour tirer la petite corde qui pendait au dehors, et qui communiquait avec la targette intérieure.

Mais sa main hésita au moment d'ouvrir, et il se prit à écouter.

— Allons ! grommela-t-il, voilà je ne sais combien de centaines de marches raides montées en pure perte ! le bonhomme n'est pas seul !

— Non, disait-on dans la cellule ; non, moi je ne comprends pas ça ! Entre amis, pourquoi se disputer ?

— Mais qui songe à se disputer avec toi, mon cher camarade ?

— Toi ! c'est clair !

— Pas du tout ! c'est toi ! ton caractère est insupportable !

— Ah ça ! se dit notre homme au surcot brun, qui avait déjà fait deux ou trois pas pour se retirer : ces gens se querellent avec une seule voix !

Il revint et mit son œil au trou de la ficelle. Quand il se redressa, son visage bilieux et jaune, où brillait une remarquable intelligence, était éclairé par un rire silencieux. Il tira la ficelle sans plus hésiter et entra dans la cellule.

— Oh ! oh ! s'écria frère Bruno en interrompant brusquement la dispute commencée ; bonjour, l'homme ! Vous auriez pu frapper avant d'entrer.

— Mon digne frère... commença l'étranger.

— Bon ! bon ! l'ami ! vous paraissez avoir la langue bien pendue. Mais, je n'aime pas beaucoup les bavards...

— C'est ce qu'on dit, mon frère.

— Pour ça, je suis bien connu ! Donc, réglez-vous là-dessus, je vous prie. Soyez bref, concis et précis.

— Je tâcherai, mon frère.

— Comment vous appelez-vous ? Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

— Mon frère, répondit doucement l'étranger que ce ton important du moine servant ne semblait offenser en aucune manière, je m'appelle Gillot du nom de mon père, taillandier de fer à Tours en Touraine, et Pierre sur les fonds du saint baptême. Je suis valet de maître Olivier le Dain, barbier juré du roi, et je viens de la part dudit maître Olivier pour vous demander des renseignements...

— Maitre Olivier le Dain et maître Tristan Lhermite ! murmura le moine ; le rasoir et la corde ! Et pourquoi maître le Dain n'est-il pas venu lui-même !

— Le service de Sa Majesté...

— Bien ! bien ! l'homme ! vous devriez dire à votre honoré maitre de vous faire un peu le poil, car vous l'avez long et rude.

Pierre Gillot eut un humble et honnête sourire.

— Mon cher frère Bruno, dit-il, vous êtes d'un caractère joyeux et tout aimable. C'est le prieur claustral qui vous a indiqué à mon maitre, lui disant que vous connaissiez par le menu toutes les familles des pays dolois, dinannais et malouin, sachant les chroniques...

— Ah ! la langue ! la langue que vous avez, notre ami ! s'écria Bruno ; mes oreilles en tintent ! Quant à savoir de bonnes aventures, oui, oui ! Et des chroniques, passablement ! Pourquoi ? Parce que j'ai porté l'épée avant d grener le rosaire...

— Vraiment ! interrompit Pierre Gillot.

— Pour Dieu ! laissez-moi souffler un pauvre mot ! Vous me rappelez, pour la figure que vous avez citron et pour la voix que vous avez doucette, le pauvre Alary de Tréguier, qui fut pendu en l'an trente-six, pour le vol d'un encensoir à la chapelle de Saint Gabin...

Pierre Gillot se signa.

— Le vol d'un encensoir, mon frère ! s'écria-t-il.

— Oh ! fit Bruno mécontent ; croyez-vous être meilleur chétien que moi, l'homme ? Cela me fait souvenir...

Pierre Gillot lui prit la main d'une façon toute insinuante.

— Souffrez que je m'acquitte de mon message, dit-il, je ne suis qu'un pauvre serviteur, et si je tardais à revenir, on me gronderait. Parmi les familles de la frontière bretonne, j'entends les familles nobles, mon maître voudrait en trouver une, ou plutôt un membre de cette famille-là, qui fût en situation de tenter un coup hardi pour acquérir une fortune nouvelle ou pour reconquérir une fortune perdue.

— Oui-dà ! et c'est maître Olivier qui tient cette fortune dans sa main ?

— Maître Olivier... ou le roi de France.

— Oui-dà ! répéta frère Bruno, eh bien, Pierre Gillot, mon ami, toutes les familles bretonnes, de même que toutes les familles des autres pays, aiment assez à faire fortune quand elles sont pauvres. Quand elles sont riches, elles ne répugnent pas beaucoup à augmenter leurs domaines. C'est donc une question de hardiesse...

— Précisément.

— Ou d'honneur ! acheva le moine convers qui regarda son interlocuteur en face.

Celui-ci baissa les yeux.

— Et peut-on savoir, mon ami Pierre Gillot, de Tours en Touraine, reprit Bruno, à quoi maître Olivier le Daim compte employer la susdite hardiesse ?

— A une œuvre loyale, mon frère, qui rapprochera le roi de France et le duc de Bretagne.

— Ah ! que tu parles bien pour un valet de barbier, mon ami Gillot, que tu parles bien ! Alors, c'est une famille honorable qu'il te faut ?

— Très-honorable.

— Et dont le chef soit un peu prêt à tout ? Car c'est un homme que tu demandes ?

— C'est un homme.

— Un chevalier?

— S'il se peut.... En tous cas, un gentilhomme qui ait ses entrées auprès du duc François.

— Ah? que je vois bien ton affaire, mon Gillot! Un trop grand seigneur ne te vaudrait rien?

— C'est vrai.

— Tais-toi, mon homme! ta langue te perdra! un trop grand seigneur ne se risquerait pas assez, n'est-ce pas? Maïs un pauvre chevalier, brave comme un lion, ambitieux comme on l'est quand on a un fils de dix-huit ans qu'on voudrait mettre sur un trône, tant on l'adore, cet enfant-là!... Un chevalier connu personnellement du duc François... chéri de ses pairs, idolâtré de ses vassaux...

— Où est-il ce gentilhomme? demanda Gillot vivement.

— Où il est, mon compère Gillot, de Tours en Touraine? dit Bruno avec un sourire sec. Il est là où nous irons tous, sur la semaine ou bien le dimanche, comme disait le greffier Rocher, qui était en même temps marguillier de l'église de Fougères. Il est au cimetière, là-bas, en la paroisse du Roz, qui était de son domaine.

Pierre Gillot avait froncé légèrement le sourcil.

— Ah! mais! s'écria le moine, voilà qui faisait un chevalier, ce messire Aubry de Kergariou! le petit Jeannin, du bourg des Quatre-Salines, que j'appelais autrefois Peau-de-Mouton (à cause qu'il en portait une trouée en guise de surcot, mon compère) et qui est aujourd'hui un homme d'armes aussi robuste que Dunois ou Pothon, mais je parle du temps passé, le petit Jeannin m'a conté la mort de messire Aubry... Ah! mon compère Gillot, de Tours en Touraine, sa mort fut celle d'un héros et d'un saint! Ce fut devant Montlhéry, cette nuit où le roi Louis abandonna son camp et son armée pour se sauver en Normandie...

Pierre Gillot se détourna et fit mine de regarder la mer par la petite croisée de la cellule.

— Messire Aubry, continua Bruno, avait été séparé de ses bonnes lances, il était entouré par les Français qui ne donnaient guère merci aux Bretons, vous le savez bien ; messire Aubry était seul avec maître Loys, son grand lévrier noir, qui ne le quittait jamais et qui était déjà vieux. Ce maître Loys a laissé une chienne, Dame-Loyse, qui est au logis là-bas. Donc, la lance de messire Aubry se brisa, son épée se rompit, sa hache d'armes tomba en morceaux avant qu'il eût une seule blessure. Mais quand sa main fut désarmée, on le perça tout à loisir. Le petit Jeannin courait les champs à la recherche de son maître ; il le trouva au milieu d'une demi-douzaine de Français morts. Maître Loys, éventré, baignait dans son sang et ne respirait plus. Messire Aubry leva la tête et dit :

— Ma vie à mon seigneur le duc, mon âme à Dieu, ma dernière pensée à madame Reine et à mon cher enfant.

— Ah ! ah ! fit Pierre Gillot qui écoutait avec résignation, il y a un enfant ?

— Un beau jeune gentilhomme.

— Quel âge a-t-il ?

— Attendez, mon compère...

Frère Bruno se mit à compter sur ses doigts.

— C'était en l'an cinquante, murmura-t-il ; cinquante, je dis bien ; le vieux seigneur Hue de Maurever avait ajourné notre duc François Ier à comparaître dans quarante jours devant le tribunal de Dieu, pour répondre du meurtre de son frère, Monsieur Gilles de Bretagne. Le duc François avait mis à prix la tête de Monsieur Hue. Le coquin de Méloir voulait épouser Reine, fille du vieux chevalier ; il se mit aux trousses du père pour avoir la fille. Comment trouvez-vous cela ? Les soudards de Méloir incendièrent le village de Saint-Jean et les vassaux de Maurever, quittant leurs maisons brûlées, vinrent se réfugier au rocher de Tombelène avec leur maître... Ah ! ah ! j'y étais aussi, car je m'étais échappé du couvent pour aller me battre... de quoi, mon compère Gillot, de Tours en

Touraine, j'ai dû faire pénitence, c'est vrai, mais je m'en étais donné ! ah ! glorieux archange ! nous élevâmes un rempart en une nuit. C'est là que je vis bien que Jeannin, le petit coquetier, deviendrait un fier homme d'armes ; je lui disais : Peau-de-Mouton, mon ami... Mais s'il fallait répéter tout ce que je lui dis cette nuit-là, nous resterions ici jusqu'à demain matines. Il y eut de bons coups. Le chevalier Méloir mourut ensablé dans les *lises*, parce que Peau-de-mouton, qui avait les cheveux blonds comme une fillette, s'était déguisé en fée des Grèves pour tromper sa poursuite... Mon compère, entendîtes-vous parler quelquefois de la fée des Grèves ?

— Non, jamais, répondit Pierre Gillot sans défiance.

— Eh bien ! reprit frère Bruno la Bavette, je vais vous conter par le menu dix ou douze bonnes aventures qui vont nous mener tout doucement jusqu'à l'heure du souper. Asseyez vous là, mon compère.

— Mon bon frère, répliqua Gillot, je veux bien m'asseoir, car je me plais singulièrement en votre compagnie, mais j'écouterai une autre fois vos aventures. Aujourd'hui occupons-nous des ordres de mon maître.

— A votre volonté, mon ami : Dieu merci, je n'aime pas beaucoup raconter des histoires. Où en étions-nous ? à l'âge de l'enfant que vous vouliez connaître. Eh bien ! l'enfant qui s'appelle Aubry, comme son père, peut avoir dix-sept ans et demi.

— C'est trop jeune.

— Il s'agit donc d'une bien importante besogne !

— Une affaire d'État.

— Aïe ! mon compère ! s'écria le moine ; une affaire d'État menée par le Dain le barbier ! ça doit être noir comme sac à charbon ! Je ne suis pas encore descendu plus bas que l'église depuis l'arrivée du roi de France au monastère, car mes pauvres jambes n'en veulent plus, mais j'ai ouï dire que cet Olivier le Dain était l'âme damnée de son maitre.

— Si vous connaissiez le roi, mon bon frère... commença Pierre Gillot.

— Je le connais de renommée, mon compère...

— Écoutez, interrompit Gillot ; le prieur m'a affirmé que vous étiez un homme de grand sens et de bon conseil...

— C'est donc pour me tenir en humilité chrétienne que le prieur me dit toujours à moi que je suis un vieux fou !

— Le temps me presse et mon maître m'attend. Avec vous je ne veux pas aller par quatre chemins ; je suis venu parce que je sais que vous avez d'anciennes relations d'amitié avec ce Jeannin dont vous avez prononcé le nom...

— Jeannin des Quatre-Salines ?

— Jeannin l'homme d'armes, qui sera chevalier demain, si vous voulez.

— Merci Dieu ! s'écria le moine,si je le veux ! Jeannin est la meilleure lance du monde entier, mon compère ! et son cœur vaut dix fois mieux que sa lance ! mais...

Il s'arrêta et regarda pour la seconde fois en face son mystérieux visiteur.

— Mais depuis quand, acheva-t-il, les valets de barbier, mon compère Gillot, de Tours en Touraine, peuvent-ils conférer le noble ordre de chevalerie ?

IX

CHARLES ET ANNE

C'est uniquement parce que Pierre Gillot, de Tours en Touraine, était valet de barbier que nous avons mis une sorte de négligence à peindre sa personne. Pourquoi faire

un portrait en pied d'un si pauvre hère, quand les pages de ce livre fourmillent de noms nobles ? quand nous aurons sans doute à nous occuper de son illustre maître, Olivier le Dain, comte de Meulon ? et même du maître d'Olivier le Dain, Louis de France ?

Il est bien vrai que l'art ne tient pas compte des grades. Callot, mis en face d'une armée, néglige le général pour dessiner l'humble goujat, dont les loques se drapent mieux sous le crayon.

Charlet, l'Appelles de notre Olympe soldatesque, ne quitte le caporal que pour la cantinière, et la cantinière que pour le conscrit.

Nonobstant ces exemples, nous sommes bien résolus à ne point vous dire combien de rides Pierre Gillot avait sous l'œil droit quand son sourire félin et un peu sournois éclairait son bilieux visage. Nous vous tairons cette circonstance qu'il croisait volontiers ses jambes l'une sur l'autre, alors qu'il était assis. Nous ne vous apprendrons même pas que, devançant les âges, il tournait ses pouces bellement comme nos oncles poudrés, amis de l'Encyclopédie et guillotinés par elle.

Et pourtant Pierre Gillot n'était pas le premier venu. Mais nous aurons à vous reparler de lui.

A cette question du bon frère convers : « Depuis quand les valets de barbier confèrent-ils le noble ordre de la chevalerie ? » Pierre Gillot baissa les yeux et frotta du revers de sa manche une tache qu'il avait à ses chausses.

Avez-vous vu les chats lisser leurs poils quand va tomber la pluie ?

Frère Bruno le regardait en homme qui vient de frapper un grand coup.

— Eh ! eh ! mon digne frère, murmura Gillot tout doucement, vous devez être un peu clerc, puisque vous portez le froc depuis longtemps. Voici une anecdocte que vous avez pu lire dans l'historien Trogue Pompée, abrégé par Justin : Philippe, roi de Macédoine, père d'Alexandre-le-Grand avait un ministre qui avait une femme,

qui avait un cousin,qui avait un joueur de flûte,qui avait un chien.Le chien devait avoir un philosophe, mais l'histoire garde le silence à cet égard. Un Illyrien qui s'appelait Philopator ou Philométor, suivant qu'il avait empoisonné son père ou sa mère, eut fantaisie de gouverner une ville de Cappadoce... A qui pensez-vous qu'il s'adressa?

— Au roi? répondit frère Bruno.

— Non pas.

— Au ministre?

— Du tout.

— A la dame?

— Point.

— Au cousin alors?

— Pas davantage.

— J'entends, il alla au joueur de flûte.

— Vous n'y êtes pas encore, mon frère! il alla au chien, après s'être muni d'un bon morceau de viande qu'il lui offrit avec respect. Le joueur de flûte était fou de son chien, le cousin écoutait le joueur de flûte, la dame avait confiance dans le cousin, le ministre aimait la dame, le roi détestait le ministre : l'Illyrien, de fil en aiguille, eut son gouvernement.

— Ah! par exemple! s'écria le frère Bruno, voilà une bonne aventure! Voulez-vous me la redire pour que je puisse la conter couramment?

Pierre Gillot répéta son anecdocte avec une parfaite obligeance.

Et la date? demanda le moine; car j'aime à dire : C'était en l'an...

— C'était en l'an 340 avant Jésus-Christ, mon frère.

— En l'an 340 avant Notre Seigneur, grommela Bruno, qui faisait son travail mnémotechnique: Fillot-Patte-d'or d'Arménie qui achète de la viande au levrier du joueur de vielle du cousin de la femme du ministre de Philippe, père d'Alexandre-le-Grand... Est-ce bien cela?

— Parfaitement.

— Le chien devait avoir un nom? Et le joueur de mu-

sique aussi? c'est égal, ma foi, compère, vous êtes un camarade de joyeux déduit, et je serai bien aise de vous rendre service. C'est donc de mon ami Jeannin que vous avez besoin?

— Pas moi, mais bien mon maître.

— Alors que signifie l'histoire du levrier?

— Pasques-Dieu ! murmura Pierre Gillot, voici un vieux retors !... L'histoire du chien, mon frère, vient comme il faut,en ce sens que Jeannin aura affaire à moi.

— Et que lui direz-vous ?

— Mon frère, il y a de riches et nobles héritières à la cour de France ; ce Jeannin est-il marié !

— Il est veuf.

— Sans enfants ?

— Il a une fille belle comme les amours.

— A la cour du roi de France, mon frère, il y a de nobles et riches jouvençeaux.

— J'entends bien, mon compère, mais ce que je veux savoir...

— C'est le secret d'État, n'est-ce pas?

— Juste !

Pierre Gillot rapprocha son siége. Il eût fallu être plus expert que le frère Bruno pour découvrir le travail soudain et rapide qui se faisait dans la tête de cet homme. Son visage ne changeait point. Sa parole restait douce et tranquille.

— Aimez-vous les Anglais ! demanda-t-il en fixant sur le moine ses regards subitement relevés.

Le moine crut le voir pour la première fois.

— A peu près comme le chaud-mal, mon compère.

— Eh bien ! ce qu'on veut faire a trait aux Anglais.

— Voyons un peu cela.

— C'est une négociation prise de très loin, et qui se rapporte encore pour un peu à l'anecdocte de Trogue-Pompée, car enfin on pourrait aller tout droit à M. Tanneguy du Chastel, sinon au duc de Bretagne, mais on a le temps, tout le temps, puisque madame la reine n'est encore enceinte que de trois mois...

— La reine de France ! interrompit Bruno qui ouvrit de grands yeux.

— Oui, mon frère, la reine de France, et cette fois, maître Coictier, le médecin du roi, a dit que madame Anne de Beaujeu aurait un petit frère, un dauphin, par Notre-Dame du Plessis !... Et maître Coictier n'a jamais fait erreur en sa vie !

— Ça me rappelle, dit Bruno en riant, l'aventure de Michel Savon, le vétérinaire de Rohan. Il devinait, rien qu'à peser un œuf frais, s'il y avait dedans un cochet ou une poule. Michel Savon est mort en l'an quarante-deux, au lieu de la Grand'Lande, sous Miniac-Morvan. Sa veuve est borgne d'un œil, et sa fille aînée a épousé le messager du vieux bourg de Miniac, qui avait trois enfants de sa première, Yvonne Le Seiche, de Janzé, d'où viennent les poulardes. Ce fut Joson Pillioux, le premier mari de cette Yvonne-là, qui mit le feu au clocher de Bécherel en revenant ivre de la noce de son frère, Hervé Pillioux, corroyeur de son état, maintenant trépassé... Mais dites-moi vos secrets d'État, mon compère Gillot, de Tours en Touraine : vous voyez bien que je ne suis pas bavard ! On me hacherait menu comme chair à pâté avant de m'en arracher une parole !

Pendant que Bruno parlait, l'homme au surcot brun souriait d'un air bien honnête, ce qui ne l'empêchait point de réfléchir.

— Vous devez être discret comme un saint de bois, mon bon frère, dit-il, cela se voit du reste ! et je n'hésite pas un seul instant à vous confier les destinées de la France.

Frère Bruno se redressa et prit l'attitude qui convient à un homme dont les oreilles vont entendre un oracle.

— Entre la Bretagne et l'Anglais, reprit Pierre Gillot, Dieu a mis la grande mer ; entre la France et la Bretagne, Dieu n'a mis qu'un ruisseau : qui oserait prétendre que Dieu fait les choses à l'aveugle ou à la légère ? La Bretagne est à la France comme le fleuve est à l'Océan, comme le bras est au corps. Cela doit être ; cela sera !

— Mon compère, dit Bruno, vous m'avez ouï parler tout à l'heure de M. Hue de Maurever, seigneur du Roz, de l'Aumône et de Saint-Jean des Grèves?

— Celui qui ajourna le duc François Ier au tribunal céleste?

— Précisément. Si j'en reviens à lui, c'est que Jeannin, mon ami, était son serviteur, et que M. Hue songeait bien souvent à ce que vous dites.

— Il était de mon sentiment? demanda Gillot avec vivacité.

— Comme le patient est de l'avis du bourreau qui lui crie : Il faut mourir! Non, non, mon compère! Celui-là était un Breton du vieux sang! Mais ce que vous désirez, il le redoutait et cela me frappe. Vous plaît-il que je vous récite la manière de prophétie que M. Hue nous fit à son lit de mort?

— Cela me plaît! répondit Gillot sans hésiter.

Frère Bruno n'était point habitué à pareil empressement. Il se sentait véritablement grandir devant cet homme qui lui confiait des secrets d'État et qui ne demandait pas mieux que de l'écouter.

— C'était au manoir du Roz, reprit-il, là-bas, de l'autre côté de la mare Saint Coulman. Je me trouvais là pour une visite d'amitié que je faisais à la pauvre Simonnette Le Priol, la défunte femme de Jeannin. M. Hue tremblait son agonie depuis le matin. Quand le soir tomba, il dit au prêtre :

« Appelez mon fils Aubry, ma fille Reine et le petit Aubry leur enfant ; appelez monsieur mon cousin Morin de Maurever, seigneur du Quesnoy, appelez Berthe sa fille ; appelez Jeannin, le brave homme... et tous, et toutes, car je vais rendre mon âme à Dieu, mon créateur. »

Ils vinrent tous. Et ils étaient beaucoup qui pleuraient, parce que Maurever avait vécu en gentilhomme et en chrétien : doux aux faibles, dur aux forts. Messire Aubry et madame Reine lui donnèrent la main. Il me semble encore entendre la voix du vieillard lorsqu'il se leva sur son séant pour la dernière fois.

« Mes amis, dit-il, mes serviteurs et mes enfants, voici l'heure de ma mort. Je vais prier pour vous dans un meilleur monde. Ne me regrettez pas. J'ai trop vécu.

» Aubry Ier, mon gendre et mon ami, tu me suivras de près ; Reine, ma fille, économise tes larmes : tu souffriras cruellement et longtemps sur cette terre.

» Aubry II, mon petit fils, tu verras la Bretagne mourir... »

Pierre Gillot tressaillit comme on fait à un choc violent.

— Si vous voulez, mon compère, fit Bruno, je n'en dirai pas davantage.

— Si fait mon frère, si fait ! mes nerfs ont cinquante ans bientôt. Ils ne me demandent plus licence pour tirailler mes membres...

— Vrai Dieu, compère, moi j'ai vingt années de plus que vous. Mes nerfs ne se tiennent que trop en repos ! Mais je continue, puisque c'est votre bon plaisir. M. Hue dit donc ceci :

« Aubry, mon petit-fils, tu verras la Bretagne mourir ! »

Il fit un silenee, pendant quoi on n'entendit que le bruit des sanglots contenus, il regardait le ciel de son lit où deux lévriers brodés soutenaient l'écusson de Bretagne. Ses yeux éteints revivaient et s'inspiraient.

« Honte à nous, reprit-il d'une voix changée ; malheur à nos enfants !

» Honte à nous, qui avons péché contre Dieu ! malheur à nos enfants qui subiront le joug étranger et qui perdront le nom de leur pays !

» Écoutez ! nos pères sont venus de Galles et de Cornouailles. Mais ce sont des Saxons et des Normands qui sont maintenant aux pays de Cornouailles et de Galles.

» Ne vous faites pas Anglais !

» Le Français vient. Bretons ! ô vieux fils de Murdoch ! où sont vos lances ?

» Ne vous faites pas Français !

» Mettez plutôt votre sang dans la rivière de Couesnon

qui s'élargira comme une mer pour séparer les Français des Bretons !

» Écoutez ! voici les lances de Bretagne ; voici les épées de Léon et les épées de Tréguier ! Voici les chevaliers de Kerne ! Voici les hommes d'armes de Quimper ! Nantes ! Rennes ! Vannes ! Saint-Malo ! Dol et Pontivy ! bonnes villes, soldats vaillants ! Fougères, Vitré, Morlaix, Lannion, Guingamp, Redon, Monfort, Lamballe, Moncontour, Hennebon ! La France a-t-elle plus de cités que nous et de plus fortes ? car j'oublie Châteaulin, Combourg, Loudéac, Saint-Pol, Paimpol, Brest, le grand port de mer ; Pontorson, Quimperlé, Châteaubriand, Ploërmel et Guérande ! C'est un ancien royaume que notre Bretagne ! Combattez et mourez : ne vous faites pas Français !

» Mes parents, mes enfants, mes vassaux, je suis content de mourir, puisque ceux qui vivront vivront déshonorés.

» Écoutez ! les années ont passé. La France a reculé devant le jeu de l'épée. Louis XI est mort, mais son esprit cauteleux lui survit... »

— Eh bien ! mon compère ! s'écria ici Bruno, qu'avez-vous donc !

Les dents de Pierre Gillot avaient claqué à ce mot « Louis XI est mort, » et il était tout blême.

— Allez toujours ! dit-il.

Et il ajouta tout bas :

— Les rois sont mortels, je le sais bien.

— C'est vous qui le voulez, reprit Bruno, remarquant son trouble avec étonnement ; je continue. Il disait donc tout cela, le vieux seigneur à l'agonie. Il disait... Mais vous m'avez coupé le fil de mon inspiration et je ne sais plus comment le renouer. En un mot comme en mille, M. Hue nous annonça très-clairement qu'après le décès de Louis XI, il y aurait du nouveau ; que la Bretagne ne serait point conquise par le fer, mais bien escamotée, qu'un mariage se ferait...

— Un mariage ! répéta Pierre Gillot dont l'émotion était extraordinaire ; et, par hasard, a-t-il dit le nom des fiancés ?

— Oui bien, il les a dits répliqua Bruno.

Pierre Gillot tira un petit parchemin de la poche de son surcot.

— Mon bon frère, prononça-t-il d'une voix tremblante, une sainte recluse des bords de la Loire a fait une pareille prédiction... et les noms qu'elle a dits sont sur ce parchemin bénit. Répétez ceux que prononça M. Hue : nous verrons si ce sont les mêmes.

— Charles et Anne, dit frère Bruno.

Pierre Gillot ouvrit le parchemin et lut :

« Charles et Anne ! »

X

COMME QUOI FRÈRE BRUNO TROUVA DES NOMS MACÉDONIENS POUR LE CHIEN DU JOUEUR DE FLUTE ET DIFFÉRENTS AUTRES PERSONNAGES.

Le frère Bruno resta un instant bouche béante, considérant le parchemin de Pierre Gillot avec de grands yeux ébahis.

— Ah! ah! dit-il enfin, voilà ce que j'appelle une bonne aventure! Mais, mon compère Gillot, que parlez-vous de madame la reine qui est enceinte? Il nous faut un Charles et une Anne : vous avez déjà la petite madame Anne de Beaujeu pour la France ; c'est à la Bretagne de nous fournir un Charles. Et, par mon salut, Gillot, madame Marguerite de Foix, femme du duc François, est enceinte aussi ; c'est elle qui fournira le Charles!

— Non pas! s'écria l'homme au surcot brun avec vivacité ; mon maître, ou, pour parler mieux, le maître de mon maître, tient à donner le Charles!

— Eh bien, mon compère, reprit Bruno, j'ai fait plus d'un mariage en ma vie : d'abord celui de Guinou Martelusson, du bourg de la Houle, avec Nielle Baroux, sa nièce à la mode de Bêtons (qui est dans l'évêché de Rennes, derrière Saint-Grégoire), et ce fut une belle noce, assurément, oui! A telles enseignes que le sire de La Motte, de Vauvert et de Broons, donna dix anges d'or à Nielle pour parer sa maison. C'était ce sire de Broons qui allait en guerre avec une épée de douze pieds, comme Thibaut de Champagne, et qui disait à sa femme, laquelle était une Querhoënt de basse Bretagne : « Madame ma mie... »

Mais Gillot ne voulait pas savoir ce que le sire de La Motte, de Vauvert et de Broons disait à sa femme, qui était une Querhoënt de basse Bretagne. Il interrompit le frère Bruno d'un air bien honnête.

— C'est surprenant, dit-il, quel plaisir j'éprouve à vous entendre discourir!

— Alors donc, mon compère, laissez-moi poursuivre...

— Je le voudrais, mais je ne suis qu'un pauvre homme, gagé pour obéir, et mon maître est sévère.

— Revenons à notre mariage, j'y consens. Dans trois ou quatre mois Charles de France et Anne de Bretagne naîtront, si Dieu le veut. La première chose à faire, si j'ose vous donner un conseil, ce sera de les baptiser, après quoi on les mettra en nourrice. Au bout d'un an et un jour, on les sèvrera. Mettons encore six mois, madame Anne de Bretagne dira papa en langue gaëlique, et monseigneur le Dauphin de France criera mammammamman : Ce sera le bon moment pour les accordailles.

— Excellent frère Bruno! fit l'homme au surcot brun en lui prenant les deux mains et d'un accent pénétré, je n'ouïs jamais âme qui vive plaisanter aussi agréablement que vous! Et l'on peut dire que les fondements de cette grande affaire d'Etat auront été jetés avec beaucoup de gaîté...

— Et de légèreté, mon compère, à six cents pieds au-dessus du sol! C'est la hauteur du carreau de ma cellule.

— De plus en plus ingénieux et spirituel !

— Hé! hé! quand on s'y met, voyez-vous! Cela me fait souvenir d'un bon mot qui m'échappa en l'année de la mort du feu roi, l'avant-veille de la Chandeleur. Donduraine, le tailleur de Villedieu, me disait...

— Ecoutez, interrompit gravement Pierre Gillot, je passerais là deux semaines à vous admirer! Je me connais! Et je serais châtié, c'est chose certaine. Je fais donc effort sur moi-même, et je me bouche les deux oreilles. Voulez-vous m'accréditer, comme votre ami et compagnon, auprès de l'homme d'armes Jeannin?

Frère Bruno hésita un instant.

— Après tout, pensa-t-il tout haut (car penser tout bas, c'est perdre une bonne occasion de jouer de la langue), il ne peut en arriver de mal à mon ami Jeannin. Et d'ici que M. le Dauphin futur et madame Anne de Bretagne, sa femme, qui est à naître, arrivent à l'âge de raison, il coulera bien de l'eau sous le pont de la Sée... Je veux bien, mon compère.

— Et que demandez-vous pour prix de ce service?

— Je demande que, si faire se peut, on mette ma cellule au rez-de-chaussée. En bas, on trouve plus de monde à qui parler, et quoique je sois naturellement taciturne...

— Vous aurez une cellule au rez-de-chaussée.

— Oui-da? c'est pourtant plus difficile que de créer un chevalier : elles sont toutes prises.

— Maître Olivier le Dain y pourvoira, je vous le promets.

— Voilà donc qui est entendu. Maintenant, regardez-moi bien en face, mon compère Gillot, de Tours en Touraine. Ce que je vais vous dire est pour votre salut. Allez vers mon ami Jeannin, puisque c'est votre envie, mais souvenez-vous de ne lui rien demander qui soit contre le devoir d'un chrétien ou l'honneur d'un Breton, car il vous casserait les deux bras, les deux jambes et la tête. Tenez, je vous prête mon rosaire. Il le connaît bien par mon saint patron! Vous le lui montrerez, et vous lui

direz : « Je viens de la part du vieux Bruno, qui conte de si bonnes aventures. »

— Je n'y manquerai pas, répliqua Gillot, en recevant le rosaire à grains d'ébène ; grand merci, mon cher frère, et au revoir !

— Au revoir !

Gillot se dirigea vers la porte et sortit.

— Holà ! s'écria Bruno en le rappelant ; revenez donc çà un petit peu, mon compère, j'ai oublié la date de l'histoire du chien du joueur de flageolet du cousin de la dame du ministre du roi Philippe de Macédoine...

— 340 ans avant Jésus-Christ, mon frère.

— Bien, bien ! cela suffit ; un 3, un 4 et un 0... merci !

Gillot descendit les premières marches de l'escalier.

— Dites donc ! lui cria frère Bruno, ce Trogue Pompée, abrégé par Justin, était-il d'église ?

— Non pas, que je sache.

— Et le nom du chien, vous avez oublié de me le dire...

Mais le compère Gillot était trop loin déjà, cette fois, Frère Bruno ne sut pas le nom du chien.

— Voilà comme une aventure perd la moitié de son prix ! grommela-t-il en rentrant dans sa cellule ; j'aurais dû lui demander cela avant de lui donner mon rosaire.

— Mais tu ne te corrigeras donc jamais ! dit-il avec mauvaise humeur.

— Me corriger de quoi ?

— Tu sais bien ce que je veux dire !

— Mais non !

— Voyons ! ne mens pas au moins !

— Comment ! vieux coquin, mentir !

— Encore des gros mots !

— C'est toi qui as commencé !

— Bon ! bon ! tu peux continuer tout seul, moi, je ne me dispute pas sur ce ton-là !

Bruno fit en même temps un geste plein de dignité, comme pour mettre fin à cette querelle inopportune et

malséante. On se tut de part et d'autre. Le fait est que de semblables discussions dégénèrent parfois en voies de fait, et que, sans sa louable prudence, frère Bruno se serait exposé à se prendre lui-même à la barbe.

Il vint s'accouder contre l'appui de sa petite fenêtre. Mais il gardait de la rancune, et le premier venu aurait pu voir qu'il avait quelque chose sur le cœur.

— Une fois pour toutes, dit-il après un silence très-court, mets plus de modération dans tes paroles! Se fâcher comme cela tout rouge dès les premiers mots, c'est la mort des discussions! Qu'arrive-t-il? On est obligé de se taire, afin de n'en pas venir à des extrémités toujours fâcheuses. L'habit que nous portons commande une grande réserve. Tu n'es pas méchant au fond, mais tu es inconsidéré...

— Allons, vas-tu nous prêcher un sermon d'une heure! Fais plutôt comme moi, et dis tes oraisons.

Frère Bruno se tut en homme qui ne veut pas pousser à bout un adversaire entêté.

En ce moment son regard, qui parcourait la grève avec distraction, fut attiré par les brillantes étincelles jaillissant des casques et des cuirasses d'une troupe d'hommes d'armes. Cette troupe sortait du Mont-Saint Michel et se dirigeait vers le Couesnon. Elle était composée de soldats du roi de France.

A quatre ou cinq cents pas,à gauche de cette troupe,un homme chevauchait tout seul sur un bidet de bien humble apparence. Il portait une casquette dont la visière descendait sur ses yeux, un surcot brun et des chausses couleur de poussière.

— Tiens! tiens! se dit frère Bruno; mon compère Gillot n'a pas perdu de temps! Le voilà qui chemine déjà vers le manoir du Roz... Mais où vont les soudards?

Les soudards suivaient à peu près la même direction que le bon compère Gillot; mais ce dernier n'était évidemment pas en leur compagnie.

Il passa le Couesnon à gué. Bruno le vit entrer dans les terres cultivées, sous le village de Saint-Jean.

Les soudards continuaient de suivre la lisière des grèves.

— C'est égal, pensa frère Bruno, je vais piquer une épingle dans la manche de mon froc, afin de songer à lui demander le nom du chien, quand il me rapportera mon rosaire.

Et il ajouta, en forme de résumé final :

— Un 3, un 4, un 0... Philippe, roi de Macédoine, père d'Alexandre-le Grand... son ministre (pas de nom encore, comme c'est incomplet !) la femme du ministre (de nom, pas davantage !) le cousin, (dans ce pays-là ils n'avaient peut-être pas de nom !) mais si fait, puisque ce Patte-d'or s'appelait Fillot.

Il se frappa le front en homme qui accouche d'une idée.

— Saint Archange ! s'écria-t-il, pourquoi ne les baptiserais-je pas moi-même ? Voyons ! j'appellerai le ministre Corentin, la ministresse madame Ursule ; le cousin Bertrand ; le joueur de musette Jean-Pierre, et le chien Médor... Certainement, les Macédoniens, hommes et bêtes, n'avaient pas de plus beaux noms que cela !

Le soleil brûlait la pelouse maigre de la plate-forme du Roz. Les bestiaux ruminaient à l'étable, aucune figure ne se montrait aux fenêtres fermées du manoir.

Mais il faisait frais sous les grands arbres, dont les bouquets s'étageaient sur la rampe nord-est de la montagne, et descendaient en masses ondulantes jusqu'aux premiers chaumes du marais. La forêt était déserte. A peine saisissait-on dans le lointain les notes perdues de quelque complainte bretonne, laissant tomber lentement la mélodie de ses innombrables couplets.

— Messire disait une voix bien douce sous la feuillée, et la douce voix tremblait ; messire, je vous parle aujourd'hui pour la dernière fois. Hier, je ne croyais point mal faire en devisant avec le compagnon de mes jeux...

— Eh bien ! Jeannine,qu'y-a-t-il de changé depuis hier?

— Messire, votre mère, la noble dame de Kergariou, ma maîtresse chérie et respectée, m'a fait voir ce matin que je me trompais.

Il y avait deux énormes châtaigniers dont les troncs jumeaux se reliaient par un banc de mousse. Jeannine était assise sur le banc. Messire Aubry se tenait debout devant elle.

C'étaient deux enfants, Aubry plus enfant que Jeannine. Ils étaient beaux et bons. Jeannine disait vrai, la pauvre fille. Hier, elle ne prenait pas même souci d'interroger son cœur. N'avait-elle pas été élevée avec Aubry? Qui donc eut-elle aimé, sinon lui, son compagnon d'enfance, son frère, son seigneur?

Mais, depuis hier, elle avait appris bien des choses. Elle avait appris qu'Aubry était le fiancé de sa noble cousine, Berthe de Maurever. Elle avait appris que madame Reine craignait sa fenêtre ouverte, sa fenêtre à elle, Jeannine.

A son insu, Jeannine avait espéré hier, puisqu'elle souffrait aujourd'hui. Ses beaux yeux baissés avaient un peu de rouge à la paupière. Elle essayait de sourire, mais quand un rayon de soleil perçait la feuillée épaisse, on voyait bien qu'elle avait pleuré.

— Écoutez-moi, messire Aubry, reprit-elle, il n'y a point au monde de jeune fille plus belle ni meilleure que Berthe de Maurever...

— Il y a toi, Jeannine! interrompit Aubry.

— Oh! moi, dit la fillette en souriant tristement, je ne suis qu'une vassale, messire.

— Et si je veux te faire dame? demanda Aubry en lui prenant la main.

Un incarnat plus vif vint à la joue de la jeune fille. Je vous ai dit qu'elle était bonne. Mais où est en ce monde, le cœur dépourvu d'ambition?

Elle baissa ses grands yeux humides et ne répondit point.

— Et si je veux te faire dame? répéta Aubry après un silence.

Pourquoi non ? Il l'eût fait, certes, comme il le disait. Il n'avait pas vingt ans. Oh ! le rêve délicieux qui passa devant les yeux de Jeannine ! Être la femme d'un chevalier et être heureuse ! enviée et bien aimée tout à la fois !

Elle regarda Aubry, puis elle lui retira sa main.

— Moi, je ne veux pas ! dit-elle d'un accent résolu, tandis que sa paupière se baissait et qu'une larme perlait à ses cils.

XI

OU LE NAIN SIFFLE MIEUX QU'UN MERLE

Le pauvre Aubry resta si triste que Jeannine eut pitié, mais elle ne lui rendit point sa main.

— Berthe de Maurever est votre cousine, murmura-t-elle ; vous l'aimerez parce qu'elle mérite d'être aimée.

— Sur mon honneur ! s'écria le jeune homme, je n'aimerai que vous !

Comme Jeannine allait répondre, un petit bruit se fit sous la feuillée. En même temps un sifflet aigre et perçant modula le vieil air du pays de Combourg :

Le page dit à Madeleine :
Toujours !
Toujours !

— Il y a quelqu'un dans le fourré ! s'écria Jeannine effrayée.

Le sifflet se taisait.

— Quelque pâtour qui passe... dit Aubry.

— Non, non! Il n'y a qu'un être au monde pour siffler ainsi !

— Écoutez-moi, Jeannine, je vous en prie!

— Écoutez vous-même, messire Aubry, interrompit la jeune fille dont la voix était basse mais ferme, je ne dois pas rester près de vous plus longtemps, et il faut que vous lisiez au fond de mon cœur. Si j'étais une noble demoiselle, je vous dirais : Je suis à vous ; après Dieu, vous êtes mon maître et mon seigneur, car je vous aime...

Aubry voulut ressaisir sa main. Elle la retira doucement.

— Mais je ne suis qu'une vassale, reprit-elle ; je ne peux pas devenir votre femme.

— Pourquoi cela? se récria Aubry, mon père est mort, je suis chef de ma maison...

— Je ne peux pas, répéta la jeune fille, parce que je ne veux pas susciter un fils contre sa mère.

— Ma mère consentira...

— Jamais! prononça Jeannine en secouant la tête.

— Quand je lui dirai qu'il s'agit du bonheur de ma vie...

Le sifflet se fit entendre de nouveau sous le couvert. Il chantait l'air de la ballade du Huelgoat :

Boisbriand triste et tout en pleurs
Dit à la fière suzeraine :
Je l'aime, ô ma mère, et je meurs!
« Fillette, va cueillir les fleurs, »
Que répondit la châtelaine?

— C'est le nain maudit! s'écria Aubry en colère.

On put entendre comme un écho étouffé de ce petit rire strident et sec que nous avons déjà ouï plusieurs fois. Puis le sifflet acheva la première strophe de la ballade :

(Fillette, va cueillir les fleurs,
L'aubépine et la marjolaine ;)
La châtelaine
Répondit : « Meurs! »

Aubry et Jeannine savaient tous deux la poésie de la ballade. Pour eux le sifflet parlait. Jeannine rabattit son voile et se leva.

— Adieu, messire Aubry! dit-elle.

— Quoi! pas même au revoir! fit le jeune homme douloureusement.

— Non, pas au revoir! répéta Jeannine, ma grand'-mère Fanchon Le Priol habite la ville de Dol ; je vais demander, dès ce soir à madame Reine, la permission de quitter sa maison pour aller demeurer avec ma grand'mère. Je prierai Dieu pour vous, messire Aubry... et pour Berthe, votre cousine, afin qu'elle vous aime et que vous soyez bien heureux, tous les deux.

Il y avait de grosses larmes sur les joues de la pauvre Jeannine. Aubry la pria et la supplia de changer de résolution, mais tout fut inutile, A bout d'arguments, il se mit à genoux sur la mousse. A cet instant, le sifflet fantastique jeta un appel aigu et entonna l'air de l'écuyer Renan de Pierrefonds, qui tua sa fille Yolande et le gentil Olivier, dans la forêt d'Alençon.

« Renan ceignit sa longue épée
Et mit son chapel à l'envers,
Criant à tort et à travers :
Vites-vous ma fille échappée? »

Jeannine comprit et s'esquiva, légère comme une biche. Au bout de quelques secondes, elle avait disparu derrière les pousses drues des chênes et des châtaigniers. Aubry fit machinalement quelque pas pour s'éloigner lui aussi, et se trouva face à face avec le bon Jeannin.

Celui-ci n'avait point mis du tout sa toque à l'envers et n'avait garde de chercher sa fille échappée.

— Holà ! dit-il gaiement, voilà messire Aubry qui prend goût aux promenades solitaires! Vertudieu! nous verrons gravé bientôt sur l'écorce des hêtres le doux nom de Berthe de Maurever!

Aubry demeurait devant lui tout décontenancé.

—- Est-il défendu, balbutia-t-il, de chercher l'ombre quand il fait grand soleil ?

— Non pas, non pas, messire ! Vous allez, vous errez, vous rêvez : tout cela est bien fait et finira, s'il plaît à Dieu, comme il faut ! Quand Jeannine, ma petite fille, aura le bon âge, j'espère qu'il se trouvera aussi quelque vaillant homme d'armes pour la servir et demander sa main... Elle n'est pas mal venue, ma petite Jeannine, n'est-ce pas vrai?

— Elle est belle comme un ange! s'écria Aubry.

— Là ! là ! voici bien les amoureux ! Vous êtes si accoutumé de songer à votre perle de beauté, messire Aubry, que vous voyez partout des anges!... Mais Jeannine ne se promène pas encore dans les bois et nous avons du temps devant nous.

Le sifflet pointu comme une aiguille, lança le refrain si connu, et qui date, dit-on, de la jeunesse du bon connétable du Guesclin :

« Je t'en ratisse,
Mon ami Bertrand,
Je t'en ratisse!... »

Messire Aubry devint plus rouge qu'une cerise.

— Ho ! ho ! dit Jeannin ; il paraît que Fier-à-Bras se promène, lui aussi, mais il est trop grand seigneur pour suivre le chemin battu. Je gage qu'il est tout en haut de quelque châtaigner...

Il leva la tête et la baissa aussitôt comme on fait pour éviter un objet qui tombe. L'objet, c'était le nain lui-même qui avait trouvé bon de se laisser cheoir d'une branche où il s'asseyait. Il tomba à califourchon sur l'épaule de Jeannin, et se mit à rire de tout son cœur.

— Non, non, dit-il, notre fille Jeannine ne court jamais

dans les bois ! Oui, oui, ajouta-t-il en regardant Aubry qui détournait la tête, messire Aubry songe à sa belle parente depuis le matin jusqu'au soir ! Voilà des vérités, Jeannin, mon ami ! à la bonne heure !

— On laisse ce nain prendre trop de libertés, murmura le jeune homme dont les sourcils se fronçaient.

— Oui-dà ? répliqua Fier-à-Bras effrontément ; eh bien, messire, ce nain est plus discret que bien des hommes de bonne taille, car il retient sa langue à l'heure même où on le pique !

— Que veux-tu dire ? demanda Jeannin, tu parles toujours en paraboles.

— Je veux dire que vous vous entendez bien à enlever la quintaine, mais...

Il s'arrêta. Jeannin le prit dans ses bras et le regarda en face.

— Il y a donc quelque chose qui m'échappe ? demanda-t-il.

Aubry était à la gêne.

— Il y a, répondit le nain, que sur la route de l'Islemer, un bonhomme chevauche en ce moment sur un pauvre méchant bidet du pays avranchain. Cet homme-là demande tout le long du chemin par où il faut passer pour gagner le manoir du Roz. Il a des éperons d'or, non point à ses talons, mais dans sa poche... des éperons d'or qui pourraient bien s'attacher aux brodequins de maître Jeannin, si maître Jeannin le voulait !

Aubry haussa les épaules avec humeur.

— Par le diable ! tu t'expliqueras, s'écria Jeannin qui lui serra les poignets.

— Mon brave compagnon, répondit le nain, la lisière de la forêt est ici, à vingt-cinq pas, sur la droite. Vas-y, tu verras la route de l'Islemer, le bonhomme et son méchant bidet !

Jeannin, sans lâcher Fier-à-bras, se dirigea vers la lisière du bois. A peine dépassait-il les derniers arbres, qu'il aperçut, au bas de la montée, un voyageur vêtu d'un pauvre surcot de drap brun, et coiffé d'une casquette à bateau.

— Holà ! mon maître ! cria le voyageur ; pour aller au manoir du Roz, s'il vous plaît ?

Dans sa surprise. Jeannin ouvrit ses deux mains. Le nain sauta sur le gazon et se prit à gambader sur la mousse.

— Messire, messire ! dit-il à l'oreille d'Aubry qui s'approchait pensif et soucieux ; nous en verrons bientôt de belles ! Mais je suis un homme et je m'intéresse à vous ; n'ayez pas peur !

Aubry ne put s'empêcher de sourire.

Le nain mit sa tête rouge dans une haie, qui garda bien quelques cheveux crépus, et passa de l'autre côté.

— Le manoir du Roz est là, au bout de cette avenue, mon homme, disait, cependant, Jeannin au voyageur. Je vous prie, qu'y venez-vous chercher ?

— J'y viens chercher un homme d'armes nommé Jeannin, natif du bourg des Quatre-Salines, en grève.

— De quelle part ?

— De la part d'un bon religieux qui est son compère, et qui m'a remis son chapelet, afin que j'aie créance auprès dudit Jeannin.

L'homme d'armes examina le rosaire de Bruno la Bavette et le reconnut. Il prit le cheval du voyageur par la bride :

—Venez donc, dit-il, mon compagnon. Je vais vous conduire au manoir et vous donner la collation de mon mieux, car je suis ce Jeannin que vous venez quérir.

Maître Pierre Gillot, de Tours en Touraine, valet d'Olivier le Dain, barbier du roi Louis onzième, fit un salut honnête et tout plein de décente réserve. Après quoi, il se prit à considérer Jeannin.

Aubry avait profité de l'occasion pour s'enfoncer dans la forêt. Mais les hêtres pouvaient végéter tranquilles. Le nom de la belle Berthe de Maurever ne menaçait point leur écorce.

Pierre Gillot, cependant, poursuivait son examen sans mot dire.

— Voilà donc, pensait-il, ce qu'on fait des braves gens

au pays de Bretagne ! Cet homme-là est connu du duc François, connu de M. Tanneguy, connu de tous les grands vassaux de Bretagne ! On le laisse, parce qu'il n'est point gentilhomme, tenir le manchon d'une douairière de moyenne noblesse,et apprendre le métier de casseur de bras à quelque héritier de hobereau, niais comme toute une nichée de buses ! Ah ! Pâques-Dieu ! Pâques-Dieu ! le monde est fou ! et le jour viendra où la roture en colère inventera quelque bon engin pour remplacer la corde de mon compère Tristan Lhermite, laquelle besogne va trop lentement et péniblement à mon gré !

Jeannin tourna un coude de la route, et le manoir du Roz apparut aux regards de Pierre Gillot.

— C'est cela ! c'est cela ! songea t-il encore, pendant que sa lèvre tombante se plissait en un sarcastique sourire ; on connait la taupe à son trou, l'hidalgo à sa poivrière ! Notre-Dame de Tours ! Ces pignons gris et ces girouettes qui crient au vent comme des fresaies ont mauvaise odeur de gentilhommerie ! Croquant, sieur de Pantoufle, Gorge-Chaude, Pichenette et autres lieux, Cousin du roi ! Ah ! monsieur saint Michel me soit en aide ! je leur lâcherai dame Bourgeoisie aux trousses ! Et si dame Bourgeoisie fait la rogue, d'autres viendront qui aiguiseront les dents de Jacques Bonhomme !

Il se mit à rire méchamment et ajouta :

— Qui vivra verra ! Ce Tarquin coupait avec sa baguette les hauts pavots qui rompaient l'équilibre dans son champ. C'est toute la science de régner. Pâques-Dieu ! les petits sont toujours les amis du roi ! les grands s'agitent, grondent et mordent... Seulement, si vous tranchez le chêne au pied, dix autres chênes poussent à la souche. Il s'agit d'arracher la souche. Tarquin avait-il songé à cela ?

— Veuillez mettre pied à terre, mon compagnon, dit Jeannin qui arrivait au bas du perron.

Pierre Gillot lâcha incontinent la bride et vida les étriers. Jeannin donna son cheval au palefrenier, mit la toque à la main et introduisit son hôte dans la salle à manger du Roz.

Il fit mettre sur la table du vin et des confitures.

Pierre Gillot le considérait toujours.

Et il pensait.

— Y a-t-il donc de la cervelle sous ces belles boucles blondes? Joli écuyer, vraiment, pour châtelaine entre deux âges! Bras d'acier! tête de soie!... Est-ce bien là mon homme?

— Et comment se porte mon compère Bruno? demanda Jeannin en prenant place.

— Assez bien, assez bien... la langue un peu fiévreuse... Savez-vous, mon maître, qu'il raconte de vous de fiers exploits, ce bon frère?

— Que ne raconte-t-il pas!

Il remplit deux verres et leva le sien.

— A votre santé, mon compagnon, dit-il.

— A la vôtre, mon digne maître! riposta Pierre Gillot qui ne fit que tremper ses lèvres dans le breuvage.

Ils étaient attablés au milieu de la salle.

Par une fenêtre ouverte, la tête ébouriffée et sanglante du nain Fier-à-Bras se montra. Gillot et Jeannin lui tournaient le dos. Le nain riait tout bas et ses yeux pétillaient de malice. Il ne pouvait voir le visage de l'étranger sous la longue visière de son chaperon. Son petit corps se guinda en équilibre sur l'appui de la croisée. Puis, sans bruit aucun, il descendit, glissa sur les carreaux humides, et disparut derrière la porte du buffet que Jeannin avait laissée entre-bâillée.

L'écuyer et son hôte ne l'avaient point aperçu.

— Or ça, dit Jeannin, mon compagnon, vous plairait-il m'apprendre ce que vous désirez de moi?

XII

OU FIER-A-BRAS SE MONTRE GOURMAND

Pierre Gillot prit son air le plus aimable et fit à Jeannin un petit signe d'intelligence.

— Mon compagnon, dit-il, je vais m'expliquer et m'expliquer clairement, ainsi qu'il convient entre deux bonnes gens. Mais je n'aime pas beaucoup à parler comme cela, portes et fenêtres ouvertes. Souffrez que je ferme la croisée.

— Fermez tout ce qu'il vous plaira, repartit Jeannin.

Pierre Gillot se leva et fit basculer le lourd châssis de la fenêtre dans sa rainure poudreuse.

— De cette sorte, reprit-il, les oreilles curieuses, s'il y en a, seront bien attrapées.

— Oh! que oui-dà! pensait Fier-à-Bras l'Araignoire dans son buffet, où il détachait avec soin le couvercle d'un pot de conserves.

Pierre Gillot vint se rasseoir et croisa ses jambes mal chaussées l'une sur l'autre.

— Donc, commmença-t-il, voici ce qui m'amène. Vous avez été à la cour de Nantes, n'est-ce pas, maître Jeannin?

— Plusieurs fois. Pourquoi?

— Vous allez voir... Vous étiez de l'armée du Bien public, sous Montlhéry?

— J'en étais.

— Vous êtes fidèlement attaché à votre seigneur le duc François de Bretagne?

— Si vous ne veniez de la part d'un vieil ami, mon camarade, je ne vous permettrais pas cette question-là.

— A la bonne heure! s'écria Gillot qui s'essayait à prendre des allures de bonne brusquerie ; à la bonne heure! Eh bien ! maître Jeannin, je crois que nous allons nous entendre! Le vieux Bruno savait que j'avais dans la main une entreprise à gagner de l'honneur et de l'argent. Il est descendu de son donjon, jusqu'au quartier des serviteurs du roi, desquels je suis, et m'a dit : S'il vous faut un homme brave, sûr, fort, intelligent, dévoué, prenez Jeannin.

— Sauf la finesse, dit le bon écuyer, simplement, je crois avoir, en effet, toutes ces qualités là. Mais à quoi vous peuvent-elles présentement servir, mon camarade?

Gillot baissa la voix.

— Je suis Olivier le Dain, barbier du roi, dit-il.

Jeannin releva sur lui ses grands yeux bleus pleins de franchise et ne cacha point son étonnement.

— Tiens! tiens! faisait le nain dans son armoire.

Olivier le Dain était aussi connu que son maître Louis XI, le souverain le plus populaire qui fût alors au monde.

— Ah! dit le bon écuyer, vous êtes Olivier le Dain? Peste! je n'ai point été accoutumé à voir de si près de grands personnages, et j'aimerais mieux, s'il faut le dire, un autre compagnon... Mais parlez, maître Olivier; peut-être voulez-vous faire le bien une fois en votre vie. Je vous écoute.

Pierre Gillot souriait et jouait avec la chaîne d'orfèvrerie qui soutenait sans doute sa boîte à rasoirs.

— Je vois, reprit-il, que ma réputation ne vaut pas grand'chose de ce côté-ci du Couësnon. Mais j'ai le cœur humble et ne me soucie point des méchants propos... Maître Jeannin, je viens vous apporter la fortune.

Depuis une minute, Jeannin se doutait de ce qu'on al-

lait lui proposer. Il s'en doutait à cause du choix qu'on avait fait d'Olivier le Dain. Ce n'était pas un diplomate que notre Jeannin. Il laissa échapper sa pensée.

— Je croyais, dit-il, que Sa Majesté s'était adressée déjà au comte allemand Othon de Béringhem...

— Oh! oh! fit Gillot qui se dérida tout à fait; nous avons donc deviné, mon compère? Nous savons que je viens ici de la part de Sa Majesté pour l'affaire du duc François, qui a insulté son seigneur?

— Le duc François a un suzerain, mais il n'a pas de seigneur! répliqua Jeannin vivement.

— Son suzerain, voulais-je dire, reprit Pierre Gillot avec docilité, bien que François de Bretagne ait fait hommage-lige, tête nue et à deux genoux, pour ses domaines de Poitou et Saintonge. Mon compère, le roi ne s'est pas adressé au comte Othon Béringhem, qui est hérétique et païen. Le roi ne s'adresse à de pareilles engeances que pour les donner à son prévot de corde, M. Tristan Lhermite, qui les donne, lui, au grand diable d'enfer. Le roi, que les têtes folles et les traîtres barons, ennemis du pauvre peuple, calomnient malement du matin au soir, veut la paix et il l'aura. Le roi aime mieux pardonner que punir.

— On ne dit pas cela, objecta Jeannin.

— On a trop d'intérêt à dire le contraire! Le roi n'a qu'un désir : prêter l'accolade sincère et loyale à son bon cousin de Bretagne qui le chérirait bien s'il le connaissait mieux!

Dans l'armoire aux conserves, le nain résolvait ce problème de bâiller la bouche pleine.

— Voilà un prêcheur ennuyeux! pensait-il, et pourtant les confitures sont bonnes.

— Eh bien! dit Jeannin, que le roi monte à cheval et qu'il aille rendre visite à son noble cousin.

— Le roi ne peut pas faire cela.

— Parce que?

— Parce que Dieu lui a mis sur la tête le cimier de fleurs de lis, et que la première couronne du monde ne

peut s'abaisser devant la petite couronne d'un vassal.

— La première couronne du monde a salué pourtant le cimier ducal de Charles de Bourgogne! fit Jeannin en souriant.

— C'est vrai, cela! dit vivement Olivier le Dain ou Pierre Gillot; c'est vrai, trop vrai! On m'avait assuré que tu étais un homme simple, ami Jeannin, et tu me réponds comme un clerc de chancellerie... C'est vrai, sur ma foi, oui! Ce jour-là, la première couronne du monde voulut se montrer courtoise, mais d'un coup de sa tête, cornée de fer, le taureau de Bourgogne faillit briser la première couronne du monde. C'est assez d'une fois. Le roi se souvient.

— A cause de cela, reprit encore Jeannin, le roi veut amener à ses pieds, de gré ou de force, son cousin de Bretagne.

— Non pas à ses pieds, mon digne compagnon, répliqua Pierre Gillot avec attendrissement; dans ses bras... dans ses bras!

— Et l'on a choisi un pauvre homme de ma sorte?

— On a choisi un soldat vaillant qui sera chevalier demain pour peu qu'il le veuille.

Jeannin se leva, il ne répondit pas tout de suite.

Nous n'aurions pas réussi le moins du monde dans la peinture morale de ce brave homme, si le lecteur pouvait penser qu'en ce moment Jeannin fût fortement décidé à repousser l'offre de Pierre Gillot. Ce qu'on lui disait, Jeannin penchait à le croire. Pierre Gillot avait pris plus d'un renseignement sur sa personne. Il venait à lui presque à coup sûr.

Jeannin savait qu'une guerre entre la France et la Bretagne serait mortelle à ce dernier pays. C'était l'opinion de Tanneguy du Châtel et de tous les esprits sages. Jeannin savait qu'il y avait à la cour de François, un parti qui poussait à la guerre. Outre la considération qui lui était personnelle et qu'il avait certes bien gagnée, Jeannin était traité, pendant la minorité d'Aubry,

comme le représentant d'une famille noble. Il n'ignorait rien des faits politiques.

Etait-ce une simple entrevue qu'on désirait? Jeannin n'y voyait point de mal, au contraire.

Néanmoins, le caractère que la renommée prêtait à Louis de France offrait si peu de garantie! En outre, cet Olivier le Dain passait pour un si parfait coquin!

Au demeurant, Jeannin se défiait trop de lui-même pour vouloir ou ne pas vouloir. Il se promenait à grands pas dans la salle, et Pierre Gillot le suivait d'un regard sournois sans plus mot dire.

Il y eut une chose étrange, pendant que Jeannin se promenait. Chaque fois, qu'il passait devant la croisée, une voix mystérieuse, qui semblait parler au fond même de sa pensée, prononçait ces trois mots :

« C'est le roi!... c'est le roi! »

Jeannin se demandait à lui-même s'il devenait fou.

Il ne savait pas que Fier-à-Bras était dans le buffet, où ce nain spirituel et friand achevait avec plaisir son pot de conserves.

— C'est le roi! c'est le roi! disait-il après chaque bouchée.

Jeannin fut longtemps avant de saisir le sens de cette phrase si claire.

Pierre Gillot, lui, était toujours assis à l'autre bout de la chambre et n'entendait pas.

Jeannin s'ennuyait fort du combat engagé au-dedans de lui-même, combat sans résultat possible.

— Or ça, s'écria-t-il tout-à-coup, pourquoi me parles-tu de me faire chevalier, l'homme! Puisque tu me proposes un prix si élevé, c'est donc que l'action est méchante? J'ai envie de mettre la main sur toi et de t'envoyer à M. le sénéchal.

— C'est une idée, cela! pensa le nain.

Jeannin s'était arrêté brusquement devant Pierre Gillot. Il avait les sourcils froncés et les bras croisés sur sa poitrine. Le bonhomme de Tours en Tourraine n'était

pas Olivier le Dain, car Olivier le Dain fut mort de peur sur le coup.

Il eut un petit tressaillement tôt réprimé. Sa main se glissa sous le revers de son pourpoint. Jeannin pensa qu'il en allait tirer une dague et mit la main sur la poignée de la sienne.

Mais Pierre Gillot attira tout bonnement l'objet qui pendait au bout de la chaîne passée à son cou. Cet objet était une orfévrerie, travaillée d'un art merveilleux et représentant saint Michel à cheval, terrassant le dragon. Pierre Gillot l'approcha de ses lèvres et le baisa.

— Qui m'a donc parlé de chose semblable? se demanda Jeannin.

Un écho mystique et comme insaisissable se jouait dans son oreille et disait :

« C'est le roi! c'est le roi! »

Il se souvint alors de l'histoire racontée à cette même place par le nain Fier-à-Bras : Cet homme au surcot brun qui était descendu dans la cour du monastère et qui avait baisé une image de saint Michel quand Jean d'Armagnac, comte de Comminges, était venu lui apporter le refus du duc de Bretagne.

Cet homme que le comte de Comminges avait appelé Votre Majesté!

Jeannin ouvrit de grands yeux et regarda Pierre Gillot d'un air ébahi.

Celui ci ne comprenait trop rien à ces changements qui avaient lieu depuis quelques secondes sur la physionomie du bon écuyer. L'inquiétude lui venait parce que Jeannin ne parlait plus.

— Je me suis présenté à vous, l'ami, dit-il, avec un signe de votre compère Bruno. Je suis assuré que vous ne me ferez point de mal.

— Qu'arriverait-il? qu'arriverait-il? pensait Jeannin, si le roi de France était prisonnier dans quelque château fort breton comme la tour le Bat de Rennes ou le donjon d'Hennebont?

Ma foi! le nain entama un second pot de conserves!

— Le digne frère vous a donné à moi,reprenait Olivier le Dain, comme un modèle d'honneur et de loyauté. Il m'a certifié...

Jeannin l'interrompit d'un geste péremptoire.

— Ne mentez pas, dit-il ; êtes-vous oui ou non, Louis de Valois, roi de France ?

— Enfin, nous y voici ! pensa Fier-à-Bras dans son armoire ; Bruno la Bavette fera une relique de son rosaire... Tudieu ! la bonne aventure !

XIII

OU LE FAUX PIERRE GILLOT CONFESSE QU'IL N'EST PAS UN VÉRITABLE OLIVIER LE DAIN

On chercherait en vain dans l'histoire du monde un homme comparable à Louis XI. Etrange amalgame des vertus et des vices les plus opposés, unissant la puissance à la faiblesse, la grandeur à la petitesse, le courage à la couardise, l'astuce naturelle à la loyauté réfléchie, ce prince qui eut sur son siècle et sur l'avenir, sur la France et sur l'Europe la plus considérable influence, proposera peut être une énigme historique éternellement insoluble.

Mauvais fils, mauvais père, mauvais roi, disent les biographies. C'est juger lestement. On a fait sur lui des drames et des romans, et aussi des tragédies : Walter Scott,Victor Hugo,Casimir Delavigne nous ont montré les saints de plomb qui pendaient autour de son chaperon. Pourquoi de plomb ? Les recueils d'anecdotes nous affirment qu'il avait douze chambres à coucher pour trom-

per les efforts de ses assassins présomptifs. La garde écossaise suffisait.

Et des trappes, et des potences, et des futailles de poison !

Au fait, était-il lâche, le héros de Dieppe ? Etait-il brave, le fuyard de Montlhéry ?

Bien des princes tombèrent autour de lui, foudroyés par la mort mystérieuse. Il fit jaillir le sang des grands vassaux décapités jusque sur le front innocent de leurs fils ; mais il eut un règne de combat : la France agrandie lui dut plusieurs provinces ; il brisa l'opposition tyrannique des hauts barons ; il abattit et fonda ; il conserva, il gouverna : il fut roi.

A l'époque où se passe notre histoire, Louis XI était dans la force de l'âge. Il avait quarante-sept ans et régnait depuis huit ans.

Chose terrible et belle, alors, que de régner ! Autour du trône, il y avait un cercle de grands vassaux dont chacun était parfois plus puissant que le roi. Louis XI avait pris pour mission de donner un peu d'air au trône et d'élargir ce redoutable cercle qui gênait les mouvements du souverain. Charles de Bourgogne et François de Bretagne eurent de ses nouvelles, mais ils lui rendirent coup pour coup.

Dans cette lutte acharnée, Louis XI resta vainqueur par lui et pour sa race. Ce que la civilisation a gagné de son fait, les plus simples le savent. Mauvais fils, mauvais père, c'est vrai ; mauvais roi, c'est faux. La France, grande et une, date de Louis XI. Et ceux qui l'accusent d'avoir été le premier révolutionnaire oublient que, sans lui, la Révolution serait vieille, peut-être, de quatre cents ans, déjà.

Maître Pierre Gillot, de Tours en Touraine, tourné en Olivier le Dain, fit bonne figure à l'interrogation de Jeannin qui lui demandait de but en blanc s'il était le roi. Il se redressa si haut que Jeannin fit un pas en arrière ; puis il répondit sans chercher de faux-fuyants :

— Oui, mon homme, je suis le roi.

Ce grand titre de roi n'avait peut-être pas alors tout le prestige qui l'environna plus tard. Entre le roi et la na-ion il y avait les seigneurs, et vis-à vis de certains sei-gneurs, la suzeraineté royale n'était véritablement qu'un vain mot. Ainsi le duc François, par exemple, était maître au pays de Bretagne autant et plus que Louis XI à Paris.

Et cependant, autour de cette couronne de France, il y eut toujours une si belle splendeur, que les brouillards féodaux ni les mille complications de l'écheveau poli-tique n'en purent jamais obscurcir l'éclat. Jeannin porta la main à sa toque et se découvrit avec respect.

— Je suis tout entier à mon seigneur le duc, dit-il ; mais que Votre Majesté m'ordonne quelque chose contre un autre que François de Bretagne, je crois que j'obéi-rai.

— Ah ! ah ! tu crois cela, mon homme ! murmura le roi en souriant ; voyons ! assieds-toi là, vis-à-vis de moi, et trinquons, si tu veux.

Jeannin s'inclina, mais ne s'assit point.

Nous ferons remarquer qu'auprès de Jeannin, Pierre Gillot ne parlait plus, comme il avait fait avec Bruno, de ce fantastique mariage entre deux enfants qui étaient en-core dans les flancs de leurs mères : Charles et Anne.

Louis XI, le plus fin diplomate de son temps, mentait volontiers le long de la route, mais quand il arrivait au but, il parlait droit. Ses négociations orales avec Charles le Téméraire, dénaturées pour le besoin des fictions dra-matiques, sont des modèles de franchise et de précision. Ce mortel ennemi de la chevalerie fut un aventurier à sa manière. Il allait de l'avant, et l'histoire, qui le fait si cauteleux est obligée d'avouer à chaque instant ses étranges hardiesses.

— Ne t'assieds pas si tu ne veux pas, ami Jeannin, re-prit-il ; c'est beaucoup, cela ! c'est beaucoup de croire que tu m'obéirais ! Dans ma terre de Bretagne sur dix hommes portant la lance ou l'épée, il en est neuf qui me regar-dent comme un prince étranger, c'est-à-dire ennemi. On

ne peut rien contre ce malheur des temps! D'autres jours viendront, et tu le sais bien, puisque ton maître vaillant, le saint Maurever, l'a dit à l'heure où les hommes sont prophètes.

— Oui, prononça Jeannin à voix basse et d'un air sombre, M. Hue l'a dit à l'article de la mort. Comment le savez-vous, peu m'importe! M. Hue a dit : La Bretagne va mourir...

— La Bretagne va vivre! interrompit le roi dont les yeux s'animèrent. Quand? je ne sais. Je demande à Dieu, pour mon compte, de vivre jusque-là et je mourrai content. Mais Moïse ne vit que de loin la bienheureuse terre de Chanaan, promise à son peuple, et il est donné rarement à celui qui plante le jeune chêne de se reposer sous son ombrage. Maître Jeannin, je ne connais pas beaucoup de seigneurs à qui je voulusse parler comme je vous parle. Vous êtes de roture : la cause des pauvres et des faibles est votre cause. Écoutez-moi bien : La souffrance de tous est dans la division de l'autorité : me comprenez-vous?

— Non, sire.

— J'ai vu en passant un vaste et beau champ de blé qui est au bas de la montagne, dit le roi en changeant de ton tout à coup.

— A la lisière de la forêt? demanda Jeannin.

— A la lisière de la forêt.

— Il appartient à ma noble maîtresse, madame Reine de Kergariou.

Le roi sourit.

— Ami Jeannin, reprit-il, ce beau champ ne perdrait-il pas de sa valeur si on le coupait de haies et de clôtures?

— Si fait, assurément.

— Dieu a fait un champ plus vaste et plus beau. Ce champ est présentement gâté par des clôtures et des haies qui avilissent son inestimable prix. Les divers lambeaux de ce champ ont des noms, ils s'appellent Bourgogne, Bretagne, Languedoc, Gascogne, Flandres, Lorraine... Par saint Michel archange! ami Jeannin, je veux, moi,

que ce beau champ, depuis la mer du Nord jusqu'aux Pyrenées, depuis la Manche jusqu'au Rhin et aux Alpes, s'appelle d'un seul nom : LA FRANCE. Comprenez-vous, maintenant?

— Oui, sire.

Le nain comprenait aussi, et il se disait :

— Par mes confitures! l'honnête seigneur que voilà! A moi tout, rien aux autres!... Mais si, au lieu de lui donner Nantes, Toulouse, Lille, Dijon et Péronne, on lui prenait Paris, ce serait tout un! Je parie que Jeannin le simple ne s'avisera pas de cela!

Voilà pourtant comme les nains entendent la politique! ont-ils tort?

— Si vous comprenez, poursuivit le roi, qui vous retient d'entrer dans cette noble entreprise? Je sais que vous avez accès auprès des plus puissants parmi ceux qui entourent le duc... auprès du duc lui-même. Et cependant vous êtes simplement homme d'armes au service d'une femme! Moi, je vous ferai plus grand que les orgueilleux qui vous dédaignent. On me connaît; on sait que j'attache peu de prix au hasard de la naissance...

— Qui t'a fait roi, pourtant! pensa le nain dans son trou.

— Vaines choses, poursuivait Louis, vaines choses, ami Jeannin, que ces priviléges gagnés au sort! Vaine chose aussi que l'aveugle fidélité du vassal!

— Sire, je ne vous comprends plus, dit Jeannin bonnement.

— Qu'est-ce que c'est, en définitive, que cette prétendue vertu qui consiste à tendre les dents au mors, le col à la bride, les flancs à l'éperon? Ce dévoûment de bête de somme a-t-il un nom?

— C'est l'honneur, sire.

— Et qu'est-ce que c'est que l'honneur? demanda le roi.

— Je ne le sais pas, sire, répondit Jeannin, mais je le sens.

. . . .

Le soleil descendait à l'horizon quand Pierre Gillot quitta son siége.

Il y avait sur son visage, ridé avant le temps, du dépit et de la tristesse.

— Maître Jeannin, dit-il, on ne m'avait pas trompé ; vous êtes un digne homme. Mais je me suis trompé moi-même en pensant qu'un fils du peuple entendrait celui qui parle au nom du peuple. Les temps ne sont pas venus. L'épée vaudra mieux que la parole pendant des siècles encore. Cela ne m'empêchera pas d'employer ma vie tout entière à briser les clôtures et à raser les haies qui déshonorent le beau et vaste champ de mon royal héritage. Puisque vous ne voulez pas travailler à ma vigne, adieu, maitre Jeannin.

— Adieu, sire.

Jeannin le reconduisit, tête nue, jusqu'au seuil du manoir. Pierre Gillot donna de la houssine à son bidet, qui était cependant bien innocent du mauvais succès de sa négociation.

Il avait proposé à Jeannin d'enlever François de Bretagne et de le conduire au mont Saint-Michel. Jeannin avait refusé. Mais les paroles entendues étaient restées au fond de cet esprit droit et naïf. Ce qu'on lui avait dit revenait à sa mémoire, et l'impression produite était profonde. C'était sa loyauté inébranlable qui avait refusé ; son intelligence était avec le roi.

— Oh ! le sot ! oh ! le baudet ! oh ! le triple nigaud ! lui cria le nain Fier-à-Bras, comme il rentrait pensif dans la salle à manger.

— Tu étais là, toi ? demanda Jeannin dont les yeux rencontrèrent la porte ouverte du buffet.

— Eh ! oui, j'y étais !

— C'est toi qui disais : C'est le roi ! c'est le roi !

— Eh ! oui, c'était moi ! Ah ! Jeannin ! pauvre d'esprit, tu ne seras jamais chevalier !... Il fallait accepter !

— Accepter ! Une trahison !

— Ou bien, continua le nain, mettre ta large main

sur l'épaule du finaud et lui dire : Au nom du duc François, mon seigneur, vous êtes mon prisonnier, sire !

— Mettre la main sur le roi !

— Ah ! Jeannin ! Jeannin ! tu ne seras jamais chevalier ! Et ta fille pleurera tant qu'elle mourra !

— Ma fille ! s'écria Jeannin qui le regarda ébahi.

A ce moment, Jeannine passa le seuil de la salle. Elle était toute pâle et bien changée. Elle portait un costume de voyage.

— Mon père, dit-elle, je pars pour Dol, sous votre bon plaisir.

— Et quand reviendras-tu ?

— Je ne sais ; ma grand'mère Le Priol veut bien que j'habite avec elle.

Jeannin croyait rêver. Sa fille était née au manoir du Roz. Pourquoi ce départ ? Pour la première fois, la lumière essaya de se faire dans l'esprit du bon écuyer. Il regarda du côté de Fier-à-Bras, Mais Fier-à-Bras tourna la tête. Jeannin hésita avant de parler.

— Tu ne veux donc plus demeurer au manoir, ma fille ? demanda-t-il avec une sorte de timidité.

La voix de Jeannine devint plus basse et trembla légèrement.

— Je ne le peux plus, mon père, répondit-elle.

— Oh ! oh ! oh ! s'écria en ce moment le nain qui se guinda sur l'appui de la croisée ! voyez ! voyez !

Jeannin et sa fille regardèrent au dehors. Dans le chemin qui descendait au Marais de Dol, les derniers rayons du soleil couchant mettaient de rouges reflets aux casques et cuirasses d'une troupe d'hommes d'armes. Au centre de la troupe, l'homme au surcot brun chevauchait sur son humble bidet.

Maître Pierre Gillot n'était pas entré à l'étourdie sur le domaine de son cousin de Bretagne !

Jeannin détourna les yeux de ce spectacle et les reporta sur sa fille.

— Enfant, dit-il en la baisant au front, tu es comme

ta mère ; ce que tu penses est bien pensé. Va demeurer avec ton aïeule, et que Dieu nous protége !

— Dame Fanchon Le Priol, grommela le nain, loge vis-à-vis de l'hôtel de Maurever. Vous verrez que désormais messire Aubry ne se fera plus prier pour rendre visite à sa belle cousine!

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

A LA PLUS BELLE

I

LE LOGIS DE BERTHE

A la place où fut commencée, quelques années plus tard, cette magnifique cathédrale de Dol, qui tombera en poussière avant d'être achevée, la rue Miracle descendait tortueusement vers le champ de foire. C'était le quartier noble. Il y avait jusqu'à cinq hôtels projetant leurs pignons pointus sur l'étroite voie, et ces cinq hôtels faisaient l'achalandage principal de dame Fanchon Le Priol, autrefois métayère au bourg de Saint-Jean, présentement mercière.

Dame Fanchon ouvrait sa boutique, bien fournie de rubans, lacets, agrafes, cordonnets de soie et touffes de laines tressées, juste en face de l'Hôtel de Maurever. Elle avait de l'âge, la bonne femme, mais elle gardait honnête mine et buvait encore son écuellée de cidre d'une seule

haleine. Simon Le Priol, son mari, dormait depuis longtemps au cimetière.

L'hôtel de Maurever était un édifice assez grand, qui abritait sa porte massive dans un enfoncement en forme de niche. La vierge Marie et sainte Anne étaient dans deux autres niches plus petites aux deux côtés de l'huis. Le soir, on allumait deux petits cierges de résine sous les pieuses images, et c'était l'unique éclairage de la plus belle rue de Dol.

Nous penchons même à croire qu'on l'appelait la rue Miracle à cause de ces deux lampions protecteurs, car, à cette époque, c'était vraiment merveille qu'une lumière brillant dans la nuit d'une ville bretonne !

Deux petites tourelles, de hauteur et de formes inégales, avançaient sur la rue aux deux cornes du portail ; celle de droite avait un balcon de fer qui faisait saillie sous son dais de granit festonné. Sur ce balcon s'ouvrait la fenêtre de Berthe-Mathilde de Maurever, demoiselle de Montfort, fille d'Enguerrand de Maurever, seigneur de Montfort et du Bosc, cadet de feu M. Hue.

Berthe possédait un grand héritage du chef de sa mère, qui était de la maison de Combourg, et n'avait pas de frère.

La fenêtre de Berthe, haute et large, coupait son cintre en ogive très évasée. Les carraux s'enchâssaient dans des trèfles d'ébène, reliés par des couronnes ovales et ouvertes comme celles qui se tiennent suspendues sur la tête des saints. La chambre était hexagone. Le pan qui faisait face à la croisée rentrait dans le corps de logis et formait une énorme alcôve, au fond de laquelle se dressait un prie-Dieu entre deux chandeliers d'argent à branches. A droite de l'alcôve une porte vitrée donnait issue sur un jardin suspendu, communiquant par des terrasses tournantes avec les grands parterres de l'hôtel.

A gauche, c'était le *réduit pour s'ajuster :* la toilette.

Berthe avait dix-huit ans, il lui fallait peu de soins pour se faire belle. Elle n'avait qu'à ne point trop cacher

ses brillants cheveux à reflets perlés, sous le cône rigide que la mode imposait alors aux têtes des nobles dames ; elle n'avait qu'à montrer sa taille hardie et flexible, ses belles mains blanches et son petit pied de fée ; elle n'avait qu'à relever les longs cils de sa paupière, voilant la fierté douce et tendre de ses yeux bleus ; elle n'avait qu'à sourire.

Elle était grande ; il y avait un peu de hauteur dans sa grâce, mais beaucoup de naïveté. Les pauvres gens de Dol savaient si elle était charitable et bonne !

Elle avait perdu sa mère dès l'enfance, son père qui l'avait élevée, était un assez beau portrait de famille. Il suivait la cour de Nantes. Au temps de la Praguerie ç'avait été un superbe capitaine.

Nous entrons à l'hôtel de Maurever quinze jours après la visite que fit Pierre Gillot, de Tours en Touraine, au manoir du Roz. Il n'était pas encore midi Berthe achevait sa toilette.

Javotte, sa fille de chambre, grosse brune aux yeux rieurs, étageait le long de ses joues les tresses lustrées de sa coiffure et bavardait comme il convient à une camériste doloise. Les caméristes doloises ressemblent aux filles de chambre des autres pays.

— Pour quant à ça qu'il est gentil, mais gentil tout plein, oh ! Seigneur Dieu du ciel ! disait-elle en supprimant les virgules pour ne rien perdre, c'est la vérité vraie, je ne mens pas ! Quand il chevauche dans la rue avec Jeannin, son écuyer, (encore un qui est beau, c'est sûr !), toutes les demoiselles se mettent aux fenêtres pour le voir passer. Que c'est même effronté, à elles, on peut le dire, de se pendre aux croisées pour dévisager les hommes d'armes !... Tournez voir un petit peu votre tête, demoiselle Berthe... Là !... Quoique ça, la Raoulette Guennec (depuis qu'il est échevin, son père a tant grossi, qu'il se tient de côté pour passer à la porte du Champ-Dolent !), la Raoulette lui sourit tant qu'elle peut, à l'écuyer Jeannin...

— Tu es médisante, petite Javotte, dit Berthe doucement.

— Moi, médisante, demoiselle ! ah ! mi Jésus ! Croyez-vous que ça ne m'est pas bien égal que la Raoulette, et même Fanchon du Haut-Lieu, sans parler d'Yvonne la Rousse, fassent les doux yeux à l'écuyer Jeannin ? Mais dame si ! mais dame si ! ça m'est bien égal ! Tout ça c'était pour vous dire que messire Aubry perd la tête à cause de vous ! Depuis quinze jours, il vient en la ville de Dol matin et soir. Il passe, il repasse, bonté des anges ! par la rue Miracle, à pied, à cheval, le matin, le soir...

— Et jamais il ne franchit le seuil de l'hôtel ! interrompit Berthe avec tristesse.

— Ah ! mais dame ! ah ! mais dame ! s'écria la grosse Javotte ; depuis que le monde est monde, les jeune gars sont plus timides que les demoiselles. Ça tient à la différence des sexes, comme dit mon oncle Bruno, qui est moine et savant de nature, car il n'a jamais étudié.

Voilà donc pourquoi Javotte était si bavarde ! Elle avait un peu du bon sang de Bruno dans les veines.

— De quoi ! reprit-elle, faudrait-il pas que messire Aubry fut gaillard comme s'il portait des jupes ? Allez ! il n'a pas besoin d'entrer à l'hôtel... à moins que ce ne soit pour moi ou la petite Jeannine de chez la Le Priol qu'il passe et repasse dans la rue Miracle...

Elle éclata en un bon gros rire franc et joyeux.

Les longues tresses de Berthe tombaient en désordre sur ses joues. La main de la fille de chambre, un peu rouge, faisait ressortir la délicate carnation de ce visage si jeune et si beau. Certes, ce n'était pas, en effet pour Javotte que messire Aubry passait et repassait dans la rue Miracle.

— Tu sais, dit Berthe, fais que mes tresses se renflent et descendent en s'arrondissant. Un jour que j'étais coiffée ainsi, je me souviens qu'il regarda longtemps mes cheveux.

— Oh ! comme vous vous aimez tous deux, ma chère maitresse ! et le joli ménage que vous ferez !

Berthe baissa les yeux et un incarnat fugitif vint animer sa joue trop pâle. Elle avait presque un sourire.

— C'est singulier, murmura-t-elle, tu me dis toujours qu'il m'aime, toi, Javotte ; mon père me l'assure, madame Reine me l'écrit, le bon écuyer Jeannin m'en jure ses grands dieux... Et lui... oh ! lui ne m'a jamais rien dit de semblable !

— Son sexe, mademoiselle Berthe ! son sexe ! s'écria la rustique camériste, songez à son sexe ! J'ai ouï dire qu'à Paris c'est autrement. Messire Aubry est de Bretagne. Mi Jésus ! moi, qui vous parle, Julien Moutonnet, mon promis, a été deux ans avant d'oser me donner son premier coup de poing dans le dos ! Regardez voir si vos tresses vous conviennent.

Berthe jeta un regard distrait au petit miroir qui basculait entre deux colonnettes de bois sculpté.

Elle était si charmante que sa tristesse ne put tenir. Un éclair de naïf orgueil s'alluma dans ses beaux yeux.

— Oui, ma fille, dit-elle, mes tresses me conviennent. Mais tu parlais de Jeannine tout à l'heure, pourquoi ne me vient-elle plus visiter ?

— Oh ! quant à cela, sur ma foi, je n'en sais rien ! répliqua Javotte ; je ne m'occupe pas beaucoup de ce petit monde. Mais que je vous raconte donc quelque chose qui va bien vous divertir ; une histoire de l'Ogre des Iles !

Javotte qui s'était éloignée pour voir à distance l'effet de la coiffure, ne s'aperçut point qu'un tremblement faible agita tout à coup les paupières de sa jeune maîtresse, pendant qu'une nuance de pâleur plus mate remontait à son front. S'en fut-elle aperçue, que rien ne lui eût semblé plus naturel, car il suffisait de prononcer le nom terrible du comte Otto Béringhem, l'Homme de Fer, pour faire pâlir et trembler les jeunes filles.

C'était le grand épouvantail des côtes normandes et bretonnes. Le peu de mots que nous en avons dit dans les premiers chapitres de cette histoire, l'ont montré déjà sous ce jour fantastique et mystérieux qui grandit héros et coquins au-dessus de la taille humaine.

Mais nous n'avons pu dire l'innombrable quantité de

versions, changeant de lieue en lieue, le long de la côte, qui prêtaient cent figures diverses au même personnage, et le chargeaient d'un fardeau de péchés que n'eussent pu porter cent larges consciences de réprouvés.

Le fond de tout cela était manifestement une réminiscence des horreurs idiotes et sauvages révélées par le récent procès du maréchal de Raiz. L'esprit public avait été violemment frappé. On voyait partout des crimes contre nature, des miracles que la science des alchimistes promettait toujours pour ne les produire jamais.

Chaque forêt était alors peuplée d'esprits malfaisants. Le plus clair taillis avait son petit diable qui égratignait les passants, lorsque sa faiblesse ne lui permettait point de leur tordre le cou.

Les épouvantables fêtes du chateau de Barbe-bleue, les sépulcres violés, les autels profanés et tachés de sang humain, les caves de Tiffauges, pleines d'ossements qui n'avaient pas voulu se changer en or, le grand chêne creux de Pausauges, mutilé d'en haut par le feu céleste, brûlé d'en bas par l'haleine de l'enfer, le puits de Craon où bouillonnait l'eau chaude et rouge, enfin ces sombres et magnifiques galeries où l'infâme Florentin Prélati s'entretenait avec le roi du mal, tout cela avait été consacré par des débats publics, suivis d'un arrêt solennel.

Et les juges étaient Jean de Malestroit, évêque de Nantes, chancelier de Bretagne, et Pierre de l'Hospital, sénéchal de Rennes, président de Bretagne.

Ces hauts seigneurs, l'un prince de l'Église, l'autre à la fois homme d'État et chef de la magistrature avaient recueilli l'aveu des coupables en pleine séance de l'officialité.

Et chacun se souvenait de l'échafaud tendu de noir où Gilles de Raiz, le fils du grand comte Brémor de Laval, était monté, les mains jointes, la tête rase, les larmes aux yeux.

Des années s'étaient écoulées depuis lors ; mais les choses sombres et terribles ne s'oublient pas en Bretagne.

Les veillées répétèrent le nom maudit de Gilles de Raiz pendant bien longtemps, et la poésie, qui est l'âme des chaumières bretonnes, s'empara de la légende pour la perfectionner, pour l'exagérer, pour la diviser à l'infini, et composer avec chacun de ses tronçons un conte à hérisser les cheveux.

Le diable a toujours été grandement à la mode chez les bonnes gens de nos côtes de l'ouest. Il était alors plus à la mode que jamais. Chacun savait bien qu'il y avait dans les roches de Pen-March des hommes à longues chevelures bleues, nourris de l'écume des mers, qui savaient le mot formidable auquel obéit la tempête.

Auprès des grottes druidiques de Sen, parmi les troncs sacrés qui abritaient jadis les prêtresses (ceux qui ne croyaient pas pouvaient y aller voir), un Gaulois, plus âgé que le monde, écrasait de son souffle les navires en détresse dans la baie des Trépassés.

Carnac, chaque nuit de Noël, voyait une pierre de plus grossir l'armée de ses mystérieux *menhirs*. Et vingt-quatre vierges de la ville de Carentoir, égarées dans la forêt de Rieux, alignaient, sous les roseaux de l'Oust, leurs pauvres squelettes, disséqués par la Femme Blanche des Marais, ce gigantesque fantôme, habillé de brouillards qui plane au-dessus du gouffre de Trémeulé.

Pourquoi? Hélas! jeunes et vieux pouvaient répondre : parce que tout était confusion et impiété sur la terre ; parce que la sainte croix des paroisses n'avait plus le pouvoir de protéger les alentours !

Il eût été bien singulier que, dans ce déluge de croyances surnaturelles, les grèves du mont Saint-Michel, si fertiles en malheurs, les côtes brumeuses et ces îles que l'œil devine au loin, par delà Tombelène, restassent sans légende. Aussi en eurent-elles plutôt dix qu'une seule, et l'Homme de Fer, l'Ogre des îles, fut comme le Jupiter de cette obscure et fantasque mythologie.

Le comte Otto Béringhem était dans le pays depuis quatre ans. Le motif apparent de sa venue avait été un

pèlerinage à la basilique du mont Saint-Michel ; mais il n'y était entré qu'une fois, armé, visière baissée, et on l'avait emporté à bras hors de la chapelle où il était tombé dès l'introït de la messe, comme si la foudre de Dieu l'eût atteint.

Une chose étrange parmi tant de bizarreries, c'est que personne n'avait aperçu jamais le visage du comte Otto. La galerie de son casque, couronné de perles, était toujours fermée.

Les uns prétendaient qu'il était noir comme les sauvages des sources du Nil, les autres disaient que la visière de son casque d'or recouvrait le visage d'un squelette. Les premiers approchaient peut-être davantage de la vérité, car le comte Otto avait toujours à sa suite deux écuyers et quatre servants d'armes qui, tous les six, étaient de race nègre.

Il les habillait de soie blanche brodée d'argent.

Maintenant, comment exprimer cela? le comte Otto était triple : il y avait en lui l'Homme de Fer, à la barbe bleue, l'ogre et le spectre des légendes allemandes, apportées en Bretagne par les pèlerins du Mont. Les gens de la campagne bretonne conçoivent et rendent parfaitement ces prodigieuses multiplications de l'être. En thèse générale, leurs esprits, saturés de récits merveilleux n'a besoin d'aucun effort pour admettre l'impossible. Le comte Otto Béringhem, sous sa première espèce, l'Homme de Fer était un guerrier armé de toutes pièces, monté sur un grand cheval noir, et suivi de six Ethiopiens couleur d'ébène qui portaient des tuniques blanches. L'Ogre des Iles, au contraire, était un monstre velu, courant la nuit, à poil sur un cheval sauvage, tout nu, avec une hache dans la main, de la fumée dans les dents, du feu dans le creux de ses yeux.

Et pourtant l'Ogre et l'Homme de Fer étaient bien la même personne, qui se tranformait au besoin et prenait une troisième apparence. Celle-ci était le rêve germanique : un beau jeune homme, pâle comme le linceul des morts, froid, triste, muet, des cheveux noirs soyeux,

sur un front d'ivoire, des mains plus blanches et plus efféminées que les mains d'une fille noble, un regard doux, une voix grave et tendre...

Or, choisissez entre les trois !

Et ne vous étonnez plus s'il y eut un peu d'émotion chez la jolie Berthe de Maurever quand Javotte, sa chambrière, lui annonça qu'elle allait conter une histoire du comte Otto Béringhem.

II

A LA PLUS BELLE !

Javotte commença ainsi cette histoire qui devait tant divertir Berthe de Maurever :

— Voilà donc qu'hier, à la brune, on a fermé les portes de la ville, à cause des soudards du roi de France qui campent là-bas, de l'autre côté de Couesnon, au bord de la grève. C'est bon. Mais il y a des êtres qui passent par les portes fermées, pas vrai ? Et à propos des soldats du roi de France, j'espère que nous allons en avoir, des fêtes, en veux-tu en voilà !...

Elle s'arrêta pour compter sur ses doigts.

— Tenez ! fit-elle, nous avons d'abord l'*assemblée* [1] de Pontorson, d'ici et de là du Couesnon : Bretagne et Normandie, avec les milliers de pèlerins des grèves, Oh ! mi Jésus ! ce sera beau, par exemple : Voilà pour une. Nous avons ensuite la grande cérémonie où le roi consa-

[1] On nomme ainsi les fêtes patronales dans la haute Bretagne. Dans le Morbihan, le Finistère et les Côtes-du-Nord, ce sont les *pardons*.

crera ses nouveaux chevaliers de Saint-Michel : tournois, joutes, bagues et le tra déri déra la la ! Ça fait deux. Vous en serez, si vous voulez ; pas moi. Nous avons enfin la réception de notre seigneur le duc qui va venir en sa bonne ville de Dol avec toute la cour nantaise...

— Mais ton histoire, ma fille ! dit Berthe.

— C'est vrai, mon histoire... Il y a donc des êtres qui passent par les portes fermées. Je dis : pour sûr. Et ça n'est pas si rare que le merle blanc ou le trèfle à quatre feuilles. Quoi ! on ne parlait que de ça au marché ! L'histoire, la voilà : Vers onze heures de nuit, l'homme du guet, et n'est-ce pas une honte qu'il n'y ait pour garder la ville de Dol qu'un pauvre écloppé, sans dents, qui boite des deux jambes et qui porte sa hallebarde de la main gauche, pour cause qu'il est manchot de la droite ? Oui, bien ! vers onze heures, Renot, l'homme du guet (est-ce un homme, cette pauvre créature ?), Renot crut entendre au loin, du côté de la chapelle Sainte-Anne, un bruit de chevaux qui marchaient dans la boue. Dieu sait qu'il y en a de la boue dans notre bonne ville ! été comme hiver, quoi ! Le gardien Renot eut peur. Il mit sa hallebarde contre un mur et se cacha sous une porte. Il le fit ; c'est lui qui l'a dit. Vous cacheriez vous si vous portiez une hallebarde ? Nenni moi ! Que vit-il, Renot ? Ah dame ! voilà qui est drôle ! il vit l'Homme de Fer, dont personne ne découvrit jamais le visage. Il vit les six noirs, habillés de robes blanches : tous les sept à cheval. Pas un de plus ni de moins : Renot les compta. Les chevaux des noirs, blancs, le cheval de l'Ogre, noir avec son étoile d'argent entre les yeux. Je voudrais voir l'étoile. On ne meurt pas de peur. Ils allaient au pas tout les sept et ils chantaient je ne sais quelle antienne du démon. Voire ! Ce ne sont pas les refrains maudits qui nous manquent ! Quand ils furent passés, Renot, le garde de nuit, sortit tout doucement de sa cachette et les suivit en tremblant déjà la fièvre. Pauvre créature ! il est au lit, ce matin... Mais l'Homme de Fer ou ses noirs, où pensez-vous qu'ils allaient, demoiselle Berthe ?

Berthe ne répondit point. Elle affectait l'indifférence, mais elle respirait avec peine, et ses joues avaient changé plusieurs fois de couleur.

Javotte reprit :

— Mi Jésus ! on dirait que vous êtes comme le vieux Renot et que vous tremblez les fièvres ! Dame ! il y a bien un peu de quoi ! Ils allaient, vrai comme je vous le dis, dans la rue Miracle où nous sommes...

— Ah !... fit Berthe involontairement.

— Je savais bien que cela allait vous divertir ! s'écria Javotte. Et, s'il vous plaît, dans quel endroit de la rue croyez-vous qu'ils se sont arrêtés ? Dites-le, si vous le savez. Se sont-ils arrêtés devant l'hôtel de Coëtivy ? Non point ! Se sont-ils arrêtés en face du logis de maître Postel, le prévôt, dont la fille fait si bellement la demoiselle ? Ah ! non vraiment ! je vous le promets bien ! Se sont-ils arrêtés, les mécréants maudits, sous les fenêtres du baron de Trégoat, dont la nièce relève son voile chaque fois qu'il passe une paire de guêtres ? Que non ! que non ! certes, certes ! Non plus devant le logis de madame Ursule de Kermel ; non plus auprès du portail de l'hôtel de Combourg. Alors où donc ? C'est moi qui vais vous l'apprendre. Ils se sont arrêtés sous votre balcon, demoiselle Berthe de Maurever.

— Sous mon balcon ! répéta la jeune fille dont les sourcils délicats se froncèrent.

— Renot les a vus et Renot me l'a dit ;... mais je voulais vous demander cela : n'avez-vous point ouï leurs chansons ?

Berthe tourna la tête et répondit par un *non* à peine intelligible.

— C'est que les rideaux de votre alcôve sont épais, reprit Javotte, et les volets de la croisée en bon bois. Mais ils ont chanté, mi Jésus ! ils ont chanté ! Et l'Homme de Fer a une belle voix bien douce, au dire du vieux Renot. Est-ce drôle ? Oui, oui, c'est drôle. Trouvez plus drôle ! Ce qu'ils chantaient, Renot ne le comprenait point ; car c'était de l'étranger. Mais, à la fin des fins,

l'Homme de Fer a pris une viole pour roucouler un tenson en français, et le refrain du tenson était : *A la plus belle!* vrai comme j'ai reçu le saint baptême. Voyant quoi, le vieux Renot s'est bien douté qu'il s'agissait de vous.

— Tu es folle, Javotte ! dit Berthe qui, cette fois, rougit tout de bon.

— Folle ! se récria la camériste. Mi Jésus ! l'Homme de Fer était en plein sous le lampion qui brûle en l'honneur de madame sainte Anne. A cet endroit, c'est certain, on ne peut s'adresser qu'à vous, qu'à la petite Jeannine ou à moi... Mais le plus étonnant, le voilà, sûrement : quand ils ont eu bien chanté, les sept cavaliers on redescendu la rue et Renot les a encore suivis de loin. Pauvre créature ! de temps en temps il buvait un coup à sa gourde pour se donner un peu de cœur. Les sept cavaliers allaient, allaient. Jamais la ville n'avait semblé si grande au pauvre Renot. Il eût donné sa paye d'une semaine pour un rayon de lune. Mais la lune ne brillait point. Et devers la porte Saint-Sauveur, les sept cavaliers entrèrent en terre et disparurent comme autant de fantômes...

Javotte se tut. Elle n'avait pas tout dit cependant, car elle regardait sa maîtresse d'un air malin, et tenait ses doigts sous la bure de son corsage.

Berthe rêvait.

— Notre demoiselle, poursuivit Javotte, que pensez-vous de tout cela ?

— Je pense, répliqua Berthe, que le vieux Renot avait eu trop souvent recours à sa gourde pour se donner du cœur, et qu'il t'a conté un rêve, ma fille.

Javotte s'attendait à cette réponse, car elle sourit et tira de son sein l'objet qu'elle y caressait depuis quelques secondes.

C'était un ruban de soie, crépi d'or, au milieu duquel des perles montées traçaient un ligne de caractères.

— Et ça, dit-elle, est-ce un rêve ?

Berthe jeta les yeux sur le ruban et lut : *A la plus belle !*

Comme elle gardait le silence, Javotte poursuivit encore d'un accent de triomphe.

— Je vous le dis, cette incomparable galanterie est pour vous, pour moi ou pour la petite Jeannine !

Et certes l'inflexion de voix qu'elle prenait pour prononcer le nom de la *petite Jeannine* ne laissait rien à désirer. Javotte savait garder son rang.

Un page mignon entrouvrit la porte qui donnait sur la terrasse.

— La fillette de chez la Le Priol demande à vous entretenir, demoiselle, dit-il.

— Oh ! oh ! fit Javotte, quand on parle du loup...

— Qu'elle entre ! ordonna Berthe vivement.

Elle avait rappelé son charmant sourire et ce fut d'un ton de gaîté qu'elle s'écria en voyant paraître Jeannine :

— Bonjour, ma rivale !

C'était une allusion aux dernières paroles de Javotte, et Jeannine, qui n'était pas au fait, ne la pouvait point comprendre. Elle entra les yeux baissés, et ce mot, *ma rivale*, la fit tressaillir. Elle demeura auprès du seuil, toute pâle.

— Eh bien ! dit Javotte brusquement, est-ce comme ça qu'on salue mademoiselle de Maurever ?

Berthe lui montra la porte.

— Laissez-nous, ma fille, murmura-t-elle.

Javotte obéit avec une répugnance manifeste.

— Ah ! dame ! ah ! dame ! pensait-elle en se retirant ; de quoi ! des mercières, ces Le Priol ! et Jeannin, un domestique ! Eh bien ! voilà une belle société (mais une belle, que je dis ! Oui, je le dis ! après ?) pour la fille de Maurever ! Ça finira mal... ça finira mal... et je m'en bats l'œil encore ! Ah mais, qu'elles restent ensemble, qu'elles jacassent, qu'elles bavassent, qu'elles fricassent...

Oh ! le bon sang de frère Bruno la Bavette !

— Tiens ! fit-elle tout à coup en arrangeant d'instinct sa devantière, voilà Huel, le valet du chenil, qui dit que je chante mieux qu'un rossignol. Il s'y connait, ce Huel !

Et pour donner une occasion de plus à Huel d'admirer sa voix, qui était aigre comme verjus, elle entonna dans le registre des fifres enrhumés la plus jolie chanson qu'elle eût jamais apprise :

Ouais ! ouais !
J'ons perdu nos ouais ! [1]
Jean !
Jean !
Les as-tu trouvais ?
Ouais ! ouais !
Si tu l' z'as trouvais,
Jean !
Jean !
Faut m' les ramenais...

Si Huel, le valet de pied, ne fut pas content, c'est donc qu'il était bien difficile en fait de poésie !

Pendant cela, Berthe et Jeannine étaient restées seules.

Il y avait du contentement sur le visage de Berthe. Jeannine, au contraire, ne pouvait cacher la gène qu'elle éprouvait.

— Moi ! balbutia-t-elle, songeant sans doute au motif qui l'avait éloignée du manoir ; moi, votre rivale, demoiselle Berthe !

Berthe éclata de rire et la baisa.

— C'est une folie ! s'écria-t-elle ; tu es mon amie, et voilà tout. Mais comme il y a longtemps que tu n'es venue, ma petite Jeannine ! je crois que tu ne m'aimes plus.

— Oh ! fit cette dernière, dont les yeux ne se relevaient point.

— Écoute, reprit Berthe, moi, je t'aime, tu le sais

[1] *Oies*. Ces désinences criardes du patois normand ont cours dans une partie de l'Ile et-Vilaine.

bien, comme si tu étais ma sœur. Quand j'ai appris que tu venais habiter avec ta grand'mère, la bonne Fanchon Le Priol, j'ai été bien heureuse. Je me disais : Il n'y a que la rue à traverser ; je la verrai tous les jours... Eh bien ! méchante que tu es, tu m'oublies !

— Grand'maman a de l'ouvrage, dit Jeannine à voix basse ; je travaille.

— Mauvaise raison ! ne peux-tu apporter ta broderie et travailler avec moi?

— Je n'oserais.

— Tu vois bien ! dit Berthe en frappant son pied contre terre ! tu ne m'aimes plus !

Jeannine prit sa main et l'approcha de ses lèvres respectueusement.

Berthe la retira avec colère.

En ce moment, si vous eussiez eu à décerner à l'une ou à l'autre ce mystérieux ruban qui portait, écrit en lettres de perles : *A la plus belle* ! je vous le dis, vous auriez été sérieusement embarrassé.

C'était la même jeunesse chez toutes deux, la même jeunesse riche et fleurie ; c'était une grâce pareille.

Jeannine perdait bien un peu de ses avantages à n'être plus l'espiègle et vive enfant que nous avons vue naguère à la fenêtre du Roz, pendant que messire Aubry s'escrimait si malheureusement contre la quintaine. Mais la tristesse rêveuse,qui la tenait depuis quinze jours,mettait a son front ce grain de poésie qui peut-être lui manquait autrefois.

Quant à Berthe, la poésie débordait en elle. Elle avait le cœur sur le visage : un cœur tendre et beau.

Berthe avait perdu sa mère alors qu'elle était encore tout enfant. C'était madame Reine qui l'avait élevée. Ses premiers ans s'étaient passés au manoir du Roz, entre Jeannine et Aubry. Elle aimait Aubry son fiancé, et c'était une de ces affections qui ne cèdent ni au temps ni à l'absence. Elle se croyait aimée. Tout le monde semblait s'être donné le mot pour affermir cette croyance. Selon l'opinion commune, messire Aubry poussait la

tendresse qu'il lui portait jusqu'au culte,et devenait muet devant elle, tant il était profondément épris !

Il y avait quatre ou cinq ans que Berthe avait quitté le manoir du Roz pour habiter la maison de son père. C'était une maison triste et un peu abandonnée,car le sire de Maurever n'y faisait que de très brefs séjours. Il suivait la cour de François II de Bretagne. Sa sœur aînée, dame Josèphe de la Croix-Mauduit, veuve d'un gentilhomme normand, était surintendante à son lieu et place : une vieille et discrète personne, droite comme un I, maigre comme un clou, un peu revêche, très sourde et n'aimant point ce qui fait dépenser de l'argent.

Berthe était libre car dame Josèphe ne savait rien lui refuser, mais elle n'avait pas d'amies de son âge et de sa condition. Or, il lui fallait, de nécessité, quelqu'un à aimer. Bien que Jeannine ne fût pas la fille d'un gentilhomme, Berthe la traitait en tout comme son égale et son amie.

— Tu ne m'aimes plus ! reprit-elle les larmes aux yeux et le rouge au front ; et sais-je ce que j'ai fait, moi, pour que tout le monde me délaisse? suis- donc méchante? suis-je donc...

— Oh ! vous êtes bonne, demoiselle Berthe ! tout le monde vous aime.

— Demoiselle !... tu m'appelais Berthe autrefois, Jeannine. T'ai-je donc jamais fait sentir la distance que le hasard a mis entre nous? N'ai-je pas dit bien haut et bien souvent que je tenais ton digne père pour noble homme par le cœur et par la vaillance?

— Vous avez toujours été la meilleure, la plus douce, la plus indulgente...

— Tais-toi ! s'écria Berthe en marchant vers la fenêtre que Javotte avait fermée avant de sortir ; tu ne sais plus me parler ! Il y a quelque chose entre toi et moi. Tout à l'heure, sur un conte de cette étourdie de Javotte, je t'appelais ma rivale...

— Au nom de Dieu ! s'écria Jeannine effrayée, ne croyez pas cela, demoiselle Berthe.

Berthe, qui avait la main sur la targette de la fenêtre,
put s'empêcher de sourire. Elle pesa sur le pommeau
la targette, et la fenêtre s'ouvrit, laissant passer un
ir et vif rayon de soleil. Berthe regardait Jeannine,
i restait toute confuse.

— Voilà que je t'ai fâchée, dit-elle doucement et com-
on demande grâce ; Il faut donc que je t'explique
te folie. La rue est entre nous deux, et l'on a trouvé
ns la rue un ruban portant ces mots : *A la plus belle* !
ilà pourquoi Javotte disait...

Elle eut la parole coupée.

Une flèche, lancée par une main mystérieuse, passa
r-dessus le balcon et vint se ficher dans le plancher,
ste entre les deux jeunes filles, à égale distance de
acune d'elles.

Il y avait quelque chose d'attaché sous les barbes.

Quand la flèche ne trembla plus, Berthe et Jeannine
connurent en même temps que l'objet qui pendait au
is était un cœur d'or tout semé de saphirs.

Elles s'approchèrent, curieuses, malgré leur frayeur
onnée.

Les saphirs formaient des lettres entrelacées qui di-
ient : *à la plus belle* !

III

RIVALES

Celui qui avait imaginé cette bizarre et dangereuse
alanterie ne devait pas être très-loin, car la flèche, di-
gée avec une merveilleuse adresse, avait dû raser la

joue de Berthe pour se planter entre elle et sa compa-gne. Comme nous l'avons dit, le logis de dame Fancho Le Priol occupait l'autre côté de la rue. Derrière le log de dame Fanchon, qui était bas et à un seul étage, il avait des terrains vagues et des masures.

C'était de là très-certainement que le coup était part

L'effroi de Berthe n'avait été qu'un mouvement passa-ger. Celui de Jeannine durait encore. Berthe monta su le balcon et regarda de tous ses yeux. La rue était de-serte. Dans les orties, broussailles et pauvres ruines qu s'étendaient à perte de vue derrière la petite maison L Priol, personne ne se montrait.

Berthe rentra et ferma la croisée.

Jeannine était toute tremblante.

— Je n'ai plus besoin de te rien expliquer, ma fille dit Berthe; tu vois ce que c'est... Et, aujourd'hui comm hier, la pomme tombe entre nous deux. Est-ce pou toi, est-ce pour moi ?

— C'est pour vous, répliqua Jeannine, puisque c'es pour la plus belle.

— Assieds-toi là, flatteuse ! Ce n'est pas parce que ce présents mystérieux sont destinés à la plus belle que j me les attribue, c'est parce que...

Elle hésita et jeta un regard furtif sur Jeannine qu était très-pâle.

— Mais tu as peut-être, toi aussi, des raisons, dit elle en baissant la voix, pour croire qu'ils te sont adres-sés ?

— C'est vrai, dit Jeannine.

Et cela fut prononcé vivement, comme si elle eût ét bien aise de faire un aveu à son tour.

Elle songeait. Elle songeait à ce hasard étrange qu la mettait deux fois en face de Berthe et qui la faisai deux fois sa rivale.

Et combien de bon cœur elle lui cédait le bénéfice de cette seconde rivalité !

Quant à l'autre, pauvre Jeannine ! Ne vous suffit-il pas qu'elle ait perdu son gai sourire ?

Aubry ! Aubry ! Depuis quinze jours, ce nom était sur sa lèvre et dans sa pensée. Mais elle ne mentait pas quand elle disait à Berthe : « Non, mademoiselle, je ne suis pas votre rivale. »

Elle ne mentait pas, car on ne pèche que par la volonté. Or, la pauvre Jeannine s'était enfuie du manoir du Roz précisément pour n'être pas la rivale de la fille de Maurever.

Elle aimait, c'est vrai ; mais elle combattait vaillamment contre son cœur.

Berthe se trompait, Jeannine était son amie plus que jamais. Seulement, Jeannine ne pouvait plus se livrer aux joyeuses caresses qut égayent les entretiens des jeunes filles. Elle se sentait condamnée depuis le jour où elle avait quitté le Roz. Elle n'espérait plus.

Et la recherche obstinée d'Aubry lui faisait peur.

— Ah ! reprit Berthe intriguée, tu as des raisons de penser cela ? Quelles raisons ?

Au lieu de répondre, Jeannine tira de son sein un petit médaillon d'or guilloché où ces mêmes mots, répétés déjà tant de fois : *à la plus belle !* se trouvaient gravés au poinçon.

Berthe laissa échapper un mouvement de surprise.

— Avant-hier, dit-elle, en m'eveillant, j'en ai trouvé un tout pareil à mon chevet.

— C'est à mon chevet, avant-hier, en m'éveillant, que j'ai trouvé celui-là, murmura Jeannine.

Il y eut un silence.

Les deux jeunes filles se regardaient, également étonnées.

— Et... articula Berthe avec effort, l'as-tu vu ?

Cette question choquait toutes les règles de la grammaire. En bonne syntaxe, l'article *le* devait se rapporter au médaillon, et pourtant il ne s'agissait plus du tout du médaillon.

Jeannine n'eût pas été femme si elle eût pris le change. Elle répondit sans hésiter :

— Je l'ai vu.

— Comment est-il? demanda Berthe.

— Il est beau... plus beau que pas un de nos jeunes gens.

— C'est vrai, murmura Berthe comme en se parlant à elle-même ; Aubry lui-même est moins beau que lui.

— Oh ! fit Jeannine vivement, ce n'est pas la même chose !

Et se reprenant aussitôt, elle ajouta :

— Je veux dire qu'ils ne sont pas du même âge. Celui dont nous parlons a bien vingt-six ou vingt-sept ans à peu près.

— Il est blanc de teint, n'est-ce pas, comme un enfant ou une femme, et si pâle...

— Oh ! si pâle qu'on dirait un mort de marbre sculpté sur une tombe !

— Oui... et pourtant chacun de ses mouvements décèle la vigueur.

C'était Jeannine qui disait cela.

Berthe reprit :

— La première fois que je le vis, moi, c'était en la cathédrale. Il était adossé contre le second pilier de la nef, à gauche, et un rayon bleu tombait du vitrail qui fait la robe de la Vierge, sur son front triste. Je ne sais pourquoi mon cœur eut le frisson... Il vint du froid jusqu'en mes veines !

— Moi, répliqua Jeannine, je l'aperçus à la chapelle Saint-Jean. C'était le soir au salut. Il s'appuyait contre la statue de l'Evangéliste. La lune venait dans ses yeux, clairs et froids comme du cristal...

— Et il me regardait, poursuivit Berthe ; il me regardait !

— Moi de même ; j'en perdis presque le fil de mon oraison !

— Et son nom, demanda Berthe, le sais-tu ?

— Personne ne le sait.

— C'est étrange !

— Ma grand'mère Fanchon, qui est vieille et qui cause

avec tout le monde, dit que c'est un prince d'Orient, venu en pèlerinage au mont Saint-Michel.

— Il a bien l'air d'un prince ! murmura Berthe.

— L'aumônier de Sainte-Rosalie dit que c'est un païen et qu'on devrait fermer devant lui la porte des églises.

— Il a bien l'air d'un païen ! murmura encore Berthe qui rêvait ; j'ai vu dans les figures de l'histoire Sainte le portrait de ce duc assyrien, Holopherne, tué par la noble Judith, dame de Béthulie, au temps de Nabuchodonosor... Ce portrait lui ressemble.

— Depuis cette première fois, reprit-elle en s'adressant à Jeannine, je le rencontre partout sur mon passage... Et avant-hier, je le vis, de loin, dans les bois de Landal, qui chevauchait aux côtés d'Aubry...

— Que Dieu garde messire Aubry ! prononça Jeannine si bas que Berthe ne put l'entendre.

— Est-ce que tu penses à lui ? demanda Berthe tout à coup.

Jeannine recula épouvantée. Pour elle, cette question se rapportait à Aubry de Kergariou.

— A lui ! répéta-t-elle.

— Folle que je suis ! s'écria Berthe ; autour du manoir du Roz il y a des jeunes gens de ton âge. Tu as ton fiancé, sans doute... N'es-tu pas trop bonne chrétienne pour songer à cet inconnu que l'on soupçonne d'être un mécréant ?

Jeannine respira. Mais elle ne voulut plus affronter le danger de ces méprises.

— Ma chère demoiselle, dit-elle en changeant de ton, vous m'avez fait oublier le motif de ma venue...

— C'est juste ! interrompit Berthe ; il te faut à présent des motifs pour me venir voir !

— Mon père m'a écrit et m'a chargée de vous dire que messire Aubry sollicite la faveur de vous accompagner à l'assemblée de Pontorson, qui sera suivie de belles joutes sur la rive normande, en l'honneur des nouveaux chevaliers de Saint-Michel.

Le visage de Berthe s'éclaira.

— Certes, certes ! s'écria-t-elle, sans prendre souci de dissimuler sa joie ; alors, il va venir ?

— Dans une heure, répliqua Jeannine, messire Aubry sera ici avec sa suite.

— Et tu ne parlais pas, Jeannine ! Dans une heure !

Elle se leva toute souriante.

— Javotte ! Javotte ! appela-t-elle ; ici ! vite ! vite !

— Mon Dieu ! reprit-elle en se regardant, comme me voilà faite ! je ne sais pourquoi l'on me coiffe ainsi ! Javotte ! Javotte !

Javotte se montra sur le seuil.

— Mais viens donc, ma fille ! dit Berthe d'un ton grondeur et affairé ; tu vois bien qu'il me faut faire un peu de toilette !

Javotte fixa sur elle ses gros yeux stupéfaits.

— Mi Jésus ! murmura-t-elle, nous venons d'y passer deux bonnes heures !

— Regarde ! continuait Berthe cependant : regarde si cela ne donne pas compassion ! Mon corsage fait un pli mal gracieux au beau milieu de ma poitrine ! et ne mettrait-on pas le poing dans ma ceinture ? Ah ! Seigneur ! Seigneur ! que je suis abandonnée ! N'as-tu pas honte, Javotte, de me laisser aux bras ces festons surannés ? La mode en était sous le feu duc ! Et mes cheveux ! ne dirait-on pas que tu as cru coiffer madame ma chère tante ?... Vraiment, moi je t'admire, Javotte ! tu restes là, tu ne dis rien... Penses-tu que ce soit à toi que je parle ?

— Ah ! dame ! ah ! dame ! fit Javotte suffoquée ; mi Jésus ! faut pas mentir, qué qui vous a mordue, not' demoiselle ?

Elle ne savait positivement point d'où lui tombait cette averse de reproches. Son regard courroucé se tourna vers Jeannine. La pauvre Jeannine, triste et muette, se tenait auprès de la croisée.

— C'est ce bel oiseau-là, pensa Javotte, qui me vaut ce paquet ! Je te retrouverai, péronnelle !

— Voyons! reprit Berthe avec une pétulance croissante, m'entends tu, oui ou non? Je ne veux pas de ce corsage! je ne veux pas de cette ceinture! je ne veux pas de ces tresses lourdes et gauchement disposées!

— C'est bon, c'est bon, tout à l'heure c'était superbe!

— Je veux... je veux être jolie!

— Toute une chacune souhaite ça assez.

— Silence! et à l'ouvrage!

Ce fut un grave et solennel quart d'heure, un vrai coup de feu, où Javotte ne se montra point trop au-dessous de la responsabilité qui pesait sur elle.

Elle se multiplia, elle se surpassa.

La fine taille de Berthe s'assouplit sous un autre corsage; ses beaux cheveux ondulèrent, prodiguant leurs opulents reflets.

Jeannine était restée pensive. Il y avait une larme à sa paupière.

Etait-ce l'envie? oh! non Jeannine n'avait rien de mauvais dans le cœur, mais quand elle interrogeait l'avenir elle n'y découvrait que menaces et tristesses.

— Là! s'écria Berthe; viens ça, Jeannine! suis-je belle?

— Oui, demoiselle Berthe, répondit la jeune fille, qui essaya de sourire; vous êtes bien belle.

— Tu nous accompagneras, Jeannine?

— Non, répondit celle-ci avec un gros soupir, cela m'est impossible.

— Je le veux...

— Je vous en prie, demoiselle, ne me demandez point cela!

Mais Berthe lui prit la tête à pleines mains et la baisa gaîment en répétant :

— Je le veux!

En ce moment, le pavé de la cour retentit sous les pas des chevaux. Berthe perdit sa gaîté. Elle jeta un regard craintif vers son miroir, et ne se trouva plus assez jolie.

Mi Jésus! Javotte, qui était un peu physionomiste,

craignit un instant d'être obligée de recommencer une troisième fois la toilette de mademoiselle de Maurever. Mais il n'était plus temps, heureusement pour Javotte. Berthe descendit au salon, où dame Josèphe de la Croix-Mauduit recevait messire Aubry et sa suite.

Une demi-heure après tout le monde était en route.

Le soleil chaud se cachait derrière les nuages. La cavalcade descendait le chemin de Dol à Pontorson.

C'étaient d'abord deux hommes d'armes de Maurever, suivis du page mignon de Berthe, qui se nommait Fidèle, tout comme un petit chien.

Venait ensuite la vieille dame Josèphe, montée sur une vieille haquenée grise, un vieux faucon au poing, un vieil écuyer à la hanche droite, une plus vieille suivante à la hanche gauche.

En troisième lieu, Berthe, Jeannine et Aubry chevauchaient côte à côte : Aubry entre deux.

L'arrière-garde était composée de Jeannin et de deux vassaux de Kergariou, équipés en hommes d'armes pour cette grande occasion.

Berthe était enchantée. Elle n'avait jamais vu Aubry, son beau cousin, si gai et si empressé auprès d'elle; aussi, elle se disait :

— Que j'ai eu bonne idée de faire une autre toilette !

Javotte, que nous avons eu le tort de ne pas mentionner dans le dénombrement de la cavalcade, se tenait entre sa maîtresse et l'arrière-garde. Elle était fort en courroux de voir la *petite Jeannine* sur la même ligne que mademoiselle de Maurever.

Elle eut été bien autrement courroucée si elle avait pu comprendre pourquoi messire Aubry était aujourd'hui si empressé et de si charmante humeur.

Pauvre Berthe avec sa seconde toilette ! Jeannine allait dans sa simplicité de tous les jours.

Et pourtant, messire Aubry ne voyait que Jeannine.

IV

LA CAVALCADE

Et pauvre Jeannine aussi ! car elle souffrait cruellement de ce qui peut-être eût fait la joie d'une autre jeune fille. Elle avait accompli son sacrifice sérieusement et résolûment. Cette journée rouvrait la plaie vive de son cœur.

Il n'y avait pas bien longtemps que Jeannine s'était interrogée au-dedans de son âme. Il avait fallu pour cela les regards soupçonneux de madame Reine, sa rudesse succédant à la bienveillante affection, ses demi-mots cruels, tout ce changement enfin qui s'était opéré en elle et que Jeannine n'avait pu manquer de constater.

Jeannine avait pour madame Reine le respect le plus profond, la tendresse la plus dévouée. Elle se demanda un jour pourquoi madame Reine avait ainsi changé. Hélas ! la réponse ne se fit pas attendre. Aubry était fils d'un chevalier ; Aubry était héritier de trois domaines ; Aubry avait devant lui tout un noble avenir.

Et le père de Jeannine n'était qu'un pauvre écuyer.

Ne vous étonnez plus si l'espiègle enfant est devenue en si peu de temps une jeune fille mélancolique et grave.

Le soir même de ce jour, où ses yeux s'étaient ouverts, Jeannine avait quitté le manoir.

Dans cette humble boutique de la rue Miracle, où dame Fanchon Le Priol achevait sa vieillesse, la vogue était venue avec Jeannine. Les chalands abondaient depuis deux semaines. Nobles dames et bourgeoises accou-

raient pour voir la brunette dont tout le monde vantait le sage maintien et l'incomparable beauté.

La brunette ne songeait guère à ceux où à celles qui s'occupaient ainsi d'elle dans la bonne ville de Dol. Elle s'était réfugiée tout au fond de ses souvenirs.

Ne plus vivre qu'au passé à seize ans! c'est trop jeune, n'est-ce pas ?

Souvent, tandis que son aiguille, distraite, piquait la fine toile d'un rabat, autour de sa lèvre pâlie vous eussiez vu comme le reflet d'un sourire.

— A quoi penses-tu, petite fille? demandait la Le Priol.

— A rien, grand'mère.

Elle pensait aux paysages enchantés qui encadrent le cours de la Rance, aux verts coteaux de Châteauneuf, à ce ravin sombre où messire Aubry s'asseyait, au retour de la chasse, sous l'immense châtaignier dont le tronc se fendait.

Une larme furtive mouillait alors les longs cils noirs de sa paupière.

— Qu'as-tu, petite fille ! demandait encore dame Fanchon Le Priol.

— Rien, grand'mère.

Et quand la Le Priol ajoutait :

— Petite fille, on dirait que tu pleures ?

Jeannine répondait effrontément, les yeux tout pleins de larmes :

— Mais non, grand'mère, je ne pleure pas.

Et refoulant tout au fond d'elle-même ses pauvres beaux souvenirs d'enfant. Elle pensait :

— Dieu est bon ; je mourrai jeune !

Cependant, la cavalcade suivait le chemin tortueux qui longe le rivage.

— Bette, prononçait gravement la tante Josèphe en s'adressant à sa vieille suivante, madame Reine de Kergariou est Maurever, fille de feu mon honoré beau-frère, M. Hue, et par conséquent ma nièce propre et germaine.

uisqu'elle a pris les devants et que nous la retrouveons à Pontorson, je vous ordonne, Bette, de lui faire ar trois fois la révérence de seconde dignité, la révéence de dignité première étant réservée au suzerain; ous descendrez de cheval, Bette, et vous tâcherez de ous conduire de telle sorte qu'on dise : « Voilà une suiante qui sait son cérémonial. — Eh mais! je crois bien! épondra-t-on aussitôt, c'est la suivante de la noble ame Josèphe, douairière de la Croix-Mauduit. »

Bette s'inclina comme elle le devait.

— Approchez, maître Biberel, continua la douaiière.

Le vieil écuyer s'approcha.

— Maître Biberel, dit la bonne dame, madame Reine e Kergariou est Maurever, fille de feu mon honoré beauère, M. Hue, et par conséquent ma nièce propre et geraine. Il paraîtrait, maître Biberel, qu'elle a pris les evants et que nous la retrouverons à Pontorson. Je vous rdonne de lui présenter le triple honneur de dignité econde, l'honneur ou hommage de dignité première tant réservé au suzerain. Vous lui tiendrez l'étrier, aître Biberel, et vous tâcherez de faire en telle sorte u'on dise alentour : « Voilà un homme d'armes bien ppris de tout point! — Eh mais! je crois bien! répondra-on à l'entour, comment pourrait-il en être autrement, uisque c'est l'écuyer de la noble douairière de la Croix-Iauduit! »

Le vieil écuyer salua avec respect.

Dame Josèphe regarda son vieux faucon. Elle eut maifestement envie de recommencer pour lui une troiième fois sa harangue, mais elle trouva la force de ésister à cette fantaisie. Le vieux faucon, revêche t triste, sommeillait sur le poing ridé de la bonne lame.

Les hommes d'armes de Maurever et ceux de Kergariou ausaient de la fête prochaine, et s'en racontaient d'aance les splendeurs annoncées.

Aubry parlait avec feu. Berthe, le rose au front, heu-

reuse comme elle ne l'avait jamais été en sa vie, l'écoutait et l'admirait.

Ferragus et Dame-Loïse, les deux lévriers du Roz, gambadaient dans la poudre et se lançaient d'un bond par-dessus les grandes haies, à la poursuite l'un de l'autre.

Jeannin seul, le bel et bon soldat, ne parlait à personne, ne voyait et n'entendait rien. Les méditations où il s'enfonçait étaient si laborieuses que la sueur découlait de son front.

— Si ma pauvre chère femme Simonnette était encore en vie, pensait-il tout en lâchant de gros et nombreux soupirs, elle me tirerait de là, mais Dieu me l'a prise... et moi, je ne sais pas penser tout seul.

— Non! je ne sais pas, poursuivit-il en essuyant la sueur de son front; j'en deviendrai fou, c'est bien sûr! Est-ce qu'un secret pareil n'est pas trop lourd pour la pauvre cervelle d'un homme d'armes! Le roi de France veut enlever monseigneur le duc François; j'aurais pu mal comprendre le langage du roi, mais ce diable de nain me l'a répété, et il ne me ment jamais à moi!

Il s'interrompit brusquement.

— Et ne m'a-t-il pas dit aussi, s'écria-t-il en lui-même, que ma fille mourrait si je n'étais pas chevalier? Dieu bon! j'ai eu grande frayeur un instant, j'ai cru qu'il y avait quelque mystère entre elle et messire Aubry, mais la voilà bien droite sur sa haquenée; elle n'écoute même pas ce que messire Aubry dit à sa belle cousine Berthe... Et comme il lui en conte aujourd'hui à sa belle cousine!

Ceci plaisait à l'honnête Jeannin et le fit sourire.

— Chevalier! grommela-t-il en haussant les épaules, à la bonne heure! l'ami Fier-à-Bras n'y va pas de main morte! Chevalier! moi! Jeannin, l'ancien coquetier des Quatre-Salines! Allons donc!

Il était parti de bien bas, le brave Jeannin. A l'âge de dix-huit ans, c'était encore un blond chérubin déguenillé, qui courait les pieds nus dans le sable, pêchant des

oques et rêvant à Simonnette Le Priol, qui était autant u-dessus de lui qu'une reine est au-dessus de son page. et amour l'avait fait homme tout à coup, homme couageux [1]. La veille encore il avait peur de son ombre, nais au siége de Tombelène il se battit si bien que mesire Aubry, le père de notre Aubry actuel, lui avait onné sa lance à porter.

Depuis lors Jeannin était devenu gendarme. Mais chealier, quelle moquerie !

Notez que la veille du jour où il se battit si bel et si bien au rocher de Tombelène, si on lui avait dit : Denain tu porteras la lance de messire Aubry, il eût répondu de même : Quelle moquerie ! Le défaut de Jeannin c'était la modestie. Nous parlons sérieusement. La nodestie est un défaut quand elle enchaîne l'audace. Et ne pas oser le bien qu'on peut, est presque un crime.

Chevalier ! il ne daigna pas même arrêter longtemps sa pensée à ce rêve impossible. Les préoccupations politiques ne tardèrent point à l'obséder de nouveau. Il n'avait point, vraiment, la cervelle qu'il faut pour débrouiller de pareils échevaux.

— Puis-je laisser monseigneur le duc en danger ? se demandait-il ; et si je l'avertis, il passera le Couesnon à la tête de ses compagnies ! Je le connais, il le fera, c'est la guerre ! Et la pauvre Bretagne a si grand besoin de paix !

Que résoudre ? Fallait-il parler ? fallait-il se taire ? Ici un danger, là un autre. Les dernières paroles du vieux Maurever revenaient à la mémoire de Jeannin, il entrevoyait l'agonie de la Bretagne. Et sa détresse allait augmentant toujours, parce qu'il ne découvrait point d'issue à ses perplexités.

Comme il songeait ainsi, travaillant à vide, s'efforçant à tâtons, la cavalcade avançait. On avait traversé tout le marais de Dol ; au loin on apercevait déjà les tourbillons de poussière et de fumée qui marquaient le lieu de

[1] Voir la Fée des Grèves.

la fête. Les hommes d'armes et Javotte trépignaient d'impatience. Javotte surtout, mi Jésus ! car Marcou de Saint-Laurent, le démon de page, devait être à la fête, et Javotte n'était pas sans espérer qu'à défaut de l'écuyer Huel, le page demanderait un jour ou l'autre sa main rougeaude.

L'escorte s'enfonçait dans le petit vallon d'Annoy. Le chemin se creusait, les talus couronnés de haies montaient. Au-devant des hommes d'armes de Maurever, un vieillard se montra, chevauchant sur un âne.

— L'ermite du mont Dol ! l'ermite ! le saint ermite !

Ces paroles coururent aussitôt dans la cavalcade, qui s'arrêta d'elle-même. L'ermite du mont Dol avait la vénération de tout le pays. C'était un saint, d'abord ; en outre, c'était un prophète.

Dame Josèphe de la Croix-Mauduit voulut mettre pied à terre, afin d'exécuter une révérence de dignité seconde, la révérence de dignité première étant réservée au suzerain.

Berthe et Jeannine descendirent également de cheval.

L'ermite donna sa bénédiction aux hommes d'armes, inclinés sur le pommeau de la selle. Il était arrivé aux dernières limites de l'âge et la majesté de la vieillesse brillait à son front, couronné de cheveux blancs. Son visage amaigri par les austérités disait énergiquemen la force et la pureté de son âme chrétienne.

Il salua la douairière et Berthe d'un léger signe de main.

Quant à Jeannine, ce fut assurément quelque chose d'étrange.

Il la bénit. Il la regarda. Il lui dit :

— Dieu vous garde, ma noble dame !

— Oh ! oh ! pensa Javotte, le bonhomme n'y voit plus goutte !

Jeannine mit la main sur son cœur et faillit tomber à la renverse, car elle avait rencontré, à ce moment-là même, pour la première fois depuis le départ, le regard étincelant d'Aubry de Kergariou.

Berthe se demandait.

— Noble dame ! Pourquoi noble dame ?

Jeannin qui avait dans l'esprit un monde d'idées con-
ses, ne prit point garde.

Aubry, mettant un genou en terre, baisa la main de
rmite et vida son escarcelle entière dans le sac de cuir
ui pendait au cou de l'âne. L'ermite passa. Les gens de
cavalcade se disaient :

— Noble dame ! la fille de Jeannin ! Est-ce erreur ?
t-ce prophétie ?

Berthe, avant de remonter à cheval, baisa Jeannine
ı front et lui dit :

— Que Dieu le veuille, ma mie !

Ce souhait venait du cœur, mais la voix de Berthe
emblait.

V

LA FÊTE

Liesse ! liesse ! liesse ! Vin de France ! Cidre de Bre-
gne ! Hypocras et cervoise, gras-double, boudins, sau-
sses, joies du ventre ! Fête de l'estomac ! Noël ! Noël !
ı, pour parler plus vrai, car le cri de l'allégresse popu-
ire, en Bretagne non bretonnante, est énergique, gour-
and et heureux :

— Au lard ! au lard ! au lard !

Nous sommes à l'assemblée de Pontorson, des deux
ıtés de la rivière et sur le pont. Nous y sommes avec
s connaissances et des amis : des boisseaux d'amis, des
harretées de connaissances.

— Au lard ! au lard ! Au lard ! petite Jouanne, la gardeuse d'oies ; au lard ! Pélo, le bouvier ; au lard ! Mathelin, le pasteur de gorets ; au lard ! Goton, Mathurin sans dents et les autres !

Sauf quelques différences qui existent encore entre les coutumes et les mœurs des deux pays, l'assemblée de Pontorson ressemblait énormément à nos fêtes des Champs-Elysées, de Pantin, de Clamart, de Saint-Cloud, etc. Les mirlitons florissaient sous le nom de trompettes d'oignon, les crécelles déchiraient déjà les oreilles. On courait dans des sacs. On essayait d'écraser un œuf à l'aide d'une baguette, avec une grosse tête de païen sur les yeux.

On tirait à l'arc, à l'arbalète, à l'arquebuse.

Les mâts de cocagne étaient inventés.

Les jeunes filles essayaient de couper à l'aveuglette des fils tendus avec leurs ciseaux.

Tout ce que nous pouvons accorder à la couleur locale, c'est que les pièces de dix sous s'appelaient des carolus ou autrement, et qu'il y avait des hommes d'armes au lieu de gendarmes.

Tout le reste était identique. La graisse rance des cuisines en plein vent offensait l'odorat comme chez nous. Les chevaux de bois couraient la bague. Et pour compléter la parité, des baraques pavoisées d'horribles tableaux appelaient la foule à toutes sortes de spectacles-attrapes.

Eh quoi ! notre âge orgueilleux penserait-il avoir inventé le lapin à douze pattes et le brochet qui chante ? Débiles que nous sommes ! Sous Louis XI, la jeune fille sauvage dévorait déjà des lambeaux de veau cru ; les chiens étaient savants, témoin la fameuse chèvre Djali.

Sous Louis XI, l'hercule du Nord, souvenance des invasions norvégiennes, prenait des poids de cent livres entre ses dents et se promenait avec un archer de cinq pieds huit pouces, armé de toutes pièces, au bout de chaque bras. Lapalud, le chroniqueur castrais, parle d'un équilibriste du douzième siècle qui portait douze melons

superposés sur la pointe de son nez. Douze beaux melons! Sibylle de Faenza marchait au plafond, tête en bas. Gervais Givet, qui fut depuis bouffon d'un duc de Souabe, dansait sur des bouteilles, ni plus ni moins que notre Auriol. Couleur locale, où es-tu?

Remarquez avec nous combien Goton, la doyenne des servantes du Roz, avait encore bonne mine et combien Mathurin sans dents, son époux, était brave et proprement couvert! Goton, il est vrai, gardait la trace d'un coup de poing sur l'œil, mais Mathurin avait une bosse au front, et il ne convient pas de s'immiscer trop avant dans le secret des ménages. Ils avaient fait ensemble une route de trois lieues. Quelques horions échangés allégent la fatigue et entretiennent la gaîté.

La fête avait lieu, comme nous l'avons dit, sur les deux rives du Couesnon et sur le pont. C'était sur le pont même, en pays neutre, qu'on avait installé le fameux jeu de la grenouille, si cher au page Marcou, et dont nous parlerons plus tard avec détail.

Mathurin s'arrêta et s'assit sur le parapet.

— Eh bien! fainéant, lui dit Goton, vas-tu rester là?

— Non, répondit Mathurin.

Comme il ne bougeait point, Goton le tira par la manche. Mathurin regarda l'eau couler; mais il n'eut peut-être point de mauvaise pensée.

— Ecoute, femme, reprit-il; le Couesnon a un côté droit et un côté gauche. Lequel aimes-tu le mieux du côté gauche ou du côté droit?

— Le côté gauche, pardi, puisque c'est la Bretagne.

— C'est bon, dit Mathurin qui sauta sur ses pieds; je te laisse ce que tu aimes le mieux, ma femme.

Il s'élança dans la foule qui encombrait le pont et passa sur la rive droite du Couesnon. Goton ne put que lui tirer la langue.

L'affluence était énorme; à chaque instant des flots pressés débouchaient de toutes les sentes qui aboutissent à la route de Pontorson. Goton n'eut pas trop le temps de maugréer; elle fut entraînée par un des mille cou-

rants qui traversaient la cohue et se donna tout entière à la joie. La joie débordait.

Sur dix personnes prises au hasard, il y en a neuf et demie qui aiment passionément la poussière, le bruit, la presse; qui sont heureuses quand on leur écrase les pieds et qu'on leur enfonce les côtes, et qui respirent avec délices l'atmosphère viciée des foires, des salons, des tavernes bien bourrées, des salles de spectacle élégamment méphitiques.

La foule dégage une sorte d'ivresse : foule vêtue de satin ou foule habillée de bure. Entre ces deux genres de cohues, l'odeur varie sans cesser d'être mauvaise. C'est l'ail ou c'est l'ambre; c'est la saucisse brutalement insolente ou le sachet assassin. On aime cela, puisque les parfumeurs vivent et que les charcutiers font fortune. Ajoutez ces chaleurs odieuses qui montent au cerveau et ces défaillances qui retournent violemment le cœur! Voilà l'attrait; c'est là ce qu'on adore, non pas seulement sur les bords du Couesnon, mais partout.

Or, jamais cohue si plantureuse ne s'était massée autour de Pontorson. Aujourd'hui, la fête; demain les joutes données par le roi Louis XI à ses nouveaux chevaliers de Saint-Michel. Rennes, Dinan, Saint-Malo, Vitré, Fougère, Antrain, pour la Bretagne; Avranches, Granville, Mortain, Villedieu, Coutances, pour la Normandie, avaient envoyé d'innombrables curieux. La bure dominait, mais il y avait aussi de la soie : un peu d'ambre parmi beaucoup d'ail.

Paysans, bourgeois, soudards, mendiants, villageoises, citadines, enfants au maillot, jeunes couples, vieillards tremblottants, caniches dépaysés, bohémiens, pèlerins, baladins, tirelaines, badauds de tout âge, de tout sexe, de tout poil, se mêlaient avec ce furieux désir de voir, d'aller, de pousser, qui est l'assaisonnement de toute bonne fête. On buvait, on mangeait, on riait, on criait, on se battait, on s'embrassait. Quelques femmes et quelques petits enfants étaient étouffés çà et là ou écrasés. Eh bien, que voulez-vous! on ne peut éviter cela. Faut-il

renoncer à la navigation parce que l'Océan a des naufrages? Plus tard on dit avec plaisir : « C'était beau ! il y eut du monde d'étouffé ! »

Une fête ou personne n'est écrasé ne date pas.

La rive normande était de beaucoup la plus riche en baraques et en spectacles. On y voyait de belles boutiques foraines toutes reluisantes de clinquant et de faïence mordorée. Un peu au-dessus du pont, toujours sur la rive normande, il y avait un château, si voisin de la ville qu'on lui laissait le nom d'hôtel.

C'était l'habitation des sires du Dayron, branche de Raguenel.

La terrasse du château, qui était vaste, dominait le pont et les deux rives. La dame du Dayron, jeune encore et magnifiquement dotée, avait ouvert les portes de sa demeure à tout ce qui portait un nom noble. La terrasse regorgeait de parures et d'armures.

Madame Reine, Berthe de Maurever et sa tante, messire Aubry s'y trouvaient avec des dames et des chevaliers de France. De toutes les parties de la plaine, bien des regards se tournaient vers ce point lumineux où l'or et le fer renvoyaient en gerbes étincelantes les rayons du soleil...

Mais nous ne nous trompons point, voici, dans la prairie, un froc proprement décapuchonné qui s'en va de ci de là, semant des boisseaux de paroles sur son passage.

C'est le digne frère Bruno la Bavette, qui est là par permission spéciale du prieur des moines et qui ne perd pas son temps.

Il apprend à chacun la nouvelle, la grande nouvelle qu'il tient du compère Gillot, de Tours en Touraine : à savoir que Monsieurs Charles de France, qui n'est pas encore né, va épouser Madame Anne de Bretagne, qui naîtra peut-être.

Chacun riait au nez du brave frère, mais il ne se déconcertait point, et livrait gratis le secret d'Etat à tout le monde. Il allait dans la foule, cherchant le *petit* Jean-

nin, pour savoir le résultat de la visite du compère Gillot et où en était l'importante négociation.

— Bonjour, Monique, disait-il à la volée; j'ai connu ta mère du temps qu'elle gardait les ânons... Bonjour, Mariette, ma mie; ton frère était un fier coquin, l'est-il encore? Eh! eh! Mathieu Boudin, vieux loup; trouves-tu toujours ce qui n'est pas perdu? Viens ça, Tiennet, mon homme, que je t'apprenne la chose. Tu ne la diras pas? Monsieur Charles de France, fils aîné du roi Louis onzième, va prendre pour femme la jeune fille du duc François...

Bien jeune, en effet!

Jeannin, lui, allait à l'écart, poursuivant la solitude introuvable, et courbé sous le poids trop lourd des pensées qui emplissaient son cerveau. Ce qui lui revenait toujours, c'étaient les dernières paroles de M. Hue à l'agonie. L'heure annoncée, l'heure suprême avait-elle sonné pour l'indépendance de la Bretagne?

Jeannin se noyait dans son effort. Son intelligence s'émoussait contre le problème insoluble. Il ne voyait rien de ce qui se passait autour de lui. Il était seul dans cette immense bagarre plus agitée qu'une mer.

Ma foi, la petite Jouanne dansait là-bas, sur ses talons déchaussés, avec Yvon, le pâtour du presbytère. Elle dansait au son de la bombarde, qui nasillait une sorte de gigue à cadences soubresautées. Le biniou accompagnait la bombarde fraternellement, le cher biniou! bombarde et biniou : deux nez qui trompettent le plaisir bas-breton!

En dansant, la petite Jouanne grignotait quelque chose de bon, car Yvon le pâtour savait la galanterie, et n'eût pas laissé sa mie sans manger toute une gigue. Elle avait, n'en déplaise à votre délicatesse, les doigts et les lèvres tout brillants de graisse. Ça embellit une fillette! Yvon lui avait acheté une couenne de lard, croquante et bien rissolée, chez la Tardivel, fricotière qui portait pour enseigne :

Ceux qui viennent, ceux qui s'en vont,
Mangez du cochon d'Ardevon !

A quoi la Kermoro, de la Rive, répondait sur son enseigne voisine et ennemie :

Mangez du cochon de la Rive,
Qui qui s'en va, qui qui arrive !

Ce dernier distique contenait un hiatus, mais il se sauvait par un solécisme. Patience ! avant la fin de la fête, la Tardivel et la Kermoro s'arracheront bien un peu de cheveux.

— Fouaces ! fouaces ! fouaces de Saint-Georges-en-Grehaigne !

— Tourtes du vieux bourg de Miniac !

— Au cidre doux, pompette ! au cidre doux !

Les ivrognes qui battent la foule en zigzag, les filles qui s'affaissent en un rire malade, les gars qui jettent le grand cri de joie :

— Au lard ! au lard ! au lard !

Les chapeaux et les bonnets qui volent en l'air, quelques coups d'arquebuse de loin en loin, et le troubadour qui hurle en pleurant :

A sa dame toujours,
Le chevalier fidèle. ..

— Qui veut des grous [1] ?

— Qui veut des noces [2] ?

— Qui veut des cimeriaux [3] ?

— La galette toute chaude ! Les crêpes de Basse-Bre-Bretagne ! au saindoux ! à la cire ! Pain d'épices ! Gâteaux à l'anis ! Cœurs de sucre d'orge ! Mouchoirs de cou pour les filles, épingles à touffes de laine rouge pour les gars, croix d'or, petits couteaux, chapelets, ciseaux, bénitiers, amulettes...

[1] Bouillie de blé noir.
[2] Bouillie d'avoine.
[3] Biscuit de froment non levé.

Or, ce n'est pas tout, et nous y voici enfin, il s'agit de *tirer la grenouille*, et les bons garçons du Roz, Marcou en tête, ont défié les Normands au beau milieu du pont. *A tout coup*, parmi les jeux chevaleresques la *grenouille* est assurément le plus beau. Demandez à Jouanne. Les parapets sont combles. Le pont est trop étroit. Allons, les farauds! Allons les héros!

Du haut de la terrasse de l'hôtel du Dayron, nobles dames et chevaliers contemplent le tournoi rustique. Marcou a jeté son justaucorps de velours, il a saisi le court baton de cormier, qui est l'arme de cette joute populaire.

Allons! les Normands! Allons! les Bretons! Les chevaliers se battront demain. Nous autres, aujourd'hui, tirons la grenouille!

VI

OU L'ON COMMENCE A TIRER LA GRENOUILLE

Si vous voulez vous amuser à *tirer la grenouille*, entre amis et voisins, après votre repas, cela vous fera grand bien. C'est un exercice agréable et salutaire. Marcou va vous donner une leçon.

Il faut d'abord un bâton, court et franc, juste la place de quatre larges mains. Il faut ensuite des pichets de cidre à portée, car la *grenouille* est un jeu où il fait chaud. Il faut une trentaine de gars en belle santé, glorieux, car ça vous donne hardiment du cœur, la gloire! et qui ne regardent pas à déchirer leur chemise ou leurs chausses à l'ouvrage.

Des filles alentour, bien entendu. A quoi bon tirer la grenouille si Anne-Marie et Louison ne sont pas là pour dire en rhythmes jumeaux, comme les bergères de l'idylle antique :

— Oh là ! là ! Oh mais dame ! dame ! ça c'est vrai, vère, vraiment, pour avoir une bonne poigne, Gabillou a une bonne poigne, je ne mens pas !

— A tout coup, faut pas mentir, quoique ça, oh mais dame ! vère, vraiment, qu'il a une bonne poigne, Gabillou, tout-à-fait !

Otez à Gabillou Louison et Anne-Marie, les muscles de Gabillou deviendront du beurre.

A Roland le preux il faut Angélique.

Une fois que vous vous serez procuré un bâton, des pichets, trente gars, quinze Louisons et autant d'Anne-Maries, choisissez une belle place au soleil. Mettez quatre gars deci, quatre gars delà, et dites-leur de se prendre la main deux par deux.

Y êtes-vous ? Bien ! Couchez Gabillou à plat-ventre sur les bras tendus des quatre gars normands, Marcou sur les bras des quatre gars bretons.

Tête-à-tête, digue diguedou ! les yeux dans les yeux !

Donnez le bâton. Au bout du bâton, la main gauche de Gabillou, puis la main droite de Marcou, puis la main droite de Gabillou, et à l'autre bout du bâton la main gauche de Marcou.

En tout, quatre épaules de mouton.

Maintenant, dites à Jean-Pierre d'empoigner la jambe gauche de Marcou ; Petit-Louis va empoigner la jambe droite. Simon et Morissot rendront le même service aux deux jambes de Gabillou. Voilà qui est bien ! Pour que cela aille mieux, attelez cinq gars aux corps de Jean-Pierre, cinq gars au corps de Petit-Louis, cinq gars à Simon, cinq gars à Morissot.

Et hue ! hue ! hue donc ! Tirez la grenouille ! tirez ! haïdur ! haïte ! hardi ! hue ! Jean-Pierre ! hue ! Morissot !

Si cela ne suffit pas, appelez les passants, prenez les

marmailles et les bonnes gens, les filles, les métayères, tout le monde! Attelez du côté de Marcou; attelez du côté de Gabillou; attelez, on n'est jamais trop. Et hue! hue donc! Tirez la grenouille! haïte!

Quant à être sur un lit de roses, Gabillou et Marcou, non. Leurs muscles crient, leurs tempes battent. Ils sont un peu dans la position des gens qu'on écartèle.

Mais c'est le plaisir! Ils tiennent les vrais amis!

Un peu de bonne volonté! Attelez! attelez! Qui pour les Normands? qui pour les Bretons? Ils tiennent encore!

Et voyons si le mot va bien à la chose? Marcou et Gabillou tirés, grandis, amincis comme la courroie qui va rompre, ne ressemblent-ils pas à deux pauvres grenouilles entre les mains d'enfants bourreaux?

Puisqu'on vous dit que c'est le plaisir! Ils tiennent toujours!

Gabillou pour la Normandie! Marcou pour la Bretagne!

Les voilà cinquante sur Gabillou et cinquante sur Marcou. On nourrit l'espoir légitime que l'un des deux au moins sera disloqué; peut-être tous les deux. Tirez la grenouille! haïdur!

Un silence s'est fait, coupé par des clameurs brèves et pleines d'émotion.

Le pont fourmille. A chaque instant de nouveaux tourmenteurs viennent augmenter le nombre des bourreaux de Marcou et des bourreaux de Gabillou. Marcou est bleu; Gabillou violet. Mais les héros qu'ils sont, leur bouche ne s'ouvre que pour crier :

— D'autres! d'autres! Encore! encore! hue donc!

Et d'autres viennent, la queue s'allonge. On parlera de cette joûte sous le chaume bien longtemps, et le pâtre, dans cinquante ans, ne connaîtra pas d'autre grenouille!

Mais la lutte ne finira pas de sitôt. Gabillou et Marcou se connaissent. Laissons leurs efforts se lasser, risquons une promenade au travers de la foule, et descendons sur la rive droite du Couesnon.

Il y avait en sortant du pont une grande vieille toile rouée, tendue entre deux mâts, representant le mémoable enlèvement des Sabines. Un homme grave et fier, ui connaissait l'histoire ancienne imparfaitement, exliquait les détails de cette importante composition. ivant de l'écouter, souvenez-vous que nous sommes en formandie.

— Ce qui prouve bien, disait-il que les Bretons sont es Anglais manqués, c'est que leur premier roi, Meroh[1] le Barbu, vint d'Angleterre sur des pataches, par aint-Paul de Léon, port de mer. A bas les Breons!

— A bas les Bretons! répéta une portion de la foule.

— Pouille! pouille! cria le reste! Un Breton pour rois Normands!

— Voilà ledit roi Merdoh à la tête de sa clique, reprenait l'homme fier en drapant ses guenilles pailletées et n montrant Romulus, remarquez, si vous voulez, la arbe qui le fit surnommer le Barbu. Elle ressemble à ne queue de vache noire. Ayant donc tué toutes les emmes du pays, jusqu'à la dernière, dont vous voyez es tombeaux à droite, dans le lointain, ses soldats se rouvèrent sans épouses. Alors le roi Merdoh fit publier u'il donnerait un bœuf à qui apporterait une femme. Iais les bœufs du roi Merdoh étaient galeux comme tout e qui vient de Bretagne. (Applaudissements.) Personne 'en voulut. (Pouille! pouille!) Le roi Merdoh fit publier qu'il paierait chaque femme dix écus d'or. Mais 'or de la Bretagne ne vaut pas le plomb des autres pays. 'ersonne n'en voulut. A bas les Bretons!

Que fit le roi Merdoh! Regardez! le voilà sur le rivage, qui envoie son cousin Morpech, l'homme au casue, là-bas, au roi des Anglais, qui se nommait Tatius, ar son nom est écrit sur sa rondache : c'était la couume du pays.

Morpech alla audit Tatius et lui raconta le cas du roi

[1] Conan Meriadech, fondateur de la monarchie bretonne.

Merdoh. Les Anglais ont toujours des femmes à revendre, avec des cheveux rouges et de grands pieds, comme il appert par ces portraits que vous voyez au bas de la toile.

L'homme fier montrait, du bout de sa baguette, trois cigognes qui occupaient le devant du tableau et qui représentaient au moins en échantillon, les demoiselles anglaises de ces temps reculés.

— Les Anglais ayant toujours des jeunes personnes à revendre, reprit-il, Tatius en choisit quinze mille nobles et quarante-cinq mille de roture, ce qui faisait en tout soixante mille anglaises rousses et maigres dont il était bien aise de se débarrasser.

— Elles sont toutes là ! ajouta l'homme fier en montrant sa baraque. On les arrima à fond de cale sur six cents vaisseaux. Mais une effroyable tempête, qui se trouve figurée là, dans le coin à droite, porta les six cents vaisseaux sur la pointe de Pen-March, où sont les hommes-loups et la vache enragée. Les personnes qui voudront voir l'horrible traitement infligé aux soixante-mille anglaises à marier par les sauvages de la côte n'ont qu'à se dépêcher d'entrer. Les sauvages sont vivants, les anglaises sont naturelles, et on les égorge devant tout le monde, moyennant le quart d'un denier nantais : les Bretons payent demi-place pour rester dehors.

VII

OU L'ON CONTINUE A TIRER LA GRENOUILLE

Une partie de la foule, séduite par cet éloquent discours, s'engouffra sous la toile. On lui montra des serpents de carton et un lapin qui jouait de la clarinette.

— Or çà ! criait de l'autre côté du pont un barde de Quimper-Corentin, vous savez bien que les Normands cagneux viennent tous de Rollon, qui avait une tête d'âne. Voyez plutôt sa ressemblance sur mon tableau! Il avait une fille nommée Virago, qui ne trouvait pas de mari et vivait en honnête Normande. A bas les Normands! Levez la tête et regardez au nord; vous voyez bien la mer? Eh bien! là-bas, entre Carolles et Cancale à l'endroit où est la mer, il y avait autrefois une grande et riche cité qu'on appelait Hélion; elle était défendue par des digues contre la colère de l'Océan [1]. Les clés de la digue ne quittaient jamais le chevet de Rollon Tête-d'Ane, qui les mettait sous son oreiller. Voici ce qui advint, mes amis; écoutez et vous en saurez aussi long que moi. On était en guerre. Le chef des ennemis était un jeune duc qui rencontra Virago à la promenade. Elle lu dit :

— Voulez-vous qu'on s'épouse, nous deux! venez me rendre visite en mon palais.

Elle n'avait plus qu'un œil et que trois dents, mais le jeune duc était rusé.

— Par où entrer? demanda-t-il; la ville est fermée de murailles plus hautes que des montagnes.

La Normande répondit :

— Mon cher fiancé, la digue a des portes, lesquelles communiquent à des canaux qui entrent dans la ville. Quand la mer sera basse, ouvrez les portes et n'oubliez pas de les refermer.

— Avec quoi ouvrirai-je les portes de la digue? demanda encore le duc.

— Avec les clés que je vous irai quérir au chevet de mon père.

Les Normands trahissent comme les autres respirent : ils trahissent leur père, leur mère et notre Seigneur Dieu, A bas les Normands!

[1] C'est la légende travestie de la ville d'Is, du roi Grallon et de sa fille Ahès.

— A bas les Normands! répéta de tout cœur la foule bretonne.

— Voici là-bas, reprit le barde de Quimper en montrant son tableau déchiré, voici le vieux Rollon Tète-d'Ane qui dort après boire, et sa fille qui vient lui dérober les clés de la digue. Vous voyez donc bien, mes amis, que ce que je vous dis est la vérité. Quand elle eût volé les clés, la Normande les jeta par-dessus la muraille au duc ennemi qui se garda bien d'entrer, crainte d'être obligé de l'épouser, mais il ouvrit les portes à la mer, et ce fut la mer qui entra, la grande mer. Par quoi la cité d'Hélion est maintenant une ville noyée, dont les matelots aperçoivent encore les clochers à cent brasses sous l'eau par le temps calme.

Ceux qui voudront voir Rollon Tète-d'Ane et sa fille se noyer en blasphémant comme des païens n'ont qu'à entrer. La mer est faite avec de la véritable eau salée, et tous les habitants de la ville, au nombre de quatre-vingt mille huit cents, sont submergés pour tout de bon, excepté un qui dit la bonne aventure.

On entrait au son du tambour et de la crécelle, pour voir un autre lapin qui jouait de la clarinette et d'autres serpents de carton.

Plus loin, un poète chantait les miracles de Merlin.

Plus loin encore, un joueur de harpe disait la mystérieuse et charmante histoire du lac de Landelorn, où la fée Mor-Gane livrait ses trésors à tout venant, depuis le premier jusqu'au dernier coup de midi.

Mais il faut bien que partout il y ait un succès qui dépasse tous les autres succès, une chose en vogue! La chose en vogue à l'assemblée de Pontorson, c'était l'Ogre des Iles, l'*Homme de Fer*.

Une baraque neuve était là avec un tableau tout brillant qui n'avait encore souffert ni du soleil ni de la pluie et qui portait pour légende : l'*Ogre des Iles dans son palais ténébreux*.

On y voyait le comte Otto, nu jusqu'à la ceinture et

pourvu d'une barbe bleue gigantesque. Ce méchant homme tenait un enfant dans chaque main. L'artiste n'avait laissé qu'une jambe à l'enfant de la main droite. L'autre jambe était déjà dans l'estomac de l'Ogre.

Les dents du comte Otto étaient longues et crochues. Il avait des griffes au bout des doigts. A travers sa poitrine ouverte, on voyait son cœur, où le diable était assis commodément.

Le comte Otto marchait sur un sol jonché d'or et de perles. Derrière lui, une troupe de nymphes exécutait des danses antiques. A gauche, une cage de fer contenait les malheureux petits enfants qu'on engraissait pour les hideux repas du monstre.

Autour de ce tableau, une foule immense et impatiente se massait. Il y avait trois grandes heures qu'elle était là, cette foule, grossie incessamment par de nouvelles recrues. Ceux qui arrivaient essayaient d'approcher et poussaient; ceux qui tenaient la place contre-poussaient pour défendre leur position acquise. Chose étrange et qui ne contribuait pas peu à aiguillonner la curiosité générale, depuis le matin ce radieux tableau étalait au soleil ses promesses et ses menaces sans qu'aucun orateur fut venu faire l'explication d'usage. La galerie, soutenue par des tréteaux où le pître vient d'ordinaire essayer les *bagatelles de la porte*, restait déserte. La baraque était close.

De toutes parts, les autres propriétaires de *curiosités* luttaient d'efforts ardents pour attirer la pratique. Ici, rien.

Et pourtant on savait à l'avance que le spectacle devait être superbe. L'acteur chargé du rôle de l'Ogre des Iles était un *Jersiâs* [1] de six pieds de haut. Le rôle de l'enfant mangé devait être rempli au contraire par le fameux nain Fier-à-Bras l'Araignoire, loué à raison de deux deniers rennais par représentation.

Pourquoi donc cette porte restait-elle fermée? Les

[1] Jerseyen. — Jerseyais.

Bretons sont patients, c'est vrai, mais un jour de fête n'a que douze heures et chacun dans la foule s'irritait du temps perdu. Les murmures naissaient, puis s'enflaient, puis se faisaient clameurs. Les Bretons sont patients, mais ils ont mauvaise tête. On parla bientôt de mettre le tableau en pièces et de démolir la cabane. Ce projet ayant tout d'abord rencontré d'honorables sympathies, on monta sur les tréteaux et l'on cria à travers la toile :

— Rémy, bonhomme Rémy ! si tu n'ouvres pas, ta baraque va y passer !

Point de réponse. Rémy faisait la sourde oreille.

Les gars donnèrent du pied contre les poteaux de la baraque. Quand les poteaux commencèrent à branler, le bonhomme Rémy, vêtu de papier argenté, sortit la terreur sur le visage. A sa droite parut le Jersiâs, grand homme louche, saoûl et idiot,à sa gauche le nain Fier-à-Bras.

— Pitié, mes jolis enfants ! s'écria le vieux Rémy ; vous ne savez pas tout le malheur que j'ai !

— Quel malheur as-tu, bonhomme Rémy ?

— Las ! las ! mes jolis enfants, je suis ruiné d'honneur et de finances !

L'émotion lui coupa la parole. L'assemblée lui fit hommage de plusieurs douzaines de trognons de pommes pour marquer la part qu'elle prenait à sa peine.

Fier-à-Bras, indigné, s'assit dans la main du Jersiâs, et, du haut de cette tribune, il parla comme suit :

— Manants,écoutez un gentilhomme ! (Tonnerre d'applaudissements.) Ce bêta que voilà (il parlait du Jersiâs) ne demande pas mieux que de me manger, et moi je veux bien que le bêta me mange, mais tout cru... je n'ai pas de vocation pour le métier de gentilhomme rôti.

— Que veut-il dire ? se demandait-on dans la foule.

— Je veux dire, manants, répondit Fier-à-Bras, que ce triple mécréant de comte Otto a des hommes d'armes qui ne plaisantent pas.

— Et que nous fait cela? sire Araignoire?

— Cela fait, manants, que si nous représentons devant vous le mystère de l'*Ogre des Iles dans son palais ténébreux*, le comte Otto mettra le feu à notre théâtre. Il l'a promis.

Pensez-vous qu'on ait trouvé depuis lors, des titres de mélodrames beaucoup plus alléchants que celui-là! La cohue qui avait l'eau à la bouche depuis le matin cria d'une seule voix en trépignant dans la poussière :

— Nous voulons voir cela! nous voulons voir cela!

Le nain agita sa main avec dignité pour rétablir le silence. Puis il étendit ses doigts vers la rive normande. La foule, qui suivait chacun de ses gestes, tourna les yeux de ce côté. Tout le monde put voir, dans un nuage de poudre, le long des bords du Couesnon, une troupe de cavaliers dont les armes étincelaient au soleil. Ils marchaient sous une bannière rouge, pailletée d'argent.

Des murmures se croisèrent, des murmures d'étonnement et d'effroi :

— Le comte Otto! l'Homme de Fer! l'Ogre des Iles!

VIII

OU L'ON ACHÈVE DE TIRER LA GRENOUILLE

Notre pauvre histoire se débrouillera comme elle pourra au milieu de cette foule. Si le lecteur trouve qu'elle ne se débrouille pas beaucoup, nous lui ferons observer avec calme que nos personnages sont noyés

dans la cohue, qu'ils se cherchent et ne se trouvent pas, que les uns regardent les faiseurs de tours, tandis que les autres, amis de la fricassée, entourent la poêle frémissante, que d'autres tirent la grenouille, que d'autres encore essaient de marcher sur le mât horizontal et tremblant, qu'on a frotté de savon de bout en bout.

Le frère Bruno, soyez-en certains, raconte à quelqu'un quelque bonne aventure. Jeannin, le malheureux, se casse la tête à rêver politique. Un si brave homme! Dame Josèphe cause avec Mme Reine, qui surveille Jeannine, qui pense à Aubry, qui essaie d'écouter Berthe, qui ne sait plus ce qu'elle dit. Javotte regarde Marcou, lequel est aux trois quarts écartelé. Bonne poigne! Ferragus et dame Loïse gambadent dans les grands jardins du Dayron. La vieille suivante de la douairière, son vieil écuyer et son vieux faucon dorment dans trois coins.

Bref, chacun est à son affaire.

La vue de la bannière rouge pailletée d'argent rabattit tout d'abord le caquet de la foule qui entourait la baraque fermée du bonhomme Rémy. La bannière était trop loin encore pour qu'il fût possible de distinguer la devise et les armoiries, mais personne n'avait tenté d'émettre un doute.

C'étaient bien les gens des îles.

Le bonhomme Rémy dut croire un instant qu'on allait le laisser en repos et qu'il en serait quitte pour la perte de sa recette; mais la troupe d'hommes d'armes, après avoir caracolé un instant dans la plaine, tourna un coude de la rivière et disparut dans la direction des grèves.

Tout aussitôt la foule de retrouver courage.

— Et que nous fait l'Homme de Fer? demanda-t-on.

— Un mécréant va-t-il empêcher des chrétiens de se divertir?

— Oh! vrai Dieu! le païen ne nous fait pas peur!

— Allons, Rémy, bonhomme Rémy, ouvre ta cahute, ou gare à toi!

Le bonhomme Rémy eut beau larmoyer, le Jersiâs eut beau agiter sa massue en roulant des yeux épouvantables. Fier-à-Bras eût beau se retrancher dans sa dignité de gentilhomme, il fallut obéir.

La foule se rua sur la galerie et entra de force.

— Or ça, manants, dit le nain, nous défendrez-vous, au moins, si l'on nous attaque?

Une belliqueuse clameur lui répondit affirmativement, et la représentation commença. Ceux qui ne purent trouver place se replièrent du côté du pont et augmentèrent l'énorme masse d'amateurs, entassée autour de la grenouille.

On tirait toujours : Gabillou pour les Normands, Marcou pour les Bretons.

Et c'était chose terrible à voir. Les deux attelages s'étaient allongés : ils débordaient du pont dans la plaine.

Marcou et Gabillou, le visage en feu, les veines gonflées, les yeux hors de la tête, n'essayaient plus de cacher leur torture, mais ils ne lâchaient pas prise.

Les deux premiers tenants de Marcou étaient Pélo le bouvier et Mathelin le pasteur des gorets : tous deux du Roz. Ils supportaient juste la moitié de la traction qui pesait sur le pauvre corps du page. Et cette traction, ainsi dédoublée, leur arrachait à chaque instant des cris de douleur.

Marcou, lui, ne criait pas. Il est vrai que Javotte criait mi Jésus pour lui, pour Gabillou et pour toute l'assistance. Mais aussi l'enthousiasme était au comble parmi les amateurs. De mémoire d'homme on n'avait jamais vu une grenouille si belle!

Les ménagères parlaient déjà de Josille Bénou, du bourg de la Rive, qui avait éte frappé de mort subite en défendant la grenouille à cette même place, et de Julien Reynier, qui avait laissé ses deux bras après la barre, de telle sorte, disaient les ménagères, qu'il rapporta un tronc sanglant à sa pauvre femme qui l'attendait au logis.

— Et faites donc les blés noirs sans bras, ma Jeannette!

— Et vannez donc les orges, la Suzon!

— Ah! les hommes! dire qu'ils sont tous les mêmes!

— Tous les mêmes! jamais ils ne pensent aux pauvres femmes!

C'était pourtant Josille Bénou qui était mort et Julien Reynier qui avait perdu ses deux bras; mais les ménagères plaignaient les pauvres femmes.

— Oh là là! cria la petite Jouanne, voilà Gabillou qui tire la langue, pas moins! La vilaine langue qu'il a, et qu'il la tire longue, mon Dieu donc!

— Hardi, Gabillou! clamèrent les Normands une fois encore.

C'était la fin. Gabillou et Marcou étaient littéralement prêts à rendre l'âme. Les deux attelages firent un suprême effort; le sang partit sous les poignets crispés de Gabillou.

— Tu n'es qu'un failli merle! dit Marcou d'une voix hâletante; ton sang ne tient pas dans ta peau!

— Tirez, hâlez! haïdur? hie donc! haïte!

La tête de Gabillou tomba sur ses bras tendus.

Le blanc de ses yeux était pourpre.

En ce moment, Berthe de Maurever, Mme Reine et Jeannine se montrèrent sur la terrasse du Dayron.

— Bretagne! Bretagne! cria Marcou épuisé.

— Tiens! tiens! dit un manant dans la foule, voilà la belle Maurever que l'homme de Fer a juré qu'elle serait sa femme!

La tête de Marcou se releva. Il chercha des yeux le parleur.

— Après! répliqua un Normand, ce n'est qu'une Bretonne... l'Homme à la barbe bleue en a épousé de plus nobles et de plus belles!

— Tu en as menti, toi! râla Marcou furieux.

Par une secousse désespérée, il arracha la barre des mains de Gabillou. Les deux camps rivaux, comme cela arrive invariablement, saisis à l'improviste par le contrecoup, tombèrent pêle-mêle dans la poussière.

Marcou seul se dressa sur ses pieds. Un démon ! Il brandit la lourde barre qui s'échappa de sa main en sifflant, et alla fracasser le crâne du Normand qui avait dit : l'*Homme à la barbe bleue en a épousé de plus nobles et de plus belles.*

Partie nulle! grenouille manquée! il faut en effet tenir la barre à la main jusqu'à ce que les deux camps se soient relevés. C'est la règle. La raison? Les règles se moquent toutes de la raison. Elles n'ont pas tort. On emporta le Normand à la tête cassée, on emporta Gabillou qui était sans connaissance. Marcou alla boire ; et l'on recommença une nouvelle grenouille.

Haïdur!

La plaine, cependant, des deux côtés du Couesnon, s'emplissait de cavaliers. C'était l'heure de la fête noble. Français et Bretons venaient étaler leurs belles armures aux rayons du soleil couchant. Autre façon de lutter.

Entre voisins on ne fait que cela.

Parmi les cavalcades qui manœuvraient à droite et à gauche de la rivière, trois surtout étaient fort remarquables. Deux sur la rive droite : en Normandie ; une sur la rive gauche : en Bretagne.

La première se composait de chevaliers français. Par tous pays, elle eût été illustre et brillante. Les noms y resplendissaient bien plus encore que les armures.

C'étaient, du reste, presque tous les nouveaux titulaires de l'ordre de Saint-Michel : le duc de Guyenne, le duc de Bourbon, le connétable de France, comte de Saint-Paul ; Sancerre, Beaumont ; Châtillon, Estouteville, Lohéac et Chabannes ; le sire de Bourbon, amiral de France ; Dammartin, Comminges, Crussol, Bouillon, la Trémoille, et d'autres.

La seconde cavalcade était formée, disait-on, des hommes d'armes des îles Chaussey. C'était elle qui portait cette bannière écarlate pailletée d'argent dont la seule vue avait effrayé les pratiques du bonhomme Rémy, la bannière du comte Otto Béringhem.

La troisième le disputait assurément à la première,

car les chevaliers de Bretagne valaient bien les chevaliers de France.

Noble et fière contrée qui n'a plus de nom que dans l'histoire ! Terre royale et ducale qui fut conquise par les tabellions de cour et les recors d'antichambre, parce que la lance s'était brisée, parce que l'épée s'était tordue en touchant sa cuirasse de fer ! Pays des saints, des poètes, des soldats ! Patrie du dévouement héroïque et de la sacrée fidélité ! Ils étaient là, autour de l'écusson d'hermine, Clisson, Rohan, Dreux, Coulaine, Plœuc, Coëtlogon, Châteaubriant, Tanneguy du Chastel, Rieux, Porhoët et Dunois vieillard qui avait trouvé un asile à la cour de François II. Ils étaient là, Montauban, Coëtivy, Guébriant, Saint-Luc, Penthièvre et Beaumanoir ; Avaugour et Vertus, les fils des ducs ; Blois et Laval, les cousins du roi ; Montbourcher, Malestroit, Matignon, Léon, Rochefort.

Les deux troupes n'étaient guère séparées que par le canal large et plat qui pourrait contenir un grand fleuve, mais où le Couesnon a grand'peine à couvrir les cailloux de son lit. Elles semblaient s'observer et se défier.

Jeannin, toujours seul, appuyé contre le parapet du pont, les suivait de l'œil, enfoncé qu'il restait dans sa méditation laborieuse. Il regardait tantôt les chevaliers des fleurs de lis, tantôt les chevaliers de l'hermine, et une pensée voulait se faire jour dans son esprit.

Comme elle allait naître, enfin, cette pensée, une rude main s'appesantit sur son épaule, et la voix du frère Bruno, qui n'avait pas parlé depuis une grande minute, s'éleva toute joyeuse.

— A la bonne heure ! disait l'excellent frère, je te trouve à la fin des fins, petit Jeannin, mon ami ! Ce n'est pas malheureux ! Je croyais que j'allais faire le pied de grue aussi longtemps que l'écuyer Robin de la Ville-Gille, lequel chercha sa fiancée trois heures durant pour aller à l'église et finit par trouver l'archer Bellebon, en trente-neuf ou trente-huit plutôt... mais c'était sûrement

ıvant l'an quarante... Et l'archer Bellebon n'en eut pas neilleure chance, car il fut marié et enterré dans l'an-ıée.

— Eh bien! s'écria le frère en voyant Jeannin tressail-ir comme un homme qu'on éveille, te voila tout ébaubi, mon fils! Tu regardes l'eau couler, ma parole!... Et je me souviens qu'ici, à la même place, je rencontrai un soir Baudran de Pacé, auprès de Rennes, qui regardait aussi l'eau couler. Je lui dis : « Baudran, mon ami... »

— Combien de temps le roi doit-il rester encore au Mont? demanda Jeannin brusquement.

— Ah! ah! fit Bruno, te voilà qui m'interromps comme tout le monde, petit Jeannin! J'ai vu le temps où l'on n'appelait point cela une politesse... Le roi? Eh! tu as donc des affaires avec le roi, toi? Tiens! regarde, si tu as de bons yeux... et je crois que tu as de bons yeux, oui!... Le voilà qui chevauche au milieu de ses barons, là-bas!

— J'avais bien cru le reconnaître! pensa tout haut Jeannin.

— Quant à savoir le temps qu'il restera chez nous, ma foi, non. Mais je parie que je vais t'apprendre les nouvelles. Parmi ces autres chevaliers qui sont là sur la terre bretonne, vois-tu un casque sans panache, à visière baissée?

— Oui.

— C'est le duc François.

Jeannin tressaillit une seconde fois, et ce mouvement répondait aux pensées qui l'absorbaient naguère. Il se fit de la main un abat-jour et regarda attentivement.

— Sur ma foi! dit-il, je crois que vous avez raison! C'est le duc! Il ne devait pourtant venir qu'après-demain en sa ville de Dol!

Il baissa la voix et ajouta en se parlant à lui-même :

— Ce hasard qui avance son voyage est-il un avertissement du ciel?

— De quoi? fit Bruno; si tu parles entre tes dents, petit Jeannin, je ne t'entendrai pas, car je commence à durcir des oreilles... la gauche surtout, pour un coup de

masse d'armes que j'y reçus en l'an quarante au siége de Cesson-sur-Vilaine.

— Le duc ici, pensait Jeannin; le roi là : un filet d'eau entre deux!

— Mais, Dieu merci! reprit Bruno, ce n'est pas pour bavarder à l'aventure que je te cherchais, petit Jeannin. Dis-moi bien vite ce qui est advenu de ton entretien avec mon compère Gillot de Tours en Touraine, un brave homme! et qui a du crédit, car il lui a suffi d'un mot pour me faire donner la place de frère-portier, que je désirais, à cause de mes jambes qui ne veulent plus monter.

— Ah! dit Jeannin qui le regarda en face, vous êtes portier du monastère, à présent, mon frère?

— Depuis huit jours... Et figure-toi que pendant tout ce temps-là, je n'ai pas pu mettre la main sur mon compère Gillot, pour le remercier de ses bons offices.

— Connaissez-vous le roi? demanda Jeannin.

Bruno baissa l'oreille. Il lui en coûtait gros d'avouer qu'il ne connaissait pas le roi de France.

— Ecoute, petit Jeannin, dit-il, je connais tout le monde, on sait bien cela. Mais le roi... c'est comme un guignon! je ne l'ai jamais aperçu.

Il se rapprocha et prit l'homme d'armes par le bras.

— Voyons! voyons! continua-t-il; va-t-on faire des mystères avec le vieux Bruno? Le mariage avance-t-il?

— Quel mariage?

— Bon! bon! c'est une affaire d'Etat, je le sais bien, puisque c'est moi qui t'ai envoyé le compère Gillot. Je suis au fait : tu peux tout me dire.

— Mais, je veux mourir!... commença Jeannin.

— Nous mourrons tous, mon ami; ne blasphème pas! Je parle du mariage du dauphin Charles avec Mme Anne de Bretagne.

Jeannin tombait de son haut. Il n'avait jamais entendu parler de ce prince ni de cette princesse.

— A l'occasion de quoi, acheva Bruno, tu seras fait chevalier, mon fillot! C'est moi qui t'aurai valu cela... Et tu t'en souviendras, car tu es un digne cœur!

— Mon frère Bruno, dit Jeannin, je crois que ce Gillot, de Tours en Touraine, s'est cruellement moqué de vous.

— Hein? moqué de moi! Est-ce qu'on ne marie pas le dauphin Charles avec Mme Anne, fille du duc François?

— On verra cela dans vingt ans, si madame la reine accouche d'un garçon et la duchesse de Bretagne d'une fille, cette présente année, mon frère.

— *Miserere!* petit Jeannin, s'écria Bruno, si je pouvais penser que ce vilain râpé de Pierre Gillot...

— Chut! fit l'homme d'armes; c'est moi qui vous vengerai, mon frère. Le Pierre Gillot est un personnage. Dites-moi, êtes-vous toujours bon compagnon avec Guy Legriel, premier sergent des archers de Saint-Michel?

— Nous sommes les deux doigts de la main!

Jeannin jeta un regard vers la terrasse de l'hôtel du Dayron.

— Eh bien! mon frère Bruno, dit-il, je suis forcé de retourner présentement vers madame Reine, qui m'attend. Revenez ici à dix heures de nuit, nous causerons.

— Dix heures! y penses-tu? Est-ce que tu ne peux pas m'apprendre tout de suite?...

— Ce soir, ce soir!

Jeannin salua du geste et se dirigea vers le portail du Dayron.

Son front s'était éclairci. Une idée qu'il jugeait merveilleuse avait surgi dans son cerveau.

Bruno se disait :

— Le fait est que le dauphin Charles et Mme Anne de Bretagne sont encore bien jeunes... mais en l'an vingt-huit, à Martigné-Fer-Chaud, Joël Douarain et Charlot de la Coustre, qui étaient compagnons, se jurèrent le jour de leurs noces de marier leurs enfants, et j'ai vu ces

épousailles-là au mois d'août de l'an quarante-six : le fils de Joël, la fille de Charlot ; un joli couple. Attendons : quand on vit, on voit.

A l'hôtel du Dayron, la terrasse regorgeait de nobles dames et de seigneurs. On s'y occupait beaucoup aussi des trois cavalcades. Berthe de Maurever et Jeannine s'étaient rapprochées. Elles suivaient de l'œil avec une curiosité inquiète,la troupe des gens de Chaussey qui remontait en ce moment le cours du Couesnon et s'avançait vers la terrasse.

En un certain moment, le vent déroula les plis de la bannière écarlate, pailletée d'argent. Le soleil couchant faisait briller les lettres de la devise.

On put lire ces quatre mots qui semblaient écrits en caractères de feu :

A LA PLUS BELLE!

Berthe et Jeannine échangèrent un rapide regard.

Ce regard fut intercepté par un beau jeune homme au visage pâle et fier, qui s'accoudait au balcon de la terrasse et qui fixait depuis longtemps sur les deux jeunes filles ses yeux noirs, ardents et hardis.

Il eut un étrange sourire.

IX

MESSIRE OLIVIER

Le beau jeune homme, appuyé contre la galerie de la terrasse, avait nom le baron d'Harmoy.

Il faut que le lecteur nous pardonne de lui présenter si

tard un si important personnage. Notre récit, jusqu'à présent, manque, à proprement parler, de héros, car messire Aubry, Jeannin et Fier-à-Bras l'Araignoire ne sont pas des héros de roman. Peut-être ce brun et pâle Olivier, à défaut d'autre, nous servira-t-il de héros.

Il paraissait avoir vingt-cinq ans, tout au plus, bien qu'en l'examinant de près, on découvrit sur son visage quelques plis précoces et des traces de fatigue. Il était grand et portait avec une merveilleuse grâce sa riche livrée de chevalier.

Le dessin de sa figure offrait tout l'opposé du type breton. Les pommettes s'effaçaient pour laisser l'angle frontal saillir hardiment, selon le modèle germanique; le nez était droit et fin ; le menton se relevait en bosse, donnant à cette physionomie un peu molle une force soudaine et une expression de volonté résolue. Sa bouche et ses yeux se chargeaient d'adoucir ce que le bas de son visage pouvait avoir de trop rude. Sa bouche souriait comme la plus jolie bouche de femme. Ses yeux noirs, au regard ardent et profond, rêvaient, et donnaient, hélas! à rêver.

Il portait la barbe découpée à la manière des gens de l'est,et ses cheveux d'un noir de jais,tombaient en boucles sur son front. C'était déjà faire preuve d'esprit que d'éviter ces deux lourdes, roides et sottes masses de cheveux roux que les peintres collent à la joue de tous les malheureux qui vivaient en ce temps-là : les peintres de la couleur locale.

Messire Olivier avait, en conscience, bien d'autres mérites! Il tenait la lance à miracle; il était à cheval comme un dieu. Pour tout dire en un mot, les charmantes et nobles dames qui abondaient à l'hôtel du Dayron n'avaient de regards que pour messire Olivier, baron d'Harmoy.

Or, les dames ne se trompent point. Celui qu'elles daignent remarquer est assurément remarquable. Il faut avoir cela pour dit.

D'où venait-il, cependant, ce beau chevalier? On ne savait trop. Le quinzième siècle n'était pas, à beaucoup près, si curieux que les siècles suivants. A une bonne épée on ne demandait guère : D'où sors-tu? Il n'y avait point d'intendants royaux pour éplucher les quartiers de noblesse, et d'Hosier était à naître.

Il est possible, d'ailleurs, que le baron d'Harmoy n'eût pas admis volontiers le droit d'indiscrétion. Il était gentilhomme; il se mêlait à la cour du roi de France. Le motif de son séjour à Avranches, où il demeurait, était sans nul doute sa dévotion à l'archange saint Michel.

Nous disons qu'il demeurait à Avranches. Il y avait, en effet, sous le château, un magnifique hôtel loué par lui et très-richement équipé. Mais les fenêtres en étaient ordinairement closes. Le baron d'Harmoy allait, venait. Personne n'aurait su dire au juste ce qu'il faisait ou ne faisait point.

Nous n'affirmerions pas que ce grain de mystère ne fût pas pour un peu dans la vogue dont il jouissait.

Quoi qu'il en soit, cette vogue était complète. Tous les hommes étaient à sa suite; toutes les dames se disputaient son sourire.

Madame Reine se disait, à le voir si parfait cavalier :

— Ah! si seulement mon fils Aubry savait ainsi se porter avec grâce et plaire à tous!

Et messire Aubry était un peu comme sa mère; il ne voyait point de plus brillant modèle à imiter que ce bel Olivier, baron d'Harmoy.

Vers cinq heures après midi, les mille jeux qui animaient la plaine, au-dessous de la terrasse du Dayron, firent trêve. En revanche, les cuisines foraines poussèrent leurs fourneaux avec violence. Des flots de vapeur noire et grasse s'élevèrent de toutes parts. C'était l'instant de la réfection. Les belles dames rassemblées sur la terrasse, n'ayant point de flacons de sels pour combattre l'effrayante odeur de marmite qui se répandit dans les

airs, furent obligées de lâcher pied et de se réfugier à l'intérieur des appartements.

On fit cercle. La collation fut servie.

Le baron d'Harmoy était resté seul sur la terrasse. Il songeait. Ses yeux demi-fermés noyaient leurs regards à l'horizon. Des paroles confuses venaient mourir sur ses lèvres, mais personne n'était là pour l'entendre murmurer.

— Berthe est plus belle ; Jeannine est plus jolie ; laquelle est la plus charmante?

Autour de la collation, l'entretien allait au hasard et revenait toujours à ces mystères impénétrables des îles Chaussey. La troupe de l'*Homme de Fer,* avec sa bannière étincelante et sa devise si heureusement trouvée selon les règles de la galanterie chevaleresque, occupait tous les esprits. Chacun disait ce qu'il savait sur l'Ogre des Iles. Les légendes les plus singulières se croisaient.

Le jour baissait. Le crépuscule qui tombait produisait sur l'auditoire son effet ordinaire et mettait dans les poitrines une émotion vague. A mesure que l'obscurité augmentait, le cercle se serrait ; les voix devenaient plus sourdes. On frissonnait déjà, ce qui est bien aussi un plaisir.

— Il y a quelqu'un ici, dit le seigneur du Dayron à demi-voix, quelqu'un qui en sait plus long que personne sur la retraite du comte Otto Béringhem.

— Qui donc? qui donc?

Berthe et Jeannine toutes seules parmi les dames ne formulèrent point cette question. Elles savaient peut-être de qui parlait le sire du Dayron.

Le sire du Dayron promena son regard autour de la salle. Au lieu de répondre, il dit :

— Où donc est messire Olivier?

Les dames n'avaient pas attendu cela pour s'apercevoir de son absence. On chercha des yeux, mais en vain.

— Est-ce que messire Olivier connaît le comte Otto! demandèrent plusieurs voix de femmes.

— On le dit, répliqua le seigneur du Dayron.

— On dit vrai, prononça une voix grave et douce qui fit sauter sur leurs siéges Berthe de Maurever et Jeannine.

Le baron d'Harmoy était entre elles deux. Chacun le regardait désormais avec une sorte d'effroi et le silence régnait dans la salle.

— On dit vrai, prononça une seconde fois messire Olivier qui parlait bas et avec lenteur ; je connais le comte Otto Béringhem.

Dame Josèphe de la Croix Mauduit recula son siége.

— Est-il possible ! fit-on à la ronde.

— Vous plaît-il, mesdames, de savoir comment je l'ai connu ? demanda le baron d'Harmoy.

— Certes, certes !

Le cercle entier frémissait de curiosité.

— Je vais donc vous le dire : C'était une nuit du printemps dernier ; je chevauchais tout seul dans les grèves, courbé sous cette tristesse des gens qui ont été trop tôt jusqu'au fond de la vie, et qui n'espèrent plus, parce qu'ils sont las de désirer. C'était grande marée. J'entendis la mer au lointain, elle venait ; mon cheval souffla et voulut fuir : je lui brisai les dents sous le mors. Il resta. J'attendis la mer. La mer vint, grande et sombre, comme je l'attendais. Je fus content. Je me sentais vivre, maintenant que j'étais si près de la mort...

— Je comprends cela ! s'écria Aubry.

— Pas moi ! pensa dame Josèphe.

Olivier poursuivit :

— Mon cheval se mit à la nage. Moi, je contemplais l'Océan sourd, uni comme une glace, sans vagues, sans écume, et je pensais à tous les trépassés qui dorment sous cet immense linceul.

On ne meurt qu'une fois, dit-on. Moi, j'ai vingt-cinq ans, et je sais déjà comment on meurt par l'eau, par le fer et par le feu.

J'ai été poignardé ; j'ai été incendié ; j'ai été noyé.

Il fit un silence et l'on entendit le bruit des respirations pressées. A droite et à gauche, Jeannine et Berthe s'étaient éloignées de lui.

Aubry se sentait attiré invinciblement vers cet homme. Il se disait :

— Je serai son ami!

Madame Reine admirait aussi.C'est une chose curieuse que l'admiration arrachée aux gens trop sages par la folie! Madame Reine, avait bien un peu frayeur, mais, moins elle comprenait les excentricités de ce mystérieux personnage, plus elle était subjuguée.

Il n'y avait que la douairière de la Croix-Mauduit pour regarder le conteur avec froideur et défiance.

Dans tout le reste de la salle l'attention était vivement excitée. Parmi cette lumière sombre et vague que rendaient encore les grandes croisées ouvertes, la tête de messire Olivier apparaissait plus pâle et plus belle.

— Mais ce n'est pas de moi que je veux vous parler, reprit-il. La nuit était calme. Les nuages qui couvraient la lune en tamisaient les rayons et rendaient l'obscurité visible. Mon cheval s'épuisait. Nous étions au nord du mont Tombelène, à mille pas du rivage.

Tout à coup, et je crois rêver encore quand j'y songe, le silence se remplit de sons harmonieux. Des voix fraîches et douces, se mariaient aux accords voilés des luths. Moi,qui étais là pour mourir, je me demandai si ma dernière heure avait passé inaperçue et si j'avais franchi, sans le savoir, le seuil du monde inconnu. Les nuages glissaient au ciel, variant leurs bordures irisées.

La lune se montra dans un petit lac d'azur, et je vis, à cent pas de moi, une barque pavoisée qui nageait comme un cygne, sur l'eau tranquille. Mon cheval, qui n'avait plus de force, rendit un gémissement ; il se débattit ; la mer passa sur sa tête, puis sur la mienne...

Je m'éveillai dans cette barque pavoisée, dernier objet qui avait frappé mes regards. C'était la galère de plaisir du comte Otto Béringhem, seigneur des Iles. On

avait allumé des flambeaux. Tout autour de moi c'étaient de jeunes et charmants sourires...

Messire Olivier s'arrêta encore. Il passa la main sur son front où ses cheveux noirs ruisselaient. Sa voix vibra comme un chant, quand il poursuivit, sans prendre la peine de chercher une transition :

— Parmi les chênes énormes,derniers débris de la forêt druidique, anéantie par l'Océan, un palais s'élève blanc comme la neige. L'œil se fatigue à compter les innombrables colonnes qui soutiennent les arcades de ses portiques, et quand le soleil de midi, perçant le feuillage jaloux, vient jouer dans cette forêt de marbre, on croit aux enchantements des poètes.

Est-ce une relique des merveilles d'Hélion, la ville décédée?

Si vous voulez y aller voir, demandez aux matelots ce géant de granit, ce roc noir, dont le front sourcilleux apparaît, quand on passe au nord de Chaussey. Les matelots appelaient ce roc l'Homme de Fer bien avant la venue du comte Otto dans nos contrées. C'est là, au pied de ce roc dont la tête sévère ment, car sa base est enfouie dans les fleurs; c'est là que la barque pavoisée prit terre. Il n'est point au monde de lieu plus charmant. La mousse y est épaisse, le jour timide, l'air embaumé. Les flancs du rocher s'ouvrent à la cascade qui va chantant sur l'albâtre des cailloux, parmi les blanches anémones et les iris azurés. Le vent y souffle tout à tour tiède et frais, toujours parfumé comme l'haleine même d'Enta...

Enta, la beauté deux fois divine! Enta, la déesse des immortels caprices, à qui nos pères, les guerriers du Nord offraient le sang des colombes, Enta, brune après le crépuscule du soir, blonde au jour, dès que le soleil vient baiser ses cheveux...

En disant cela, messire Olivier regarda tour à tour Berthe et Jeannine. Puis il reprit :

Quand la lumière se voile, vers l'heure où nous sommes justement, quand souffle la brise tiède des nuits

d'été, la base du roc devient un autel. Je l'ai vu. Et j'ai vu les prêtresses de ce temple : Alma, la perle de Florence, Virgen, la topaze de Castille, Haydé, dont le front est de bronze ; toutes, elles viennent célébrer dans le sanctuaire mystique l'éternelle fête de la déesse Enta.

Messire Olivier reprit haleine. Dans la nuit qui était tout à fait venue, certains voyaient briller étrangement la prunelle de ses yeux. D'autres croyaient ouïr un conte de fée.

— Voire ! dit cependant dame Josèphe de la Croix-Mauduit ; ce qui se rapporte est donc vrai ? Et ce comte Otto Beringhem n'est pas un chrétien, puisque il entretient, sur son domaine, pareille idolâtrie ?

— Non, répliqua le baron sans hésitation ; ce n'est pas un chrétien.

— Alors, reprit la vieille douairière, pourquoi l'épée des chevaliers reste-t-elle au fourreau ?

— Parce que les chevaliers ont peur, répondit encore messire Olivier.

Il y eut un long murmure dans les ténèbres. Et pourtant pas une voix ne s'éleva pour crier à messire Olivier qu'il en avait menti. On savait bien que l'Homme de Fer était protégé par Satan.

— Et... demanda la douairière en hésitant un peu. Est-il beau cavalier, ce païen-là ?

— Les prêtresses, répliqua le baron d'Harmoy, qui composent le vivant collier de la déesse Enta, disent que jamais homme ne leva si haut un front mortel. Quant à moi, je n'ai point aperçu son visage. Son casque ne relève sa visière que devant la prière d'une dame... Mais qui sait ? d'ici à peu de jours, quelque noble demoiselle du pays breton ou du pays normand saura peut-être faire mieux que moi le portrait du comte Otto en revenant des Iles !

Cette fois une voix s'éleva pour protester, une douce voix qui ne tremblait pas.

— Les nobles demoiselles du pays breton, dit Berthe avec tant de calme que messire Olivier se mordit la lèvre

de dépit, ne reviennent pas de si loin que cela. Elles savent mourir en route, messire.

Madame Reine se leva et alla embrasser Berthe. Aubry ne bougea pas ; il avait dix-huit ans. C'est l'âge heureux et dangereux. Le mal, pour les yeux de dix-huit ans, brille comme ces miroirs avec lesquels on prend les alouettes. Aubry était peut-être du parti de la Déesse Inconnue contre sa mère, sa fiancée et Dieu.

Messire Olivier se tourna du côté de Berthe et salua courtoisement sans répondre.

— Voici maintenant, poursuivit-il, comment les bardes des Iles racontent l'histoire du comte Otto Béringhem :

X

TEUFELGAU

— Le père du comte Otto, continua messire Olivier, était le margrave Cornélius, qui fut brûlé pour fait de sorcellerie, vis-à-vis du portail de la cathédrale de Cologne. Le comte Otto n'avait pas encore quinze ans, quand il poignarda les trois juges qui avaient condamné son père. Le premier, qui était Karl Spurzheim, procurateur du prince-évêque, fut tué sur les degrés de la cathédrale de Liége ; le second, le chanoine Schwartz, tomba sur le calvaire de Mannheim ; le troisième, l'archiprêtre Heinrich de Heilbronn, fut mis à mort au pied de l'autel...

— Horreur ! horreur ! disait-on tout bas dans le salon.

Mais on écoutait.

Olivier, baron d'Harmoy, parlait d'une voix lente et roide.

— Je vous transmets, nobles dames, reprit-il, ce que chantent les trouvères des Iles : rien de plus, rien de moins. Leurs vers sont harmonieux et leurs harpes sonores. La ville d'Hélion, la cité mystérieuse qui obéit aux lois de l'Homme de Fer, ne veut point ouïr d'autre histoire... Quand le comte Otto eut tué les trois juges de son père, il envoya le cartel des proscrits à l'empereur d'Allemagne, et gagna les monts du Harz avec ses compagnons. Il y avait dans le Harz une jeune fille nommée Héléne; elle était belle; le comte la prit pour femme à la face des chevaliers. La nuit des noces, Hélène s'endormit auprès de l'Homme de Fer et ne s'éveilla plus. La nuit suivante, le comte Otto coiffa son casque et sortit de sa retraite tout seul. Il allait avoir seize ans.

Entre les deux plus hautes montagnes du Harz, le Hund et la Ziége, se creuse cette fente prodigieuse que les bûcherons appellent Teufelgau, la vallée du Diable.

Le comte Otto y vint, à minuit, avec une fiole et un livre. Il avait fiché son épée dans le tronc du dernier arbre de la forêt. Il ouvrit son livre : un voile sanglant cacha la lune.

Il versa sur la terre trois gouttes de la liqueur contenue dans la fiole : la terre trembla.

Le margrave Cornélius, son père, mort, passa devant lui sur un cheval dont les crins flamboyaient.

— Salut! mon seigneur, cria le comte, vous êtes vengé!

Puis il ajouta :

— Monseigneur, je vous prie, est-il un paradis et un enfer?

Le margrave était loin déjà; cependant le comte Otto l'entendit qui répondait.

— Il est un enfer!

— C'est bien, dit-il; alors Satan existe : je veux le voir.

Il appela Satan par trois fois dans la nuit silencieuse et profonde. Les tombes du cimetière d'Arau, qui est au versant de la montagne, rendirent des gémissements. Le vent plia les cimes des arbres, et la nue déchirée lança un tonnerre, mais Satan ne vint pas. Le comte se dit : « Satan a peur de moi. »

Il lacéra les pages de son livre et les foula aux pieds ; il brisa la fiole contre un quartier de roc et reprit son épée. A ce moment, la lune blanche reparut dans l'azur du ciel et le comte Otto vit, sous le dernier arbre de la forêt, une femme endormie. Elle était si belle que le comte Otto sentit fléchir ses genoux.

— Satan ne m'a pas répondu, pensa-t-il ; si je parlais à Dieu?...

Il est dans Harz une grotte bénie où saint Gunther a laissé ses os. Un ermite jeûnait et priait dans cette grotte, le cilice aux reins, la croix sur la poitrine. Il avait nom Rudolphe le Pieux et faisait des miracles. Le comte Otto se mit en selle et tourna la tête de son cheval vers la grotte de l'ermite.

Mais savez-vous? Satan a une fille. Quand Satan est absent et ne peut répondre aux conjurations des mortels, sa fille vient à sa place. Satan était quelque part, au-delà du Rhin, présidant un conciliabule de francs-juges, et faisant une pointe au poignard qui tue les rois dans l'ombre.

C'était la fille de Satan qui était couchée sous le dernier arbre de la forêt. Elle entendit peut-être que le comte Otto prononçait le nom de Dieu dans son cœur. D'un bond, elle se plaça au-devant du cheval, et jetant une guirlande de fleurs autour du cou de Béringhem, elle l'entraîna loin de l'ermitage.

Rudolphe le Pieux sonna sa cloche, sentant qu'il y avait une âme en peine aux alentours. Mais la fille Satan sauta en croupe derrière Otto et se mit à chanter. Otto n'entendit pas le son de la cloche. La fille de Satan lui donna une aiguille en métal rouge, cent fois plus précieux que l'or pur, puis elle le conduisit au plus profond

ı Teufelgau, à un endroit où il n'y avait ni un buis-
ɔn, ni une touffe de bruyère, ni un brin d'herbe. Les
mes des deux montagnes, le Hund et la Ziége dominent
lieu et surplombent de chaque côté, ne laissant voir
ı'une bande du ciel. Un trou rond, en forme de puits,
ouvre sous une roche noircie par l'haleine des maudits
ır ce trou est la porte de l'enfer.

— Vois-tu le trou, seigneur comte? demanda la fille
Satan.

Il faisait si noir que le comte Otto ne voyait pas
ıême ses pieds. La fille de Satan étendit sa main droite
ɛrs le Hund, sa main gauche vers la Ziége. Les cimes
ɛs deux montagnes s'allumèrent comme deux énormes
ambeaux.

— Je vois le trou, dit le comte avec calme.

Il n'avait pas peur. La fille d'enfer reprit :

— Quand tu voudras voir Satan, ne t'embarrasse
as de conjurations ni de grimoires. Pique la grosse
ɛine de ton bras gauche avec l'aiguille que je t'ai don-
ée, et laisse tomber une goutte de ton sang dans le puits
ı disant ; *Airam* [1] !

— Airam ! répéta le comte Otto pour graver ce nom
ans sa mémoire.

Les deux montagnes s'éteignirent et fumèrent, comme
eux souches de bois vert qui ont cessé de flamber. La
lle de Satan avait disparu.

Le lendemain, dès que la brune tomba, le comte
tto prit le chemin du Teufelgau. La lune était sous de
ands nuages noirs. Le comte eut peine à retrouver le
ou qui est la porte de l'enfer. Quand il l'eut trouvé, il
ıit son oreille contre terre et il entendit bien le fracas
la ronde éternelle que les damnés dansent autour du
ône de Satan. Il se piqua la grosse veine du bras
auche. Une goutte de sang tomba dans le puits, d'où

[1] C'est le nom de la vierge retourné : Maria Airam. Cet ana-
amme cabalistique était regardé en Allemagne comme la plus
résistible de toutes les conjurations.

s'élanca un tourbillon de vapeur. Le comte respira cette vapeur et devint ivre. Il cria pourtant : *Airam!*

A ce mot, un formidable éclat de rire éclata au-dessous de sa tête. Le comte Otto leva les yeux. Il vit, sur le ciel embrasé soudainement, une colossale silhouette qui se détachait en noir. Le géant était debout. Son pied droit s'appuyait à la cime du Hund, son pied gauche au sommet de la Ziége, le Teufelgau passait entre ses deux jambes écartées.

— Es-tu Satan ? demanda le comte Otto.

Le géant répondit :

— Je suis Satan.

Sa voix fit trembler les deux montagnes sur leur base. Mais le comte Otto ne trembla pas. Le roi du mal lui demanda :

— Que veux-tu?

— Je veux, répliqua le comte, que tu me montres l'endroit où est tout l'or de la terre.

Satan courba son échine puissante. Sa large main saisit le comte Otto par la ceinture et l'enleva dans les airs. Puis il déploya ses grandes ailes qui frappaient l'air avec le bruit de la foudre. Son vol, plus rapide que la pensée, laissa derrière soi le Harz, et, se dirigeant au sud-est, franchit la Bohême, les monts Carpathes, tout blancs de neige, la Hongrie et le pays des infidèles. La mer Noire était sous ses pieds. Des nuages où il était, il se laissa tomber dans les flots, qui s'ouvrirent comme pour la chute d'une montagne.

... Au fond de la mer Noire il est une voûte immense, bâtie de jais et de porphyre sombre. Cette voûte descend, spirale mystérieuse et infinie, jusqu'à ce lac de feu qui est le noyau de la terre et qui est l'enfer. L'eau de ce lac, c'est l'or vif en fusion. Par d'étroits canaux, cet or monte et s'infiltre çà et là jusqu'à l'écorce du globe. Ce sont les mines.

L'enfer est d'or.

Et tout l'or vient d'enfer.

Satan posa le comte Otto sur la rive ardente du lac et lui dit :

— Es-tu content?

Les yeux du comte battaient, éblouis. Cependant il répliqua :

— Non, je ne suis pas content.

— Pourquoi? demanda le père du mal.

— Parce qu'il n'y a pas assez d'or.

Satan regarda le comte avec admiration.

— Ma fille m'avait bien dit, que tu valais treize réprouvés, à toi tout seul! s'écria-t-il; ce lac est vaste, pourtant!...

— Il a des bornes.

— Tout a des bornes.

— Mon désir n'en a pas!

Satan battit des mains. Puis il demanda encore au comte Otto :

— Que veux-tu?

— Tout a des bornes, répondit le comte, excepté la passion de l'homme. Je veux que ma passion soit la mesure de mon opulence.

— Alors, tu veux faire toi-même de l'or?

— Je le veux.

Satan réfléchit longtemps.

— J'ai promis à ma fille de faire tout ce que tu voudrais, dit-il enfin; mais je suis obligé de le proclamer moi-même : il n'y a qu'un Créateur.

— Alors, repartit le comte, ramène-moi au Teufelgau, que j'aille me prosterner au pied des autels où l'on adore le Créateur. S'il est tout, tu n'es rien!

Satan réfléchit une seconde fois et plus longtemps.

— Ecoute, reprit-il comme malgré lui, on fait de l'or avec du sang!...

Messire Olivier essuya quelques gouttelettes de sueur qui perlaient à son front et poursuivit :

— Satan dit encore au comte Otto :

— Bien loin vers l'ouest, aux rivages de la Bretagne,

il est une ville morte qui se nomme Hélion. Dans les ruines de cette ville habite un vieillard deux fois centenaire qui a le secret de la sublime science. Deux mortels ne peuvent pas connaître à la fois ce mystère. C'est la loi. Va, prends-lui son secret, tu seras mon maître.

— Pour lui prendre son secret, demanda le comte, faut-il sa mort?

— Il faut sa mort, répondit Satan.

Le comte Otto passa le Rhin, traversa la France et vint au pays de Bretagne. Il cherchait une ville morte qui avait nom Hélion. Personne ne sut lui dire où était cette ville.

Il visita Bellisle et la Petite-Mer (Morbihan,) Quiberon, Groix, Glénan, la pointe redoutable de Penmarch, Sen, la païenne, le bec du Raz, où la mer tourmentée et folle lance son écume jusqu'au ciel, Ouessant la reine des tempêtes, Abervrach, l'île de Baz et Saint-Pol, les Sept-Iles, Bréhat, Fréhel, Saint-Malo, le rocher vaillant, Cancale,la gracieuse cité qui regarde en riant le grand tombeau des Grèves. Nulle part il ne rencontra Hélion, la ville morte.

Une nuit, derrière le mont Saint-Michel, le brouillard couvrait la mer montante. Otto sauta dans une barque et rama vers le large. Quand le brouillard se leva, il aperçut au loin une lueur sur la mer. Otto tourna la proue de sa barque vers cette lueur. Il prit terre dans la plus grande des îles Chaussey.Il vit des arbres séculaires, des rochers couverts de mousse, des grèves désertes : partout la solitude et le silence. Comme il se demandait d'où pouvait venir cette lueur qu'il avait aperçue, une horloge invisible sonna les douze coups de minuit.

— Airam! Airam! cria le comte Otto en frappant du pied la terre.

Un vieillard à longue barbe blanche était devant lui. Et le comte Otto vit bien, à ce moment, parmi les grands arbres, des arcades brisées et ces hautes colonnes de granit rose qui entouraient le temple du Soleil dans la ville d'Hélion, quand Hélion était une ville vivante.

Le vieillard dit au comte Otto :

— Je t'attendais, ma fosse est creusée là, sous l'If de ſel. Tue moi, mon fils : c'est mon dernier soupir qui ira mon secret.

Le vieillard entr'ouvait sa robe de lin pour montrer a place de son cœur. Le comte Otto tira son glaive...

Ici messire Olivier se tut, parce que les portes de la alle s'ouvraient pour donner passage aux valets du Dayon qui apportaient des flambeaux. La lumière des lambeaux éclaira le cercle haletant et saisi. Hommes et emmes penchaient en avant leurs têtes attentives où la passion de savoir le disputait à l'horreur.

Nous devons avouer pourtant que dame Josèphe de la Croix-Mauduit s'était endormie et rendait un ronflement le qualité seconde, la première qualité étant réservée au uzerain, pour peu qu'il daigne ronfler.

La belle figure impassible et fière de messire Olivier lominait le trouble de l'assemblée. Il promena autour le lui son regard souriant, et acheva la phrase commencée :

— Le comte Otto tira son glaive et le plongea dans le cœur du vieillard.

XI

LA FIN DE L'HISTOIRE

Un grand murmure accueillit cette conclusion attendue. Messire Olivier, baron d'Harmoy, gardait son sourire tranquille.

De nos jours, une histoire semblable à celle de messire Olivier serait un conte à dormir debout ou bien une

légende railleuse. En l'an 1469, c'était un récit tout plein d'émotion et d'actualité.

Il ne faut pas oublier, en effet, que le héros mystérieux et terrible de cette légende, le comte Otto de Béringhem, l'Homme de Fer, vivait à quelques lieues de Pontorson. Il ne faut pas oublier que toute la contrée tremblait à son nom seul. Il ne faut pas oublier surtout que bien des mères étaient en deuil, depuis que ses soudards tenaient garnison dans les îles Chaussey.

Ce que le récit de messire Olivier pouvait avoir de fantastique dans la forme disparaissait devant la réalité du fond. Il faisait écho aux terreurs de chaque jour. Le temps et le lieu se réunissaient pour augmenter l'impression produite : le temps, c'était l'heure présente; le lieu, c'était le pays même. N'avait-on pas vu tout à l'heure, dans la plaine, la bannière redoutée du comte Otto flotter au vent, flamboyer au soleil ? Une autre cause d'émotion, et ce n'était pas la moindre, devait être attribuée au conteur lui-même. Personne ne savait au juste, nous l'avons dit déjà, ce qu'était messire Olivier. Beaucoup s'occupaient pourtant du mystère de sa vie. Pendant qu'il poursuivait ce récit, dont la bizarre poésie faisait peur et plaisir à la fois, tous les regards étaient fixés sur lui. Avant l'arrivée des valets porteurs de flambeaux, et tandis que l'ombre allait s'épaississant dans le salon, chacun lui faisait un visage à sa guise. Transfiguré ainsi par l'imagination de ses auditeurs, Olivier, dont la voix sonore vibrait dans la nuit, prenait, des formes et surtout des proportions presque surnaturelles.

On avait entendu des dents claquer lorsqu'il s'interrompait, et de longs soupirs soulever les poitrines oppressées. D'où venait-il, cet homme au langage entraînant qui se jouait avec la parole comme les virtuoses provençaux avec la viole ou le rebec ? Et n'avait-il pas joué un rôle dans ce drame impossible ?

L'Homme de Fer l'avait recueilli mourant dans sa galère de plaisance. Il n'avait pas encore dit ses propres aventures dans la cité inconnue d'Hélion.

Elle existait donc, cette ville fantôme, à une heure de chemin de la côte d'Avranches, couverte de barques innombrables? Et aucune de ces barques n'avait jamais signalé son port! Mystère!

Mystère! sans doute, cet être surhumain qui avait ravi à Satan le grand secret, enveloppait d'un voile cabalistique les effrayants arcanes de sa demeure. On passait auprès d'Hélion sans la voir.

Une idée venait à quelques-uns dans le salon du Dayron, une de ces idées qu'on repousse en vain et qui s'obstine. On se disait : « Si le conteur lui même, si cet Olivier, baron d'Harmoy, était... »

Plus d'un frisson courait sous la soie des corsages et même sous l'acier miroitant des cottes de parade. Vous savez, c'était une trinité maudite : l'Homme de Fer, l'Ogre des Iles et ce jouvenceau pâle dont les cheveux noirs bouclaient sur un front d'albâtre.

Le baron Olivier était si pâle! La plume du corbeau n'était pas plus sombre que ses cheveux.

Depuis le moment où Berthe de Maurever, la noble fille, avait élevé la voix pour défendre l'honneur des vierges bretonnes, madame Reine ne l'avait point quittée. Tant que les hautes fenêtres du salon donnèrent passage aux lueurs du crépuscule, madame Reine avait remarqué l'œil ardent de messire Olivier fixé incessamment sur Berthe. Était-ce rancune? Berthe restait immobile, les yeux baissés; dans les demi-ténèbres qui allaient s'obscurcissant de minute en minute, madame Reine crut la voir deux ou trois fois chanceler. Aux dernières paroles de messire Olivier, Berthe porta la main à son cœur et sa tête s'inclina sur sa poitrine.

Madame Reine était une châtelaine de trop d'expérience pour ne point savoir que le serpent fascine à distance le pauvre oiseau condamné. La prose, qui était sa nourriture préférée, ne pouvait la défendre complètement contre le merveilleux qu'on respirait dans l'air à cette époque crédule. Elle frémit en songeant qu'un sort tombait peut-être sur Berthe en ce moment. Son

regard se tourna malgré elle vers le fascinateur.

Les porteurs de flambeaux passaient devant messire Olivier, Madame Reine le vit sourire : la flamme de sa prunelle n'allait point à Berthe, ou plutôt elle glissait sur le front vaincu de Berthe et dardait un éclair à Jeannine, qui rougissait et baissait les yeux.

Il est vrai que messire Aubry n'était pas très loin de Jeannine et madame Reine devina que ce n'était pas pour Olivier que Jeannine baissait les yeux.

Certes, elle ne voulait pas de mal à la fille du brave écuyer Jeannin, mais elle se demanda pourquoi le mauvais œil allait à Berthe plutôt qu'à cette petite Jeannine. Le mauvais œil, en allant à Jeannine plutôt qu'à Berthe de Maurever, eût si bien fait les affaires de madame Reine !

Il arriva ce qui toujours arrive : la lumière des flambeaux fit évanouir une bonne partie des spectres qui planaient dans les ténèbres. Chacun voulut cacher son émotion ; les têtes se redressèrent ; les maintiens et les physionomies se composèrent. Les plus braves se sentaient tout prêts à tourner la chose en raillerie, quitte à reprendre la chair de poule en éteignant la lampe de leur chambre à coucher, cette nuit.

— Merci Dieu ! dit le sire de Landal voilà un bel exploit que fit ce comte Otto ! Tuer un vieillard de deux cents ans !

— Pour un chevalier, répliqua Olivier sans regarder son interlocuteur, front chauve et barbe blanche font une terrible armure, messire ! le comte Otto s'enorgueillit de ce coup-là plus que de tous ses autres faits d'armes !

Ses yeux noirs, tandis qu'il parlait, avaient une expression de triomphe : le front pâle de Berthe ne se relevait point.

— Madame ma mère, murmura-t-elle en s'adressant à Reine, une goutte d'eau, je vous prie, je me sens défaillir.

Jeannine entendit : elle se précipita pour soutenir son

amie. Madame Reine la repoussa; messire Olivier eut un sourire en voyant les deux jeunes filles, un instant groupées, mêler les boucles brunes et blondes de leurs admirables chevelures.

Berthe ferma les yeux.

— A quoi sont bons tous ces récits extravagants, s'écria madame Reine en colère, sinon à frapper le faible esprit des enfants! Voici Berthe de Maurever évanouie!

Aubry était jaloux terriblement de cet Olivier. Il eût voulu, lui aussi faire tomber les dames en pâmoison. On a deux ambitions principales à dix-huit ans : étonner, effrayer. Etonner qui? Mon Dieu, n'importe : sa mère, ses sœurs, sa cousine. Qui effrayer? N'importe encore : sa cousine, ses sœurs ou sa mère.

— Eh bien! demanda-t-on et la fin de l'histoire?

— Que fit le comte Otto de son vieillard de deux cents ans?

— Ressuscita-t-il la ville morte?

Ces questions se croisaient; messire Olivier gardait le silence : Les dames qui s'empressaient autour de Berthe lui cachaient maintenant les deux jeunes filles.

— Elle rouvre les yeux! s'écria madame Reine.

Messire Olivier saisit cet instant pour répondre :

— J'ai effrayé, sans le vouloir, une noble demoiselle; veuillez m'excuser, messires, je ne parlerai plus.

— Parlez encore, dit une voix faible au centre du groupe formé par les dames : je veux savoir!

Olivier s'inclina gravement.

— C'est un ordre, murmura-t-il. Que veut savoir Berthe de Maurever?

— S'il fit de l'or! prononça la jeune fille comme malgré elle.

— Il fit de l'or, répliqua Olivier.

— Avec du sang? demanda encore Berthe d'une voix si basse qu'on eût peine à l'entendre.

Madame Reine la regardait inquiète et attristée. Messire Olivier répondit lentement :

— Avec du sang!

La curiosité renaissait plus vive; les dames avaient repris leur place, Olivier restait seul debout au milieu du cercle. Une girandole qui pendait au-dessus de sa tête éclairait en plein son visage. Certaines figures, pour rester poétiques et belles, ont besoin du clair obscur. La lumière donnait aux traits de messire Olivier quelque chose de hautain, et faisait briller la souveraine noblesse de son port. Au grand jour comme dans les demi-ténèbres, ce pâle jeune homme était maître et roi. Il y avait là de fières lances, des noms illustres par l'épée, des chevaliers vaillants et beaux. On ne les voyait point; un rayonnement s'épandait autour d'Olivier, baron d'Harmoy, et fascinait tous les regards.

Il y eut des curieux insatiables pour demander :

— Et après qu'il eût fait de l'or?

— Hélion vit et respire, répondit messire Olivier, ceux qui ont désir de savoir peuvent traverser la mer.

— Baron! s'écria le sire du Dayron, vous nous avez promis l'histoire de l'Homme de Fer.

— Ne l'ai-je pas dite? et n'est-ce pas assez? Que puis-je vous apprendre? l'or commande ici-bas; le comte Otto fait de l'or. Sous le casque fermé de ses chevaliers, il y a des figures connues à la cour de France et à la cour d'Angleterre : il fait de l'or... Il fait de l'or : dans ce climat froid et triste, les orangers fleurissent à son commandement; le soleil obéissant perce le brouillard pour mûrir ses vignes; il a des bosquets de myrtes et des forêts de lauriers-roses. D'un geste, il fait jaillir de terre ces longs portiques de jaspe, ces propylées d'albâtre, ces longues colonnades de porphyre azuré qui semblent se confondre avec l'azur du ciel : il fait de l'or... il est le maître des hommes, messires, par l'or; par l'or, nobles dames, il est le roi des cœurs. Que vaut l'univers, dites; le comte Otto va l'acheter... Un jour, il eût fantaisie d'avoir un temple pour adorer le Dieu Baal, qui est le soleil et qui est d'or; on dit que les Grecs mirent quatre siècles à édifier le Parthénon et que saint

Pierre de Rome coûta 350 années ; il fallut deux siècles et demi pour achever Notre-Dame-de-Paris, autant pour la cathédrale de Cologne ; eh bien ! dans l'espace des 31 jours qui composent le mois d'août, le temple d'Hélion a jailli de terre plus lumineux que le Parthénon, plus grandiose que Pœstum, plus vaste que la Basilique Romaine, plus haut que la Giralda de Séville, plus hardi que l'Alhambra de Grenade, plus riche que le Dôme de Milan ! Le roi Salomon avait Hiram, mais le comte Otto fait de l'or !

Hélion, que la mer entoure comme une étroite ceinture, Hélion est plus large que la France tout entière : Elle contient Otto, qui est grand comme le monde ! S'il veut, sa gloire vivra autant que le dernier homme : les poètes font la gloire ; Otto fait de l'or ; l'or achète les poètes.

Otto méprise les poètes et la gloire ; il respecte l'or, qui seul vaut un culte. En savez-vous assez ? Que possède Louis de France, le grand roi ? des soldats, des savants, des poètes ; le comte Otto a tout cela ; quand il voudra, le comte Otto, il aura les poètes, les savants, les soldats du roi Louis et le roi lui-même... Ne murmurez pas, messeigneurs ; mon plaisir n'est point de vous insulter. Vous m'avez fait aujourd'hui troubadour et je chante. Le roi d'Angleterre ou l'empereur d'Allemagne n'ont pas plus que le roi de France ; je ne parle pas même des petits ducs de Bourgogne, de Bretagne et autres. Reste donc le sultan infidèle, sectateur de Mahomet. Nobles dames, le hasard de ma vie m'a conduit jadis au-delà du grand désert africain, dans le pays des parfums et des génies : j'ai vu Balsora la splendide, Bagdad la lumière de l'Orient, et Golconde où les cailloux sont des diamants. Je vous le dis parce que cela est vrai : le domaine du comte Otto est plus opulent que Balsora, plus éclatant que Bagdad, plus prestigieux que Golconde ! Le comte Otto fait de l'or : les merveilles de la terre, et de la mer sont à lui !

Des pages aux couleurs du Dayron entrèrent, portant

sur des plateaux de cristal le vin frais, les mostardes milanaises et les beaux fruits miellés des campagnes provençales. En même temps les violes et les harpes se firent entendre dans la galerie voisine.

— Et ne croyez pas, reprit messire Olivier, baron d'Harmoy, que le comte Otto soit las ou rassasié des délices de sa vie. Le comte Otto fait de l'or. L'or est un philtre. On vit d'or. Le comte Otto, a, depuis bien longtemps peut-être, l'âge où la barbe grisonne, où le cœur glacé ne bat plus ; la barbe du comte Otto ondule en anneaux soyeux plus noirs que le jais; le cœur du comte Otto est toujours jeune, car vous avez vu aujourd'hui même la devise éblouissante de sa bannière : *A la plus belle!*

Berthe de Maurever était immobile comme une statue. Les sourcils de Jeannine se fronçaient. Messire Olivier prit sur un plateau qui passait une coupe large et profonde; il la tendit au page et le page l'emplit jusqu'aux bords. Ses yeux eurent un rayonnement pendant qu'il levait la coupe pleine.

— Moi qui ne fais point d'or, dit-il, et qui ne suis qu'un pauvre gentilhomme, j'emprunte aujourd'hui la devise du comte Otto Béringhem et je bois à la plus belle!

Il s'inclina à la ronde. Quand il porta la coupe à ses lèvres, ses yeux étaient revenus à leur point de départ : ils se fixaient sur Berthe et sur Jeannine.

— Chevaliers et nobles dames, dit le sire du Dayron, la salle de danse vous attend.

Les avis des historiens sont partagés sur la question de savoir comment dansaient les chevaliers. Le menuet, déjà connu en Italie, n'avait cours que parmi les baladins. La danse du glaive des anciens Francs était depuis bien longtemps tombée en désuétude. Marcou et Javotte dansaient la gigue, mais ils n'étaient pas du grand monde. On pense que le bal se composait d'une sorte de bourrée analogue à celle des paysans de l'Auvergne. Cela se dansait en quadrille. Mais les croisades avaient

transplanté en Europe la plupart des coutumes du Levant. Les Orientaux, nonchalants et pleins d'esprit, aiment bien mieux voir danser que danser. Pour eux, la danse est un spectacle. Au xve siècle, on peut affirmer qu'en Europe la danse était surtout un spectacle.

Le vrai bal, c'était le tournoi.

De nos jours, on aime beaucoup mieux danser que de voir danser. De nos jours, ce qui nous amuserait par dessus tout, ce serait un spectacle où chaque spectateur aurait son petit bout de rôle. Notre siècle a la rage d'être acteur. Nos gentilshommes conduisent eux-mêmes leurs voitures et se cassent le cou, de leur propre personne, aux courses. Il faut bien faire quelque chose pour vivre.

L'illustre compagnie rassemblée à l'hôtel du Dayron passa du salon dans la galerie où douze danseurs napolitains attendaient le signal du maître. La galerie donnait sur cette terrasse qui dominait le pont du Couesnon et les deux rives bretonne et normande. On recommença d'entendre le brouhaha de la fête. C'étaient des éclats redoublés de gaîté. Les gars et les filles dansaient en bas autrement que par procuration. La pleine regorgeait de foule, et de tous côtés des lumières brillaient dans la nuit.

La galerie du Dayron était belle et vaste. On respira, au sortir du salon fermé; chacun se sentit un poids de moins sur la poitrine. Etait-ce le grand air, ou bien l'absence de messire Olivier?

Messire Olivier, au moment où tout le monde quittait le salon, était resté à sa place, suivant de l'œil Berthe et Jeannine, qui s'éloignaient en se tenant par la main. Quand on ne le vit point venir dans la galerie, on s'enquit de lui; les dames le demandèrent, et quelques cavaliers empressés retournèrent au salon. Le salon était vide : messire Olivier avait disparu.

XII

L'INCENDIE

C'était l'heure ou jamais de parler de messire Olivier. Les baladins de Naples pouvaient sauter ou se tenir sur la pointe d'un seul pied en agitant le tambour à grelots. On causait : messire Olivier était sur le tapis. Dieu sait combien d'hypothèses fantastiques furent risquées à son sujet. Où était-elle, sa baronnie d'Hermoy? A quelle nation appartenait cet accent bizarre et à la fois gracieux, qui soulignait si bien ses paroles? Il avait tout vu, cet homme de vingt-quatre ans; l'univers entier lui était connu. Avait-il aussi vaillante lame que bonne langue? Certains prétendaient le savoir : ils affirmaient que sa langue n'était rien auprès de sa lame.

Mais qu'il était beau! Ceci était l'opinion des dames. Ses cheveux noirs, quelle couronne à son front! Quels diamants que ses prunelles! Dame Josèphe de la Croix-Mauduit malgré ses préventions, avait remarqué ses mollets : c'étaient des mollets de dignité première. Les baladins pouvaient danser, les joueurs de harpe et de viole pouvaient s'escrimer : messire Olivier, absent, tenait encore captive l'attention de tous.

Un fantôme! Pourquoi avait-on eu cette idée? A présent, les dames en riaient. Mais cette idée est bretonne; elle devait revenir, même aux dames.

Une mère inquiète et bien contente, c'était madame Reine. Nous avons oublié de vous dire cela, tant notre pauvre Aubry perd de son importance auprès du resplen-

dissant Olivier. Aubry aussi avait disparu. Aubry était évidemment avec le baron d'Harmoy ; on le disait, madame Reine l'entendait dire. N'était-ce pas effrayant? mais n'était-ce pas flatteur et charmant? De ce fait, Aubry ne recevrait-il pas quelque lustre? Les dames parlaient déjà de lui!

Aubry était avec messire Olivier; Aubry allait devenir tout pareil à messire Olivier. C'est-à-dire, entendons-nous : Aubry allait avoir tout ce que messire Olivier avait de beau et de bon ; le mauvais, madame Reine n'en voulait pas pour Aubry.

Elle était si contente, madame Reine, qu'elle oubliait le dessein formé à l'avance de parler à Berthe de Maurever et de lui faire un peu de morale. Au sens de madame Reine, Berthe se familiarisait par trop avec la *petite Jeannine*. Madame Reine parlait comme Javotte. Mais Berthe avait entraîné Jeannine sur la terrasse, et madame Reine n'en savait seulement rien.

C'était un beau spectacle. L'azur du ciel s'étendait comme un dôme tout parsemé d'étoiles. La lune, qui se couchait derrière les collines de Cancale, laissait deviner l'immense horizon des grèves ; mais l'œil était saisi tout d'abord par les mille lueurs, fixes ou mobiles, claires ou fumeuses, qui diapraient la plaine. Elles brillaient partout, les torches à la longue chevelure de feu, les lanternes balancées au vent du large, les humbles résines abritées au fond de leur cornet en parchemin. Les rondes joyeuses se déroulaient autour des flambées de genêt ou d'ajonc; les fourneaux forains jetaient, sous l'effort du soufflet, de folles traînées d'étincelles. Le pont, chargé de pots-à-feu et de lampions, dessinait son dos d'âne gothique ; le Couesnon lui-même, égalisant sa large nappe d'eau salée, servait de miroir à la fête ; chacun de ses petits flots scintillait gaîment.

Et le tapage! et la joie! On avait bu. Il y avait trois fois plus de *batteries* que de danses. Les batteries, avouons-le sans scrupule, sont l'allégresse d'une fête bretonne. Trois dents cassées, un œil « poché, » cela refait

bien un jeune gars! Et quelle fille a le cœur de gronder le fiancé qui revient avec la vaillante bosse au front ou la compresse mouillée sur l'oreille?

A la lutte, on déchire la chemise ; à la batterie, on lacère la peau vivante. La lutte est bonne avant souper ; après souper, fermez les poings, lancez le mortel coup de tête, ou retournez-vous pour mettre votre talon ferré dans l'estomac des amis. Et vive la joie! Avez-vous des bâtons? c'est mieux encore; les bâtons sonnent l'un contre l'autre, cela réveille le cœur. Une tête cassée, ne voilà-t-il pas de quoi se plaindre! Le fouet aussi peut servir. Le fouet emmanché de court et portant sa mèche poissée au bout d'une corde de douze ou quinze pieds. Le fouet, quand on le manie bellement, coupe aussi bien que le sabre ; en outre, le fouet claque gaillardement : ne dédaignez pas le fouet. Mais le couteau, jamais! c'est l'arme lâche des villes.

Eh bien! la lutte marchait, au grand préjudice des bonnes chemises de chanvre ; le pugilat breton, à coups de poing, à coup de tête, ne chômait point; le bâton faisait merveille, le fouet s'escrimait bravement. Il y en avait pour tous les goûts. Les filles abandonnées, se consolaient à la ronde des sabots :

« Ma grand'maman disait terjou
Qu'y avait un loup
Es bout d'la prée :
Ma grand'tante, d'un'fois y fut,
N'an n'la point r'vu,
L'a-t-i mangée?
Sabotons,
Sabotoux.
Garez-vous
Des loups-garous! »

Après le refrain, il faut donner le branle, afin de courir à perdre haleine, jusqu'à ce qu'un pied trébuche sur le gazon. Dès qu'un pied trébuche, tout le monde tombe pêle-mêle. On rit; on hurle; on se relève; on recom-

mence. Il y a quatre-vingts couplets. Après le dernier, rien n'empêche de reprendre le premier. Voilà des plaisirs durables !

Mais la ronde est bonne pour les enfants ; la *litra* est le vrai bal de raffinés! Dansez la *litra,* litralilanlire, sur les talons et sur les genoux : deux gars pour une fille, deux filles pour un gars, le pain à la main, le lard sous le pouce. Dansez en tournant autour de la table où est le pot, où sont les écuelles ; buvez, mangez, dansez, le tout à la fois : c'est la *litra*, litralilanla !

Et pour ce que la jeunesse s'amuse, ne pensez pas que les métayers et les ménagères sommeillent. Durant ces agapes ; on ne sommeille que dans le fossé, par trop boire. Ménagères et métayers sont attablés. On cause gravement, on chante à tue-tête ; on juge le cidre avec impartialité.S'il est meilleur que l'an passé,on le dît plutôt cent fois qu'une et toujours avec un plaisir nouveau. On traite aussi des sujets philosophiques : on affirme que la pluie est bonne aux guérets desséchés, que le fumier amende la terre; que le soleil fait mûrir les blés, faut pas mentir !

Les marmots mettent leur visage tout entier dans les tasses. O sainte ivresse ! voici Goton et Mathurin sans dents qui s'embrassent comme au premier jour de leur lune de miel. Les carmes font la quête. Les soudards fanfarons se vantent et blasphèment. Les saltimbanques, redoublant de verve à ce moment propice, font un appel désespéré à l'éloquence du fifre et de la grosse caisse. Battez, cymbales! cloches, carillonnez ! tambours, faites rage ! Lequel l'emportera du pître breton ou du pître normand ? Où est le succès, à l'enseigne de Rollon Tête d'Ane ou au spectacle de l'enlèvement des Sabines?

Le succès est chez le bonhomme Rémy.La vogue a élu domicile dans la grande cabane toute neuve où l'on montre l'Ogre des Iles dévorant des petits enfants.Voilà une idée de génie ! La fortune du bonhomme Rémy est faite. Depuis midi il augmente d'heure en heure le prix d'entrée et la foule entre toujours. La cabane est trop étroite ;

que n'est-elle large comme les grèves! le père Rémy aurait demain matin de quoi acheter un manoir! On se presse à la porte ; on se bat : à l'intérieur on étouffe. Le grand garçon de Jersey n'en peut plus, tant il a dévoré de fois Fier-à-Bras l'Araignoire, et ce nain spirituel a une courbature à force de se laisser dévorer. Au lard! au lard! A tout coup on n'a jamais rien vu de si beau! Le père Rémy a maintenant un air d'importance ; il se promène les mains derrière le dos. Quand une chandelle s'éteint à la galerie. il en fait allumer trois. Heureux bonhomme Rémy!

Au milieu de cette masse confuse, tumultueuse, bruyante qui s'agitait sur les deux rives du Couesnon et sur le pont, quatre points lumineux ressortaient pour Jeannine et Berthe, placées sur la terrasse. C'était d'abord la loge du bonhomme Rémy, tout entourée de torches et de lampions ; c'étaient ensuite la tente royale, dressée sur le sol normand, et la tente ducale, dressée sur la terre bretonne. Le roi et le duc avaient bien fait les choses. Leurs tentes pavoisées et bien illuminées semblaient se regarder dans la nuit. Il y avait sans doute festin à cette heure dans l'une et dans l'autre. Mais toutes belles et brillantes qu'elles étaient, livrant au vent leurs banderoles et surmontées de leurs grandes bannières, une troisième tente, dressée entre deux, au bord même du Couesnon, les éclipsait complétement.

On avait vu tout à coup, vers la tombée de la nuit, une barque plate remonter la rivière, grossie par le flux. Dans la barque, il y avait douze nègres habillés de blanc. Avant que les ténèbres fussent tout à fait descendues, les nègres avaient planté les piquets, tendu la toile, la soie et le velours. Un tabernacle splendide s'était élevé comme magie : rouge, semé de paillettes ou flammèches d'or, avec l'écusson du seigneur des Iles au-dessus de l'entrée.

Lequel écusson était « de sable (ou noir) à la croix arrachée d'argent. »

Ecusson de païen!

L'escadron des chevaliers de Béringhem était venu vers cette tente au moment où les douze nègres et la barque se laissaient dériver au reflux.Les curieux avaient pu entrevoir de loin, car où était l'homme hardi qui eût osé s'approcher de la tente du comte Otto? les curieux avaient entrevu, quand les draperies s'écartèrent pour donner passage aux chevaliers, les magnificences de l'intérieur. Puis une troupe d'esclaves à cheval, précédée par des torches et soulevant dans la plaine un tourbillon de poussière, arriva. Les esclaves étaient habillés à l'orientale; ils portaient des vins précieux dans ces vases au ventre sphérique, au long col mince et droit,proscrits par le prophète. Des chariots suivaient, chargés de vaisselle, de mets exquis et de fruits vermeils.

Le velours des draperies se referma. On entendit bientôt à l'intérieur une musique suave que dominait par intervalles la voix mâle des chevaliers entonnant un hymne bachique.

A un certain moment où la joie du festin semblait à son apogée, une détonation se fit, semblable à un coup de tonnerre : une traînée lumineuse sillonna la nuit, et une gerbe d'étoiles étincela au firmament pendant quelques secondes. Quand les étoiles s'éteignirent, la tente du seigneur des Iles apparut aux regards éblouis comme un cône incandescent. Dix mille jets de lumière l'éclairaient de la base au faîte.

Le roi de France et le duc de Bretagne n'étaient pas assez riches pour déployer un luxe pareil. Mais le comte Otto faisait de l'or.

Berthe s'accoudait sur la balustrade de la terrasse; Jeannine était debout à ses côtés. Elles regardaient toutes deux cette montagne de lumière dont l'éclat blanc tranchait parmi les lueurs rousses et fumeuses qui parsemaient la plaine. Les rayons de ce fanal géant arrivaient jusqu'à elles; Berthe, sous ses tresses blondes, en paraissait plus pâle, et je ne sais quel effroi superstitieux se lisait sur le front incliné de Jeannine.

— Nous vivons dans un temps bien étrange, ma fille, murmura Mlle de Maurever ; je pense à l'ermite du mont Dol, qui t'a saluée du titre de noble dame.

— L'ermite s'est trompé, dit Jeannine.

Berthe secoua la tête et répliqua lentement :

— Les saints ne se trompent point, parce que c'est Dieu qui parle par leur bouche.

Jeannine laissa échapper un petit cri d'étonnement.

— Qu'as-tu? demanda Berthe.

Jeannine, au lieu de répondre, étendit sa main vers le cône resplendissant qui se mirait dans l'eau tranquille du Couesnon. Berthe ne vit rien d'abord. La masse lumineuse ondulait à la brise ; on ne pouvait la regarder qu'à travers des éblouissements. Au bout de queques instants, comme l'astronome qui aperçoit enfin les taches du soleil, Berthe remarqua sur la surface enflammée un lent et mystérieux travail. Une invisible main éteignait çà et là les lumières une à une, de manière à tracer des lignes sombres qui se détachaient en noir sur le fond ardent. Les lignes formaient déjà trois lettres : A LA.

— Si j'étais homme, dit Berthe qui toucha son front du revers de sa blanche main, je voudrais tenter cette aventure de pénétrer dans la ville morte d'Hélion.

— Oh ! chère demoiselle ! s'écria Jeannine, ne parlez point de la sorte devant messire Aubry !

— Pourquoi cela, ma fille?

— Parce que l'idée lui viendrait peut-être d'affronter les dangers de ces îles maudites.

— Et tu as peur pour lui?

— J'ai peur pour sa mère, répondit Jeannine en baissant les yeux, et j'ai peur pour vous.

Berthe avait les yeux sur elle.

— Etait-ce la première fois, demanda-t-elle brusquement, que tu voyais le saint ermite du mont Dol?

— C'était la première fois, répliqua Jeannine.

— Sais-tu que tu es bien belle? ma fille, prononça Mlle de Maurever comme malgré elle.

Il y a avait quatre lettres nouvelles, tracées en noir sur le fond éclatant de la tente : PLUS.

Jeannine et Berthe devinaient déjà ce qui allait suivre.

— Partout! murmura Berthe qui tremblait.

— Partout! répéta Jeannine.

— Il y a en moi une voix qui me crie : « Ces mots sont une menace terrible! »

— Chère demoiselle, dit Jeannine timidement, si vous êtes menacée, messire Aubry vous défendra.

— Toi et moi, ma fille! s'écria Berthe avec vivacité, comme si elle eût voulu mettre sur les épaules de Jeannine la moitié du fardeau de ses appréhensions; la menace est pour toi autant que pour moi... Est-ce que tu ne crains pas?

— Qu'ai-je à perdre, moi? repartit Jeannine en détournant la tête; non, je ne crains rien.

— La vie...

— Ma vie et ma mort sont dans la main de Dieu.

— L'honneur...

— Comment prendre l'honneur de celles qui ne tiennent plus à la terre?

— Mais tu as donc bien souffert, Jeannine? demanda Mlle de Maurever, qui se rapprocha d'elle; autrefois tu étais si heureuse et si joyeuse!

— Autrefois, répéta Jeannine en laissant échapper un soupir, j'étais une enfant; les enfants ne savent pas.

— Et que sais-tu, maintenant, ma fille?

— Je sais que le bonheur est au ciel.

— Voyons! fit Berthe en baissant la voix, ne veux-tu point me confier ton secret?

— La dernière lettre est tracée! s'écria Jeannine, éludant ainsi la question.

Berthe reporta son regard vers la tente. Les lettres noires formaient les quatre mots de la devise de l'Homme de Fer : A LA PLUS BELLE!

En ce moment, un sourd tumulte se fit dans la plaine bretonne; on eût dit le bruit d'une lutte qui avait lieu vers la cabane du bonhomme Rémy, l'heureux impressa-

rio, en train de faire sa fortune. Des cris et des malédictions s'élevèrent bientôt ; les lanternes et les lampions qui entouraient la baraque s'éteignirent; de tous les coins divers où la foule s'était éparpillée, la foule s'élança vers la loge du bonhomme Rémy. Une nouvelle s'était répandue dans l'assemblée avec la rapidité de l'éclair.

Berthe et Jeannine écoutaient et regardaient cette cohue qui se mouvait désordonnément dans l'ombre. La cause du tumulte leur échappait encore; tout à coup une grande clameur de détresse monta en même temps qu'une épaisse fumée.

— Au feu! au feu! cria la foule,

Quelques coups d'arquebuse retentirent. Les hôtes du sire du Dayron, quittèrent la galerie et se précipitèrent sur la terrasse à l'instant où la flamme, se dégageant violemment de ses langes de fumée, jaillissait en gerbe au-dessus de la loge de Rémy.

Une seconde fusée partit de la tente du seigneur des Iles, traça dans l'air sa courbe chevelue et jeta sa cascade d'étoiles.

— Au feu! au feu! au feu! clamait la cohue sur la rive bretonne.

Chacun put remarquer ce fait : la tente royale et la tente ducale éteignirent à la fois leurs fanaux, comme si elles eussent eu honte de paraître. Ne voulant ou ne pouvant réprimer, elles se voilèrent.

Nous disons réprimer, car l'incendie qui dévorait la pauvre masure était un méfait patent. On avait vu les porteurs de torches, qui l'avaient allumé méchamment, et pendant que la foule éclatait en cris de détresse, un cercle muet d'hommes couverts d'acier entourait la loge et fermait tout passage aux secours.

Dans la loge, on entendait des plaintes confuses et désespérées.

Sur la terrasse du Dayron, dames et chevaliers s'interrogeaient les uns les autres. Quel démon avait jeté le brandon sur cet humble toit?

Il y avait comme une réponse muette dans le spectacle

que présentait la plaine. L'ombre avait envahi les deux rives du Couesnon. Pour regarder l'incendie rouge et voilé de vapeur, il n'y avait plus que la tente du seigneur des Iles, toujours radieuse et vêtue d'étincelles.

A mesure que la cabane brûlait, on apercevait mieux, de la terrasse du Dayron, le cercle d'hommes d'armes qui protégeait l'œuvre de destruction. Les chevaliers n'auraient pas eu le temps de monter à cheval; le feu ne faisait qu'une bouchée de ces minces planches, et s'il n'y avait pas eu des créatures humaines à l'interieur, c'eût été comme un feu de joie.

L'incendie jeta son dernier soupir : cette grande flamme qui bondit au-dessus de la maison à l'agonie, quand la toiture s'abîme. La terrasse du Dayron s'éclaira vivement à ce coup. On vit entre Jeannine et Berthe, muettes d'horreur, messire Olivier, baron d'Harmoy, qui regardait froidement l'incendie.

Aubry, accoudé contre la balustrade, essuyait son front baigné de sueur.

— Celui-là sait tout, prononça le sire du Dayron à voix basse en montrant messire Olivier.

— Le nom! le nom de l'incendiaire! cria-t-on de toutes parts.

Messire Olivier promena sur la noble assemblée un regard souriant et tranquille.

— Pourquoi le saurais-je mieux que vous? demanda-t-il.

— Vous le savez, dit madame Reine avec autorité.

Berthe répéta, comme si une voix qui n'était point la sienne eût parlé au dedans d'elle :

— Vous le savez.

— Je le sais, répondit Olivier, dont le froid sourire prit une expression de sarcasme; mais messire Aubry de Kergariou le sait comme moi.

— Le nom! le nom! s'écria-t-on en chœur.

— Le comte Otto Béringhem! prononça Aubry, tout pâle et avec un frémissement.

— Et pourquoi ce crime lâche et abominable?

Aubry se tut.

— Voilà ce que mon jeune compagnon ne sait pas, dit messire Olivier en rejetant à droite et à gauche les belles boucles de ses cheveux noirs. Le comte Otto ne veut pas qu'on lui désobéisse.

— Et le comte Otto s'attaque à des malheureux sans défense; dit madame Reine avec dédain.

— Il y a dans la plaine de Pontorson, répondit messire Olivier, un roi, un duc et des chevaliers. Malgré les chevaliers, malgré le duc et malgré le roi, le comte Otto a puni ceux là qui lui avaient désobéi!

Messire Olivier avait, en parlant ainsi, la voix calme et douce. Seulement, son front s'était redressé, tandis que sa prunelle lançait un rapide éclair. Berthe avait les yeux fixés sur lui; Jeannine regardait messire Aubry, qui semblait la fuir.

La cabane du bonhomme Rémy n'était plus déjà qu'un amas de charbon. La lueur du feu jetait à peine quelques sombres reflets à l'acier des armures.

Une troisième fusée déchira le ciel. Quand elle éclata, la tente du seigneur des Iles éteignit comme par enchantement son illumination resplendissante. La plaine entière se plongea dans les ténèbres.

Au milieu de cette obscurité soudainement venue; on put entendre la voix tranquille de messire Olivier qui disait :

— Demain, il fera jour. Ceux qui blâment le comte Otto Béringhem ont toute une nuit pour aiguiser le fer de leurs lances et fourbir leurs épées.

XIII

LE RENDEZ-VOUS

A la place où naguère s'agitait follement la fête, tout était silencieux et sombre. C'est à peine si la baraque incendiée jetait encore une lueur faible dans cette grande et complète obscurité. La nuit était sans lune ; des vapeurs lourdes et chaudes couvraient les étoiles. On entendait le bruit sourd de la mer qui arrivait à l'embouchure du Couesnon. Les gens de Normandie avaient regagné Beauvoir ou Ardevon, les gens de Bretagne s'étaient mis en marche pour Saint Georges ou le Roz. Pontorson regorgeait : il n'y avait point de place pour les paysans, dans ses maisons pleines de gentilshommes ou tout au moins de bourgeois.

Ceux qui demeuraient trop loin pour retrouver leur logis s'étaient arrangés comme ils avaient pu dans une manière de camp, formé de huit ou dix douzaines de tentes, qui s'abritait derrière la ville.

La ville elle-même dormait. Point de fète qui tienne quand a sonné le couvre-feu. Les fenêtres de l'hôtel du Dayron, situé hors de l'enceinte, restèrent éclairées quelque temps encore, puis elles cessèrent de briller l'une après l'autre, hormis une seule, dont les rideaux fermés laissaient passer une lueur.

Dans la plaine, la tente ducale, la tente royale et le fastueux tabernacle où le comte Otto Béringhem avait donné festin, se taisaient. Il eût fallu passer tout près de l'une d'elles, pour entendre le pas des sentinelles qui veillaient alentour.

Un homme rôdait cependant sur la rive bretonne, non loin de la baraque en cendres du pauvre père Rémy. Cet homme était un vieillard et portait le costume monacal.

— Dix heures et puis une, disait-il en cheminant avec peine, cela fait onze, maintenant comme autrefois. Et il y a longtemps que je ne m'étais vu hors de mon lit à pareille heure!

— Quand tu répéteras cela vingt fois! se répondit-il à lui-même en haussant les épaules.

— Ne te fâche pas, ne te fâche pas, je ne le répéterai plus!

Frère Bruno s'arrêta tout en face de la cabane incendiée et baissa la voix pour dire en soupirant :

— Ah! quel caractère!

Le fait est qu'il n'y avait plus moyen de discuter : au moindre mot il s'emportait!

Frère Bruno resta un instant appuyé sur son bâton. Il regardait d'un air triste le petit tas de cendres et de charbons presque éteints.

— Au mois d'août de l'an soixante-neuf, murmura-t-il en secouant sa tête sur laquelle il avait ramené son froc prudemment, à cause de l'humidité de la nuit, le pauvre nain Fier-à-Bras, surnommé l'Araignoire, parce qu'il avait les cheveux hérissés, mourut brûlé à l'assemblée de Pontorson avec le père Rémy, du bourg de Tinténiac, et un homme de Jersey, qui avait six pieds de haut. Ce fut l'Ogre maudit qui mit le feu à leur baraque, car ils étaient dans une baraque où ils jouaient des farces et soties, ce qui ne doit point être une préparation bonne pour paraître devant Dieu. Le nain Fier-à-Bras s'appelait, de son vrai nom, Perrin Boireau; il était page pour rire, bouffon ou fou de messire de Coëtquen, seigneur de Combourg. Il avait plus d'esprit qu'il n'était gros et mangeait volontiers des tourtes du village d'Ardevon, lesquelles sont en vérité tendres et bien faites.

Frère Bruno ayant prononcé à haute voix cette oraison funèbre, pour les besoins de son répertoire de

bonnes aventures, poussa un gros soupir. Pendant qu'il soupirait, un bruit léger se fit entendre dans la nuit, Pauvre Fier à-Bras! son petit corps et sa grosse tête chevelue ne devaient plus réjouir au dessert les hôtes du sire de Combourg. Personne n'avait pu s'échapper de la loge condamnée, autour de laquelle, tant qu'avait duré l'incendie, un cordon serré de soudards avait veillé l'estoc au poing. Mais si l'esprit du nain revenait sur terre, il devait rire dans la brise des nuits. Ce bruit qui se faisait entendre ressemblait au rire sec et strident du nain. C'était peut-être l'esprit du nain qui passait avec le vent du large.

Frère Bruno poursuivit son chemin, il allait vers le pont.

— Je ne sais pas si j'ai jamais vu une nuit plus noire. dit-il.

— Voilà, enfin, un mot de vrai! répliqua la partie batailleuse et maussade de son individu; ce n'est pas malheureux!

— Mon Dieu! mon cher enfant, reprit frère Bruno avec douceur, quand je me trompe, c'est de bonne foi. La nuit est noire, je le dis... et maintenant que je me souviens, j'en ai vu de plus noires...

— Bon! bon! s'écria frère Bruno méchant, j'étais sûr que le vieux fou se repentirait de sa parole véridique!

Frère Bruno s'arrêta tout court. Il croisa ses bras sur sa poitrine.

— Mon ami, dit-il, je te donne l'exemple; je retiens un mot un peu vif qui allait m'échapper. Crois-tu que tu n'aies pas, toi aussi, tes défauts et tes ridicules? Tu serais donc le seul! Tu bavardes, tu bavardes... Tiens! Javotte de chez les Maurever, ta nièce... Et que celle-là est une grosse joufflue! Javotte te l'a dit : on t'appelle Bruno la Bavette. Certes, ce n'est pas bien de donner des sobriquets aux gens d'église; mais les gens d'église ont tort de les mériter, voilà tout. Attrape!

Il trébucha contre une pierre et faillit tomber tout de son long. Pour le coup, il se prit à rire.

— Ah! ah! ah! s'écria-t-il, l'aventure est bonne, mon cousin! pendant que tu m'accuses d'être bavard, tu bavardes tant et si bien que tu te casses le nez! On voit la paille dans l'œil du voisin, on ne voit pas dans le sien la poutre! Bryot, le bègue de Saint-Léonard-en-Tréguier, me disait toujours que je n'avais pas la langue bien pendue. Melaine Chrestien, qui jouait du serpent à l'abbatiale de Fougères et qui était ivrogne endurci, conseillait aux plus sobres de ne point tant boire.La femme dudit Melaine accoucha une fois de deux enfants jumeaux : un garçon et une fille, La fille fut sœur converse à la Madeleine; le fils tourna de côté; on le pendit à Vannes en soixante-et-un, voilà huit ans de cela. Il avait un soir coupé la bourse de Jean Riboust, le gros tanneur de Redon, et il y avait dans la bourse...

— Là! là! s'interrompit frère Bruno; ta voix s'enroue, mon camarade! Repose-toi; tu n'as plus ta langue de quinze ans!

Il arrivait à la tête du pont. Le Couesnon, un bavard, aussi, babillait sur les galets de son lit. Frère Bruno releva son froc qui gênait sa vue, et fit effort pour percer les ténèbres. Il n'y avait personne sur le pont.

— Si le petit Jeannin me fait croquer le marmot ici, pensa le bonhomme, je lui en dirai mon avis. Du diable si je courrais la prétentaine par une nuit semblable pour un autre que lui. Je sens venir l'orage; dans une heure il va éclairer, dans une autre heure pleuvoir et tonner. Ce qu'on va penser de moi au couvent, je vous le demande!...

— Parbleu! on pensera ce qu'on voudra, n'est-ce pas?

— Sans doute, je dis seulement qu'on s'étonnera de notre absence.

— Moi, je m'en bats l'œil!

— Toi, tu n'as pas la gravité qui convient à ton âge. Un religieux ne doit point parler comme un soldat. Je sais bien que ce n'est pas une affaire, Jérôme me remplacera bien pour une nuit.

— Et pour deux aussi, par ma foi!

— Savoir...

— Et pour trois! si tu crois que tu es utile au couvent!

— Aussi utile que toi, mon ami... Sarpebleu! tu me ferais jurer!

— Jure, vieux pécheur! Ne te gêne pas!

Frère Bruno frappa du pied et ferma les poings.

— Ne me pousse pas! s'écria-t-il avec une véritable colère : il y aurait de quoi se jeter à l'eau.

— Eh bien! nous sommes sur le pont! jette-toi, jette-toi! je t'en défie!

Le spectre de Fier-à-Bras ne devait pas être bien loin, car un éclat de rire grinça aux oreilles de frère Bruno. En même temps la voix de Jeannin s'éleva vers l'autre bout du pont.

— Est-ce vous, mon digne frère? demanda-t-elle.

— C'est moi, répondit le moine convers; mais pourquoi ris-tu par cette triste nuit, petit Jeannin?

Le premier éclair entr'ouvrit la nuit et montra le visage du bon écuyer, qui, certes, n'était point trop joyeux.

— Pourquoi je ris? répéta-t-il sans comprendre.

— Ne t'ai-je pas entendu rire?

— Non, mon frère; je croyais que c'était vous ou votre compagnon.

— Mon compagnon? répéta frère Bruno à son tour. Puis se reprenant un peu confus, il ajouta : Bien, bien, petit Jeannin, je sais ce que tu veux dire. Quand je chemine, seul, la nuit, j'ai coutume de réciter tout haut mes patenôtres... Mais arrivons au fait, je te prie, et ne perdons pas de temps précieux en paroles inutiles. T'ai-je raconté jamais, petit Jeannin, la bonne aventure du Malandrin Pierre d'Acigné, qui détroussa, sur ce pont même où nous sommes, dom Vincent, prieur des bénédictins de Cancale? Il ne faisait pas encore nuit close, et dom Vincent venait tranquillement sur sa mule...

Jeannin lui serra fortement le bras.

— Avez-vous confiance en moi, mon frère? demanda-t-il.

— Presque autant que si tu étais gentilhomme, mon petit Jeannin, répondit Bruno sans hésiter.

— Ce n'est pas assez, dit l'hommes d'armes.

— Eh bien ! répliqua encore Bruno, une fois plus que cela. Es-tu content !

Jeannin lui lâcha le bras et passa le revers de sa main sur son front.

— Non, murmura-t-il, je ne suis pas content et ce n'est pas assez.

— Que te faut-il?

— Il me faut la confiance qu'on a pour son frère ou pour son père.

Bruno se gratta l'oreille.

— Je te connais depuis du temps, Jeannin, dit-il après un silence; c'est moi qui te montrai à jouer des deux bras comme un homme, là-bas, au siége de Tombelène. Te souviens-tu? je t'appelais Peau-de-Mouton... Apprends-moi ce que tu veux et je ferai mon possible.

— Ce que je veux, mon frère Bruno, je ne le sais pas encore bien moi-même. Ma tête travaille depuis hier, mais elle n'est pas habituée à travailler ; elle va lentement à la besogne. Répondez-moi d'abord franchement : Etes-vous pour la Bretagne ou pour la France?

— Est-ce que la France et la Bretagne sont en guerre? Si elles sont en guerre, saint Archange! que devient mon mariage entre le dauphin Charles et la jeune duchesse Anne?

— Mon frère, on aura le loisir de faire la paix d'ici-là. Pour qui êtes-vous? pour le duc ou pour le roi?

— Je suis pour les bons hommes, mon fils. Vive Dieu ! allons-nous voir courir les lances ? Les canons de Saint-Michel qui lancent des boulets de pierre vont-ils gronder? L'Evangile commande d'aimer la paix, mais Moïse et Josué ont fait la guerre, oui, bien par l'ordre du Très-Haut. Je bats mon froc quand je veux qu'il soit net ; sans la lance et sans l'épée le monde mourrait de pa-

resse... *Alleluia!* je rajeunis de vingt ans à penser que les bannières vont flotter au soleil!...

— Vous ne m'avez pas répondu, mon frère, interrompit Jeannin.

— Eh bien! le sais-je, moi, pour qui je suis? s'écria le moine bonnement. Le Mont Saint-Michel est en France, mais si peu! Nous buvons les pommes de Bretagne. Quant à la question de patrie, je suis né sur la rivière du Couesnon, qui n'est ni ceci ni cela : ma mère avait un pied au pays des ducs, un pied sur la terre du roi. Si mon cœur est breton, ma rate est française. Je te dis, petit Jeannin, Noël pour les bonnes gens! voilà ma devise.

L'écuyer de madame Reine écoutait ce bavardage avec une attention grave.

— Alors, dit-il, mon frère vous n'avez point d'attachement personnel pour le roi?

— Le roi est mon prochain.

— Point de répugnance particulière pour le duc?

— Le duc est mon prochain.

— Si le duc voulait assassiner le roi...

— Vrai Dieu! interrompit l'honnête moine convers, je défendrais le roi!

— Mon frère, dit Jeannin en lui posant sa large main sur l'épaule, voulez-vous m'aider à défendre le duc que le roi veut assassiner?

Bruno se recula ébahi.

— Et le mariage! balbutia-t-il, car cette idée ne voulait point sortir de son esprit ; je commence à croire que le compère Gillot, de Tours en Touraine, n'a pas joué franc jeu. Le mariage était arrangé. Pourquoi les deux beaux-pères veulent-ils s'entr'assassiner maintenant?

Jeannin n'eut garde de relever la hardiesse de cette expression, « les deux beaux-pères, » appliquée à Louis XI et à François de Bretagne, à l'occasion des fameuses fiançailles. Il répéta sa question patiemment.

— Mon petit Jeannin, répondit Bruno cette fois, si nous défendons le duc, te fera-t-on chevalier?

— Je ne sais, mon frère.

— Voilà ce qu'il faut savoir. Fier-à-Bras, la pauvre créature... quand on pense qu'il riait de si bon cœur, ce matin! As-tu vu cet homme de Jersey le dévorer, toi? Ce devait être un spectacle curieux. Dieu ait son âme, car il avait une âme, malgré l'exiguité de son corps... Fier-à-Bras donc, la pauvre créature, me disait hier ces propres paroles : « Si Jeannin n'est pas chevalier, sa fille mourra. » Le fallot avait du bon sens, et les sages pouvaient profiter parfois à son entretien. Je ne comprends pas bien pourquoi ta fillette mourrait si tu n'étais pas chevalier, ami Jeannin, mais je l'ai vue ce jourd'hui sur la terrasse du Dayron ; elle m'a envoyé de loin un gentil baiser avec un bon sourire : je ne veux pas qu'elle meure!

L'écuyer de madame Reine avait courbé la tête. Sans la nuit noire, le moine convers aurait surpris une larme qui brillait dans ses yeux.

— Jeannine ne mourra pas, mon frère, murmura-t-il; pourquoi Dieu enlèverait-il à un pauvre homme sa dernière joie? Fier-à-Bras avait du bons sens, comme vous le dites, mais il parlait souvent à tort et à travers.

Ils tressaillirent tous deux, accoudés qu'ils étaient au pont. Une voix qui semblait sortir de dessous l'arche, confondue avec le murmure de l'eau sur les galets, prononça distinctement ces deux mots :

— Tu mens!

Le moine et l'écuyer gardèrent un instant le silence.

— Je l'avais déjà entendu rire là-bas, murmura Bruno ; son âme est peut-être en peine, et tu as parlé un peu légèrement d'un mort, ami Jeannin. Désormais, si tu m'en crois, nous gagnerons chacun notre gîte ; je n'aimerais pas à causer plus longtemps en ce lieu.

Jeannin l'arrêta au moment où il s'éloignait déjà.

— Mon frère, dit-il d'une voix ferme, nous nous séparerons quand j'aurai votre parole. Puisque vous n'aimez pas le roi plus que le duc, défendez le duc comme vous auriez défendu le roi.

— Ecoute ! fit le moine qui prêtait l'oreille ; n'a-t-on point encore parlé ici près ? Il y a des âmes tourmentées qui volent dans l'air, d'autres qui nagent en suivant le fil de l'eau. Je promets bien que Fier-à-Bras aura ce qu'il lui faut de prières.

— Merci ! fit la voix mystérieuse dans la nuit.

Les dents du bon moine claquèrent.

— Le soir de la fête, grommela-t-il pourtant, ce même jour du mois d'août en l'an soixante-neuf, la voix du nain décédé qui sort de dessous l'arche et qui dit la première fois : *Tu mens !* la seconde fois *merci !*

— Cela me rappelle, ajouta-t-il tout haut et passant son bras un peu tremblant sous celui de Jeannin, l'aventure du défunt Thual, qui revint battre sa femme en quarante-deux, à l'heure où il avait coutume de la battre de son vivant... et aussi l'aventure de Suzon Mignot, du bourg de Genest en Normandie. Suzon avait volé trois gerbes dans le champ de Guyot Mélin, vers la fin d'août, et ce fut au commencement de septembre qu'on la mit au cimetière. Les trois gerbes étaient encore dans la grange de Samuel Mignot, mari de feue Suzon. Ce Samuel était soupçonné de juiverie, et j'ai ouï dire une fois au diacre de Saint-Nicolas que le père de Samuel faisait le sabbat, avec bien d'autres, dans la ferme abandonnée qui est au bord de la grève, devant le bourg... Donc les trois gerbes... non... c'est Suzon Mignot... mais si fait, je dis bien : les trois gerbes qui restaient dans la grange...

— Bavard ! bavard ! bavard ! prononça par trois fois sous l'arche la voix mystérieuse.

Le moine se tut, mais ce fut pour ajouter aussitôt :

— Bavarder n'est pas mon défaut, mais pour une fois, si j'ai bavardé, eh bien ! je ferai pénitence.

— Jeannin, mon ami, se reprit-il, que cet exemple te profite ; tu es enclin à parler longuement. Dis-moi, en peu de paroles, ce qu'un pauvre vieux moine convers peut faire pour ton duc François, et dépêche !

Le bon écuyer ne demandait pas mieux que d'être bref.

— Vous m'avez dit, mon frère, répondit-il, que vous étiez comme les deux doigts de la main avec Guy Legriel, premier sergent des archers de la communauté.

— J'ai dit la vérité.

— Par vous et par lui, continua Jeannin, pourriez-vous faire qu'une demi-douzaine de bons compagnons comme moi eût entrée dans l'enceinte du couvent?

— Tu n'as pas besoin de moi pour entrer, petit Jeannin ; la porte est tous les jours ouverte.

— Les bons compagnons dont je vous parle, répliqua Jeannin en baissant la voix, seraient armés...

— Voire ! interrompit Bruno, veux-tu me faire finir mes jours dans l'*in-pace?* Des gens armés au couvent ! *Benedicamus Domino !* Legriel n'y peut rien, le bon camarade qui est à jeûn chaque matin jusqu'à l'heure de sa première tasse. Qui accuserait-on ? le tourier. Connais-tu les cachots, petit Jeannin ? Celui où messire Aubry, le père de ton jeune seigneur, fut enfermé vers l'an cinquante, est libre et vacant. Six pieds cubiques taillés au vif du roc ! On a de quoi se retourner, j'espère ! Nenni, nenni, mon homme! tu en as assez dit : je te dispense du reste !

— S'il vous plaisait m'écouter... insista Jeannin.

— Point, point, cela ne me plaît pas. On m'a promis un lit pour cette nuit dans la tente du gruyer juré, qui est dressée là-bas au nord de la rivière. J'y devrais être déjà. Bonsoir, petit Jeannin !

Le brave écuyer ne répondit pas. Il s'assit sur le parapet du pont et mit sa tête entre ses mains. Frère Bruno descendit jusqu'à la berge et se prît à cheminer au bord de l'eau, le long des buissons de saules blancs et d'aunes. En cheminant, vous pensez bien qu'il causait avec lui-même.

— Peur? se disait-il, de quoi aurais-tu peur ?

— Qui te parle d'avoir peur ?

— Je te sens, parbleu, mon cousin ! Tu tremblotes comme un vieux chat !

— Devisons d'autre chose. As-tu vu ce Jeannin ! Le

oi ! le duc ! Que me fait le duc ? Je suis sujet du roi, et e suis chargé d'un poste de confiance. Si le roi et le duc nt des affaires ensemble...

Le feuillage des aunes s'agita tout auprès de lui.

— Le roi s'est moqué de toi ! dit cette voix aigrelette t contenue qui naguère s'était fait entendre sous l'arhe.

Frère Bruno pressa le pas. Mais l'agitation des saules lancs et des aunes semblait le suivre. On eût dit que ous ces buissons avaient la fièvre sur son passage. Le isson se communiquait de l'un à l'autre, et les touffes e feuillage frémissaient à tour de rôle. Pas un souffle e vent dans l'air. Le tonnerre grondait au lointain, et es éclairs embrasaient l'horizon à de longs intervalles, u côté de la haute mer.

Frère Bruno ne parlait plus, mais il pensait :

— Pourvu que j'arrive à la tente du gruyer juré avant 'orage !

— Tu n'y arriveras pas ! prononça la voix qui réponlait à sa pensée.

Et de la feuillée frémissante, ce refrain monotone incessamment sortait :

— Le roi s'est moqué de toi ! le roi s'est moqué de oi !

XIV

LE LUTIN

La patience n'était pas le vice dominant de frère Bruno.

— *Vade retro!* s'écria-t-il enfin, sans ralentir le pas

j'ai peur, c'est vrai, mais je donne mon âme à Dieu et je te provoque, esprit, fantôme ou démon !

L'esprit, le fantôme ou le démon répondit :

— Le roi s'est moqué de toi !

— Tu en as menti ! répliqua frère Bruno ; je ne connais pas le roi.

— Connais-tu maître Pierre Gillot, de Tours en Touraine ? demanda la mystérieuse voix.

Frère Bruno resta un pied en l'air, malgré sa goutte. Un trait de lumière le frappait.

— Grand saint Michel ! grommela-t-il, est-ce que c'est possible ? Maître Gillot...

— Maître Gillot est le roi, reprit la voix ; le roi est venu pour assassiner le duc de Bretagne ou tout au moins le tenir captif par trahison, et c'est le roi que tu as envoyé à Jeannin l'écuyer, au manoir du Roz.

— Est-ce possible ! Est-ce possible ! répétait le moine convers.

En même temps, il se recueillait et faisait cet important travail :

— En l'an soixante-neuf... voilà une année fertile en bonnes aventures ! En l'an soixante-neuf, Pierre Gillot, de Tours en Touraine, qui monte à ma cellule et me conte des histoires à dormir debout, mariage du dauphin en projet et de la duchesse en semis. Je donne là-dedans, comme un vieil innocent que je suis. Pierre Gillot me tire les vers du nez et me fait nommer portier... Pierre Gillot était le roi de France !

— Merci de moi ! voici la pluie ! s'écria-t-il ; spectre ! je sais bien que tu es l'âme de Fier-à-Bras l'Araignoire.

— On ne peut rien vous cacher, mon frère ! dit la voix, qui s'étouffait dans un éclat de rire.

— Les défunts ont-ils donc tant de gaîté ? grommela Bruno, pris d'un doute.

— Quand ils furent d'un caractère joyeux en ce monde mortel, oui, mon frère.

— Ceci paraît plausible, fit le moine ; veux-tu des prières ?

— Une prière n'est jamais de trop.

— Tu en auras... Que Dieu te garde!

— Restez, s'il vous plaît, mon frère ; je veux encore ıtre chose.

Les gouttes de pluie, tombaient, larges comme des :us.

— Dis ce qu'il te faut ! s'écria le moine avec impatience.

— Il me faut l'entrée du couvent pour mon ancien ›mpère Jeannin et ses hommes d'armes.

— Impossible !

A peine ce mot était-il prononcé, qu'un éclair fit le ur dans la plaine. Quelque chose bondit hors du buis-›n de saules en poussant un cri bizarre et inhumain. Le ıuvre frère perdit le souffle. Le quelque chose était sur ı nuque, et deux objets qu'on pouvait prendre pour :s jambes lui serraient le cou vigoureusement.

En général, les esprits n'ont point de jambes. Mais, ı fond, sait-on bien précisément les choses de l'autre ıonde ?

Frère Bruno chancela ; ses genoux fléchirent ; il se rosterna la face contre terre. En cette position, les eux jambes posaient commodément leurs pieds sur le ›l.

— *Vade retro!* balbutia-t-il. Ah ! coquin, tu m'étran-les ! Grâce, mon petit ami, nous étions compères de ›n vivant !... Vas-tu me lâcher, vampire !

Le quelque chose le prit par sa dernière mèche en ıçon de licou et se mit à faire le mouvement d'un ca-ılier qui trotte.

— Scélérat! damné ! démon ! criait le malheureux runo ; ah ! je me souviendrai longtemps de cette aven-ıre !... Mon digne petit compagnon, que t'ai-je fait?

— Hop ! cria le lutin ; au trop ! au galop ! hop ! hop !

— Pitié ! râla Bruno, dont la langue pendait.

— Feras-tu ce que veut Jeannin ?

— Je ne puis.

— Alors, nous allons chevaucher jusqu'aux sables ıouvants...

— Miséricorde !

— Ou plutôt, je vais dire un mot au tonnerre.

Un éclat de foudre fit trembler l'atmosphère et le sol.

— Miséricorde ! miséricorde ! répéta le frère Bruno affolé, je ferai tout ce que tu voudras, mon cher petit ami.

Il sentit son cou subitement dégagé. Il se releva. Son regard timide chercha tout alentour, et Dieu sait que les éclairs ne manquaient point pour aider sa recherche. Il n'y avait personne auprès de lui. Un instant il pensa qu'il avait été le jouet d'un cauchemar. Mais, au dernier éclair, le buisson de saules s'agita, comme si une main robuste l'eût secoué furieusement, et la voix fantastique s'éleva de nouveau :

— Je vais annoncer au bon écuyer Jeannin, dit-elle, que tu l'attends avec ses hommes d'armes.

— C'est convenu, répliqua le moine ; que Dieu me protége !

— Au revoir !

Frère Bruno reprit sa course. Quand il eut fait une centaine de pas sous la pluie, il se retourna, les poings fermés, et menaça le vide.

— J'en aurai le torticolis! dit-il, et que le diable t'emporte avec ton bon écuyer Jeannin !... En soixante-neuf, les saules blancs du Couesnon qui s'agitaient tout seuls et l'âme de Fier-à-Bras l'Araignoire qui me sauta à califourchon sur le cou, pendant que le tonnerre faisait rage et que la pluie tombait à torrents... Mauvaise histoire ! Et ce qui s'en suivra, mon patron le sait !

Il arriva à la tente du gruyer traversé jusqu'aux os. Il se mit au lit sans conter aucune bonne aventure à son hôte. En se couchant, il trouva moyen de décharger sa mauvaise humeur sur quelqu'un.

— C'est ta faute, dit-il.

— Je t'attendais là ! Quand les choses tournent mal, c'est toujours ma faute, n'est-ce pas ?

— On ne donne pas rendez-vous aux soudards à dix heures de nuit.

— Tu peux bien dire onze heures.

— Raison de plus ! Tu as ce que tu mérites.

— Et toi aussi ! En voilà assez, à la niche et fais le mort !

Comment se conduire avec ces tyrans domestiques qui n'admettent pas la discussion ? Le mieux est de se soumettre. Frère Bruno étouffa un murmure et se coucha. Il dormit comme un juste qu'il était, rêvant qu'on le mettait en paradis et que le paradis était une maison immense, toute pleine d'oreilles incessamment avides d'entendre conter de bonnes histoires.

Jeannin, cependant, était resté sur le pont, tout pensif. Son plan lui avait coûté beaucoup de travail : il le jugeait excellent; mais voilà que tout cet édifice,péniblement construit, manquait par la base. C'était à recommencer.

Il y avait à la tête du pont un bouquet de vieux peupliers bien branchus ; quand la pluie vint, Jeannin se mit à couvert sous les arbres. Il discutait en vérité avec lui-même comme s'il eût été frère Bruno la Bavette.

— Ces choses sont au-dessus de ma portée, se disait-il ; qu'ai-je à faire en ce monde, sinon à garder la veuve de mon maître et son noble héritier ? La Bretagne est trop grande ; c'est tout au plus si je saurai défendre notre petit manoir du Roz... Malheureux que je suis ! ai-je su défendre ma fille chérie contre la tristesse qui efface les belles couleurs de sa joue ? Les princes ont des conseillers et des capitaines. Jeannin ! Jeannin ! ne songe qu'à ceux que tu aimes !

— Jeannin ! Jeannin ! dit tout auprès de lui une voix bien connue, songe à la pluie qui tombe et au rhume que tu vas gagner !

Le bon écuyer se leva tout droit.

— Songe, reprit la voix, que les peupliers attirent la foudre, et viens avec moi dans mon réduit.

— Fier-à-Bras ! balbutia Jeannin, qui avait reconnu le petit homme à la lueur des éclairs ; veux-tu donc m'entraîner en l'autre monde où tu habites ?

Le nain fit une gambade et se mit à rire.

— Es-tu aussi simple que le pauvre frère Bruno ? s'écria-t-il ; en voilà un à qui j'ai fait une belle peur ! Viens avec moi, Jeannin, mon ami, et je te dirai comment rendre les fraîches couleurs aux joues de ta chère fille.

Jeannin hésitait. Il se signa.

— Te faut-il la preuve que je suis un homme de chair et d'os comme toi ? reprit Fier-à-Bras ; sois donc convaincu.

Il se baissa un petit peu, presque pas, et l'écuyer porta la main à son mollet en laissant échapper un cri. Fier-à-Bras l'avait pincé jusqu'au sang.

— Tu es en vie, coquin, dit Jeannin avec un véritable élan de joie ; tant mieux ! Pendant l'incendie, j'ai fait ce que j'ai pu pour arriver jusqu'à toi, mais j'avais un pourpoint de laine, et ces mécréants étaient armés de toutes pièces.

— Je t'ai vu, répliqua le nain, et je te dis grand merci, mon compère. Dans toute cette foule, il n'y a eu que toi pour dégaîner en ma faveur. Ah ! si seulement cette sotte pluie qui tombe à verse maintenant avait avancé de deux heures, le bonhomme Rémy ne serait pas rôti et je pourrais faire valoir contre lui ma créance... C'est trente sols tournois que je perds à ce jeu-là, c'est-à-dire quinze tourtes d'Ardevon !

Il avait pris l'écuyer par la manche et l'attirait vers le cours du Couesnon. Tout en marchant, il continuait :

— La pluie perce déjà le feuillage des peupliers, et je ne veux pas gâter mes chausses neuves. Mon manteau a été brûlé avec le père Rémy et le grand idiot de Jersey. Tu dis bien, mon ami Jeannin : tant mieux que je vive ! tant mieux pour moi ! tant mieux pour toi ! tant mieux pour Coëtquen, mon maître ! tant mieux pour la digne femme Lequien, qui met au four les bonnes tourtes d'Ardevon ! tant mieux pour la Bretagne, qui me possède, pour la France, qui possédera la Bretagne ! Tant mieux pour l'Europe ! tant mieux pour l'univers !

— Là ! fit-il en tournant court sous la première arche

du pont ; la mer baisse tout exprès pour nous, et nous serons ici comme dans notre chambre. J'ai dormi plus d'une fois en ce lieu ; seulement il ne faut pas avoir le sommeil trop dur, car le flux vient sans crier gare ! Assieds-toi là, mon ami Jeannin : nous allons causer raison comme si tu étais un homme de sens.

Sous l'arche, du côté du rivage, il y avait un enfoncement en forme de niche. Dans la niche, on avait mis une grosse pierre qui pouvait servir de siége. Jeannin s'assit ; Fier-à-Bras se mit sans façon sur ses genoux.

— Ecoute le vent siffler et la pluie tomber, dit-il ; ici, nous nous moquons de la pluie et du vent.

— Que me parlais-tu de ma fille ?... commença Jeannin.

— Bon ! bon ! tu vas trop vite. Chaque chose aura son temps. Dis-moi ce que tu as fait aujourd'hui.

— J'ai songé...

— Creux ? J'aime mieux ton bras que ta cervelle. Moi, qui suis un penseur et un philosophe, je puis bien passer mon temps à songer ; toi, tu as bons yeux et bon poignet : regarde et agis.

— J'ai beau regarder, mon pauvre Fier-à-Bras...

— Tu ne vois rien, n'est-ce pas ?

— Rien de bon ! et pour ce qui est d'agir...

— Tu ne sais pas par quel bout t'y prendre ?... Ah ! ah ! si j'étais mort, tu serais un homme perdu ! Que s'est-il passé à l'hôtel du Dayron, depuis ce matin ?

— On a festoyé, on a ri, on a dansé.

— Y étais-tu ?

— Non.

— Que n'y étais-je, moi ! On a dû remarquer mon absence. L'appât du gain et des tourtes m'avait entraîné : je suis puni... L'Homme de Fer était ce soir à l'hôtel du Dayron.

— L'Homme de Fer ! répéta Jeannin.

— L'Homme de Fer a regardé ta fille, reprit Fier-à-Bras.

Jeannin serra involontairement la poignée de sa dague.

— Tu es fort, continua le nain tranquillement, mais celui-là est plus fort que toi. L'ermite a dit qu'il serait tué par une femme. Pourquoi ? parce qu'aucun homme ne pourrait le tuer. Je n'ai pas pu tout voir à cause du rôle que je jouais dans la baraque du vieux Rémy ; mais j'ai aperçu ta fille sur la terrasse avec Berthe de Maurever. Le comte Otto regardait aussi Berthe de Maurever.

— Prends garde ! s'écria Jeannin, c'est la fiancée de mon jeune seigneur !

— Ne t'occupe pas d'elle plus que ton jeune seigneur lui-même... J'ai vu encore madame Reine qui te cherchait des yeux dans la foule. Si j'avais pu quitter la loge et me glisser à l'hôtel du Dayron, ne fût-ce que pour dix minutes, je t'en dirais plus long, mais il fallait exécuter loyalement mon contrat avec le bonhomme Rémy, n'est-ce pas vrai ? Je n'ai vu les choses que de loin... Ce que je puis te dire en toute sûreté de conscience, c'est que ton messire Aubry est damné aux trois quarts et demi.

— Quand tu parles de messire Aubry ou de madame Reine, interrompit Jeannin sévèrement, garde-toi de perdre le respect !

— J'ai bien perdu trente sols tournois auxquels je tenais plus qu'à tout le respect du monde ! Puisque tu ne veux point le savoir, je ne te dirai pas que j'ai vu messire Aubry chevaucher côte à côte avec le diable... Ah ! ah ! mon ami Jeannin, il est grand temps que tu sois chevalier !

— Explique-toi.

— Que nenni ! L'explication serait peu respectueuse pour ton jeune maître. Je suis gentilhomme et j'ai le droit d'avoir mon opinion, la voici : je donnerais pour notre belle Jeannine messire Aubry, madame Reine et Berthe de Maurever par-dessus le marché. J'ai idée parfois que je l'aime autant que mes tourtes, notre belle Jeannine ! Pasques-Dieu ! comme dit mon cousin le roi de France ; l'ermite l'a appelée noble dame, et l'ermite ne parle pas au hasard...

Jeannin le prit par les deux épaules et le regarda en face.

— Messire Aubry aurait-il commis quelque faute grave ? demanda-t-il.

— La faute que commet le papillon en mettant son aile trop près de la chandelle, répondit le nain.

— Court-il un danger que je puisse lui épargner ?

— Il court le danger des fous sur les ponts où il n'y a point de parapet.

— Au nom de Dieu ! dit Jeannin pour la seconde fois, explique-toi !

Mais le nain disait et faisait ce qu'il voulait, rien autre.

— Tout à l'heure, fit-il, comme s'il se fût parlé à lui-même, pendant que nous étions sous les peupliers, je regardais la façade de l'hôtel du Dayron. Toutes les fenêtres étaient noires, hormis une seule. Sur les blancs rideaux de celle-là, j'ai vu deux silhouettes se détacher : le profil hautain de Berthe et le gentil profil de Jeannine...

— Berthe de Maurever, en effet, dit l'écuyer, daigne porter à ma fille une affection qui nous honore.

— Et qui me fait l'aimer un petit peu, ajouta le nain, bien qu'elle soit la nièce de dame Josèphe de la Croix-Mauduit, qui m'a fait chasser de son hôtel par son vieil écuyer... Sais-tu, Jeannin ? si tu ne deviens pas chevalier, tu ressembleras sur tes vieux jours à l'écuyer de dame Josèphe, lequel rit encore moins souvent que madame Reine... Mais pourquoi cette chambre aux rideaux blancs reste-t-elle éclairée quand toutes les autres lumières sont éteintes ? Et pourquoi les deux jeunes filles veillent-elles quand tout le monde dort ?

— Oui, pourquoi ? répéta Jeannin qui ouvrit ses deux oreilles.

— Voilà, dit Fier-à-Bras, nous saurons cela un jour ou l'autre, si Dieu nous prête vie... Mais tu n'es guère curieux, mon oncle ! Tu ne m'as pas seulement démandé comment j'avais échappé au feu de l'Ogre des îles. Les

miracles sont-ils si communs qu'on ne tourne point la tête pour les voir ?

— C'est donc par miracle que tu as été épargné, petit homme ?

— Je te fais juge. J'avais été dévoré déjà je ne sais combien de fois, et j'étais harassé de fatigue... Entre parenthèses, je parie que tu ne sais pas comment fait un balourd pour dévorer un gentilhomme ?

— Non, assurément.

— C'est curieux. Ce père Rémy était un vieux coquin de mérite. Il avait inventé cela. Figure-toi que le pauvre grand Jersyas, quand la baraque était bien pleine, revêtait une dalmatique de chevalier, longue, large et maintenue sur la poitrine par une légère armature en fil de fer. L'armature faisait ballonner le devant de la dalmatique sous le menton de Jersyas. Pendant qu'il manœuvrait ses énormes dents postiches, je me plongeais dans sa barbe d'étoupe, et je disparaissais petit à petit entre la dalmatique ballonnée et la peau. Les spectateurs avaient la chair de poule, on n'entendait que des sanglots dans la baraque : ils s'amusaient pour leur argent, va !... Tu me diras : Ce n'est pas tout d'avaler un gentilhomme, il faut en faire la digestion. Nous allons y venir. Entre les jambes de Jersyas il y avait un sac de cuir suspendu par des courroies attachées autour de ses reins. J'arrivais tout essoufflé dans le sac, car je peinais beaucoup en passant au travers de sa barbe d'étoupe. Le corps ce n'était rien ; mais la tête, je l'ai grosse pour pouvoir loger toute ma cervelle ; la tête c'était le diable ! Si tu veux te mettre à ma place, tu comprendras qu'on n'était pas très-commodément dans le sac de cuir pour reprendre haleine. Je ne gardais mon courage qu'en songeant au four de dame Lequien où cuisaient mes quinze tourtes d'Ardevon.

Ici le nain poussa un profond soupir. Jeannin écoutait bouche béante. Il y avait en lui de l'enfant, malgré son honnête gravité : il se croyait à la veillée.

— Enfin, reprit Fier-à-Bras, il me viendra peut-être

quelque aubaine en récompense de ce que j'ai perdu. Je restais dans le sac de cuir jusqu'au moment où le géant prenait sa massue pour se défendre contre les chevaliers français et bretons qui venaient l'attaquer dans son castel. C'était la crise. Le géant, obligé de bondir et de faire toutes sortes de contorsions avant de recevoir le coup de la mort, ne pouvait pas me garder entre ses jambes.

— Dans votre mystère, interrompit Jeannin, les chevaliers de France et de Bretagne mettaient donc à mort l'Homme de Fer ?

— Eh ! sans doute,mon oncle ! C'est là ce quilui a tant déplu ! Il avait envoyé par un messager, noir comme la crémaillère du Roz, l'ordre de ne le point montrer vaincu dans sa lutte avec les chevaliers. Mais si nous avions fait cela, les bonnes gens nous auraient étranglés bel et bien ! Ne m'interromps plus, car voilà qu'il est tard et j'ai sommeil. Le géant allait donc chercher sa massue, appuyée contre un arbre. Au pied de l'arbre, il y avait un trou fermé par une trappe. Je détachais les courroies, j'ouvrais la trappe et la digestion était faite.

— Voire ! fit Jeannin émerveillé, la dalmatique cachait tout cela !

— Cette observation prouve bien que tu as du sens, mon oncle ! je refermais la trappe et le public n'y voyait que du feu... Devines-tu le reste ?

— Quand les incendiaires sont arrivés, tu étais dans ton trou ?

— Non pas, mais je m'y suis mis, et je venais d'en sortir, après l'incendie fini, quand j'ai entendu Bruno la Bavette qui se disputait tout seul dans la plaine ; j'ai assisté à votre entrevue ; j'ai percé à jour tes projets et je les ai servis, parce que je suis un noble Breton, après tout.

— En quoi as-tu servi mes projets ? demanda Jeannin.

— Quand il en sera temps, je te conduirai moi-même au monastère et tu verras si la porte reste close devant moi !

— Je voudrais savoir...

— Point ! Demain matin nous causerons affaires. Le flux vient à six heures, je t'éveillerai. Dormons !

Jeannin eut beau l'interroger, il ne répondit plus qu'en ronflant. Le bon écuyer s'enveloppa dans son manteau, en ayant soin de protéger le nain qui était toujours sur ses genoux, et ses ronflements sonores accompagnèrent bientôt ceux de Fier-à-Bras. Il y avait longtemps que le soleil était levé quand Jeannin s'éveilla en sursaut, parce que l'eau du fleuve lui montait le long des jambes. Fier-à-Bras, ne voulant point mouiller ses chaussures, se mit à cheval sur l'épaule droite de l'homme d'armes. Ils regagnèrent ainsi la prairie.

— Mène-moi déjeûner quelque part, dit le nain, et je t'en apprendrai si long que tes deux oreilles tinteront comme la maîtresse cloche de Combourg.

— Il faut que j'aie auparavant des nouvelles de ma fille réplique l'écuyer.

— Je puis t'en donner, je viens de voir son gracieux minois à la fenêtre de l'hôtel du Dayron. Elle suivait de l'œil ces deux cavaliers qui vont disparaître là-bas dans la brume.

— L'un de ces chevaliers n'est-il point messire Aubry ? murmura Jeannin qui se fit de la main un garde-vue.

— Si fait, répliqua le nain.

— Et l'autre ?

— L'autre ?... Voici la seconde fois que je vois messire Aubry chevaucher côte à côte avec le diable.

— Mon cheval est ici près, s'écria Jeannin, je pars et je les aurai rejoints dans un quart d'heure !

— Si tu trouves leurs traces, dit Fier-à-Bras en étendant le doigt vers la plaine ; vois ! ils sont déjà dans le brouillard !

Ils étaient à la porte de la ville et non loin de l'auberge où Jeannin avait mis son cheval, Jeannin était bien résolu à donner la chasse à son élève. En cas de danger, il voulait à tout le moins en prendre sa part.

[ais le nain commanda d'autorité à déjeûner pour un entilhomme et un soldat.

— Tu n'iras point, ce matin, courir la prétentaine, ıon oncle, dit-il pendant que Jeannin sellait son cheval ; est moi qui te taillerai ta besogne... A table ! à table !

Jeannin voulut résister, mais Fier-à-Bras savait le mot ıagique sous lequel pliait la volonté du bon écuyer ; prononça le nom de Jeannine. Jeannin se mit à table. e nain but, mangea et parla comme quatre. Quand il ıt achevé sa dernière rasade, il se mit sur ses petites ımbes, qui flageolaient ni plus ni moins que celles d'un rogne de taille ordinaire, et s'écria :

— Eh bien ! mon oncle, que dis-tu de ma politique ?

— Je crois que tu es sorcier ou devin, petit homme ! pondit Jeannin tout pensif.

— Donc, reprit Fier-à-Bras, monte à cheval et va chez duc. Voici Catiolle la mareyeuse qui passe avec son ıe ; je vais me mettre dans un de ses paniers, elle me ›nduira chez le roi.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

LA CITÉ FANTOME

I

DEUX JEUNES FILLES

C'était une chambre d'assez grande étendue, très-haute d'étage et dont le plafond en bois de chêne sculpté absorbait les rayons de la lampe. Une tapisserie à personnages mythologiques de grandeur plus que naturelle couvrait les murailles à partir du lambris, qui avait six pieds de haut. Au centre du plafond une tasse de bois de cèdre contenait l'huile douce qui attire et fait périr les insectes ; trois chaînettes de fer la soutenaient. Il y avait deux lits à colonnes, carrés tous deux, tous deux énormes et juchés sur leurs estrades entourées de galeries A la tête de chaque lit, une tablette sculptée supportait le gobelet d'argent et la fiasque au long col, pleine de vin saturé d'hysso; e et de marjolaine. Le sire du Dayron savait exercer l'hospitalité.

Quatre fenêtres, situées en face les unes des autres, s'ouvraient : deux sur le pont de Couesnon, deux sur la cour intérieure. Elles avaient de petits carreaux verdâtres, losangés de plomb. Au-devant de chacune d'elles deux rideaux de serge violette se croisaient ; les courtines des lits, les lambrequins et les rideaux étaient également de couleur violette. Une broderie au petit point, sur fond noir, aux nuances ternes et passées, recouvrait les immenses fauteuils dont les dossiers droits égratignaient les lambris. Sur la cheminée qui, certes, était plus grande qu'une de nos chambres à coucher modernes, un petit miroir de Venise, biseauté en dedans du cadre et chargé d'ornements lourds, s'inclinait pour présenter sa face polie aux hôtes de ce réduit. S'il eût été perpendiculaire au sol, sa glace n'eût reflété que les dieux roides et nus de la tapisserie.

Bien qu'on fût au cœur de l'été, un feu de souches brûlait dans l'âtre et combattait un peu la mortelle tristesse qui s'exhalait de ces vieilles murailles habillées de laine humide. Dame Josèphe de la Croix-Mauduit eût été là parfaitement logée avec son antique suivante, son faucon sénile et ses roquets décrépits. C'était vraiment une chambre de dignité première, sentant comme il faut le renfermé, froide, fière, revêche, où le moindre éclat de rire eût étonné l'écho, vierge de toute gaieté. Mais dame Josèphe, avec sa suite, (sauf l'écuyer octogénaire) habitait le réduit voisin. On avait mis dans cette pièce en deuil nos deux jeunes filles, Berthe et Jeannine.

La lampe, placée sur un guéridon bruni par le temps, répandait en vain ses lueurs. Partout les rayons se noyaient. Les moulures du plafond disparaissaient dans la nuit. Les personnages mythologiques se perdaient dans le feuillage noir, et seuls, derrière les rideaux, les petits carreaux entourés de plomb renvoyaient çà et là quelques étincelles capricieuses.

Le bois vert gémissait, le lambris craquait, le vent jouait avec le tuyau de la cheminée comme si c'eût été

une flûte gigantesque ne possédant qu'une note qui était une plainte. Au dehors l'averse fouettait contre les châssis, et quand le vent se taisait à de rares intervalles, le cri perçant des grillons ressortait sur le fracas sourd et lointain de la mer.

Berthe était assise dans un fauteuil au coin du foyer ; Jeannine se tenait sur un tabouret à ses pieds. Elles étaient toutes deux pâles, mais leurs pâleurs ne se ressemblaient point. Pâleur de fièvre pour Berthe, pâleur tachée de marques rouges ; pour Jeannine, pâleur de lente souffrance.

Il était tard. C'était l'heure où Jeannin, le bon écuyer, et son ami Fier-à-Bras cherchaient un abri sous le pont du Couesnon. Déjà plus d'une fois, dame Josèphe de la Croix-Mauduit avait élevé la voix pour dire à travers la cloison.

— Ma nièce, veuillez vous mettre au lit, je vous prie. Oraison trop longue ne vaut, si ce n'est aux veilles des fêtes cardinales. L'heure est indue. Chaque chose a son temps. Le Créateur fit la nuit pour le repos, et le défaut de sommeil creuse les yeux des jeunes filles.

C'étaient là de profondes vérités. Berthe répondait :

— Je vous obéis, madame ma chère tante.

Mais elle restait dans son grand fauteuil. Quand son regard se tournait vers les lits, tout sombres derrière leurs draperies austères, elle avait le frisson.

— Penses-tu qu'il a dit vrai, toi, Jeannine ? demanda-t-elle en caressant avec distraction les cheveux bruns de sa compagne : n'est-ce point plutôt une histoire inventée à plaisir ? Cette ville d'Hélion qui est si près de nous et qu'un voile épais nous cache au milieu des solitudes de la mer, ces palais invisibles, ces femmes jeunes et si belles, prêtresses d'un culte inconnu... crois-tu cela, toi, Jeannine ?

— Oui, je le crois, répliqua la fillette, et je demande au ciel, pour moi et pour ceux que j'aime, de n'en savoir jamais plus long.

— Qui est ton promis ? reprit Berthe en souriant.

Et comme Jeannine tardait à répondre, elle lui baisa le front en ajoutant :

— Dis-moi cela, je te promets le secret.

Jeannine garda le silence.

Berthe fit une petite moue.

— Au manoir du Roz, dit-elle, n'y a-t-il point quelque jeune homme d'armes?

— Non, répondit Jeannine.

— Aux alentours, quelque bachelier? ajouta Berthe.

— Non plus que je sache.

— J'oubliais! fit l'héritière de Maurever en prenant un air grave : à moins de faire mentir le saint ermite du mont Dol, tu ne peux aimer qu'un gentilhomme!

Jeannine releva sur elle ses yeux pleins de larmes et dit :

— Me viendrez-vous voir quelquefois, chère demoiselle, quand je serai sœur converse au couvent de Châteauneuf?

— Pourquoi parles-tu ainsi, ma fille? s'écria Berthe, et pourquoi pleures-tu?

— Ma nièce, veuillez vous mettre au lit, je vous prie, répéta la douairière de la Croix-Mauduit ; je vous entends causer avec la jeune vassale de notre cousine et respectée voisine madame Reine de Kergariou, dame du Roz, de l'Aumône et de Saint-Jean des Grèves. Un entretien honnête ne messied point, mais il faut se tenir en toutes choses dans les limites raisonnables. En nous privant, durant les heures nocturnes, de la lumière du soleil, le Créateur manifesta clairement sa volonté, qui est que nous dormions et reposions sous sa garde, depuis le soir jusqu'au matin.

— Je vous obéis, madame ma chère tante ; ayez bon sommeil.

Le beffroi plaintif de la ville de Pontorson sonna les douze coups de minuit.

— Madame ma tante a raison, reprit Berthe sans quitter son siége ; couchons-nous, ma fille, il est tard.

— S'il vous plaît, répondit Jeannine, dont les larmes s'étaient séchées pendant le sage discours de la vieille dame, je vous servirai de chambrière.

— Attendons encore. Mes pieds sont froids... que ces lits sont grands et tristes, ma fille! Lequel a le plus noble visage, à ton sens, de messire Aubry ou de messire Olivier?

— Messire Olivier, répondit Jeannine mentant à son cœur.

Elle croyait bien que Berthe allait protester avec colère ; mais Berthe ne protesta point.

— C'est mal, peut-être, murmura-t-elle, de parler si longtemps de semblables choses. Ce front brun et pâle du baron d'Harmoy, cet œil noir qui a l'éclat du diamant, cette soyeuse chevelure dont les anneaux se balancent, humides et chargés de parfums... peut-il exister des femmes assez téméraires pour donner leur pensée à la beauté d'un inconnu?

Le regard de Jeannine glissa entre ses longs cils et vint effleurer le visage pensif de Berthe. Berthe se leva.

— Dénoue les cordons de mon corsage, dit-elle ; nous causerions là jusqu'à demain! Il te regardait sans cesse pendant qu'il parlait.

— C'était vous qu'il regardait, chère demoiselle, répliqua Jeannine.

— Détache l'agrafe de ma ceinture. Etait-ce moi qu'il regardait? Une nuit, il y a déjà longtemps de cela, j'ai rêvé que nous étions rivales, toi et moi... Comme ta main tremble, ma fille! tu ne peux pas défaire l'agrafe? vois, il suffisait de la toucher. Sauras-tu nouer mes cheveux pour la nuit?

— J'essayerai, chère demoiselle.

— Je ne te connaissais point cette vocation pour le couvent. Si messire Aubry, mon cousin, eût fait choix d'une autre fiancée, je crois que je serais entrée en religion, moi aussi.

— Messire Aubry ne peut aimer que vous, balbutia Jeannine.

— Parlait-il de moi quelquefois au manoir du Roz?

— On parlait de vous chaque jour.

— Pendant toute cette soirée, dit Berthe comme malgré elle, messire Olivier m'a empêchée de voir Aubry.

Il y eut un silence, Jeannine nouait par derrière les longues tresses blondes de mademoiselle de Maurever. Une voix harmonieuse, qui semblait voiler à dessein l'éclat de ses notes sonores, chanta un couplet sous le balcon. La main de Jeannine lâcha les tresses, qui ruisselèrent en flots d'or sur les épaules de Berthe. Celle-ci restait immobile, la bouche demi-close, l'oreille attentive. La voix disait :

Connaissez-vous le cri du lion?
Au vivant rosier d'Hélion,
Vont éclore deux fleurs nouvelles :
Roses jumelles.
Le rosier appartient au lion,
Le vivant rosier d'Hélion.
Marguerite est blonde, elle est belle ;
Charmante est la brune Isabelle.
Vous connaissez le cri du lion :
A la plus belle!

— On dirait la voix de messire Olivier! murmura Berthe.

Les accords de la harpe s'éloignèrent et moururent.

— Ma nièce, prononça la douairière avec sévérité, fenêtres éclairées à cette heure de nuit attirent les rimeurs vagabonds, joueurs de rote, baladins errants, trouvères, traîneurs de mandolines, bardes, scaldes, troubades et autres fainéants donnant sérénades au clair de la lune, ce qui est imprudence de gravité première. Veuillez vous mettre au lit, je vous prie. Que dirait-on en la ville de Dol

si l'on savait que Berthe de Maurever, nièce de dame Josèphe de la Croix-Mauduit, reçoit pareilles aubades? La nuit qui vient, j'ordonnerai à mon écuyer de veiller en dehors des portes avec une arquebuse, et mèche allumée, afin qu'il mette à châtiment les nocturnes rôdeurs.

— Madame ma tante, répliqua Berthe, je suis en train de vous obéir.

— Donc, la bonne nuit je vous souhaite, ma nièce.

— Madame ma tante, je vous souhaite la bonne nuit.

Elle entraîna Jeannine vers les lits, après avoir pris la lampe, qu'elle cacha derrière les rideaux.

— J'aime mon fiancé Aubry! fit-elle avec une véhémence étrange ; en doutes-tu?

Et, sans lui laisser le temps de répondre :

— J'ai la fièvre depuis ce soir, ajouta-t-elle, je me sens mal.

Jeannine la soutint dans ses bras. Berthe était brûlante et ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire. Avec l'aide de sa compagne, elle parvint à gravir les degrés de l'estrade. Le froid des draps la saisit. Jeannine entendit ses dents claquer.

— Couche-toi! dit Berthe en la repoussant ; je souffre davantage quand tu es près de moi. Seigneur mon Dieu! je vois son visage pâle, au pied de mon lit! Est-ce toi ou moi qu'il regarde? Eloigne-toi ! éloigne-toi ! je veux voir si c'est toi ou si c'est moi!

Jeannine, effrayée, mais docile, descendit les marches de l'estrade.

— Que fais-tu là? s'écria Berthe en la voyant agenouillée au pied de l'autre lit. Pries-tu pour moi?

— Je prie pour vous, chère demoiselle, répliqua doucement Jeannine.

Berthe se mit sur son séant avec impétuosité.

— Pourquoi pries-tu pour moi? s'écria-t-elle. Est-ce que je fais déjà pitié?

— Chère demoiselle, dit la fillette en relevant la cou-

verture du second lit, ne parlez pas ainsi ; vous avez tout ce qu'il faut pour faire envie.

— Envie ! répéta Berthe amèrement.

Elle reprit avec la voix des fiévreux :

— Cette lampe me blesse la vue, mais ne l'éteins pas, ma fille, oh ! ne l'éteins pas ! Qui sait ce que nous verrions dans les ténèbres !... Jeannine, ma compagne d'enfance, Jeannine, je comptais sur toi ! Ce matin, j'ai bien vu que tu n'étais plus mon amie. Il y a une raison pour cela, car tu as bon cœur... Mais, ce matin, l'ermite ne t'avait pas encore appelée noble dame. Etais-tu déjà ambitieuse avant cela ? Ambitieuse, ma fille ! oh ! va, moi qui suis au-dessus de toi, selon le monde, je te céderais ma place avec joie.

Jeannine se taisait respectueuse et triste.

— Ecoute, reprit mademoiselle de Maurever accoudée sur son lit, si j'étais la fille de Jeannin l'écuyer, mon père m'aimerait. Mon père, messire Morin de Maurever fut trompé dans son espoir au jour de ma naissance. Il attendait un fils, héritier du nom ; sa femme, ma pauvre mère adorée, ne lui donna qu'une fille. En venant au monde j'ai condamné le nom de mes aïeux, car messire Hue, le frère aîné de mon père, n'eut qu'une fille, qui est madame Reine, et dom Eustache, le cadet, est de religion. Mon père rejeta les langes sur mon berceau ; il délaissa ma mère et ne m'a jamais aimée. Madame Reine me recueillit au Roz et m'éleva. Te souviens-tu ? nous jouions ensemble tous les trois, Aubry, toi et moi, sur la grande pelouse qui est au-devant du manoir ? En ce temps-là, mon désir était de t'avoir pour sœur et d'avoir Aubry pour frère. Quand je quittai le Roz pour venir à Dol, je compris que je n'étais pas sa sœur... Jeannine, Jeannine, il y a un homme qui m'a demandé ma main... et ce n'est pas Aubry !

— De quel homme parlez-vous, chère demoiselle ? demanda Jeannine.

Berthe de Maurever ne répondit pas ; elle avait les yeux fermés. La lumière tombait d'aplomb sur son beau

front. Ses lèvres se froncèrent doucement et sa bouche s'entr'ouvrit dans un sourire. Puis elle frissonna de tout son corps et rejeta sa tête en arrière.

— Oh! fit-elle, viens ici! Garde-moi! Il est là, dans la ruelle profonde! Viens! viens! Jeannine, mets-toi entre mon destin et moi... J'ai peur!

Elle tendait ses mains suppliantes, Jeannine monta les degrés de l'estrade et la reçut, défaillante, dans ses bras.

II

LE RÉVEIL

La lampe éclairait maintenant deux têtes charmantes dont les boucles brunes et blondes se mêlaient. Berthe était plus calme, depuis que Jeannine, agenouillée à son chevet, la gardait. A travers la porte, on entendait dame Josèphe de la Croix-Mauduit, qui ronflait d'importance première pour mettre à profit les heures où l'astre du jour reposait lui-même au sein de l'onde. En ronflant, dame Josèphe avait un noble songe : elle rêvait que dans une allée bien droite et sans fin, un nombre incalculable de jeunes demoiselles s'alignait. Dame Josèphe, son vieux faucon au poing, flanquée de son vieil écuyer et de sa vieille suivante, escortée, en outre, de ses vieux chiens ; dame Josèphe, habillée comme au jour de ses noces, la bouche en cœur et le bouquet de roses à la ceinture, se voyait passer dans les rangs des jeunes filles qui bais-

saient les yeux timidement. Elle s'entendait elle-même dire à chacune : « Tenez-vous droite! » Elle se voyait apprendre à cette innombrable armée d'écolières la révérence de dignité première, la révérence de dignité seconde et la révérence de tierce dignité. Vous ne vous figurez pas combien c'était divertissant pour dame Josèphe.

Après ces rêves enchanteurs, la chose triste c'est qu'on s'éveille. Si dame Josèphe avait pu rêver toujours qu'elle apprenait l'art ingénieux des révérences à cent mille petites demoiselles dans une belle avenue sablée, dame Josèphe eût été une douairière trop heureuse. Ces félicités n'appartiennent point à notre monde mortel.

— Je vais te dire, ma fille, murmurait Berthe en essayant de sourire, j'ai ouï conter l'histoire de plusieurs à qui on avait jeté des sorts. J'irai faire une retraite au couvent de Combourg et je serai guérie de ces fièvres... Si tu savais comme on le dit charitable! Cet hiver il a donné trois mille écus tournois à la communauté pour les pauvres gens en souffrance. Mais que me fait tout cela?... En arrivant ce matin, à l'hôtel du Dayron, je ne pensais qu'à Aubry, mon fiancé... et un peu à toi que l'ermite avait appelée noble dame... Ah! Jeannine! voilà que je suis comme autrefois, je te dis : pourquoi n'es-tu pas ma sœur?

— Je ne vous chérirais pas davantage, demoiselle! répliqua Jeannine dont l'accent avait quelque chose de maternel.

Elle contemplait Berthe avec une tendre sollicitude.

— Il y a des choses, reprit celle-ci, qu'on ne voudrait dire qu'à sa sœur... J'ai ouï conter encore dans mon enfance que celles qui sont bien aimés n'ont rien à craindre des sorts jetés ni des maléfices. La foi de leur chevalier leur est comme une égide contre laquelle se brise l'effort des méchants... Regarde-moi, Jeannine!

Elle mit ses deux mains sur les épaules de la fillette dont son regard perçant et inquiet sembla scruter la conscience.

— Tu n'es pas changée, toi, dit-elle ; l'éclair de son regard qui m'a blessée a glissé sur toi. C'est donc que tu as l'égide?

Jeannine baissa les yeux.

— C'est donc que tu es bien aimée? acheva Berthe avec un profond soupir.

— Je t'en prie, je t'en prie! fit-elle d'un ton suppliant aie confiance en moi. L'amitié doit être aussi un talisman : sois ma sœur pour me protéger... Je t'en prie, dis-moi le nom du fiancé qui t'aime et que tu aimes. Je connais tous les jeunes gens du Roz. Était-il de mon temps? L'ai-je vu? jouait-il avec nous?

Deux larmes tremblaient aux cils de Jeannine.

— Oh! fit Berthe avidement, que tu es heureuse! Tant mieux, tant mieux! Je suis contente! tu me devineras! tu comprendras que ma souffrance vient de mon incertitude. Le jour où Aubry franchement, loyalement réclamera ma main et ma foi, je serai forte... Qu'il me regarde ce jour-là, l'homme aux prunelles ardentes, je me rirai de lui!

Les deux larmes qui brillaient aux cils de Jeannine roulèrent le long de ses joues.

— Qu'as-tu, ma belle petite? demanda Berthe.

— Hélas! ma chère demoiselle, repartit Jeannine, je donnerais le meilleur de mon sang pour que messire Aubry vous défendit, comme il le doit, contre le malheur! Au couvent où je vais entrer...

— C'est vrai, fit Berthe qui l'interrompit Embrasse-moi j'avais oublié que, toi aussi, tu es malheureuse.

Elle reprit avec une sorte d'enjouement :

— Plus malheureuse que moi peut-être, car me voilà consolée et guérie rien que pour avoir parlé de celui qui sera mon protecteur ici-bas. C'est bien vrai, si messire Aubry voulait, je ne connaîtrais pas la tristesse ; s'il avait voulu, j'aurais ri de cette fantastique devise qui m'a glacé le cœur...

Elle n'acheva pas, et resta bouche béante. Jeannine qui lui tenait la main la sentit se glacer. Dans la posi-

tion qu'elles occupaient toutes deux, Jeannine tournait le dos aux croisées qui donnaient sur la cour intérieure de l'hôtel. Berthe, au contraire, les voyait par l'ouverture des rideaux. Jeannine aperçut comme une lueur qui passa dans la ruelle du lit.

— Là ! là ! fit Berthe dont le doigt crispé montrait la fenêtre. Là ! regarde là !

Jeannine se retourna vivement. Il n'y avait plus de lueur. La fenêtre était noire derrière les sombres plis de sa draperie.

Berthe laissa tomber sa tête sur l'oreiller.

— J'ai vu ! murmura-t-elle ; j'ai bien vu ! à moins que ma tête ne se perde déjà ! j'ai vu sur les carreaux des lettres de feu mobiles et qui allaient se rapetissant pour briller sans cesse davantage... elles ont brillé le temps de lire les mots de la devise : *A la plus belle!*

— Oh ! reprit-elle en pleurant, cette fois, personne ne l'a vue sinon moi ; cette fois c'était pour moi, non point parce que je suis la plus belle, Jeannine ; il n'y a point au monde de jeune fille plus belle que toi, mais parce que je suis la victime désignée. Je n'ai pas de bouclier : On ne m'aime pas, voilà mon malheur et ma condamnation !

Ses blanches mains voilèrent son visage inondé de larmes. Jeannine essayait de la consoler ; elle perdait ses caresses. Jeannine ne savait pas au juste, si c'était illusion ou réalité. Elle avait aperçu un reflet de cette lueur dont parlait sa compagne. Mais Jeannine se disait, calme dans sa tristesse résignée :

« Les sorts jetés ne peuvent rien contre moi ! »

Je ne sais quel bonheur mélancolique et profond était au sein même de son sacrifice. Elle n'espérait point, mais on l'aimait.

Elle avait parlé vrai : elle eût donné sa vie pour que messire Aubry pût guérir la blessure de ce pauvre cœur qui battait là contre le sien. Mais on l'aimait.

On l'aimait. Elle allait vers Dieu d'un cœur léger lui portant comme une belle offrande la pureté de ses lar-

mes, les combats de son cœur, la résignation de son âme...

— Voilà pourquoi je suis condamnée, reprit Berthe après un long silence et d'une voix plus faible : je sentais bien cela ce soir pendant que messire Olivier parlait. Mon premier émoi ne fut qu'un étonnement frivole. Je cherchais toujours les yeux d'Aubry pour y trouver le secours qu'il me doit. Les yeux d'Aubry fuyaient les miens. Son regard glissait sur toi, ma pauvre Jeannine, pour aller je ne sais où... Ne rougis pas. Derrière toi, il y avait sans doute quelque dame de la cour pour me voler la pensée de mon fiancé. Alors, un désir m'a saisie : forcer les regards d'Aubry à se fixer sur moi ! Je suis timide ; j'ai vaincu ma timidité. Ma voix s'est élevée quand les hommes eux-mêmes se taisaient et j'ai protesté, pour l'honneur de la Bretagne, contre les paroles insolentes de messire Olivier. Madame Reine s'est élancée vers moi, mais Aubry ne m'a point regardée. Messire Olivier seul a changé de visage au son de ma voix. Celui-là n'est rien pour moi, je ne l'aime pas... je le déteste, j'en fais serment devant Dieu !... Mais en l'écoutant, il me semblait entendre un chant harmonieux et perfide ; tu sais bien, Jeannine, qu'on peut mêler le poison aux plus délicieux breuvages. J'aurais voulu ne pas entendre et j'écoutais je voyais à travers mes paupières closes ; je me cherchais moi-même et je trouvais en moi une autre créature, me comprends-tu ? Mon cœur implorait le cœur d'Aubry : je demandais un regard, ne fût-ce qu'un regard de compassion. Hélas ! je ne suis pas aimée ! Personne ne me défendra contre mon malheur !

Berthe laissa aller sa tête sur l'oreiller. A force de pleurer, les enfants s'endorment. Elle s'endormit.

Jeannine éteignit la lampe. Les heures de la nuit passèrent. Les premières lueurs de l'aube éclairèrent le sommeil des deux jeunes filles, car Jeannine agenouillée avait aussi sa tête sur l'oreiller. L'œil indiscret qui aurait pu se glisser en ce réduit, avec les rayons du jour naissant, aurait certainement hésité à décerner la palme de

beauté. Un ruban de moire, qui ne tranchait point la question, pendait au ciel du lit, soutenant un écusson de brocart où se lisait la devise de l'Homme de Fer : *A la plus belle.* L'écusson se balançait entre la tête brune et la tête blonde ; sa frange écarlate frôlait tour à tour les cheveux de Jeannine et les cheveux de Berthe.

Il y avait à l'hôtel du Dayron une petite servante qui était un peu cousine du page Marcou de Saint-Laurent. Nous notons ce fait au hasard dans l'impossibilité où nous sommes d'expliquer autrement cette dernière diablerie. La petite chambrière du Dayron couchait dans un cabinet voisin, en compagnie de la grosse Javotte, il est vrai ; mais, il eût fallu les canons de Saint-Michel qui, lançaient des boulets de pierre, pour éveiller la grosse Javotte avant son heure. La petite chambrière avait eu ses coudées franches. Peut-être était-elle là quelque part guettant d'un regard espiègle le réveil des deux jeunes filles.

Ce fut Berthe de Maurever qui ouvrit les yeux la première.La frange de l'écusson lui chatouillait le front. Un rayon de soleil faisait luire les lettres d'or de la devise. Berthe saisit l'écusson et l'arracha. Ses sourcils délicats se froncèrent,tandis qu'elle regardait Jeannine qui dormait, la tête appuyée sur son bras arrondi et le sourire aux lèvres.

— Toujours entre elle et moi ! se dit Berthe jalouse avant d'être effrayée.

Puis l'effroi vint.

— Quelqu'un est entré ici ! pensa-t-elle.

On entendit dans la pièce voisine dame Josèphe de la Croix-Mauduit qui avait sa quinte de toux du matin. A ce signal bien connu, tout s'agita dans la chambre à coucher de la douairière. Le faucon de grand âge secoua son chaperon et changea de patte sur le perchoir ; les vieux chiens s'étirèrent et jappèrent comme c'était leur devoir ; la vieille camériste se mit sur son séant et dit :

— Noble dame, que Dieu et la Vierge veillent sur vous durant cette journée. Ainsi soit-il.

— Noble dame, prononça presque en même temps le vieil écuyer qui entr'ouvrit la porte ; que Dieu et la Vierge vous aient, durant cette journée, en leur digne garde. Amen.

— Merci, Bette, ma mie, répondit dame Josèphe de la Croix-Mauduit, comme elle le faisait régulièrement depuis un demi-siècle, donnez une caresse aux chiens, ce sont des animaux fidèles : l'histoire ancienne rapporte nombre de traits qui prouvent le dévouement intelligent dont ces animaux sont susceptibles... Merci, maître Biberel, vous apporterez la provende du faucon, c'est un noble oiseau ; les Grecs ni les Romains ne connaissaient point sa valeur. La gloire du faucon est née avec la chevalerie. Je souhaite, Bette, ma mie, et vous, maître Biberel, que vous passiez heureusement cette journée dans la crainte de Dieu et l'horreur du péché. Soyez prudents et discrets ; on peut manquer de prudence et de discrétion à tout âge : fuyez la médisance, ne sortez jamais des bornes imposées par la sobriété. Que vos vêtements soient propres pour honorer la maison que vous servez. Si, comme on le dit, nous sommes admis à voir notre seigneur le duc François de Bretagne, souvenez-vous, Bette, qu'il vous faut descendre vivement de cheval et faire la révérence de dignité première si régulièrement et de façon si honnête, qu'on dise alentour : Voici une suivante qui connaît son cérémonial !... Eh mais ! sera-t-il répondu par les gens de bonne foi, je crois bien ! c'est la suivante de la noble dame Josèphe, douairière de la Croix-Mauduit ! En la même occurrence, maître Biberel, souvenez vous qu'il vous faut fléchir les deux genoux et rendre hommage ou honneur de dignité première en telle façon décente et appropriée qu'il soit dit partout alentour : Jarni ! voici un homme d'armes bien appris de tout point ! Eh mais ! je crois bien ! répliqueront aussitôt tous les gens qui s'y connaissent, pourvu qu'ils ne soient point prévenus par l'envie ou par la malice, comment pourrait-il en être différemment ! Cet homme d'armes, tel que vous le voyez, est l'écuyer de la noble dame de

la Croix-Mauduit, sœur de feu M. Hue de Maurever, qui suivait Gilles de Bretagne, et de messire Morin de Maurever, seigneur de Montfort et du Bosc, compagnon du riche duc, notre seigneur !

Ayant ainsi parlé d'une voix lente et distincte en branlant de la tête avec mesure, dame Josèphe de la Croix-Mauduit eut sa seconde quinte de toux. Le faucon s'était rendormi ; les chiens ronflaient de nouveau. Bette entr'ouvrit la croisée pour chasser l'odeur exhalée par la vieillesse de ces divers animaux. Après quoi on commença la toilette de la douairière.

Quand elle eut les pieds dans ses grandes mules, elle éleva la voix de nouveau.

— Ma nièce, dit-elle en se tournant vers la porte de Berthe, veuillez vous éveiller, je vous en prie. Chaque chose a son temps. L'astre du jour, en éclairant la terre, chasse devant soi le sommeil. A se lever matin on gagne contentement et fraîches couleurs. La paresse, qui est péché capital, éteint le feu des regards et bouffit les joues blémies. De mon temps, ma nièce, ce n'étaient pas les vieilles gens qui éveillaient les jeunes filles.

— Je vous obéis, madame ma chère tante, répondit à travers la porte la douce voix de Berthe.

Jeannine ouvrait les yeux à ce moment. Berthe cacha précipitamment l'écusson sous l'oreiller. Jeannine jeta tout autour d'elle son regard plein d'étonnement et de regret.

— Que cherches-tu, ma fille? demanda Berthe dont le sourire avait une pointe de moquerie.

— Ce que je cherche? répéta Jeannine ; je rêvais.

— Il était là, n'est-ce pas? interrompit Berthe.

Jeannine rougit et baissa les yeux.

— J'en étais sûre ! s'écria mademoiselle de Maurever qui ne souriait plus : Il n'y a donc que moi pour être seule et dédaignée ! Il n'y a donc que moi pour souffrir !

Jeannine releva sur elle ses yeux humides.

— Chère demoiselle, dit-elle doucement, si la souf-

france d'autrui peut vous consoler, soyez consolée : je souffre !

Berthe regrettait déjà les paroles prononcées.

— Embrasse-moi, ma fillette, dit-elle en essayant de prendre un air enjoué ; ces nuits agitées me rendent folle. Tu ne t'es pas éveillée depuis qu'il fait jour?

— Non, répondit Jeannine.

— Tu n'as rien vu? insista Berthe en regardant malgré elle le ruban de moire où ne pendait plus l'écusson.

— Rien. Avez-vous donc vu quelque chose, chère demoiselle ?

— Moi ? du tout. Mais, écoute!

Elle sauta hors du lit. Un bruit de chevaux se faisait dans la cour intérieure. Berthe jeta sur ses épaules sa mante fourrée du matin et courut à la fenêtre.

— Viens! viens vite! s'écria-t-elle, les voilà qui montent à cheval!

Jeannine ne se pressait point. Peut-être n'avait-elle pas envie de voir. Berthe l'appela une seconde fois avec impatience et d'un ton impérieux. Jeannine traversa la chambre à son tour. Au moment où elle arrivait auprès de la fenêtre, deux cavaliers se mettaient en selle sur de fringantes montures que les palefreniers tenaient encore par la bride. C'étaient ceux-là qui avaient occupé si longtemps la causerie des deux jeunes filles ; Messire Aubry et Olivier, baron d'Harmoy.

— Pendant que tu tardais, dit Berthe, ils ont regardé tous deux de ce côté. Messire Olivier seul a salué de la main.

Elle tenait soulevé le coin du rideau. Les palefreniers lâchaient la bride. Au moment de partir, les deux cavaliers se tournèrent une seconde fois vers la fenêtre où la tête brune de Jeannine se montrait maintenant derrière la blonde tête de Berthe. Aubry, comme Olivier, envoya cette fois vers la croisée un salut avec un sourire.

En se retournant, Berthe vit Jeannine qui se retenait, pour ne point choir, au montant de la croisée. Jeannine tremblait. Le regard que Berthe darda sur elle descendit

jusqu'au fond de son âme. Berthe frémit à son tour. Il n'y eut pas une parole échangée.

Elles retournèrent toutes deux vers l'alcôve.

— Ma fille, dit Berthe après un long silence, tu avais raison de ne point m'avouer ton secret. C'est donc lui!

— Chère demoiselle, répliqua Jeannine dont les yeux étaient maintenant sans larmes, je peux vous montrer mon cœur, car je le donne à Dieu chaque jour. Puissiez-vous être heureuse ! Moi, je sais mon devoir.

— T'a-t-il jamais offert sa foi? demanda Berthe.

— J'ai quitté le manoir pour venir habiter avec ma grand'mère, répliqua Jeannine.

Berthe se laissa tomber sur le pied de son lit.

— Et depuis lors? demanda-t-elle encore.

— Je vais quitter ma grand'mère pour entrer au couvent, dit Jeannine.

Berthe se couvrit le visage de ses mains, et Jeannine s'agenouilla devant elle.

III

LA PROMENADE

Le soleil levant essayait en vain d'égayer Pontorson, la ville aux maisons grises et revêches ; le soleil souriait tout seul, Pontorson restait d'humeur sérieuse avec ses pignons pointus, ses toits escarpés et les fantasques découpures de ses girouettes. Toutes les fenêtres étaient encore fermées, ainsi que les portes de l'enceinte. Le soleil se dédommageait en dorant joyeusement les coteaux environnants et les belles moissons normandes sur

la rive droite du Couesnon que la mer haute mettait au plein de ses bords. La plaine présentait un singulier spectacle : les tentes et baraques étaient encore en place, mais âme qui vive ne se montrait alentour. La fête dormait. Les cuisines foraines, éteintes, laissaient leurs fourneaux et leurs marmites à la garde de la foi publique ; les étalages des marchands merciers, quincaillers et bimbelotiers avaient pour garnison quelque gros chien à la chaîne ou quelque enfant accroupi, la tête entre ses mains. Le tableau de l'enlèvement des Sabines, le tableau de Rollon Tête d'Ane, et d'autres tableaux moins célèbres déroulaient au vent leurs haillons, chargés de couleurs violentes. Hélas ! parmi tous ces tableaux, le plus beau et le plus neuf manquait : celui où l'infortuné Rémy avait fait peindre l'Ogre des îles dévorant un petit enfant. Un emplacement noir où la brise faisait tourbillonner la cendre, voilà tout ce qui restait de la plus brillante et de la plus courue de toutes les baraques. Ainsi passe le succès. Peut-être aurait-on eu de la peine à retrouver le lieu où s'élevait hier le théâtre à la mode, sans un pieu, fiché en terre et portant un écriteau avec ces mots insolents : *Justice du comte Otto Béringhem*.

Ceci était le comble ! Le duc François savait-il qu'en son pays de Bretagne, à quelques pas de la bannière d'hermine, déployée et montrant sa fière devise, le païen allemand affichait hautement ses méfaits ? Barques et vaisseaux ne manquaient point, Dieu merci, dans le bon port de Saint-Malo. Si le riche duc ne savait pas, il allait savoir. Malheur au mécréant !

Mais que parlons-nous de vaisseaux ? Il n'était pas besoin de vaisseaux. Après avoir allumé des torches incendiaires, le comte Otto ne s'était pas enfui vers sa retraite inaccessible. Sa tente, coquette et resplendissante, n'avait pas changé de place. Elle restait là sur la rive même du Couesnon, faisant honte à la tente du riche duc et à la tente du roi de France. Le Couesnon se pouvait traverser à marée basse, pour peu qu'on n'eût point

frayeur de se mouiller les chevilles. S'ils craignaient l'eau, les barons de François de Bretagne n'avaient qu'à monter à cheval.

Sans doute, cette journée qui commençait allait voir une bataille.

Elle commençait bien. En terre ferme, le brouillard fuyait déjà devant la brise qui portait vers les grèves. Du côté de la mer, la brume s'épaississait au contraire, pronostiquant un jour chaud et sec. Le ciel était bleu ; quelques nuages légers formaient de longues raies couleur de rose à l'orient, tandis que le couchant, pareillement marqué, montrait à l'horizon des bandes d'un gris neutre qui se confondaient avec les vapeurs terrestres.

La porte de l'hôtel du Dayron s'ouvrit et se referma sur Aubry de Kergariou et sur messire Olivier. Ils étaient seuls ; ils prirent le galop tout de suite et s'enfoncèrent dans la campagne. Leur course semblait se diriger au hasard. Ils gravirent tout d'un temps la colline qui est à une demi-heure de la ville, sur la route de Saint-Georges de Gréhaigne. Arrivé là, messire Olivier arrêta son cheval.

La colline est haute ; la vue s'y étend de toutes parts, depuis le mont Dol, qu'on aperçoit au loin dans les terres du côté de l'ouest, jusqu'aux grèves qui sont au nord et qui festonnent la rive normande en descendant vers l'Orient. En ce pays le mont Saint-Michel se voit de partout. Nous avons décrit ailleurs ce bizarre et féérique aspect auquel les riverains normands et bretons ne prêtent qu'une attention médiocre, mais qui arrête tout court le voyageur émerveillé ; le mont Saint-Michel jaillissait de la brume comme une immense et sombre nef qui voguerait sur une mer d'argent.

Au moment où Aubry et messire Olivier atteignaient le sommet de la colline, le brouillard étendait sur les grèves et sur la mer son grand voile qui absorbait les rayons obliques du soleil ; le mont, dont la tête passait au-dessus du niveau, recevait d'aplomb la lumière sur ses faces exposées au levant, tandis que les parties qui

regardaient l'occident restaient dans le noir : opposition double, en ombre et en lumière, au fond neutre de l'océan de vapeurs.

Malgré la distance et par l'effet d'optique si commun sur les grèves, les bâtiments du monastère, éclairés ainsi à revers pour Aubry et Olivier, se dessinaient avec une netteté miraculeuse. On eût dit une de ces fines découpures que la dévotion si belle de ce siècle collait dans les livres d'heures.

La *Merveille*, ce hardi chef-d'œuvre, s'élançait au-dessus des cloîtres, soutenant le campanile svelte, au faîte duquel la statue d'or de l'archange semblait une étoile brillante égarée en plein jour dans le ciel.

Nos deux jeunes gentilshommes restèrent plusieurs minutes en contemplation devant ce tableau imprévu.

— C'est beau dit Aubry.

— Comme peuvent être beaux, répliqua messire Olivier les essais naïfs de notre art si vieux, mais toujours en enfance. J'ai vu les ruines d'Athènes et les ruines de Memphis ; j'ai vu les hautes pyramides qui dominent le désert égyptien comme ce rocher domine la solitude de vos grèves. Une fois, je me suis arrêté dans une plaine d'Assyrie, le cœur ému et le front mouillé : devant moi était le cadavre de Ninive... C'est beau, dites-vous ? Le soleil éclaire aussi et avec plus d'orgueil les terrasses blanches de Palmyre. A l'autre extrémité de votre Bretagne, Penmarch a des rochers plus noirs et plus terribles. C'est beau, parce que tout est beau qui est vaste, la mer et la brume sans bornes, les sables mortels, le désert, le ciel ; la grandeur fait la beauté... Les portiques d'Hélion qui baignent dans le flot le socle précieux de leurs colonnes sont plus beaux que cela. N'admirez pas avant d'avoir comparé, mon jeune maître. Le monde est long et large. Savez-vous? Le mirage renverse les objets : un jour de mirage, j'ai vu votre archange d'or terrassé à son tour sous le dragon vainqueur. Le dragon est d'or comme l'archange, et, comme l'archange, il a des ailes...

Aubry écoutait laborieusement. Il cherchait le sens de cet obscur langage.

Quand même les paroles de messire Olivier n'eussent point eu de sens, Aubry aurait encore écouté avec respect. Il était subjugué. Cet homme faisait vibrer en lui avec violence la fibre de révolte qui est au cœur de tous les enfants.

Messire Olivier se remit en marche au pas pour descendre la colline.

— Croyez-vous aux présages ? reprit-il en se retournant brusquement vers Aubry.

Et avant que celui-ci eut répondu, il étendit la main dans la direction du mont Saint-Michel.

Soit que le brouillard gagnât, soit que ce fût l'effet naturel de la pente qu'ils suivaient, le mont Saint-Michel, avec son audacieuse échelle d'édifices, disparaissait lentement dans la brume.

Les éperons d'or de messire Olivier touchèrent les flancs de son cheval. Au bout de quelques minutes nos deux compagnons entrèrent dans cette mer de vapeurs qui couvrait encore toute la vallée. Aubry ne connaissait pas parfaitement le pays ; il suivait son guide et restait sans défiance. Du pas dont ils allaient, ils devaient se rapprocher bientôt du village de Roz-sur-Couesnon, qui est le dernier clocher avant les grèves.

Messire Olivier montait un magnifique cheval noir sans taches. Au début de la promenade, Aubry, suivant à la rigueur les leçons du bon écuyer Jeannin, se tenait droit en selle et semblait continuer son cours d'équitation. Il avait espéré un compliment de messire Olivier. Celui-ci, cavalier accompli, mais capricieux en sa méthode, se laissait aller nonchalamment aux mouvements du cheval. Aubry, voyant qu'on ne voulait point remarquer son irréprochable tenue, étudia la pose de son compagnon. Incontinent il admira cette mollesse fière et gracieuse que le bon Jeannin n'avait pu lui enseigner ; il se tint en arrière ; il tâcha de copier : comme il était jeune et bien exercé, il réussit à peu près. Dès qu'il se

crut en mesure, il poussa son cheval et prit les devants, afin de s'abandonner sur la selle à son tour et de se balancer paresseusement. Messire Olivier eut un sourire qu'Aubry ne vit point.

— Vous avez une façon particulière de gouverner votre monture, dit-il ; j'ai vu bien des cavaliers depuis que me voici de retour en Europe, je n'en ai point rencontré de plus parfaits que vous.

Aubry se rengorgea.

— Vous trouvez mon cher sire? dit-il négligemment.

— Les dames sont de mon opinion, à ce qu'il paraît, poursuivit Olivier ; j'ai surpris hier plus d'un regard...

— Fi ! interrompit Aubry déjà rouge de plaisir, vous voulez me railler, mon cher sire !

— Et pourquoi cela ? Vous êtes jeune, noble, vaillant. Vous avez la beauté du corps et du visage, qui vaut mieux à elle seule que vaillance et noblesse réunies... Mon compagnon, vous avez dû faire naître bien des rêveries !

— Point, mon cher sire, répliqua Aubry dont l'orgueil triomphant daignait faire de la modestie; je vis près de ma mère bien honorée, au manoir du Roz. Si j'avais, comme vous, parcouru le monde...

— Vous êtes discret, mais moi, je suis clairvoyant ; ce que vous ne voulez point dire, je l'ai deviné.

— Qu'avez-vous deviné, mon compagnon ?

— Qu'auriez-vous besoin d'aller au loin ? Vous êtes ici au pays breton, dans un parterre de beautés...

— Eh bien, c'est vrai, j'ai choisi.

— Pourquoi choisir ? demanda messire Olivier froidement.

— L'une des deux au moins m'a choisi d'elle-même, murmura Aubry en qui s'exhalait la vanité implacable des dix-huit ans, mais un chevalier ne peut avoir qu'un amour.

— D'où vient cette loi?

— De Dieu.

— Et d'où vient Dieu ?

Aubry garda un silence épouvanté. Au-dedans de son cœur, une voix lui conseillait de fuir.

— Dieu, répondit-il pourtant, vient de Dieu : il est celui qui est.

— Voire ! fit le baron d'Harmoy qui se mit à rire.

Et comme Aubry ouvrait la bouche pour protester, il lui tendit la main bonnement.

— Pourquoi je vous affectionne, mon jeune sire, dit-il tout à coup, je n'en sais rien. Je m'étais fait serment à moi-même de ne jamais plus prendre la peine de combattre l'erreur, ce bâillon, ce bandeau qui étouffe et aveugle l'homme timide. Mais vous voici devant moi si jeune, si beau, si fier, et si trompé que ma résolution faiblit encore une fois. Il faut que vous m'écoutiez : l'heure me presse, mes paroles seront comptées.

Tout en parlant il semblait s'orienter au bruit lointain de la mer. Les chevaux marchaient sur ce terrain marneux, coupé de flaques d'eau salée, qui sépare la terre ferme des sables de la grande grève.

Aubry le regarda. Pour la seconde fois, il eut la pensée de fuir : c'était son bon ange qui lui soufflait cette pensée.

Mais la voix de messire Olivier pénétrait au vif de lui comme eût fait le tranchant d'un glaive. Les yeux ardents de messire Olivier le brûlaient.

Le bon ange se tut. Aubry, subjugué, dit :

— J'écoute !

. . . .

Messire Olivier parla longtemps. Quand il s'arrêta, Aubry eut pour la troisième et dernière fois l'idée de fuir, mais messire Olivier, le sarcasme à la bouche, dit :

— Ces choses effraient les enfants...

Les enfants ! Ce fut comme le coup d'éperon aux flancs du poulain ombrageux.

— J'ai soif, dit Aubry.

Messire Olivier lui tendit sa gourde et Aubry l'approcha de ses lèvres. Dès qu'il eut bu, son visage changea.

— Par le ciel ! s'écria-t-il, ces choses qui effraient les enfants doivent être belles ; je veux les voir !

Messire Olivier se dressa sur ses étriers. Aubry pensa en ce moment qu'il avait deux fois la taille d'un homme. Messire Olivier, debout sur son cheval immobile, étendit la main vers la mer dans l'attitude du commandement.

— Airam ! prononça-t-il d'une voix impérieuse : où est Hélion ?

Un bruit sourd et profond se fit. Le brouillard déchira ses voiles avec lenteur. La mer se montra unie comme une glace. Et dans ce miroir immense une plage enchantée se refléta, déroulant ses pelouses fleuries, ses bosquets ombreux, ses villas de marbre cachées à demi derrière le feuillage.

Aubry poussa un cri d'admiration et mit sa main au-devant de ses yeux éblouis.

Messire Olivier dit :

— Ceci appartient à l'homme qui a le cœur assez large pour contenir toutes les passions de la terre et l'esprit assez haut pour nier Dieu !

— Et qui est cet homme-là ? demanda Aubry.

Messire Olivier répondit :

— Si tu veux, ce sera toi !

IV

CONSEIL DUCAL

Le duc François était à boire. Il aimait cela, le père de la reine Anne. Quand il avait bu assez, mais pas trop, c'était un prince sage et de bon conseil.

La veille, nous n'avons vu que sa tente ducale sur la rive gauche du Couesnon, mais la nuit avait été bien employée. Au matin, nous trouvons tout un petit camp autour de la tente principale : le voisinage de Louis de France avait donné à réfléchir à François de Bretagne.

Du reste, quelque chose d'analogue s'était passé sur la rive normande. Le roi de France aussi avait pris frayeur du voisinage de son puissant vassal, car une douzaine de tentes entouraient maintenant la sienne. En somme, c'était la moindre suite que pût avoir Louis de Valois, et personne assurément ne pouvait s'étonner de ce surcroît.

Le duc François tenait table et conseil avec le sire de Goulaine, son sénéchal Aymeri de Rieux, seigneur d'Ouessant, Jean de Plœuc, capitaine de la garde nantaise, M. Tanneguy du Chastel, le sire de Coëtquen, Guéméneuc de Bruc, René de Châteaubriant, René de Coëtlogon, et Jean, comte de Dunois.

Le duc François était jeune. Autour de lui, Tanneguy du Chastel et Dunois avaient seuls la barbe grise.

Les autres, Goulaine, Coëtlogon, Rieux, de Bruc et de Plœuc, Coëtquen et Châteaubriant, étaient de brillants soldats, orgueil de cette cour galante et riche qui n'avait alors de rivale que la cour de Charles de Bourgogne : Jean de Plœuc surtout, beau, fier, vaillant comme tous ceux de sa race, eût cherché vainement sous les tentes françaises un chevalier qui pût lui disputer le regard des dames.

Louis XI savait à l'occasion déployer un faste royal, et les historiens sages lui reprochent amèrement le luxe de ses représentations diplomatiques ; mais partout où il était de sa personne le luxe et la lumière manquaient. C'était un prince de demi-jour comme les coquettes qui prennent de l'âge, et, malgré ses dépenses excessives, c'était quand l'orgueil ou l'intérêt ne le talonnait point, un roi de bouts de chandelles. Ces rois n'ont pas de cour,

— Ce Jeannin n'était-il pas écuyer de Kergariou ? demanda François à Coëtquen, qui venait de parler.

— S'il vous plaît, monseigneur, répondit Coëtquen, ce Jeannin est encore écuyer de madame Reine, veuve de notre noble compagnon et frère d'armes Aubry, mort en défendant la bannière d'hermine.

— Je me souviens de cet Aubry, belle lance !... mais je me souviens aussi de Jeannin, que je vis plus d'une fois en mon château de Nantes. Il faut avoir foi en ses paroles, d'autant plus qu'elles incriminent la loyauté de notre sire le roi de France, loyauté qu'on ne peut dire suspecte à moins d'outrer la courtoisie. Jeannin a-t-il quelque renseignement nouveau sur le maléfice que doit nous jeter l'Ogre des Iles ?

— Le maléfice, répliqua Coëtquen, pourrait bien consister en quelques gouttes de poison, versées adroitement dans votre verre.

Le duc but une large rasade.

— Ou bien, poursuivit Coëtquen, en un coup de dague porté au défaut de votre cuirasse.

— Vous êtes autour de moi, messires mes fidèles amis, dit le duc, je ne crains que la volonté de Dieu.

— Monseigneur, reprit Coëtquen, ce Jeannin est dans ma tente. Il attend des nouvelles ; quand ces nouvelles seront venues pourra-t-il être introduit auprès de Votre Altesse ?

— Tout le monde ici l'a vu à la bataille, répondit le duc ; on l'introduira. Continuons, je vous prie, à raisonner sur les événements. J'ai refusé l'ordre de Saint-Michel parce que les statuts de cet ordre limitent mon droit de souverain et enchaînent mon libre vouloir. Le roi se vengera de mon refus. Voyons les choses au pis, comme il le faut faire avant d'avoir sur les yeux le bandeau de l'agonie. Supposons que la Bretagne chancelante ait à tomber... messires, je me sens ferme sur mes jambes et ne parle que par hypothèse... De quel

côté, pour le bien de nos peuples, faudrait-il diriger notre chute ?

Châteaubriant, Plœuc, Goulaine, tous les jeunes gens gardèrent le silence avec un orgueilleux sourire. Ils n'admettaient pas l'hypothèse. Pourquoi prévoir la chute ? Le duc Pierre ou le duc Jean ne se seraient point demandé d'avance s'il faudrait tomber à droite ou à gauche. Il n'y a qu'une manière de tomber pour un souverain : face à l'ennemi, droit et mort !

Les jeunes gens avaient raison et tort : raison en principe, tort par le fait. Étant donné le duc François, il fallait songer à la chute possible.

A gauche l'Anglais, à droite la France : deux grands pays entre lesquels la petite Bretagne, pressée, ne se défendait guère que par la loi de l'équilibre.

Le vieux Tanneguy du Chastel attachait sur François un regard triste et calme.

— Il fut un temps où la Bretagne et la France ne formaient qu'une seule et même contrée, dit-il. Je ne sais si cela était bon ; je sais que ce qui a été peut être encore. Ce qui ne se peut, c'est la Bretagne anglaise : on ne jette pas un pont sur l'Océan.

— Le vassal gardé contre son maître par l'Océan est un vassal heureux, objecta Dunois, qui tenait rancune à la France. Vos frères sont au pays de Galles. Le roi Édouard a des millions de sujets qui ont votre langue, vos jeux, votre origine. Ne vous donnez jamais au roi Louis, justement parce que le Couesnon est guéable.

— Ne vous donnez à personne, monseigneur ! s'écria Jean de Plœuc ; M. Tanneguy, notre glorieux modèle, et Dunois, le miroir de la chevalerie, ont été jeunes. M. Tanneguy a vu souvent si nos lances de Bretagne sont moins longues que les lances normandes ou poitevines. Dunois a-t-il oublié Paris, Orléans et le bûcher de la pucelle ? Dunois ne se souvient-il plus des grands coups d'épée qui le feront vivre dans l'histoire ? Ni M. Tanneguy ni Dunois n'eussent parlé de la sorte avant d'avoir la tête blanche.

Le duc François but un grand verre pour ponctue d'autant le discours de Jean de Plœuc, qui était so favori.

— Il y a du bon, pourtant, murmura-t-il, dans ce qu' dit le sire du Chastel et dans ce qu'a dit notre cousi Dunois.

Ceux-ci avaient tendu la main tous les deux à Jea de Plœuc.

— Tu as bien parlé, mon neveu, fit le vieux Tanne guy ; s'il reste beaucoup de Bretons comme toi, qu monseigneur le duc suive ton conseil.

— Et, de par Notre-Dame ! ajouta Dunois, nous l' aiderons de notre mieux !

— Sans se donner, opina Coëtquen, on peut contracte alliance, le cas échéant, avec l'Anglais contre le Fran çais, avec le Français contre l'Anglais.

Coëtquen était seigneur de Combourg ; Combourg es tout près des frontières de Normandie.

Dunois secoua la tête.

— Il y avait une fois, dit-il, deux voisins qui volon tiers bataillaient. Leurs portes se touchaient, en la vill d'Étampes. Entre leurs portes était un vert bâton d houx pour chasser les vagabonds pillards et les chien errants, suspects de mâle rage. Quand les deux voisin en venaient aux mains, le bâton servait tantôt à Jacques tantôt à Pierre : Pierre et Jacques portaient tous deu de ses marques sur le corps. Un beau jour ils buren ensemble au coin du feu. Savez-vous ce qu'on prit pou allumer la flambée ? Ce fut le bâton de houx.

— Et vous pensez, mon cousin, demanda le duc Fran çois, sans oublier de boire un coup, que l'Anglais et l Français réconciliés par la fortune, nous garderaient l sort du bâton de houx ?

— Je le pense, répliqua Dunois.

— Eh bien ! reprit Jean de Plœuc, si nous somme trop petits, grandissons ! Nous sommes les Celtes, refai sons la Gaule celtique et repoussons les Francs jusqu' leur Ile-de-France, où leur roi s'appellera encore un

fois le roi de Paris ! Prenons la Normandie jusqu'au cours de la Seine, le Maine, l'Anjou ; passons la Loire, bretonne par son embouchure ; envahissons le Poitou et l'Angoumois jusqu'aux rives de la Charente ! l'Anglais sera notre voisin en Guyenne. Vers l'est, traçons nos frontières au travers des pays de Chartres, d'Orléans et de Bourges. Le roi Grallon eût conquis ce pays sans le crime de sa fille : que notre duc ferme sa couronne élargie et qu'il soit roi entre deux rois !

François ne put moins faire que de boire. M. Tanneguy et Dunois souriaient. Châteaubriant, Coétlogon, Rieux, Bruc et Goulaine avaient leurs épées qui les démangeaient.

La draperie qui fermait la tente se souleva, et Laënnec, le sergent d'armes, annonça que maître Jeannin, écuyer de Kergariou, avait reçu le message qu'il attendait.

— Qu'il entre ! cria le duc.

— C'est que, dit Laënnec, il n'est pas seul ; le nain Fier-à-Bras, fou du sire de Coëtquen, ici présent l'accompagne.

— Ah ! ah ! fit Coëtquen, voici deux jours entiers que je n'ai vu mons l'Araignoire ! Il ne sera pas fouetté, puisqu'il agissait, à ce que je vois, pour le service de monseigneur le duc.

— Que le fou entre avec l'écuyer, ordonna le duc, qui ne perdit point cette bonne occasion de boire une moyenne rasade.

Jeannin fut introduit. Il tenait par la main Fier-à-Bras l'Araignoire, et le nain lui disait :

— Ne sois pas interdit, mon oncle ! tu vaux ces gens-là, je te l'affirme, et d'ailleurs tu es avec un gentilhomme !

V

CONSEIL ROYAL

Le roi ne buvait pas. Le roi s'était levé de meilleure heure encore que le duc, et pareillement il tenait conseil. Mais le roi n'avait point autour de lui cette foule de seigneurs qui regardaient boire le duc. On ne voyait dans sa retraite ni Bourbon, ni Bouillon, ni Montmorency, ni La Marche, ni Saint-Paul : le roi n'aimait pas beaucoup plus à discuter qu'à boire.

Il n'y avait dans sa tente, meublée avec une extrême simplicité, qu'un seul homme. Au moment où nous violons le secret du tête-à-tête, cet homme essuyait ses rasoirs et les enfermait dans une petite boîte de chagrin brun, à coulisse. C'était maître Olivier le Dain, qui venait de faire la barbe au roi.

Le véritable Olivier le Dain, cette fois.

On dit que les coquillages prennent l'aspect et la couleur du rocher où ils végètent ; les chenilles ont presque toujours la nuance de l'arbre qu'elles rongent ; le gibier enfin se confond par sa robe ou son plumage avec le terrain aux dépens duquel il vit. Ceux qui ne voient point là un mystère providentiel, affirment que chaque milieu déteint sur son habitant. Olivier le Dain et Louis de Valois vivaient rigoureusement dans le même milieu ; ils se ressemblaient comme deux hiboux abrités dans le même creux de vieux mur.

Ceci, tant qu'ils restaient dans le creux du vieux mur. Quand Louis XI mettait par hasard le casque couronné

en tête ou qu'il revêtait le manteau d'azur, semé de fleurs de lis d'or, il ne ressemblait plus à Olivier le Dain. Et quand Olivier le Dain, qui était un galant seigneur faisait la roue en chausses de satin, en pourpoint de velours, la toque sur l'oreille, la poulaine rattachée au genou, il ne ressemblait point au roi Louis XI.

Louis XI et son barbier étaient aujourd'hui accoutrés à peu près de la même sorte : surcot de nuance neutre, chausses sombres ayant déjà de l'âge. Louis XI avait de plus que maître le Dain son fameux chapeau à images de plomb, si cher à la légende, et la figure de saint Michel suspendue à son cou par une chaînette d'orfévrerie. Il était assis auprès d'une grande table couverte de parchemins épars. Sur cette table, il y avait une gigantesque et splendide pièce d'argenterie qui faisait contraste avec la simplicité des tentures et de l'ameublement. C'était une de ces boîtes à compartiments qu'on appelait salières et qui figuraient, en général, un édifice de style gothique. On y mettait toutes sortes d'épices et de conserves ; le milieu était aménagé pour donner asile à quelque maîtresse portion de venaison ou de boucherie, car c'était un meuble de festin. La salière du roi Louis XI était l'œuvre du fameux Morellet, de Tours, qui tailla de son temps des vases sacrés et des gardes d'épée que Cellini n'eût point désavoués plus tard. Elle contenait, outre les cases à épices et la grand'-chambre centrale, un bénitier à gauche, une écritoire à droite ; entre l'écritoire et le bénitier, il y avait une galerie pour les livres d'heure et un tiroir pour les titres et parchemins.

Le roi écrivait. De temps à autre, il s'arrêtait pour parler.

— Voici la dixième fois, dit-il en s'interrompant, que je transcris cet article premier des constitutions de mon nouvel ordre de chevalerie. Je n'y puis tout mettre, Olivier, mon ami.

— Gardez quelque chose pour les autres artic

réplique le barbier.

— Les autres ont leur plein... Écoute attentivement ce premier article et dis-m'en ton avis.

Le roi lut :

« En ce présent ordre[1] y aura trente-six chevaliers, gentilshommes de noms et d'armes, sans reproche, dont nous serons leur chef et souverain en notre vie, et après, nos successeurs, rois de France. Et lesquels frères et compagnons de l'ordre, à l'entrée d'icelui, seront tenus délaisser et délaisseront tout autre, si aucun en avaient, soit de prince ou de compagnie, excepté empereurs, rois ou ducs, qui, avec ce présent ordre, pourront porter l'ordre dont ils sont chefs, moyennant le gré et consentement de nous ou de nos successeurs, souverain et des frères d'icelui, et en cas semblable, nous et nos successeurs, souverains dudit ordre, pourrons porter l'ordre de l'un des susdits empereurs, rois ou ducs avec le nôtre, pour plus grande démontrance de vraie amour l'un à l'autre et pour l'espérance du bien qui en pourra advenir. »

Le Dain avait mis la boîte à rasoirs sous son bras.

— Si Votre Majesté n'y voyait point de mal, dit-il, j'aimerais à relire l'article moi-même.

Louis XI lui tendit le parchemin, et maître le Dain lut bien attentivement.

— Pourquoi mettre les ducs au rang des empereurs et des rois ? dit-il.

— Pour que les ducs acceptent ma chaîne d'or, répliqua Louis XI ; l'or est plus lourd que le fer.

— Le duc de Bretagne, qui a refusé votre chaîne, dit encore Le Dain, vient d'accepter la Toison d'Espagne.

— Es-tu sûr de cela ? demanda Louis vivement.

— Aussi sûr que de mon respect pour Votre Majesté.

[1] Transcrit textuellement sauf orthographe ; *Établissement de l'ordre de Saint-Michel par le roi Louis onzième*, m ss. vélin in-4, 1477, Bib, Ste-Geneviève.

Le roi se leva et fit un tour de table à pas précipités. Puis il arracha le parchemin au barbier, trempa sa plume dans l'encre et la tint un instant suspendue au-dessus du mot *ducs*. Mais il n'effaça pas.

— L'article est bon, dit-il en se parlant à lui-même : le duc de Bretagne n'étant point, que je sache, chef de l'ordre de la Toison d'Or, n'aura pas le droit d'en porter le collier. As-tu d'autres objections ?

— Aucune, sire.

— Je lis donc l'article II, qui est écrit de vieille date : « *Item*, pour ce que nous désirons que, en ce présent ordre, ait des plus grands, mieux renommés, plus vertueux et notables chevaliers dont nous ayons connaissance, tant de ceux de notre sang et lignage que autres de notre royaume et de dehors, nous, bien informé des bons sens, vaillances, prud'homies et autres grandes et louables vertus étant ès personnes des chevaliers ci-dessous écrits et, par ce, confiant pleinement de leur grande et entière loyauté, et espérant la continuation et persévérance d'iceux de bien en mieux en toutes hautes, dignes et vertueuses œuvres, iceux avons nommés et nommons en nos frères et compagnons dudit ordre duquel nous et nos successeurs, rois de France, serons souverains comme dessus est dit, c'est assavoir :

« 1° Notre très-cher et très-aimé frère Charles, duc de Guyenne. »

Maître Le Dain sourit et dit :

— A tout seigneur tout honneur !

Le roi sourit aussi, mais, sans relever l'interruption, il poursuivit :

« 2° Notre très-cher et aimé frère et cousin, Jean, duc de Bourbon et d'Auvergne ;

« 3° Notre très-cher et aimé frère et cousin Louis de Luxembourg, comte de Saint-Paul, connétable de France ;

« 4° André de Laval, seigneur de Lobéac, maréchal de France ;

« 5° Jean, comte de Sancerre seigneur du Bueil ;

« 6° Louis de Beaumont, seigneur de la Forest et du Pessis-Macé ;

« 7° Jean d'Estouteville, seigneur de Torcy ;

« 8° Louis de Laval, seigneur de Châtillon ;

« 9° Louis de Bourbon, comte de Roussillon, amiral de France ;

« 10° Antoine de Chambannes, comte de Dammartin, grand maître d'hôtel de France ;

« 11° Jean d'Armagnac comte de Comminges, maréchal de France, gouverneur du Dauphiné ;

« 12° Georges de la Trémoille, seigneur de la Trémoille et de Craon ;

« 13° Gilbert de Chabannes, seigneur de Curton, sénéchal de Guyenne ;

« 14° Louis, seigneur de Crussol, sénéchal de Poitou. »

Le roi s'interrompit.

— Ici, dit-il, était la place de mon très-cher et aimé frère et cousin, François II, duc de Bretagne.

— Méchante place ! fit observer le Dain, après Crussol, l'obscur sénéchal, et trois ou quatre petits seigneurs !

Remarquez que le roi Louis XI était un peu dans la position de ces bourgeois enrichis qui se disent un matin : Je vais donner un grand bal, et qui travaillent et qui s'efforcent durant un hiver tout entier, courant après ce qu'il faut d'invités pour remplir leurs salons trop larges.

Dans le préambule de son règlement, Louis XI parlait bien haut d'empereurs et de rois. Il leur faisait, en vérité, des conditions fort rudes à ces rois et à ces empereurs. En fait de rois, il n'y avait encore personne ; le bruit courait qu'ils avaient tous refusé. Quant aux empereurs, néant ! Restaient donc les ducs ; Louis XI en avait deux : Charles de Guyenne, qui était à sa merci, et Jean de Bourbon, qui était à tout le monde. Valois et Bourbon ! Deux bonnes maisons assurément, mais, au point de vue politique, Charles et Jean ne comptaient guère. Bretagne et Bourgogne, voilà des ducs ! Louis XI n'avait ni l'un ni l'autre.

— Pour sa peine, dit le roi, répondant à l'observation de le Dain, il ne sera que le seizième.

— Le quinzième est nommé? demanda le Dain.

— Oui bien, répliqua le roi qui sourit dans ses rides précoces. Voici les noms et titres du quinzième : Tanneguy du Chastel, gouverneur des pays de Roussillon et de Sardaigne.

— Acceptera-t-il? murmura le barbier.

— On ne peut dire si le poisson sera pris avant d'avoir paré l'hameçon, mon compère. S'il accepte, notre bon cousin François sera plus penaud que le renard au regret de sa queue. S'il refuse, j'ai un autre chevalier tout prêt, et notre bon cousin François sera toujours le seizième sur ma liste.

— Et puis-je savoir le nom du nouveau chevalier demanda maître Olivier le Dain.

Avant que le roi fit réponse, un page souleva la portière de la tente et annonça :

— Otto, comte Béringhem, seigneur de Chaussey et autres lieux!

Maître le Dain bondit sur son tabouret et devint plus blême qu'un agonisant. On entendit les pieds de son siége battre un roulement sur le sol. La voix du page qui avait prononcé le nom de l'Homme de Fer, grelottait dans sa gorge. Il se fit dans la tente un silence solennel et profond, durant lequel on pu ouïr l'énorme salière sculptée rendre une plainte argentine, comme si l'approche du maudit eût effrayé les objets inertes eux-mêmes.

Personne n'entrait chez le roi pendant *sa barbe,* comme on appelait l'heure de sa conférence intime avec maître Olivier le Dain. Pour qu'un officier vint annoncer ainsi un étranger, il fallait que le roi lui-même eût donné des ordres.

— Sire! sire! balbutia le barbier dont les dents claquaient : préviendrai-je la garde écossaise?

— Elle est prévenue, mon compère, répliqua le roi tout bas.

— Je demande à Votre Majesté la permission de me retirer...

— Tu n'es pas curieux, le Dain, mon ami, dit le roi qui était calme ; on ne voit point un ogre tous les jours. Reste.

Un pas d'homme retentit sous le vestibule de la tente. Le page souleva la portière. Un chevalier parut, Il était de grande et riche taille. Maître le Dain le vit plus haut qu'un géant. Ce chevalier, du reste, reproduisait exactement l'idée que le vulgaire avait dû prendre de l'Homme de Fer. Son armure, de toutes pièces, était d'acier bruni, dont les clous seuls, biseautés et polis, brillaient. Il portait en tête le casque, surmonté d'une longue plume noire renversée. La visière était close. Il avait, pour toute arme offensive, une courte dague dans sa gaîne.

Il marcha d'un pas bruyant jusqu'au milieu de la tente, s'inclina courtoisement et resta debout devant le roi. Maître Olivier eût donné sa meilleure paire de rasoirs pour être à dix lieues de là.

Le roi ne quitta point son siége.

— Comte, dit-il, je vous remercie d'être venu à mon appel.

Une voix mâle et sonore passa entre les grilles du casque.

— Sire, répliqua-t-elle, par mon fief des Iles, je suis vassal et sujet de Votre Majesté.

— Ceux qui parlent de vous, reprit Louis XI dont le regard perçant s'émoussait contre ce masque d'acier ; et beaucoup de gens parlent de vous, seigneur comte, en bien ou en mal...

— En mal seulement, sire, interrompit l'Homme de Fer ; je sais cela.

— Ceux qui parlent de vous prétendent que vous êtes vassal et sujet d'un roi qui n'est point de ce monde.

— Beaucoup de gens, répliqua l'Homme de Fer, calomnient aussi Votre Majesté.

Le roi pensa :

— Ce sorcier allemand aurait pu naître en Normandie.

— Avez vous connaissance de ce que j'attends de vous? interrogea-t-il tout haut.

— Oui, sire.

— Qui vous l'a dit?

— Le bruit public.

— Malepeste! s'écria Louis XI qui jeta sur son confident un oblique regard ; nos secrets d'État courent-ils ainsi les chemins?

— On en parlait ce matin même, et gaiement je vous jure, répartit le comte Otto, sous la tente de François de Bretagne.

Le roi croisa ses jambes l'une sur l'autre.

— Je ne l'avais dit qu'à toi, mon compère, murmura-t-il en se tournant vers maître Olivier le Dain.

— Sur mon salut éternel! protesta celui-ci, je ne l'ai répété à personne!

— Les murs ont des oreilles, prononça gravement le comte Otto ; ainsi parle la sagesse commune. Moi je traduis cela ainsi : l'air a des esprits. Ecoutez!

Il toucha de sa main, armée d'un gantelet, un des donjons d'argent qui composaient la salière. Un soupir s'exhala. Ni le roi, ni le Dain, n'eussent su dire d'où venait le bruit. Le Dain joignit les mains en tremblant ; Louis XI se signa ostensiblement.

— Comte, dit-il, si les esprits de l'air sont à vos ordres, obtenez d'eux qu'ils nous laissent en repos. Les magiciens du pharaon d'Égypte purent changer leurs baguettes en serpents. Ne faites rien pour me prouver votre pouvoir occulte : j'y crois. Répondez-moi seulement : voulez-vous accomplir mon souhait?

— Si Votre Majesté daigne accomplir le mien, répliqua l'Homme de Fer.

— Parlez.

— Je parlerai quand je serai seul avec le roi.

Louis XI n'hésita pas. Il plongea sa main sous le revers de son surcot et prit son saint Michel d'or, qu'il posa sur la table entre lui et le comte Otto. Gardé ainsi par l'archange, il fit signe au barbier de s'éloigner. Maitre le

Dain obéit avec une merveilleuse pretresse ; la peur lui donnait des ailes.

Nous ne saurions dire si le roi avait peur. Les choses surnaturelles agissaient sur lui très-vivement ; mais il se possédait en perfection. Dans tous les cas, si le diable l'effrayait, il n'en eut que plus de mérite, car il garda son rang vis-à-vis du diable ; il ne lui offrit point de siége.

— Comte, dit-il, maintenant que nous voilà seuls, montrez-moi, s'il vous plaît, votre visage.

Le comte répondit :

— Si Votre Majesté était la reine, je le pourrais et je le voudrais. Mais, j'ai fait un vœu.

Le fameux vœu de ne se découvrir jamais que pour obéir à l'ordre d'une dame.

Toute cette entrevue du roi et de l'Ogre est tellement populaire dans le pays de Dol et même sur la rive normande, que la tradition naïve déteint malgré nous sur notre récit. Est-ce un grand mal ? Les paysans du Marais ne savent trop si le roi était saint Louis ou Louis XIV ; ils savent que c'était le roi. Quand à l'Ogre, il n'y eut jamais qu'un ogre. La date n'y fait rien. C'était il y a longtemps.

Les paysans qui racontent cette légende du roi et de l'Ogre, rient bien à l'endroit où l'Ogre dit au roi : « Si vous étiez la reine... »

L'Homme de Fer répliqua donc :

— J'ai fait un vœu.

Et il ajouta :

— Je ne montre mon visage qu'à celles que je sers ou à ceux que je tue.

Le roi fit la grimace.

— Et quel est votre souhait, comte? demanda-t-il.

— J'ai fantaisie, sire, répliqua l'Homme de Fer, d'être chevalier de votre nouvel ordre de Saint-Michel.

VI

LA SALIÈRE DU ROI

Nous savons que le roi Louis XI avait justement eu la même idée que l'Homme de Fer : il avait songé à remplacer sur sa liste le nom de François II, duc de Bretagne, par le nom du comte Otto Béringhem. A condition, bien entendu, que le comte Otto Béringhem lui ferait raison de l'entêtement de François II de Bretagne. Néanmoins le roi Louis XI prit la mine d'un souverain qui tombe de son haut.

— Saint archange! s'écria-t-il. Comte, y songez-vous? Ma nouvelle compagnie et frérie est chrétienne de tout point, soumise à l'autorité de l'Eglise catholique, apostolique et romaine.

— Je ne veux point de mal à notre saint-père le pape, répondit l'Ogre paisiblement.

— Y songez-vous, y songez-vous! Nos chapitres se tiennent en la basilique du Mont.

— Grand et beau temple, sire!

— Nous jurons notre serment sur l'Évangile et sur la croix.

— Je n'y vois nul empêchement.

Le roi s'agitait feignant un embarras majeur. Le comte reprit :

— C'est mon caprice.

— Demandez-moi tout ce que vous voudrez hormis cela! s'écria Louis XI.

— Je ne veux rien autre.

— De l'or, des titres...

— Je fais de l'or : avec de l'or on achète des titres. Je veux être chevalier de Saint-Michel.

— Saint archange, donnez-moi conseil! supplia le roi.

L'image de Saint-Michel ne dit mot, mais, aussi vrai que le Couesnon est fou en grand'marée, les bonnes gens de Dol et de Pontorson affirment que la salière laissa échapper un murmure.

Elle avait déjà soupiré. Qu'avait-elle donc dans le corps cette salière?

— Sire, reprit le comte Otto, je ne demande pas mieux que de vous amener pieds et poings liés ce duc François de Bretagne qui a laissé outrager hier, sur son domaine, mon caractère et ma personne. Il me plaît de le punir. Mais tout service vaut son prix, et je vous fais respectueusement savoir en quelle monnaie je prétends être payé.

— Que diraient mes frères et compagnons, les chevaliers de l'ordre? murmura le roi.

— Ils diront ce qu'ils voudront, sire, chargez-moi seulement de leur répondre.

— Cependant, comte, si je jugeais votre prétention inadmissible?

— J'en serais fâché pour moi et pour vous, sire.

— Pour moi? dit le roi en se redressant.

— Pour vous, surtout, car votre envie de réduire François de Bretagne est ardente et légitime.

— Ne pourrais-je le réduire sans vous?

— Hier vous l'auriez pu, sire.

— Et demain?

— Demain, Votre Majesté ne le pourrait pas.

Voyez-vous cet ogre traitant de puissance à puissance avec le roi qui trancha la tête de Jean d'Armagnac, duc de Nemours! Les gens du Marais de Dol savent assurément de bonnes histoires.

— Pourquoi ne pourrais-je demain ce que je pouvais hier? demanda encore Louis XI.

— Parce que, répliqua le comte Otto, hier j'eusse été neutre.

— Vous avez grande opinion de vous, messire ! grommela le roi.

— Demain, poursuivit l'Homme de Fer, j'aurai le refus de Votre Majesté sur le cœur. Je me connais : ma lance se couchera d'elle-même pour défendre François contre vous.

Les sourcils de Louis XI se froncèrent.

— Entre hier et demain il y aura aujourd'hui, prononça-t-il avec sécheresse. Aujourd'hui, vous êtes dans la tente du roi de France, et la garde écossaise du roi se range en armes autour de la tente.

— *Der Teufel*! s'écria l'Allemand en riant derrière la grille de son casque, je vois que Louis de Valois n'a pas volé sa renommée ! Je suis chez le roi de France, sous la garde de son honneur, et le roi de France me fait cerner à bas bruit par ses archers écossais. On aime à voir cela pour y croire !

Sire, reprit-il sérieusement et même avec une certaine emphase, si vous avez vos satellites, j'ai les miens.

— Où sont-ils les vôtres? fit le roi.

— Plus près de nous que ceux de Votre Majesté.

— Il me plairait d'être fixé au sujet de votre puissance mystérieuse, comte Otto Béringhem, dit Louis XI.

L'Homme de Fer tira sa dague. Avec la pointe il traça un cercle dans le vide.

— Airam ! prononça-t-il en touchant de son gantelet le faîte guilloché de la salière.

Une voix s'éleva dans la chambre. On eût dit qu'elle parlait au centre même de la table. Elle dit :

— Maître, je suis là !

Louis XI sourit du bout des lèvres, mais il prit le temps de réciter une courte prière.

— J'ai vu en mon château du Plessis-du-Parc-les-Tours, dit-il ensuite, un jongleur plus habile que vous. Ce jongleur nommait son art ventriloquie. Il se couvrait le chef d'un casque comme vous faites présentement, et derrière la grille il feignait de converser avec trois ou

quatre lutins qui tous lui répondaient à tour de rôle.

— Le roi m'a-t-il fait appeler pour m'outrager avant de m'assassiner? demanda l'Homme de Fer, qui se redressa fièrement sous son armure.

Et comme Louis XI ne répondait pas assez vite à son gré, il ajouta :

— Seul je suis dans la tente du roi et m'étant mis, comme je l'ai fait en apparence, à sa merci, je défie le roi !

Louis XI le considérait curieusement.

— Vous êtes à tout le moins un homme intrépide et vaillant, comte Otto, dit-il. On m'accuse par le monde d'être superstitieux et craintif touchant les choses magiques qui dépassent l'intelligence humaine, à l'occasion, vous pourrez témoigner du contraire. Si je vous donne le cordon de Saint-Michel, quand me livrerez-vous François, duc de Bretagne?

— Aujourd'hui, à l'issue des joutes.

— Donc, vous serez chevalier de mon ordre, comte Otto Béringhem. Mon œuvre est juste, chrétienne et agréable à Dieu : la fin excuse les moyens.

— Aurai-je un gage? demanda l'Homme de Fer.

Louis XI ne se fâcha pas. Il prit le parchemin où les noms des quatorze premiers membres étaient inscrits.

— J'allais écrire ici, dit-il, à la place quinzième, le nom de M. Tanneguy du Chastel ; je vous donne sur lui la préséance...

— Quitte à voir plus tard ! ajouta-t-il mentalement.

Et il écrivit en toutes lettres, au rôle d'institution, le nom du comte Otto Béringhem, seigneur de Chaussey [1].

— Le roi n'a plus rien à m'ordonner? demanda l'Homme de Fer.

— Si fait. J'ai donné un gage, je veux un gage.

Le comte Otto tira son gantelet. Au doigt annulaire,

[1] Au quinzième numéro du *Rôle royal* il y a une rature. On a dit, nous ne l'affirmons point, que les premiers feuillets sont de la main du roi.

portait une bague dont les feux éblouirent Louis XI, qui était connaisseur. C'était un diamant d'un prix inestimable.

— Voici qui vaut la rançon d'un roi, dit le comte ; c'est mon gage, je le laisse à Votre Majesté.

Il s'inclina et se dirigea vers la sortie de la tente. Louis XI regardait le diamant. Au moment de sortir, l'Homme de Fer se ravisa.

— Maintenant que nous sommes d'accord, dit il, plairait-il au roi de voir face à face un de mes satellites mystérieux?

— Cela me plairait, fit Louis XI, non sans une certaine hésitation.

La garde écossaise était si proche qù'on entendait causer entre eux les soldats. Que craindre?

Le comte Otto revint sur ses pas.

— Nasboth! où es-tu? prononça-t-il d'une voix contenue.

Nasboth ne répondit point.

Le comte prêta l'oreille à droite et à gauche comme s'il eût cherché à saisir un son dans l'air. Puis il s'approcha de la salière et se prit à écouter aux fenêtres, par oit s'échappait, à l'heure du festin, la fumée du maître plat qui occupait toujours le centre de cette monumentale orféverie. En se penchant, il fit le tour de la salière. Quand le palais d'argent le cacha tout à fait aux yeux de Louis XI, il dit tout bas à l'une des ouvertures :

— Réponds ou je t'étrangle comme un poulet, petit coquin !

— Je suis ici, maître, répliqua aussitôt une voix épouvantée.

Nasboth devenait obéissant. Le roi était attentif : un sourire sceptique restait autour de ses lèvres, mais il caressait de la main à tout hasard son image de saint Michel.

— Puisque tu es ici, reprit le comte, sors de ta retraite et montre-toi aux yeux du roi.

Le couvercle de la salière s'agita bruyamment. Louis XI recula son siége.

— Airam ! Airam ! cria le comte en frappant du pied le sol ; j'ai ordonné, montre-toi !

Nasboth faisait ce qu'il pouvait. Ce n'était pas un de ces esprits robustes qui entrent dans les maisons en démolissant un pan de muraille, car il avait beau se démener, il ne pouvait soulever le couvercle en argent massif de la salière. Le roi ouvrait de grands yeux ne sachant quel genre d'animal menait dans l'intérieur de son argenterie cet étrange tapage. Sa frayeur, s'il avait eu frayeur, tournait à l'envie de railler.

Le comte Otto, à bout de patience, leva lui-même, d'un geste violent, le couvercle de la salière. Tout aussitôt Nasboth s'élança et sauta sur la table. Pour le coup, le roi devint pâle et mit sa main au-devant de ses yeux. Nasboth était un esprit de forme irrégulière et peu gracieuse : une tête énorme, armée de cheveux hérissés sur un corps dont l'exiguité pouvait paraître assurément un fait surnaturel. Le roi posa précipitamment son saint Michel d'or entre lui et Nasboth. Nasboth faisait peur au roi.

Le comte Otto, cependant, n'était pas content de Nasboth ; il le prit par les cheveux et le jeta sous son bras comme un paquet.

— J'emporte ce qui est à moi, dit-il en sortant ainsi de la tente.

Son noir écuyer l'attendait au dehors avec des chevaux. Il se mit en selle ; l'écuyer lui drapa sur les épaules un long manteau sous lequel disparurent le petit corps et la grosse tête du pauvre Nasboth. Le comte Otto, Nasboth et l'écuyer descendirent au galop dans la plaine.

Louis XI, resté seul, replaça d'abord avec soin le couvercle de sa salière.

— C'est un nain, se dit-il, un nain de chair et d'os... Mais comment a-t-il pu s'introduire en cette cachette ?

Les gens qui regardent dans les tiroirs de commode

avant de dire tout haut leur secret n'exagèrent point la prudence. Les oreilles se fourrent partout.

Le roi revint au diamant, qui ne s'était point changé en caillou après le départ de l'Homme de Fer. Puis il s'agenouilla devant l'image de saint Michel.

— Glorieux archange, dit-il en achevant sa prière, j'ai compté sur votre aide pour trouver un moyen de ne point tenir ma promesse, car ce serait sacrilége que d'introduire un pareil homme dans la frérie qui portera votre vénéré nom.

Dans la plaine, le comte Otto, Nasboth et l'écuyer couraient ventre à terre. La tête volumineuse du nain soulevait le manteau de l'Homme de Fer.

— Esprit ! dit celui-ci qui riait sous sa visière baissée, je t'avais vu rôder ce matin autour de la tente du roi, et quand je suis entré je t'ai entendu souffler dans ta prison... Rends grâce à ma fantaisie, car tu étais pris sous le couvercle comme en un traquenard !

— Tant qu'il vous plaira, monseigneur, je vous rendrai grâces, répliqua l'esprit Nasboth.

— Je te reconnais, reprit Otto Béringhem, tu es le nain Fier-à-Bras, le fou du sire de Combourg.

— Moi, je vous reconnais aussi, monseigneur, vous êtes Olivier, baron d'Harmoy, raconteur de belles histoires.

— Retourne à Chaussey, Sélim, dit le comte à son écuyer ; dix lances de renfort et la grande barque sous Tombelaine !

L'écuyer piqua des deux dans la direction de la grève. Le comte poursuivait sa route vers la rive du Couesnon, où était sa tente.

— Pour qui besognes-tu ? demanda-t-il au nain ; pour ton seigneur le sire de Coëtquen ? pour le duc de Bretagne ?

— Non point messire ; j'étais là pour rendre service au bon écuyer Jeannin, que j'appelle mon oncle... Vous savez, le père de Jeannine la brunette.

— Tu es un espion adroit et hardi.

— S'il vous plaît, messire, je suis un pauvre gentilhomme, cadet de famille et sans apanage. Je fais ce que je peux pour vivre honorablement.

Le comte souleva le devant de son manteau pour voir un peu ce gentilhomme qu'il avait sous le bras.

— Veux-tu que je fasse ta fortune ! demanda-t-il brusquement.

— Volontiers, messire, répondit le nain; cela me comblera de joie.

— Je t'achète : fixe le prix.

Le nain prit un air grave.

— Messire, dit-il, ces choses ne s'expriment point en termes si francs. On ménage la fierté des gentilshommes. Je serai de votre parti moyennant que vous m'offrirez d'honnêtes étrennes ; mais, plutôt que de me vendre, je gratterais la terre avec mes ongles !

— Fixe donc tes étrennes ! répéta le comte Otto en riant.

Fier-à-Bras établissait un calcul à l'aide de ses doigts maigres et longs.

— Deux et deux font quatre, dit-il, et deux six... L'an a trois cent soixante et cinq jours, qui, multipliés par six, donnent deux mille cent quatre-vingt-dix. Je vivrai bien encore quarante années, étant de bonne et saine constitution. Mettons cinquante pour ne point être pris au dépourvu dans la vieillesse. Deux mille cent quatre-vingt-dix répétés cinquante fois donnent, si je ne fais erreur, cent neuf mille cinq cents... Ce sont des sous tournois qui produisent en livres, cinq mille quatre cent soixante-quinze, et en écus d'or nantais quatre cent cinquante-sept et demi...

— Tu es un géant pour le calcul, ami Fier-à-Bras ! s'écria le comte émerveillé.

— Avant de servir mon seigneur actuel, le sire de Coëtquen, répliqua l'Araignoire, j'allais dans les assemblées et foires, et je gagnais ma vie à supputer sans parchemin ni plume, par la seule puissance du souvenir. Je pense qu'un gentilhomme ne déroge pas pour cela.

— Certes... et que veux-tu faire de tes quatre cent cinquante-sept écus nantais et demi ?

— Quatre cent cinquante-huit, messire, car il faudra bien un demi-écu pour l'acte.

— Quel acte ?

— Acte authentique sous votre bon plaisir, passé entre moi et dame Lequien, du bourg d'Ardevon, agissant pour elle et ses héritiers ou successeurs, laquelle s'obligerait à me servir, ma vie durant, une tourte le matin, une tourte à midi, une tourte le soir : j'entends tourte double de pâté tendre, fourrée d'amandes et de raisin confits, chaude et sortant du four, ne pouvant ladite dame Lequien, sous aucun prétexte quelconque, me distribuer tourte de la veille ou de la précédente fournée. Pour lesquels fonds perdu et servitude, consentis de gré à gré, je nantirai ladite dame Lequien desdits quatre cent cinquante-sept écus et demi en espèces courantes, dont quittance et reçu. En foi de quoi...

Le comte éclata de rire derrière la grille de son armet.

— Tu auras cinq cents écus d'or tout neufs, dit-il, si tu veux m'apprendre, par-dessus le marché, comment tu existes encore, après avoir été grillé par mes archers dans la baraque du baladin Rémy.

Le nain s'empressa de le satisfaire. Sa fortune subite et l'assurance qu'il avait de manger, avant de mourir, dix-huit mille deux cent cinquante tourtes d'Ardevon, ne l'avaient pas trop enflé. Quand il eut raconté son histoire, il demanda au comte, avec calme ce qu'il fallait faire pour gagner définitivement les cinq cents écus.

— M'obéir, répondit Otto Béringhem. Si tu m'obéis aujourd'hui, demain, à pareille heure, tu pourras te présenter chez ta dame Lequien pour manger ta première tourte. Tu as tout entendu, là-bas, chez le roi ; tu sais de quelle besogne je suis chargé. Voici mon cas : je ne connais pas ce duc François de Bretagne que j'ai promis d'enlever : si tu sais peindre aussi bien que compter ou rédiger les actes authentiques, fais-moi son portrait.

Fier-à-Bras se recueillit.

— Je ne l'ai vu qu'une fois, dit-il enfin, mais je l'ai bien regardé ; le jour où je le vis,il m'écarta de son passage, à l'aide de sa houssine, en criant : « Au large ! moitié de singe ! » Mais, il ne savait pas à qui il avait affaire : je ne lui en garde point de rancune. Il est grand, lourd en selle, un peu voûté, avec des jambes grêles. Son cheval est blanc, portant des taches noires, espacées presque aussi régulièrement que les queues d'hermine de son écusson ducal. Il a les cheveux blonds tirant sur le roux, le nez droit et gros, les pommettes comme des noix, les yeux somnolents, l'air ennuyé... Mais vous ne verrez rien de tout cela, messire, si ce n'est aux joutes, sauf la taille, les jambes et le cheval : encore fait-on de belles jambes à toutes les armures.

— Il portera le cimier ducal, dit le comte.

— Savoir !... repartit vivement le nain qui se mordit la lèvre jusqu'au sang et ajouta : sans doute, sans doute !

Le comte Otto avait jeté sur lui un regard soupçonneux.

— Écoute-moi bien, reprit-il. Je m'intéresse à cet écuyer Jeannin que tu appelles ton oncle. En cas de malheur lui seul serait épargné dans la suite de François de Bretagne.

— Et moi ! messire, et moi ! se récria le nain avec chaleur ; songez que je suis obligé d'accompagner M. de Coëtquen ! Je mettrai mon blason sur ma poitrine : *d'or à l'oison de gueules*, afin que vous ne me preniez point pour un autre gentilhomme !

La course du comte s'était ralentie pendant qu'ils parlaient. Le soleil montait cependant à l'horizon, et la plaine éveillée reprenait son air de fête. Je crois qu'on tirait un peu la grenouille, là-haut, sur le pont, mais c'étaient des comparses : Gabillou et Marcou étaient hors de combat. Le comte mesura la hauteur du soleil.

— L'heure me presse, murmura-t-il en plantant ses éperons dans le ventre de son cheval, qui bondit.

On apercevait derrière un rideau de peupliers la tente des insulaires de Chaussey.

— Nous allons nous séparer ici, reprit le comte Otto ; remplis ta mission auprès de Jeannin comme tu l'entendras. Après tout, ce duc est un chevalier ; l'annonce d'un danger ne peut l'éloigner de la passe d'armes... N'oublie pas que l'écuyer sera épargné.

Il prit Fier-à-Bras par le collet de son pourpoint et le lança dans une meule de foin qui bordait la route, sans arrêter le galop de son cheval.

Le nain se releva tout étourdi.

— Je ne veux pas de tes tourtes, mécréant ! s'écria-t-il en regardant l'Homme de Fer s'éloigner. Quand mon oncle Jeannin sera chevalier, il m'en donnera six par jour au lieu de trois, car c'est une bonne âme. Têtebleu ! ma belle petite Jeannine ne mourra point : j'ai de quoi dorer les éperons de son père !

Il se mit à courir dans l'herbe coupée, sautillant et chantant comme un moineau franc en belle humeur.

VII

OU LE FAUCON DE DAME JOSÈPHE MONTRE QU'ON PEUT FAILLIR A TOUT AGE

Le nain Fier-à-Bras courut ainsi jusqu'au camp ducal, où Jeannin l'attendait avec impatience. En quelques mots, il raconta au bon écuyer ses surprenantes aventures, puis il ajouta :

— Maintenant, mon oncle, commences-tu à croire que tu seras chevalier ?

Jeannin ne voyait aucune espèce de rapport entre les projets de Louis XI et sa propre élévation. Que Fier-à-Bras eût surpris, caché dans une pièce d'argenterie, l'entretien du roi de France et de l'Homme de Fer, c'était bien, assurément ; mais de là aux éperons d'or chaussés par lui, Jeannin, il y avait de la marge.

— Ah ! mon oncle ! mon oncle ! s'écria le nain en colère, ce ne sont pas les braves gens comme toi qui inventent la poudre. Si je n'étais pas là, par la grâce de Dieu, ta fille mourrait !

Ouvre tes deux oreilles, reprit-il d'un accent impérieux, et, si tu ne comprends point, tâche au moins de te souvenir. Tout à l'heure, quand j'aurai achevé mon rapport au duc, notre seigneur, avance hardiment au milieu du cercle des barons, et dis ces propres paroles : « Je suis l'écuyer Jeannin que le Maudit a dessein d'épargner. Que mon seigneur prenne mon armure et mon cheval, il ne courra aucun danger. » Faut-il répéter.

— Non, je sais ma leçon… mais qu'en arrivera-t-il ?

— Le roi des preux, répondit Fier-à-Bras, le fier Roland, n'aurait peut-être point consenti à cela, mais François de Bretagne n'y regardera pas de si près.

En ce moment, Laënnec, le sergent d'armes, qui avait été dépêché au conseil, revint, apportant l'ordre d'introduire l'écuyer et le nain. Ce fut malheureux. Une demi-heure de plus, et le bon Jeannin commençait à comprendre !

Le duc but en voyant entrer Jeannin et son petit compagnon. Après avoir bu, il ordonna à l'écuyer de s'expliquer. Fier-à-Bras prit alors la parole et le duc rebut. Fier-à-Bras parlait bien ; le récit qu'il fit de son aventure dans la tente du roi, récit qu'il enjoliva peut-être un peu, intéressa au plus haut degré le noble auditoire. En l'écoutant, le duc emplissait et vidait son verre avec un sincère plaisir.

— Coëtquen, dit-il, quand le nain eut fini, tu me donneras cette créature.

— Elle est à vous, mon seigneur, repartit le sire de Coëtquen.

— Viens ça, Nasboth ! s'écria le duc enchanté : je t'appellerai Nasboth en souvenir de la salière. Verse-moi à boire... Ah ! ah ! l'Homme de Fer a promis qu'il me conduirait au Mont pieds et poings liés ?

— Oui, monseigneur, et pour vous dévoiler cette trame, je manque ma fortune.

Ici l'histoire des dix-huit mille deux cent cinquante tourtes d'Ardevon qui eut un succès de délire. Le duc but trois rasades coup sur coup pour témoigner, comme il faut, son contentement.

— Messieurs, dit-il, le roi Louis n'a oublié qu'une chose c'est de nous convoquer à sa passe d'armes.

Comme il prononçait ce dernier mot, il se fit un grand bruit au dehors. Les trompettes sonnèrent. Le duc pâlit un peu et vida son gobelet d'un air chagrin. Laënnec souleva de nouveau la draperie de la tente et indroduisit en grande cérémonie un homme, vêtu de ce manteau fleurdelisé que le roi de France et le roi d'armes avaient seuls le droit de porter.

Celui-ci était Montjoie, le roi d'armes. Et il venait convier le duc de Bretagne aux joutes et tournois qui devaient avoir lieu, ce jour-là même, ès grèves de la Rive, entre le mont Saint-Michel et la terre ferme.

Le duc tendit son verre à Fier-à-Bras quand le hérault fut parti.

— Monseigneur a refusé le collier de Saint-Michel, dit Monsieur Tanneguy, monseigneur peut bien décliner l'assignation du roi qui vient tardivement, ce me semble.

— Es tu déjà Français, pour ce qu'on veut te donner l'ordre de Saint-Michel, mon cousin Tanneguy ? demanda François entre deux gorgées.

Tanneguy du Chastel se redressa, mais ne répliqua point. Il y eut un murmure parmi les barons de Bretagne qui tous vénéraient cette vaillante barbe grise. Dunois s'écria :

— Nous irons, par notre Dame ! n'est-ce pas, monseigneur ? Mais nous irons en armes et en force !

— Nous irons, répliqua le duc François qui repoussa d'une main son verre et tendit l'autre à Monsieur Tanneguy. Mon cousin, je n'ai point voulu vous offenser.

Fier-à-Bras fit signe à Jeannin ; Jeannin s'avança au milieu du cercle.

— Monseigneur, dit-il, répétant laborieusement la leçon que le nain lui avait faite, je suis l'écuyer de Kergariou que le Maudit a dessein d'épargner. Que monseigneur prenne mes armes et mon cheval, il ira aux joutes sans courir aucun danger.

Il y eut un grand silence dans la tente du duc de Bretagne. Tous les barons baissèrent les yeux comme s'ils eussent craint de s'entre-regarder. Le rouge monta au visage de Dunois ; le duc François, au contraire, malgré de nombreuses rasades, avait au front une nuance de pâleur.

— Notre seigneur n'a point d'héritier en son palais de Nantes, dit Monsieur Tanneguy d'une voix lente et grave ; mon avis est que notre seigneur accepte l'offre de ce brave homme.

— Serai-je donc le premier duc de Bretagne, murmura François, qui ait pris un déguisement pour aller à l'ennemi ?

— En cas de trahison, répliqua Tanneguy, nous nous rangerons autour de vous et vous aurez une épée.

Personne autre n'opina. Dunois frémissait. Le duc dit :

— Que Dieu me prête l'occasion, je montrerai à tous ceux qui sont là si je suis petit chevalier ! Ce que je fais est pour la Bretagne dont le peuple est à ma garde. Brave homme, je porterai tes armes et je monterai ton cheval.

— Après quoi, dit Fier-à-Bras qui remplit de lui-même la coupe de François, ce seront armes et monture de chevalier !

Le duc avait fait dessein de ne plus boire ; cependant il but. Sachons-lui gré de l'intention.

— Messires, dit-il, préparez-vous et à cheval !

— Hein ! s'écria Fier-à-Bras en s'élançant vers Jeannin, me voici échanson d'un prince, et toi, te voilà chevalier ! Comprends-tu maintenant ?

— Je comprends, répondit Jeannin sans sourciller, qu'avant la fin du jour j'aurai quelque bon coup de dague. C'est mon métier. Petit homme, tu as fait pour le mieux, et je te remercie.

Il y avait du temps déjà qu'on parlait de ces joutes. Au XVe siècle, la *publicité* ne se faisait pas aussi facilement ni de la même façon qu'aujourd'hui, mais elle se faisait. Une chose dont on n'a point abusé garde tout son crédit. La publicité, toute faible et naïve qu'elle était, courait le monde en boitant et le monde trouvait encore qu'elle allait bien vite, car il lui prêtait des ailes en l'appelant la Renommée. Donc, la Renommée avait porté partout la nouvelle de ces fêtes, promises par le roi Louis XI. Les bonnes gens de Bretagne et de Normandie ne savaient pas au juste comment se crée un ordre de chevalerie ; on leur avait parlé d'une passe d'armes mémorable, ils pensaient que l'ordre de Saint-Michel serait institué en plein champ ou plutôt en pleine grève, et que chacun pourrait voir.

C'est ici la grande question : que chacun puisse voir. A la vérité, la condition n'est jamais remplie, et dans toute solennité les neuf dixièmes des curieux restent à la porte, mais ceux-là mêmes qui sont restés en dehors toute leur vie espèrent entrer une fois avant de mourir.

Ce devait être un spectacle d'élite qu'une joute où tant de princes et tant de hauts barons recevraient leurs colliers d'or de la main du roi. On disait, en outre, merveilles du costume de la frérie : manteau de damas blanc, brodé d'or, semé de coquilles et fourré d'hermine de bout en bout, chaperon de velours cramoisi à longue cornette, pour être mis sur la tête ou pendre sur le cou, chausses perlées, pourpoint de camelot de soie blanche à bord courant de coquilles brodées.

Les officiers de l'ordre, affirmaient les bien informés, marchaient en robes de camelot de soie blanche, pareillement brodées et en chaperon d'écarlate. Pour le roi, la robe de moire écarlate avec le chaperon noir.

Et les dames ! On allait voir sans doute la duchesse d'Etampes et la petite madame Anne de Beaujeu, fille de France, la dame de Montsoreau, qui suivait partout le duc de Guyenne, et les princesses, et peut être la reine !

Jugez ! on était venu de dix lieues à la ronde pour contempler la Grenouille tirée sur le pont du Couesnon. Jugez ! on pouvait venir de vingt lieues et aussi de trente pour assister à cette non-pareille cérémonie.

Une chose notable entre toutes, c'était l'emplacement même choisi pour les lices. Ce roi Louis XI ne faisait, en vérité, rien comme les autres. A droite de l'embouchure du Couesnon, entre la rive normande et le mont saint-Michel, il y avait, au milieu d'un marécage marneux que la mer couvrait en marée, une plage dite la grève Saint-Sulpice, formée de beau sable jaune et fin comme de la poudre d'or. On aurait jusqu'au soir pour s'ébattre en ce lieu ; après quoi le flux, grossi par les influences lunaires, allait couvrir les lices et jeter son niveau par-dessus les estrades tendues de velours.

Une passe d'armes en grève ! Des joutes qui devaient avoir l'immensité pour arène ! Un tournoi qui, après une heure écoulée, eût pu se changer en combat naval !

Aussi pour en revenir à la Grenouille, qui est un des faits majeurs de notre récit, elle s'était tirée dès le matin mollement et par manière d'acquit. On n'avait cassé qu'une paire de bras sur le pont du Couesnon ; de méchants bras qui s'étaient disloqués sans gloire et au premier tirage : des bras de beurre, suivant l'expression favorite de Marcou. Le règne de la Grenouille était passé ; il faut n'avoir rien de mieux à faire pour se divertir à ce jeu de la Grenouille ! A bas la Grenouille !

Et vite ! démolissez les baraques ! chargez les planches vermoulues sur les chariots de misère. Il s'agit bien de

Rollon Tête d'Ane et de l'enlèvement des Sabines ! A peine donne-t-on un regard au tas de cendres qui marque le tombeau du père Rémy. Toutes ces choses sont d'hier ; elles ont cent ans. Les joutes ! la grève ! les armures damasquinées ! les manteaux fourrés d'hermine ! les colliers d'or ! les dames ! les chevaliers !

Il fallait voir la foule descendre des deux côtés du Couesnon par groupes échelonnés et pressés, les paysans et les bourgeois en caravane, le plus grand nombre à pied, quelques-uns juchés deux à deux et même trois par trois sur des chevaux de labour ; ici toute une métairie dans une charrette ; là, sur un petit âne, un grand coquin de pataud dont les sabots ferrés touchent terre, des fillettes portées à la *guerdindelle* entre deux coqs de village (la guerdindelle se nomme en d'autres pays *la selle au roi*) ; plus loin, de lourds garçons, voûtant leurs épaules trapues et marchant bras-dessus bras-dessous en chantant la ronde des Allants ; partout, des ménagères attelées au panier de provisions, partout des enfants joufflus à cheval sur le cou de leur père.

Mathurin Sans Dents et Goton, sa femme, étaient ce matin en belle humeur. Goton avait un mouchoir autour de la joue pour un maître coup de poing que son Mathurin lui avait confié la veille au soir. C'était un gage de réconciliation, ils cheminaient cahin-caha, riant et se gourmant de bonne amitié comme au temps de leur lune de miel. Jouanne, la petite gardeuse d'oies, et le pâtour du presbytère de la Gouesnière, se donnaient, à la face de tous, de frappantes preuves d'affection. Jouanne avait déchiré le vestaquin de son pâtour ; le pâtour avait roulé sa Jouanne dans la boue : idylles bretonnes, chères et gracieuses tendresses des enfants de la nature !

Puis c'étaient les compagnies nobles, arrivant de Pontorson et des châteaux voisins, gentilshommes et belles dames, palefrois et haquenées. La plus nombreuse et la plus brillante de ces compagnies était sortie de l'hôtel du Dayron, après avoir vu du haut de la terrasse

l'escorte royale et l'escorte ducale partir de leurs campements respectifs. Une troisième escorte, celle du Seigneur des Iles, avait pris, quelques instants auparavant, le chemin des grèves.

C'était beau. Les bannières se balançaient à la brise molle, l'acier des armures dispersait au loin les gerbes d'étincelles. L'écho des fanfares arrivait tantôt enflé par le vent, tantôt brisé et comme mourant.

— Bette, ma mie, disait dame Josèphe de la Croix-Mauduit à sa suivante, qui chevauchait sur une bête à longues pattes dont le cou planté droit supportait une tête piteuse, Bette, voici l'occasion de montrer que nous sommes gens hors du commun et d'honorable maison; ne regardez ni à droite ni à gauche ; la curiosité vaine est le fait du menu peuple ; réglez le pas de votre haquenée sur l'allure de la mienne, qui sait comment on se conduit en pareille occurence, puisqu'elle assista aux fêtes du couronnement du duc Pierre. Si vous avez des yeux, vous établirez aisément la différence qui existe entre ma monture et celles des bourgeoises inconsidérées. Tenez la tête haute, Bette, et si vous entendez autour de vous des pages ou hommes d'armes jasant, fermez l'oreille car on ne gagne rien à ouïr de pareils entretiens ; je veux vous dire en outre, Bette, ma mie...

Elle s'interrompit, et son maigre visage exprima tout à coup une profonde consternation. Elle regarda avec des yeux agrandis par l'horreur son gant de peau de daim, brodé de soie verte, où le vieux faucon était perché, comme toujours. Le gant venait de subir un dommage dont le vieux faucon était l'auteur.

— Voilà onze ans, vienne la Noël, dit dame Josèphe d'une voix altérée, que j'acquis cet oiseau de la fauconnerie de Pierre-Marie Tuault, rue aux Foulons, à Rennes. Il avait alors deux mois et mangeait seul. Je ne l'aurais jamais cru capable d'une action aussi indécente, car il ne m'avait donné jusqu'à ce jour que du contentement... Faites approcher maître Biberel, mon écuyer.

Le coupable faucon ne manifestait aucun remords. Il continuait de dormir, perché sur le poing déshonoré de la douairière.

— Maître Biberel, reprit celle-ci d'un ton sévère en s'adressant à son écuyer, vous fûtes chargé par moi d'éduquer et instruire ce gerfaut ; c'est à vous que je dois dénoncer sa conduite. Qu'est l'éducation, sinon l'art de régler et modérer les défaillances de la nature ? Ce que mon faucon vient d'accomplir ici devait être fait ce matin au perchoir. En principe, cela n'a rien de répréhensible ; mais par le temps et le lieu, l'action devient blâmable. Prenez l'oiseau, maître Biberel, pendant que Bette va me retirer mon gant et me le nettoyer, autant qu'on peut le faire en voyage. Comme toute faute mérite châtiment, appliquez au gerfaut une demi-douzaine de croquignoles ou chiquenaudes à la naissance de l'aile, sans le blesser ni maltraiter trop cruellement. L'instinct des animaux leur apprend le motif des punitions qu'on leur inflige. Je souffre de l'ordre sévère que je vous donne, attendu que j'ai le cœur sensible n'aimant à voir peiner aucune créature de Dieu ; mais, agissant comme je fais, je crois remplir mon devoir.

Maître Biberel corrigea le faucon, qui hérissa ses plumes, étonné qu'il était de recevoir le fouet pour une action si naturelle, et Bette nettoya le gant tant bien que mal.

— Je voudrais, reprit la douairière, que ma nièce Berthe fût ici, près de moi, pour juger comme on doit faire en certaines circonstances fortuites. Ainsi vient l'expérience. Mais Berthe chevauche entre son cousin Aubry de Kergariou, qui est un beau jouvenceau, ne le trouvez-vous pas, Bette, et messire Olivier, lequel nous contait hier de surprenantes légendes. Il me semble que je vois encore auprès d'elle cette fillette pour qui elle s'est prise d'une affection inconsidérée. Ma nièce a veillé tard cette nuit. A son âge, je n'aimais que mes colombes et que mes passereaux apprivoisés. Mais il n'y a plus de jeunesse au temps où nous vivons, et facilement

pouvons-nous prévoir que la fin du monde approche.

On lui rendit son gant, puis son faucon. Elle dit à ce dernier sans se fâcher :

— Une seconde faute du même genre appellerait un châtiment double. A la troisième récidive, je donnerais ma faveur à un autre gerfaut. Tiens-toi donc pour averti, et comporte-toi désormais comme il convient à la position que tu occupes auprès de moi. Je te pardonne !

— Je vous le demande ! reprit-elle avec une certaine émotion en s'adressant au vieil écuyer et à la vieille suivante, si le gerfaut avait agi de la sorte quand nous allons paraître devant les têtes couronnées ! Si, au milieu d'une révérence de dignité première !...

Elle n'acheva pas, tant la pensée d'un pareil opprobre l'agitait violemment.

Dame Josèphe était séparée de sa nièce par toute l'épaisseur de la cavalcade dont elle formait l'arrière-garde. Immédiatement devant elle marchait madame Reine, escortée de ses deux hommes d'armes, et formant groupe avec la famille du sire du Dayron. Ce n'est pas notre faute si la figure de madame Reine s'efface de plus en plus à mesure que s'avance notre récit. Elle était là cependant, à quelques pas du théâtre de ses anciens exploits, tout près des grèves où elle avait bravé jadis les hommes d'armes et la mer. Mais si vous l'aviez vue, presque aussi roide sur sa haquenée que dame Josèphe elle-même ! Que dire d'une femme qui n'est plus fée des Grèves, et qui ne tient pas encore cour plénière pour juger les actions perverses d'un faucon ? Elle avait laissé son trousseau de clés au manoir du Roz ; elle savait Jeannin absent pour le service ducal : elle connaissait la résolution prise par Jeannine d'entrer au couvent ; elle n'avait même plus cette physionomie que donne l'inquiétude maternelle. Un mois de ce repos, et madame Reine prenait l'embonpoint des veuves qui ont assez pleuré.

A quoi pensait-elle ? Certes on ne peut répondre : « à

rien. » Elle pensait à Aubry, son bien-aimé fils, qui allait peut-être coucher la lance au tournoi. Que n'avait-il l'adresse et la vigueur de Jeannin, ou la grâce suprême de messire Olivier? Qu'était-ce ce messire Olivier? Un problème. On se fut occupé d'Aubry davantage si Aubry eût été un problème. Madame Reine désirait que l'on s'occupât d'Aubry. Qui donc lui avait dit que Jeannin serait peut-être chevalier? Au cas où Jeannin fût devenu chevalier... Certes, certes, madame Reine pensait ; elle pensait beaucoup. Il y avait deux bœufs à tuer au manoir du Roz, l'un plus gras, l'autre qui boitait. Bœuf qui boite est comme poire blette : il faut se hâter. Cette année, les redevances étaient en retard. Faudrait-il une dot à Jeannine pour la cloîtrer? Madame Reine n'était point avare : l'argent nécessaire on le trouverait. Mais que de dépenses, Jésus! quand allait venir la noce de messire Aubry avec Berthe de Maurever! Et la guerre! On en parlait. Le domaine de l'Aumône était bien exposé : ces biens qui sont aux frontières, c'est une mine de soucis. Pour les présents de noces, on pouvait vendre la tenance de Saint-Jean ou emprunter sur les biens de Kergariou en Saint-Brieuc. Chevalier, ce Jeannin! comment le remplacer? Au retour, mander les maçons pour la muraille de l'écurie qui se lézardait : tout s'use. Et voir à la cave, parce que le sommellier était sujet à caution. Ce Jeannin, chevalier!

Vous voyez bien que madame Reine pensait. Quand ses voisins lui parlaient, elle répondait en outre fort sensément. Mais si quelqu'un plaisantait par hasard, elle devenait triste. Pour la faire sourire, il eût fallu le carillon doux et cher de ses clés.

Dame Josèphe était trop loin de nos jeunes gens ; elle avait mal vu. Berthe n'était point entre Olivier et Aubry ; elle chevauchait auprès de Jeannine. Aubry et Olivier causaient ensemble. Aubry était soucieux.

— Ce devait être un rêve, dit-il à voix basse et en regardant tout autour de lui pour voir si personne n'était à portée de l'entendre.

— Ce n'était point un rêve, répliqua messire Olivier ; vous avez vu seulement ce qui était hors de la portée de vos yeux, comme on fait avec ces tubes d'invention nouvelle qui servent à la science astronomique. Pour vous, la mer et les grèves ne s'étaient-elles jamais changées en magiques miroirs, réflétant des merveilles inconnues ;

— J'avais vu le Mont dans les tangues, à l'heure où la brume lutte contre les premiers rayons du soleil, le Mont renversé et plongeant la statue de son Archange au plus profond des sables... Mais ces tableaux mobiles, ces magnificences impossibles, cette féerie qui semble inventée par le délire... Enfin, tout ce qui a frappé mes yeux éblouis, qu'était-ce ?

— Hélion ! prononça messire Olivier ; Le mirage n'a fait que rapprocher de vous la ville des merveilles.

Berthe et Jeannine allaient silencieuses. Jeannine avait les habits d'une bourgeoise, ce qui était trop beau pour elle, au dire de la grosse Javotte, son ennemie ; Berthe portait ses plus nobles atours. C'était Javotte qui avait agrafé son corsage et natté ses cheveux blonds. Parmi les damoiselles appelées à faire l'ornement des joutes, Javotte défiait bien quiconque d'en trouver une mieux accommodée et coiffée que Berthe de Maurever.

Les deux jeunes filles ne s'étaient point parlé depuis l'heure du lever. Quand on s'était mis en route, Berthe avait fait signe à Jeannine d'approcher : c'était tout. Jeannine était pensive et triste ; elle évitait les regards d'Aubry, qui constamment cherchaient les siens ; elle ne s'apercevait même pas que l'œil hardi de messire Olivier se fixait à chaque instant sur elle. Berthe avait le hennin des filles nobles, et du haut de cette coiffure un long voile tombait. Quand le vent soulevait les plis du voile, on voyait Berthe pâle et changée, perdant son regard fixe dans le vide. Il y avait dans ses yeux une sorte d'égarement. Elle cherchait Aubry comme Aubry cherchait Jeannine. Quand elle rencontrait la flamboyante prunelle du baron d'Harmoy, tout son être semblait éprouver une souffrance.

Ceux que la cavalcade dépassait disaient : Voilà deux belles jeunes filles qui ont trop fatigué cette nuit à la fête du Dayron.

Trop de fatigue en une fête, cela veut dire trop de joie.

— Jeannine, dit enfin Berthe dont la voix tremblait, il n'a de regards que pour toi, et je me sens condamnée.

— Vous avez voulu que je vous accompagne, demoiselle, répliqua Jeannine ; moi, je ne le voulais point.

— Il me fallait connaître mon sort, ma fille.

— Votre sort est d'avoir la foi d'un chevalier, demoiselle. Aubry vous aimera...

— Quand tu ne seras plus là, n'est-ce pas, Jeannine ?... Eh bien ! Cette affection humiliante dont je n'aurais pas voulu hier, aujourd'hui, je l'accepterai, car j'ai peur !

Elle prit la main de Jeannine et la serra fortement. La route tournait. Le cheval du baron d'Harmoy s'était trouvé un instant auprès de celui de Berthe, et la voix d'Olivier avait murmuré tout contre l'oreille de la noble fille :

— Si je veux il vous aimera !

VIII

AVANT LA PASSE D'ARMES

— Si je veux, il vous aimera ! Berthe serra la main de Jeannine, mais elle ne lui dit point ce qu'elle avait entendu.

Il se fit un grand mouvement dans la foule ; des cris s'élevèrent de toutes parts. Sur la gauche, le cortége

ducal passait au trot des chevaux de bataille ; sur la droite, le roi et ses chevaliers descendaient au pas en solennelle cérémonie. Les Bretons inclinèrent la lance, comme c'était leur devoir, et prirent les devants aux acclamations de la cohue.

Presque aussitôt après, un nuage de poussière annonça l'approche d'un troisième cortége. Celui-ci était composé d'hommes aux cuirasses brunies. Ils allaient au galop. Au-dessus de leur escadron serré, la bannière rouge et or du comte Otto Béringhem flottait.

— Messire Aubry, dit Olivier au moment où sortaient du nuage les armures des chevaliers de Chaussey, avez-vous confiance en moi?

— Pourquoi cette question, messire?

— Parce que j'ai pour vous l'affection d'un frère aîné... Je vous veux faire heureux en gloire comme en amour...

— Grand merci!... commença Aubry avec la suffisance rogue de ses dix-huit ans.

Il ne se souvenait point des coups de gaule de la quintaine.

— J'ai besoin de rejoindre présentement le cortége du roi, reprit le baron ; veuillez m'écouter avec attention. Quand vont s'ouvrir les joutes, vous ne me reconnaîtrez point sous mon armure, et nous serons sans doute en deux camps opposés, vous, Breton, moi suivant la cour de France. En mes voyages lointains, j'ai vu beaucoup et j'ai acquis un peu. Je possède deux lances dont le choc est irrésistible : en voulez-vous une?

Aubry était brave autant que vaniteux. Au premier moment, la bravoure et la vanité furent d'accord en lui pour refuser, mais son regard tomba sur Jeannine. Jeannine l'avait vu si souvent trébucher sous le bâton de l'Anglais, et si souvent il avait dit : Quand j'aurai un adversaire de chair et d'os à la place de ce coquin de bois, les choses iront autrement! Jeannine allait être là. Quel crève-cœur de tomber vaincu devant Jeannine!

— Serez-vous discret ? demanda Aubry en rougissant.

— Sur l'honneur, répondit messire Olivier.

La vanité l'emportait. Aubry consentit à emprunter la lance irrésistible. L'escadron des chevaliers des Iles n'était plus qu'à une centaine de pas.

— Hélion ! Hélion ! criaient-ils en fendant la cohue.

— Dans la lice, reprit messire Olivier, un écuyer s'approchera de vous et vous remettra la lance. Avec elle vous gagnerez la couronne... Un dernier mot : cette lance ne peut rien contre le seigneur des Iles, que vous reconnaîtrez à la banderole portant ces mots : *A la plus belle!...*

Les chevaliers de Chaussey passaient. Dans le mouvement qui se fit, messire Olivier disparut. Berthe laissa échapper un cri. Avant de disparaître, messire Olivier avait glissé à son oreille ces mots qui pour elle complétaient les paroles déjà prononcées.

— Je suis le maître des enchantements !

Berthe chancela sur sa selle. Naguère cet homme avait enivré Aubry avec une goutte de la liqueur contenue dans sa gourde ; ici, il n'eut besoin que d'une parole.

— Ne me quitte pas, dit Berthe à Jeannine. Regarde moi ! voit-on la folie dans mes yeux ? Je crois que Dieu m'abandonne !

Montjoie ! Saint-Denis ! La grève immense se montrait derrière les haies de troënes blancs : on allait dépasser la ligne des derniers champs, plantés de pommiers moussus. La mer montait dans les nuages à l'horizon et, sur la droite, le mont Saint-Michel, inondé de lumière, se dressait sur son roc au-devant de la ville d'Avranches.

C'était là une arène ! Cancale était témoin, de l'autre côté de la baie ; Cherrueix, le Roz, Saint-Jean, les Quatre-Salines, le Mont et Tombeleine, et la Rive, et Avranches, et Genest, et toute la côte normande. Rien ne bornait le regard. Les vaisseaux qui cinglaient au large pouvaient contempler les joutes.

O pudeur! nous qui avions ces grands tableaux à peindre, nous avons décrit la Grenouille! Au lieu de la fresque monumentale, notre pinceau, qui est un charbon, a croqué une pochade! Dieu merci! il est temps encore, écrasons la craie vile sous notre talon indigné, trempons la brosse dans de nobles couleurs. Arrière Marcou! Gabillou! arrière, marauds et pataudς! croquants et manants, arrière! on ne vous connaît plus!

Dame Josèphe de la Croix-Mauduit, voilà une digne silhouette! le portrait de cette douairière nous fera pardonner, ayons-en l'espoir, bien des Mathurin et bien des Goton.

Dame Josèphe avait mis son cheval au pas de l'escorte du roi. Elle guettait l'occasion de lancer à propos au souverain trois ou quatre révérences de dignité première.

— Car, expliquait-elle à Bette, sa suivante, on peut diviser les honneurs en simples courtoisies et en hommages effectifs. Les courtoisies n'engagent point, et je soutiendrai contre quiconque prétendra faussement le contraire que, ce faisant, je ne manquerai en rien à mes devoirs envers monseigneur François, duc de Bretagne.

L'escorte du roi avait le tort de n'accorder aucune espèce d'attention à dame Josèphe de la Croix-Mauduit. L'escorte du roi se tenait un peu à l'écart de la foule. Le roi marchait au centre de sa garde écossaise ; on ne le voyait point.

Le champ-clos, préparé à grand renfort de madriers et de poutres, était situé à quatre ou cinq cents pas des dernières haies, en grève même. Du champ-clos à la rive, c'était une pente douce, couverte de galets et formant amphithéâtre. A l'opposite, au contraire, le plan de la grève cédait légèrement et n'eût point permis aux spectateurs de se placer avec avantage. Aussi la foule se massait-elle déjà sur les galets, entre l'arène tracée et la terre ferme. Il y avait à cela un autre motif que la commodité. L'estrade royale et les amphithéâtres étaient

établis du côté de la mer, en dehors ; le spectacle curieux était là principalement.

Il pouvait être dix heures du matin. Tout annonçait une magnifique journée d'été. La brise fraîche venait du large et guérissait des ardeurs du soleil caniculaire. La mer calme et bleue achevait son reflux à plus d'une lieue en deçà dans les grèves. Elle allait venir, on le savait bien, mais plus tard et quand la fête des armes serait achevée. Cette menace du flux qui allait, dans son inflexible exactitude, chasser ensemble roi, ducs, chevaliers et bonnes gens, était un attrait de plus et donnait du prix à chacune des minutes de cette journée.

Tandis que la foule augmentait sans cesse sur le galet et partout où la grève offrait un semblant de pente, les estrades se garnissaient plus lentement.

Au XVe siècle, on avait déjà fait cette remarque, à savoir que les gens pourvus de palefrois ou de haquenées sont toujours en retard sur le fretin qui va sur ses jambes. On se plaçait, non sans discussions graves, car l'honneur était enjeu : les bancs qui avoisinaient l'estrade royale échauffaient l'ambition de toutes les petites châtelaines conviées, faute de mieux, à la solennité. Il faut bien le dire, la partie féminine de l'assemblée n'était pas en rapport avec l'importance de la cérémonie. Le roi avait laissé la reine au château d'Amboise ; la duchesse de Bretagne était à Nantes, les duchesses de Bourbon et de Guyenne restaient en leurs apanages. Sans la dame de Torcy, femme du sire d'Estouteville, la haute chevalerie n'eût point été représentée. La dame de Torcy, grasse et puissante Normande, valait, il est vrai pour le poids, plusieurs reines et nombre de duchesses. Elle était de Caen, patrie de la belle chair, ferme et entrelardée ; elle était grande, rouge, robuste ; elle faisait honneur à ces magnifiques pâturages dont le Calvados est fier si justement.

A part ce plantureux produit de la Neustrie fertile, on voyait, près du trône, deux dames voilées dont personne n'eut su dire les noms. Le duc de Guyenne vint leur ren-

dre ses devoirs avant de prendre place parmi les chevaliers du nouvel ordre. Les personnes très-bien informées des petits mystères du temps supposèrent que ces deux belles voilées étaient mesdames d'Étampes et de Montsoreau.

A droite et à gauche du trône, un peu en arrière, quatorze stalles étaient réservées aux chevaliers de Saint-Michel. Au-dessus s'élevait, sous le dais royal, l'estrade destinée à l'abbé, aux deux prieurs et aux principaux dignitaires du couvent. Devant le roi, cinq siéges étaient occupés par deux archevêques et trois évêques. Là finissait le dais royal.

Il y avait trois autres dais, dont un pour les dames. Sous celui-là trônait la forte Estouteville en compagnie d'autres châtelaines et damoiselles de bonne et obscure noblesse normande.

Le second dais couvrait une estrade destinée au duc François de Bretagne et à sa suite. Cette estrade était vide. Sous le troisième dais se tenait la maison du roi.

Les officiers du nouvel ordre, le chancelier, qui était un prélat, le greffier, le trésorier, le héraut qui avait nom Mont-Saint-Michel, occupaient le premier rang sous le dais de la maison du roi.

La grande estrade royale était tendue de velours aux couleurs de France, ainsi que la quatrième. La seconde, où étaient les dames, avait une tenture écarlate rehaussée d'or. Celle du duc de Bretagne, drapée de velours plus sombre, avait des écussons en broderie d'hermine. Les choses étaient bien faites.

Quant aux gradins communs qui occupaient tout le côté septentrional de l'arène, on les avait tendus de serge et c'était encore trop bon pour la mer qui allait passer dessus. Le côté méridional n'avait que deux ou trois rangs de bancs de bois posés sur le sol même. Encore fallait-il être Louis XI pour songer à asseoir Jacques Bonhomme, si mal que ce fût, en ce temps-là.

L'arène était de forme elliptique très-allongée. Il y avait quatre tentes, situées deux par deux aux extrémi-

tés de l'ellipse. L'une de ces tentes appartenait aux ordonateurs du tournoi, les trois autres aux champions. Dès le début, et même avant d'entrer dans les tentes, les champions se divisèrent en deux camps bien distincts, separés par toute la longueur des lices. Les Bretons tenaient l'extrémité occidentale ; à l'est se tenaient les Français et les gens de Chaussey, non point réunis, mais rapprochés. Le roi put remarquer avec inquiétude que la suite de son frère et cousin bien-aimé François II était presque une armée. Les Bretons étaient plus nombreux que les deux autres troupes mises ensemble. Ils se tenaient à cheval et en bon ordre, graves, silencieux, nous pourrions dire menaçants. Leur escadron serré semblait là pour une bataille et non pour un tournoi. A leur tête était le duc en personne ; du moins le chef portait le cimier de Bretagne. Les curieux allaient se dédommager de l'absence des dames : un souverain en champ-clos ! cela ne se voyait point tous les jours.

Ajoutons que la renommée ne représentait point François II sous ce chevaleresque et belliqueux aspect. On parlait de son hanap profond, non point de sa longue lance. Rien de beau comme ces fiers démentis donnés en face à la renommée !

Les trompettes sonnèrent. La garde écossaise du roi Louis sortit de la première tente ; les trois quarts des archers environ vinrent se ranger sous le trône ; le reste demeura autour de la tente pour vaquer au service du camp. La cavalcade venue de l'hôtel du Dayron avait pris place tout près de l'estrade ducale sur les gradins publics. Dame Josèphe eût trouvé plus convenable qu'on la mît sous le dais, mais les officiers de la cérémonie n'avaient point été de son avis. Le dais attendait le duc ; le duc ne vint point, durant toute la passe d'armes le dais ne recouvrit que le velours de l'estrade.

Dame Josèphe obtint que Bette, sa suivante, et maître Biberel, son écuyer, se tiendraient debout à ses côtés. On lui concéda licence d'avoir ses deux vieux chiens sous ses pieds et son vieux faucon sur le poing. Le vieux

faucon, rendu à de meilleurs sentiments, n'avait rien fait de nouveau depuis sa dernière inconvenance. Dame Josèphe avait lieu d'espérer qu'il ne confondrait plus désormais son poing vénérable avec le perchoir. Auprès de maître Biberel debout, Berthe s'asseyait ; le sire du Dayron était entre elle et madame Reine. Jeannine avait trouvé place immédiatement au-dessous de Berthe, sur le dernier gradin qui bordait l'arène.

Au son de la trompette, un mouvement se fit dans les divers groupes d'hommes d'armes. Berthe toucha l'épaule de Jeannine.

— Le voilà ! dit-elle.

Jeannine l'avait déjà vu. Il était au second rang des champions de Bretagne. En ce moment même sa lance s'inclinait pour saluer de loin madame Reine, qui lui envoya un baiser. Jeannine, la pauvre fille qui n'avait pas le droit de sourire, baissa ses yeux humides : Berthe agita son mouchoir brodé.

— Voyez comme il vous regarde, belle petite, lui dit madame Reine par-dessus l'épaule du sire du Dayron.

Aubry regardait Jeannine.

Un grand cliquetis de fer eut lieu à l'autre extrémité du champ-clos. Berthe se retourna.

— Le voilà ! dit-elle encore, mais cette fois tout au fond de sa conscience et avec une muette terreur.

Messire Olivier, armé de toutes pièces, mais le visage découvert, caracolait parmi les chevaliers du roi. Il s'inclina gracieusement vers Berthe qui, à son tour, baissa les yeux.

Jeannine regardait une chose étrange. Son père était là-bas, sur les derrières de l'escadron ducal ; Jeannine reconnaissait bien son cheval et son armure, mais elle ne reconnaissait point sa mâle prestance. Le bon écuyer se tenait en selle mollement et sans grâce, lui, le meilleur homme de guerre qui fût du côté gauche du Couesnon !

— Messire, disait madame Reine au sire du Dayron son

voisin, aviez-vous ouï rapporter que notre seigueur le duc eût si belle mine?

— Non, en vérité, noble dame, répondit le riche châtelain.

Madame Reine soupira.

— En ma vie, murmura-t-elle, je n'ai rencontré que deux hommes d'armes comparables à notre seigneur le duc : feu messire Aubry, mon époux et...

Elle allait ajouter le nom de Jeannin, et ce n'était que justice, quand son regard tomba par hasard sur le bon écuyer. Elle se frotta les yeux et crut rêver. Jeannin n'était plus lui-même. On eût dit qu'un autre corps était entré dans son armure.

En ce moment messire Aubry l'abordait. D'ordinaire la prestance de Jeannin mettait bien bas le jouvenceau ; mais aujourd'hui le jouvenceau faisait honte à l'homme d'armes. Ils disparurent tous deux dans les rangs. Madame Reine se dit :

— J'ai mal vu.

— Ami Jeannin, disait là-bas Aubry en tendant la main au bon écuyer, tu m'as abandonné durant ces deux jours et j'ai fait bien des choses que je n'eusse point faites peut-être si j'avais eu tes conseils.

Jeannin toussa. Aubry le regarda mieux.

— Es-tu malade ? demanda-t-il en se reculant sur sa selle.

— J'ai soif, répondit Jeannin.

— Comme ta voix est changée, ami! reprit Aubry ; j'espère que tu n'entreras point en lice dans l'état où te voilà.

— Nenni donc ! répliqua Jeannin avec empressement.

— Bien tu feras !... je viens te demander avis.

— C'est boire que je voudrais, interrompit l'écuyer.

Jeannin était la sobriété même. Aubry pensa :

— Il faut que les fièvres le brûlent pour songer à boire en un moment pareil.

— L'avis que je voulais te demander, ami, reprit-il, le voici. Depuis hier, par suite de circonstauces que je te

raconterai plus tard en détail, je me suis trouvé en rapport avec un homme qui semble posséder un pouvoir surnaturel. J'ai vu des choses qui dépassent croyance.

Jeannin bâilla dans son casque.

— Pauvre ami! fit Aubry, je ne te vis jamais ainsi.

— Où diable trouverai-je à boire ? demanda Jeannin.

— Je ne sais. Veux-tu que je t'envoie quérir de l'eau.

— Fi donc !

— Cet homme dont je te parle, écoute-moi bien, ami, le cas est grave! cet homme m'a témoigné de l'amitié. Il n'est pas de bonne vie et parle avec légèreté des choses saintes, mais il veut que je sois vainqueur et m'a fait remettre tout à l'heure cette lance que je tiens à la main ; cette lance est fée.

— Bah! fit Jeannin qui se mit à rire.

La veille, il eût fallu bien autre chose vraiment pour faire rire le bon écuyer! Aubry tombait de son haut.

— Penses-tu, demanda-t-il encore pourtant, que je puisse loyalement combattre avec cette lance à laquelle nul ne peut résister?

Jeannin lui mit rondement la main sur l'épaule.

— Mon petit seigneur, dit-il, entre dans cette tente et va me chercher une tasse de vin frais. Tâche qu'elle soit large, profonde et pleine, je te dirai ensuite mon opinion sur ta lance qui est fée.

IX

COURONNE PARTAGÉE

Au midi de l'enceinte, sur la pente douce des galets, la cohue était au grand complet, une cohue libre et à l'abri de ce frein que nos polices modernes passent dans la

gueule du monstre : une cohue sans gêne,la bride sur le cou, livrée à elle-même, bonne fille, mais quinteuse, gaie, mais vive et braillarde, un peu ivre, très-querelleuse et naturellement portée vers la dévotion des plaies et bosses. Il y avait des Normands et des Bretons, des jeunes et des vieux, des filles et des gars pêle mêle. De ci, de la des ânes, des bidets, des charrettes attelées, engins de discordes! En effet, les propriétaires de ces bidets, ânes et carrioles, voulaient monter dessus pour mieux voir ; ceux qui étaient derrière ne voulaient pas. De là d'épiques bagarres qui jonchaient le sol de débris de coiffes, de lambeaux de vestes et de poignées de cheveux. Liberté, liberté chérie! voilà comme quoi sans le savoir vous enfantâtes les gendarmes!

Après cela, une fête où l'on ne se prend pas aux cheveux est-elle une bonne fête?

Catiolle, la mareyeuse, et Huguet, l'archer, avaient uni leurs épaules complaisantes. Le nain Fier-à-Bras s'asseyait dessus. Du haut de ce trône, où il achevait de grignotter une tourte d'Ardevon, Fier-à-Bras pérorait.

— Voyez! disait-il, voilà un duc! Je suis son échanson. Ceux qui voudront ma protection n'ont qu'à parler! Est-ce le roi Louis XI qui monterait ainsi à cheval? Notre duc gagnerait sa vie à être homme d'armes!

Un murmure courait dans la foule, et c'était un murmure d'admiration. Les qualités physiques produisent une grande impression sur le vulgaire. Ce duc François, tel qu'on le voyait ici, était en conscience, le plus beau soldat de son armée.

— Et vous allez voir comme il joue de la lance! reprenait le nain qui souriait, on ne savait pourquoi ; je suis son échanson, je connais ses talents. Tenez, le sixième chevalier après le duc, c'est le sire de Coëtquen, mon ancien seigneur. Je n'ai point de mal à dire de lui : bel éloge pour un maître. Holà! Marcou! Mathurin! Pélo! Tous les gens de Kergariou! Voyez un peu là-bas, maître Jeannin qui a la colique!

Il y eut un grand éclat de rire. En ce moment même,

Aubry apportait au pauvre écuyer une coupe pleine de vin.

— Je vis autrefois le duc François à Nantes, dit Mathurin sans dents ; sur ma part de paradis, il n'était pas de moitié si gaillard que cela! Vous parlez de Jeannin : le duc ressemblait à Jeannin pris de colique, et, ce jourd'hui, le duc ressemble à Jeannin bien portant.

Mathurin sans dents obtint une huée de la foule, et trois bourrades de Goton, sa femme, à qui il faisait honte.

— Voilà ce qui arrive à ceux qui disent la vérité trop vraie, vieil homme! murmura Fier-à-Bras ; écoutez-moi, vous autres, si vous voulez savoir du nouveau : j'ai occupé un logis dans la salière du roi Louis, et je sais comme il parle à son compère Olivier le Dain. Y en a-t-il un seul qui se puisse vanter d'avoir vu faire la barbe au roi? Ah ! ah! j'ai préféré ce matin l'honneur à la fortune, et je ne m'en repens point. Hier, vous me croyiez rôti ; de l'épreuve du feu je suis sorti grand seigneur. Bretagne-Malo! Bretagne! criez un peu pour empêcher les Normands de nous assourdir avec leur Montjoie! Saint-Denis!

Une clameur générale, formée des deux cris de guerre rivaux, s'éleva au-dessus de la foule. Les trois escadrons qui étaient en lice s'ébranlaient à la fois pour faire le tour de l'enceinte. Les sergents d'armes venaient de suspendre aux poteaux les écus de France et de Bretagne. Les trompettes sonnaient des fanfares. C'était enfin la première scène du drame si longtemps attendu. Les trois groupes de chevaliers passèrent tour à tour devant le trône, et Louis XI agita la main bien gracieusement quand les Bretons le saluèrent ; si gracieusement, que le duc de Guyenne dit tout bas à Chabannes, son voisin :

— Mon cousin, il y a vipère sous roche.

Madame Reine rougissait de plaisir, en voyant la belle mine de son fils Aubry. Le sire du Dayron lui fit son compliment de bon cœur. En vérité, messire Aubry se tenait comme il faut, et il était facile de voir que le

duc de Bretagne le remarquait. Le duc s'était déjà retourné plus de quatre fois pour le mieux voir. En revanche, l'écuyer Jeannin, qui restait avec ses pareils au bout de la lice, ne semblait faire aucune attention à son jeune maître.

Mais n'était-ce pas assez de madame Reine, de Berthe, de Jeannine et de François de Bretagne, pour s'occuper de messire Aubry?

On vit tout à coup des pages sortir de la tente du roi. Ils vinrent suspendre, à quinze pieux en terre, quinze écussons, dont les quatorze premiers furent reconnus pour appartenir aux nouveaux chevaliers de saint-Michel. Le quinzième était : *de sable à la croix arrachée d'argent* ; un cimier de comte le timbrait et il portait pour devise : *A la plus belle* !

— Étourneau que je suis ! s'écria Fier-à-Bras, j'avais oublié de vous dire que l'Ogre des Iles était présentement cousin du roi Louis et chevalier de saint-Michel, au lieu et place de François de Bretagne. Mais patience ! avant que vienne le flux, s'il plaît à Dieu, vous en verrez bien d'autres !

Après avoir fait parade autour de l'arène, salué le roi, salué les dames, les trois troupes de chevaliers reprirent leurs places premières. La joute commença par cette suite de duels muets et brillants où chaque homme d'armes ne donnait qu'un coup de lance. Messire Olivier courut visière levée et désarçonna son adversaire : il fut le premier applaudi ; mais le regard des dames le perdit presque aussitôt dans la foule des champions, et, depuis lors, on le chercha en vain. Quelques minutes après, en revanche, on vit paraître un chevalier couvert d'une armure noire, sur laquelle les clous d'acier poli brillaient comme autant de diamants. Ce chevalier montait un cheval noir du Perche, d'une force extraordinaire. Il avait la visière baissée, et la banderolle rouge qui flottait au bout de sa lance, portait, en lettres d'or, ces mots : *A la plus belle !* Le roi Louis XI fit un mouvement à sa vue. Les dames chuchotèrent. Le nain Fier-à-Bras,

baissant la voix malgré son effronterie, prononça le nor de l'Homme de Fer. Ce nom courut aussitôt de bouch en bouche dans la foule des bonnes gens échelonn sur le galet. La cohue se prit à onduler comme un mer.

L'Homme de Fer se mit à la tête des chevaliers de Iles. Son cheval et lui demeurèrent immobiles. Vou eussiez dit une statue équestre coulée en bronze noir.

Le second qui fit un beau coup de lance, fut messir Aubry de Kergariou. Et Dieu sait si madame Rein triompha. l'heureuse mère ! Aubry n'ayant pu obteni réponse de Jeannin, là-bas, au bout de la lice, avai gardé la lance que messire Olivier lui avait fait remettre Le sort le plaça en face d'un grand gaillard de Flaman qui vint sur lui au trot d'un cheval d'Alsace, lourd comm un éléphant, Aubry, à tout hasard, coucha la fameus lance. Comme il se souvenait des nombreuses défaite subies par lui dans ses combats malheureux contre l quintaine, il n'espérait pas beaucoup. Sa lance toucha le Flamand ; le Flamand fut enlevé hors des étriers e roula sur le sable, au grand contentement de l'assemblée.

Aubry baissa la tête. L'élément viril naissait en lui, car il n'osa regarder ni Jeannine, qui avait les larmes aux yeux, ni sa mère, qui battait des mains, ivre d'orgueil. Sa lance le brûlait ; il avait honte de sa victoire. On mûrit vite à ces heures solennelles, sous le regard de ce grand juge qui s'appelle le monde. Aubry sentit sa conscience au bruit des applaudissements qu'il n'avait point mérités. Il s'enfuit au dernier rang des chevaliers bretons, et cassa sur son genou l'arme déloyale.

A dater de cette heure, Aubry était homme : son père mort avait un fils digne de lui.

Aubry prit une autre lance et attendit.

Les chevaliers bretons et français continuaient de courir. Dame Josèphe de la Croix-Mauduit saisit ce moment pour travailler d'autant à l'éducation de Bette et de maître Biberel.

— Une chose remarquable et hors de doute, dit-elle, c'est qu'au mois d'août, le soleil du temps jadis éclairait davantage. J'en puis parler puisque je l'ai vu. A quoi sert maintenant de connaître à fond la belle science des honneurs et hommages ? Les souverains dédaignent ce qui fait leur grandeur. M'a-t-on seulement donné l'occasion d'offrir au duc, une pauvre révérence de dignité première ? J'ai grand pitié de tout cela. Et qu'est-ce que c'est que ces armures qui ne reluisent point ? Je ne vois ci qu'un progrès, c'est en la personne de la dame de Torcy, qui est large comme deux châtelaines d'autrefois. Quant aux chevaliers, ils ont diminué de moitié. Je pense que leurs destriers boitent. Voyez ceux-ci qui courent l'un contre l'autre : n'ont-ils point frayeur de s'estropier? Comment nommez-vous celui qui tient pour Bretagne, maître Biberel ?

— René de Châteaubriant, répondit le vieil écuyer.

— Je l'ai connu ! je l'ai connu ! s'écria vivement la douairière ; il était au mariage du duc François I[er] avec madame Isabelle d'Écosse : un grand brun, manchot du bras gauche, pour la blessure qu'il reçut devers Moncontour.

— Celui-ci a ses deux bras, noble dame.

— Ce sera son fils, peut-être, fit dame Josèphe qui soupira : je vis son fils au couronnement du duc Pierre : plus petit, un peu bossu de naissance...

— Noble dame, celui-ci est droit comme un I.

La douairière laissa échapper un second et plus gros soupir.

— Serait-ce déjà son petit-fils ? murmura-t-elle ; le temps va vite !

— Tant il y a, poursuivit-elle cependant en reprenant courage, qu'à la passe d'armes du 9 juin 1434, donnée en la place des Lices, à Rennes, du temps du duc Jean , par le grand connétable Arthur de Richemont, je us choisie pour dame de beauté. Je venais d'épouser en secondes noces Jacques Trublet, chevalier, seigneur de . Croix-Mauduit et autres lieux ; j'allais sur ma trente-

cinquième année ; mais nous gardions alors, à cet age là, tout l'éclat de la première jeunesse. Je me souviens que je fis au connétable trois révérences de dignité seconde, en ajoutant le passe-pied, pour le sang ducal dont il était. J'eus son bras, je dis le bras de M. le connétable, pour aller au château de la Tour-le-Bât où était la collation servie. Et je me souviens qu'au deuxième service, y compris le relevé, j'eus l'occasion...

— Regardez, noble dame, regardez ! s'écria maître Biberel, qui se penchait en avant.

Bette joignit les mains et resta bouche béante.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda la douairière ; on n'y voit presque point ici, et nous aurons bientôt la brune en plein midi !

Hélas ! le soleil ruisselait sur le sable d'or, et les armures partout étincelaient. Ce n'était pas le monde qui vieillissait, mais bien les yeux de dame Josèphe. Heureusement pour les douairières qu'on allait bientôt inventer les besicles.

Ce qui avait motivé le cri de maître Biberel, c'était le choc terrible de deux chevaliers, qui avaient jeté leurs tronçons de lance pour prendre la hache d'armes. On n'en était plus aux bagatelles. La joute sérieuse s'entamait. Les deux chevaliers combattaient pour la couronne d'or émaillé que la dame de Torcy tenait à la main, et, en ce moment même, les hérauts, désignant le prix à haute voix, exhortaient les deux champions à bien faire.

Il n'était pas besoin. L'un des deux champions, dont l'écu n'avait ni armoiries ni devise, avait fourni la course à la lance en hommes d'armes consommé. On disait autour de l'enceinte que c'était Jean, comte de Dunois ; l'autre était l'Homme de Fer. Tous deux y allaient de franc jeu ; leurs armures faisaient feu sous la hache, et les débris de l'acier jonchaient déjà le sol. Un coup de marteau, asséné à deux mains par Dunois, jeta l'Homme de Fer hors des arçons ; Dunois mit pied à terre ; sa hache faussée, lui laissa au coup suivant, son manche

dans la main. L'Homme de Fer lança la sienne au loin aussitôt. Cet ogre savait et pratiquait les lois de la courtoisie chevaleresque.

Ils dégaînèrent en même temps et vinrent l'un contre l'autre, l'épée haute. Le souffle de la foule s'enflait comme un murmure. Au loin, vers le nord, un autre murmure répondait : c'était la mer qui commençait à monter au bas des grèves.

L'Homme de Fer et Dunois s'attaquèrent de pied ferme. Ce fut une belle lutte, les plus vieux chevaliers en convinrent, et Marcou regretta qu'on ne fît point tirer la Grenouille à ces deux robustes compagnons. Au bout d'un quart d'heure, Dunois tomba sur ses genoux, et ses cheveux blancs s'échappèrent en longues mèches de son casque fendu.

— Jean, mon ami, dit Louis XI en riant méchamment, tu as fait de ton mieux, mais tu n'as pas de bonheur !

L'Homme de Fer avait relevé son épée sans frapper ; les trompettes sonnèrent. Louis XI fit un signe ; le roi d'armes jeta son bâton fleurdelisé entre les deux combattants. Dunois, soutenu par Jean de Plœuc et Coëtivy, regagna l'extrémité occidentale de la lice. La foule applaudissait et criait.

L'Homme de Fer, entouré des chevaliers de France, s'approcha de l'estrade qui fléchissait sous les beautés volumineuses de la dame de Torcy. Il salua le roi et les princes. La dame de Torcy s'appuya contre la balustrade et lui tendit la couronne qu'il reçut genou en terre. Puis il se remit en selle pour faire comme c'était la coutume, le tour de l'enceinte.

— Visière levée ; visière levée ! cria la foule qui était dans son droit.

Cette parade autour de l'enceinte n'était, en effet, que pour montrer le visage du vainqueur.

L'Homme de Fer s'arrêta comme s'il eût hésité.

— Belles dames, dit le roi Louis XI à ses voisines, il nous faut ici votre aide. Le comte Otto Béringhem a fait

un vœu. Son casque ne s'ouvre qu'au commandement des dames.

— Visière levée ! seigneur comte ! ordonnèrent aussitôt trois ou quatre douces voix, que domina la voix mâle de la dame de Torcy.

La foule applaudit et cria. L'Homme de Fer leva la visière de son casque.

La foule s'attendait à frémir. Elle avait deviné, derrière cette grille fermée, le visage de l'ogre, c'est-à-dire quelque chose de terrible et de hideux : une barbe hérissée, une bouche large, armée de dents de loup, deux charbons ardents au fond de deux orbites caves. Celui-là était le mécréant, le sorcier, qui changeait en or le sang des enfants et des femmes !

Nous faisons-nous bien comprendre ? La fantaisie populaire est pleine d'étranges subtilités. Celui-là pour la foule, était tout ce que nous disons, mais avec la condition du doute qui laisse place à je ne sais quelle admiration au milieu de l'horreur. Un voile mystérieux entourait les crimes du réprouvé. Le monstre faisait peur et non point dégoût, puisque la foule venait de l'applaudir. La foule ne savait pas. Jamais la foule ne sait. Cet homme la mettait en fièvre, et l'incertitude profonde où l'on restait à son égard le grandissait à la taille d'un géant. Depuis une demi-heure son nom circulait de groupe en groupe, son nom redouté ; les femmes frémissaient rien qu'à l'entendre, et le cœur des hommes battait ; mais c'étaient des rumeurs et rien de plus. Sur vingt rumeurs qui glissent ainsi dans la cohue, y a-t-il seulement une vérité ? Pas souvent. Ceux-là même qui affirment ne croient pas.

La parole du roi Louis XI sanctionnant tout à coup les bruits vagues, en donnant raison à l'émoi de chacun, était déjà un coup de théâtre. Le roi Louis XI appelait l'Homme de Fer par son nom : Otto Béringhem. Le casque sombre où se balançait la plume rouge, renversée fièrement, allait-il montrer en s'ouvrant la face sinistre du démon ?

Il y en eut qui fermèrent les yeux ou qui détournèrent la tête. La foule rendit un seul et grand soupir, puis une clameur monta. L'étonnement parlait.

On avait cherché en vain la barbe hérissée, les dents de loup dans la bouche horriblement fendue et les charbons rouges dans le creux des orbites. Les femmes, qui avaient compté sur une paire de cornes, furent également trompées.

C'était un beau jeune homme, si beau qu'on ne se souvenait point d'avoir jamais vu son pareil. On vit un front pur et doux où tombaient, affaisées par la sueur, les boucles d'une chevelure de soie. Une femme eut souhaité ces anneaux brillants, noirs comme le jais, flexibles et se balançant au pas mesuré du cheval, qui allaient se jouant jusque sur les épaules en prison dans l'acier ; une femme eût envié encore l'éclat chatoyant de ces prunelles qui semblaient humides et qu'ombrageaient la courbe hardie des sourcils. On vit une bouche souriante, un teint mat et blanc : une beauté, pour tout dire, qui eut paru molle et efféminée sans la mâle audace du regard, et cette nuance d'azur que la barbe rasée mettait à ces joues.

Voilà pourquoi toutes les poitrines rendirent un souffle contenu et prolongé. L'arène s'entourait d'un silence profond.

Jeannine se tourna vers Berthe, qui était plus pâle qu'une morte.

Madame Reine avait le frisson. Le sire du Dayron et tous ceux qui, la veille, avaient accepté l'hospitalité en son hôtel, restaient hors de garde comme si un choc les eût frappés.

La seule personne qui ne témoigna aucune émotion, fut la petite Jouanne. Et encore c'était parce que le pâtour mettant le comble à ses caresses champêtres lui avait fourré la tête dans le sable et piétinait dessus. — Ah ! ils ne sont pas embarrassés, là-bas, pour se bien divertir !

— Je le savais bien, moi, s'écria le nain Fier-à-Bras

de sa voix perçante ; l'Homme de Fer et messire Olivier mettent leur tête sous le même bonnet.

Ce nom d'Olivier vint aussi à la bouche d'Aubry stupéfait. Les lèvres de Berthe et de Jeannine le murmuraient. Dame Josèphe de la Croix-Mauduit donna son faucon à Bette pour prendre son rosaire. Elle avait respiré, la veille au soir, dans le salon du Dayron, le même air que l'Ogre des îles !

— Le connais-tu, Araignoire, le connais-tu? demandait-on au nain de toutes parts.

Fier-à-Bras se rengorgea.

— J'ai voyagé ce matin sous son manteau, répliqua-t-il, et, si j'avais voulu, il m'aurait acheté un domaine !

On se tut parce que l'Homme de Fer, ce démon à visage d'ange, passait devant le front de la foule. Les chevaliers de France et ceux de Chaussey l'escortaient en cérémonie.

— Que fait-il donc là ? demanda Fier-à-Bras quand il fut éloigné.

— On dirait qu'il a rompu en deux la couronne, répondit Catiolle la mareyeuse.

C'était vrai. Le comte Otto, soit à dessein, soit par distraction, avait brisé le fil d'or qui retenait les feuilles et les fleurs de la couronne. Sa main tenait encore les deux moitiés réunies, quand il salua le duc de Bretagne et sa suite. Les chevaliers bretons ne se joignirent point au cortége. Aubry tout seul, au grand étonnement de sa mère, mit son cheval au pas de celui du comte Otto.

Aubry avait-il surpris le regard que le comte vainqueur avait lancé vers l'estrade où étaient Berthe et Jeannine ?

Le comte Otto arrivait aux gradins nobles. Quelques dames agitèrent leurs écharpes. C'était le moins qu'on pût faire pour un ogre si merveilleusement beau. L'Homme de Fer se comporta en galant chevalier, mais il ne lâcha point sa couronne et continua d'aller en avant. Il s'arrêta court devant l'estrade où s'asseyaient

les hôtes du sire du Dayron. Sa lance s'agita par trois fois, déroulant au vent la devise : *A la plus belle* !

La foule noble des gradins et la pauvre cohue pressée sur les galets, curieuses l'une autant que l'autre, tendirent à la fois leurs mille têtes. Pour qui parlait la devise du comte? On allait enfin le savoir. Le comte, en effet, suspendit la couronne à la pointe de sa lance: la devise éloquente donnait un sens précis à son hommage. Il s'inclina jusqu'à toucher du front la crinière de son cheval, et la lance, décrivant un demi cercle gracieux, envoya la couronne à sa destination.

— C'est à Berthe de Maurever! fit une moitié des bonnes gens.

— C'est à la fillette de Jeannin, l'écuyer, dit l'autre moitié.

— C'est à l'une et à l'autre, s'écria le nain Fier-à-Bras.

La couronne, au moment de tomber, s'était divisée en deux parties égales, dont une s'accrocha au voile de Berthe, tandis que la seconde restait sur les genoux de Jeannine. La banderole parlante ondulait entre les deux jeunes filles.

X

COMMENT FINIT LA PASSE D'ARMES DE SAINT-SULPICE

On se demanda pourquoi le duc de Bretagne se laissait émouvoir par ce mince événement. Le duc fut en effet sur le point de s'élancer : que lui importait le dénouement original de cette galanterie? Ceux qui étaient du

Roz et qui connaissaient l'écuyer Jeannin furent grandement surpris, au contraire, de son impassibilité. Jeannin aimait sa fille à l'adoration, et son respect pour Berthe, la fiancée d'Aubry n'avait point de bornes. Pourtant Jeannin resta immobile, nonchalamment assis sur la selle et aussi calme en apparence que si Jeannine et Berthe eussent été pour lui des étrangères.

Le nain Fier-à-Bras aurait pu donner, sur ce sujet, quelques explications à la foule, mais l'échanson d'un duc est presque un homme d'État. Fier-à-Bras se sentait venir de la prudence. Il fut discret pour la première fois de sa vie.

Un épisode nouveau vint distraire d'ailleurs l'attention générale.

Tandis que les deux jeunes filles, changeant de couleur et les yeux baissés, demeuraient comme étourdies de leur équivoque triomphe, Aubry de Kergariou mit pied à terre et franchit d'un saut la balustrade qui fermait la lice. Il saisit vivement la moitié de couronne qui était sur les genoux de Jeannine et la réunit à la seconde moitié suspendue encore au voile de Berthe.

L'Homme de Fer avait repris sa marche lente et regagnait l'extrémité orientale du champ-clos, après avoir salué une derrière fois l'estrade royale.

Jeannine ne bougea pas. Ses joues, tout à l'heure si roses, devinrent blanches comme le lin de sa gorgerette. Berthe rougit, au contraire, jusqu'aux nattes de ses merveilleux cheveux blonds. Chacune des deux jeunes filles interprétait à sa manière l'action d'Aubry. Jeannine le remerciait dans son âme ; Berthe, heureuse et laissant voir naïvement la profondeur de sa joie, essuya ses yeux pleins de larmes.

Aubry ne voulait point de partage ; Aubry lui rendait l'hommage tout entier ; Aubry, à la face des deux souverains, de tous les chevaliers et de la foule immense, se déclarait hautement son chevalier.

Elle comprenait cela ainsi, la pauvre Berthe. Sa longue souffrance prenait fin à cette allégresse inespérée ;

elle voyait devant elle, ouvert et radieux, le paradis des heureuses tendresses.

Aubry redescendit les gradins, sauta en selle et se retrouva au milieu des chevaliers bretons qui s'ébranlaient pour entamer la seconde partie du tournoi. Ils étaient quinze qui marchaient au-devant des autres, le duc en tête, afin de toucher les écus suspendus aux poteaux de la tente royale. Aubry resta en ligne avec ces quinze lances d'élite, bien qu'il n'eût point été choisi. Le duc lui fit un signe de s'éloigner ; Aubry n'obéit pas.

Bien plus, il devança le groupe des chevaliers poursuivants et alla donner de sa lance contre l'écu de sable à la croix arrachée d'argent. Madame Reine ne put retenir un cri en voyant cela. Son fils venait de provoquer au combat le plus terrible de tous les champions présents, le comte Otto Béringhem.

L'Homme de Fer !

L'écu de Béringhem rendit un son retentissant et prolongé. Berthe perdit ses belles couleurs ; Jeannine essuya son front où coulait la sueur froide.

Le duc de Bretagne fit comme Aubry, sa lance frappa l'écu de l'Homme de Fer. Les autres chevaliers choisirent des adversaires à leur gré. De Plœuc eut le sire de Laval. Goulaine eut Estouteville qui, soit dit entre parenthèses, était le seigneur et maître de cette considérable dame de Torcy ; Rieux eut Bourbon. Coëtquen eut Comminges, l'Isle Adam eut Nompar de Caumont, etc., etc.

— Pasques-Dieu ! s'écria Fier-à-Bras, car moi et le roi nous jurons de la même sorte, messire Aubry n'y va pas par quatre chemins! Voyez s'il s'est retiré devant le duc !

Aubry restait en effet en face de l'écu malgré le défi de François qui avait suivi le sien. Otto Béringhem sortit de la tente. Il avait le choix entre ses deux provocateurs mais le choix ne pouvait guère être douteux ; comment hésiter entre la fanfaronnade de ce pauvre enfant et le défi sérieux du duc de Bretagne? Otto n'hésita point, en effet, il laissa de côté le duc et choisit l'enfant.

Le duc fut réduit à toucher l'écu de Beaujeu.

Les Bretons tournèrent bride pour prendre champ. Belle et grande joute, cette fois! sauf le petit Aubry qui n'avait point encore gagné ses éperons, et que le duc de Bretagne, suivant l'opinion commune, aurait dû renvoyer à l'école, poursuivants et tenants étaient tous chevaliers accomplis. L'attention redoubla autour de l'enceinte ; dans l'enceinte, hérauts, sergents, écuyers se rangeaient aux places les plus favorables pour ne rien perdre du choc mémorable qui allait avoir lieu. Le seul être qui, dans cette réunion, ne montra aucune curiosité, fut l'écuyer Jeannin. C'était à n'y point croire. Jeannin, le fier homme d'armes qui avait usé sa vie au milieu des coups de lance, Jeannin, le soldat vaillant, Jeannin qui voyait en outre engagé dans cette grave partie son élève chéri, le fils unique de son maître, Jeannin restait à l'écart, endormi à moitié sur sa selle et aussi indifférent à tout ce qui se passait que si la joûte eût été à cent lieues de lui.

Les gens du Roz remarquaient bien cela. Fier-à-Bras riait dans le collet de son pourpoint.

Malgré sa prudence d'homme d'Etat, il grommela deux ou trois fois :

— Vous allez voir, vous allez voir, notre oncle Jeannin n'est pas mort!

— Ma fille Jouanne, ajouta-t-il, interpellant à haute voix la petite gardeuse d'oies qui avait le front, les joues et le cou pleins de sable, c'est pour toi et le pâtour que notre sire le roi de France a donné la fête!

— La demoiselle de sang noble qui reçoit la couronne, bouquet ou guirlande des mains du chevalier vainqueur, disait pendant cela dame Josèphe de la Croix-Mauduit, encore est-ce parfois une écharpe brodée ou même un sautoir, suivant le caprice du maître des joutes, ladite demoiselle, si son éducation ne fut point négligée, doit se lever, rougir, trembler légèrement et faire trois révérences tronquées pour marquer le grand trouble où la jette cette distinction inespérée. Elle doit en outre balbu-

tier quelques paroles inintelligibles et telles que l'émotion les laisse échapper. Il n'est point mal qu'elle pose sa main au-devant de ses yeux pour parer à l'éblouissement qui la va prendre. Bette, et vous, Biberel, j'invoque votre double et loyal témoignage : ma nièce a-t-elle vaqué à tous ces devoirs?

Comme maître Biberel et Bette allaient répondre, les fanfares éclatèrent aux deux extrémités de la lice. La terre ne trembla point sous le pas lourd des chevaux, parce que le sable inerte amortissait le choc, mais il se fit un grand bruit de fer et le vent souleva deux tourbillons furieux. Les tourbillons se rencontrèrent au centre de l'arène. Ce fut comme un coup de tonnerre.

Fier-à bras battit des mains en voyant deux Bretons et trois Français mordre le sol. Le duc avait désarçonné Beaujeu.

— Regardez, regardez, s'écria le nain, qui tendit ses deux petits bras vers le quartier des Bretons; la joute est close pour aujourd'hui, et nous allons avoir un autre spectacle.

Une chose étrange avait eu lieu. L'Homme de Fer, courant contre messire Aubry, avait évité le coup de lance de son jeune adversaire sans le frapper lui-même. Passant entre Aubry et son voisin Coëtlogon, il avait percé la ligne bretonne, et, au lieu de se retourner comme les autres, il piqua des deux vers la tente ducale.

Auprès de la tente, il n'y avait plus que l'écuyer Jeannin.

On put voir Otto Béringhem fondre à pleine course sur ce pauvre bon Jeannin sans défiance, le saisir par la ceinture, l'enlever d'un bras puissant et le coucher en travers sur le garot de son vigoureux cheval.

Madame Reine et Jeannine poussèrent ensemble un cri de détresse. Mais ce cri fut étouffé sous la grande clameur qui s'éleva dans les rangs des chevaliers de Bretagne :

— Trahison! trahison! Sauvez le duc!

Le duc? Ce n'était donc pas le bon Jeannin qui avait

demandé à boire? C'était peut-être lui qui venait de désarçonner bel et bien le sire de Beaujeu?

— Qu'est cela? dit le roi paisiblement.

Il savait ce que c'était mieux que personne.

L'échange des armures entre le duc François et Jeannin avait été décidé en conseil, devant dix braves seigneurs tous très discrets. Gare aux secrets gardés par tant de loyautés !

Ce fut incontinent un tumulte effroyable. Ce qu'il y eut de gens écrasés, nous ne saurions point le dire. Goton accusa depuis Mathurin d'avoir profité de la bagarre pour essayer de l'étouffer dans la presse.

— Bette, dit dame Josèphe, soutenez-moi d'avance au cas où je me trouverais mal ultérieurement. Veillez à ce que le faucon, effrayé par ce tapage, ne prenne point sa volée. Je crois comprendre que le duc notre seigneur court un danger par trahison ; tirez votre épée, maître Biberel, et rendez-vous au combat en ayant soin de dire que vous êtes au service de la dame de la Croix-Mauduit.

— Le duc! le duc! Sauvez le duc!

Dames et gentilshommes se mêlaient sur les gradins.

Cependant, l'homme qui avait joué le rôle de François de Bretagne dans la passe d'armes, souleva la grille de son casque et cria d'une voix tonnante :

— Bretagne-Malo! A nous les Bretons! Au riche duc!

— Jeannin! fit Madame Reine stupéfaite.

— Mon père! s'écria Jeannine.

Le cheval du bon écuyer bondissait sous l'éperon.

L'Homme de Fer était monté si vigoureusement qu'il avait déjà franchi l'enceinte avec son fardeau. Il courait en grève et se dirigeait vers le mont Saint-Michel.

XI

LA COURSE

Dans l'arène voici ce qui se passait : les chevaliers de Chaussey avaient gagné la partie orientale du champ-clos, pendant que le choc avait lieu. Les chevaliers bretons se trouvèrent en face d'eux quand ils voulurent s'élancer au secours de leur duc. Jeannin prit en main sa hache d'armes et chargea le premier ; il passa sur deux cadavres. Les autres combattirent ; quand ils parvinrent à passer, Jeannin avait de l'avance. On le voyait galoper sur la grève normande, et chacun pouvait croire, à cause des lois de la perspective, qu'il gagnait du terrain sur l'Homme de Fer.

L'idée vint à Dunois et à Jean de Rieux de se faire un otage de la personne du roi, mais devant Louis XI la garde écossaise était comme une muraille d'acier. Dunois et Jean de Rieux franchirent les premiers l'enceinte ; tous les Bretons s'élancèrent sur leurs traces, laissant dans le champ-clos une demi-douzaine de corps morts. Derrière eux, la foule déborda dans les sables marneux coupés de flaques d'eau, et ce fut un spectacle étrange de voir la cohue tout à coup éparpillée sur l'immense étendue des grèves, rouler comme un flot vers le mont Saint-Michel.

Le flux venait du côté du nord ; la mer mangeait la grande marge des sables. Le vent, qui s'était levé à l'heure de la marée, enveloppait d'un tourbillon chaque groupe de coureurs. A tout instant, Jeannin et le comte

Otto disparaissaient comme en un nuage, puis on les voyait reparaître, gardant leur distance, qui peu à peu diminuait. Le bataillon des chevaliers de Bretagne venait ensuite, compacte et séparé de Jeannin par cinq ou six cents pas. Puis c'était un large intervalle avant d'arriver à la tête de la foule.

La foule elle-même se précipitait follement, ivre de son effort et de ses cris, allant, comme toute cohue, pour voir et pour crier. Des hommes d'armes de France la tranchaient au galop de leurs chevaux. Ceux-là couraient pour soutenir les chevaliers de Chaussey qui galopaient en suivant une légère courbe, afin d'être en aide, au besoin, à l'Homme de Fer, leur maître.

C'était une confusion terrible, pleine d'invectives, de plaintes et de clameurs.

Du haut de son estrade et tournant le dos à l'arène complétement vide, le roi Louis XI regardait tout cela. Quelques Français étaient autour de lui. On ne disait mot. Le roi, calme et presque gai, appuyait sa main sur l'épaule de son compère Olivier le Dain. Les autres estrades s'étaient vidées comme par enchantement. Dames et gentilshommes suivaient le flot. Il ne restait pas une âme sur le galet où charrettes et chevaux étaient abandonnés à la garde de Dieu.

Les bruits moururent. Les cris de trahison s'éteignirent. A mesure que la cohue s'éloignait, le fracas sourd et lointain de la mer montante grandissait.

Bientôt la scène apparut au roi et à ses compagnons sous l'aspect d'un serpent énorme déroulant ses anneaux dans la plaine. Au milieu des grèves, en effet, la marche ne peut pas être directe ; mille obstacles se présentent qu'il faut tourner. Le comte Otto, la tête du serpent, faisait de larges circuits ; Jeannin, qui connaissait chaque pied carré des tangues, espérait toujours que le comte se tromperait ou s'engagerait à faux, mais son espérance était incessamment trompée. Jeannin était forcé de le suivre pas à pas ; il n'eût point dirigé la course avec plus de sûreté que le comte Otto

lui-même. Au lieu précis où le comte et Jeannin avaient passé, l'escadron des Bretons passait à son tour, puis les chevaliers de Chaussey, puis les Français, puis la foule essoufflée.

Le soleil ardent d'août éclairait pour le roi ce ruban animé, allongé sans cesse par les traînards, et qui déroulait sur le fond brillant des grèves, sa ligne interminable.

Le comte Otto et Jeannin semblaient se toucher lorsqu'ils se montraient de face, mais dès qu'une mare les forçait à changer de direction et à démasquer leur profil, on pouvait juger la distance qui restait entre eux. Jeannin gagnait, mais si peu!

La première parole du roi fut celle-ci :

— Mon-très cher et bien-aimé cousin François doit être bien à la gêne sur le cou de ce cheval!

Ce disant, ses lèvres minces et droites avaient un sourire bénin.

Au bout de plusieurs minutes, il ajouta :

— Ce comte Otto est un fier soldat!

— Voyez, sire, voyez! s'écria Olivier le Dain, quelque chose de brillant là-bas, en avant du comte...

Le roi pâlit.

— Saint-Michel nous soit en aide! murmura-t-il ; le comte Otto doit voir la mer monter aussi bien que nous.

C'était la mer qui montait en effet, dans un de ces mille cours d'eau qui sillonnent les lises.

— Voyez, sire, voyez! dit encore maître Olivier, la grève devient noire ; là-bas, sur la droite, on dirait une autre foule!

Le roi tira de son sein l'image d'or de l'archange et la baisa.

— Les pèlerins qui n'ont point voulu venir jusqu'ici pour assister à ma passe d'armes sont sortis de leurs tentes, répliqua-t-il ; le spectacle va les chercher, ils regardent... Dieu merci, le comte Otto doit les voir aussi bien que nous.

En ce moment l'Homme de Fer changea brusquement la direction de sa course ; au bout de quelques secondes, Jeannin fit de même, puis les chevaliers, puis la foule ; le serpent tout entier ondula. Sa tête sembla remonter vers sa queue, et l'on eût dit que le comte Otto, abandonnant son dessein de gagner le mont Saint-Michel, se dirigeait maintenant vers la terre ferme.

Il était si loin désormais que son cheval et lui semblaient au roi un point sombre sur la grève. Le roi dit :

— Ce comte Otto est mieux qu'un fier soldat, c'est un rusé joueur ! Il avait lui-même suggéré au duc François l'idée de ce déguisement pour le séparer de ses fidèles. Si François, mon frère et mon cousin, eût gardé en tête le cimier ducal et qu'il fût resté entouré de sa noblesse, il eût fallu, pour l'enlever, bataille rangée... Mais ce Jeannin aussi est un soldat redoutable : il gagne, il gagne...

— Il gagne répéta Olivier le Dain.

— Le comte Otto, reprit le roi, serait homme, le cas échéant, à se faire un bouclier de François, mon frère et cousin. Je lui ai recommandé fort expressément de ne lui point ôter la vie...

Le Dain regarda son maître qui remettait sous le revers de son manteau la sainte image de l'archange.

Entre le champ-clos et la foule, la mer s'étendit lentement comme un miroir. Le roi dit encore :

— Fais enlever le velours des estrades, Olivier, mon ami. On ne voit plus guère ces gens qui sont là-bas. Je vais me rendre au mont pour avoir des nouvelles.

Louis XI monta à cheval et suivit la ligne des galets, entouré de sa garde écossaise. On arrachait en grande hâte le velours des estrades. La mer glissait sur les sables, huileuse et calme, à un quart de lieue tout au plus de l'arène.

Le roi marcha longtemps sans parler, puis il toucha du doigt le bras de maître le Dain.

— Les choses étant au pis, dit-il à voix basse, ce

comte Otto serait tué raide par les chevaliers de Bretagne.

— Vous supposez que Jeannin le joindrait?... fit le barbier.

— Le cheval du comte Otto porte deux hommes. Mettons que le comte soit tué, les choses restent en l'état. Je n'ai rien risqué.

— Le duc de Bretagne était à la passe d'armes sur la foi de Votre Majesté, objecta le Dain.

— Après tout, fit Louis XI, répondant à sa propre pensée bien plus qu'aux paroles de maître Olivier, ce comte Otto n'est qu'un païen détestable. J'attacherai son corps à une potence : ce sera justice, et mon cousin François verra bien que le mécréant avait agi malgré moi!

Ici l'escorte de Louis XI rencontra une petite troupe composée d'une vieille suivante et d'un vieil écuyer montés sur trois vieux chevaux. Il y avait en outre deux vieux chiens et un vieux faucon. La petite troupe fit halte. Le vieil écuyer mit pied à terre précipitamment et donna son genou à la vieille dame qui laissa choir son faucon dans son trouble. La vieille dame descendit ainsi que sa suivante ; les trois chevaux restèrent sur leurs jambes roides, le col allongé, les oreilles battantes. La vieille dame fit un pas en avant, lança un coup d'œil à la suivante, un autre à l'écuyer, tous les deux attentifs, et formula trois révérences tellement dessinées, que le roi fit sentir le mors à son cheval.

— Sire, dit la vieille dame après la troisième révérence et pendant que sa suite rendait hommage à son tour, je crois devoir vous fournir l'honneur de dignité première, quoique je n'approuve en aucune façon votre conduite envers mon seigneur le duc. Ceux qui sont ici témoigneront des réserves faites en cette occurence, par moi, dame Josèphe, douairière de la croix-Mauduit, qui ne laisse point, sire, de prier Dieu qu'il ait Votre Majesté en sa garde.

— Dieu vous bénisse, bonne dame, dit le roi qui passa.
Dame Josèphe se remit en selle.

— Vous auriez pu, maître Biberel, enseigna-t-elle non sans un reste d'émotion, tendre votre genou plus près de la selle. Mon pied à failli glisser, et je vous demande ainsi qu'à Bette, à qui je ferai mes observations tout à l'heure, quelle mine aurait eue une dame de mon rang, tombant sur le dos ou dans toute autre posture déshonnête devant le roi. Je veux bien que Louis de France soit un roi mal venu et de méchante figure c'est, nonobstant, un roi. Je pense lui avoir parlé la bouche ouverte. Plaise au ciel que la fermeté par moi ainsi déployée soit utile à François de Bretagne ! Vous ayant adressé ce reproche maître Biberel, je passe à Bette et lui dis ; M'amie, on s'instruit à tout âge. Donnez, je vous prie, une chiquenaude d'importance seconde ou, si mieux vous aimez, une pichenette à mon faucon pour avoir perdu le poing. Je suis gravement mécontente de cet animal aujourd'hui. Les deux chiens et les trois chevaux ont fait, au contraire, leur devoir comme il faut. Bette m'amie, quant à vous, j'ignore ce qu'ont pu penser les gardes écossais, mais votre révérence péchait en plus d'un point. Ce n'est pas ainsi, ma fille, que l'on honore la maison de sa dame. Ne manquez point de venir demain à mon lever, je vous apprendrai en quoi votre hommage fut tristement défectueux. Je suis néanmoins contente d'avoir trouvé l'occasion de saluer le roi de France, et j'espère qu'il se souviendra de moi.

Les gens du pays comptent environ une lieue et demie de la grève Saint-Sulpice au mont Saint-Michel, mais si l'on a égard aux détours, la carrière fournie par le comte Otto Beringhem était beaucoup plus considérable. Avant de couvrir le plan général des grèves, la mer monte dans les cours d'eau et détrempe les lises ou sables mouvants qui deviennent impraticables même pour un cheval au galop. Il faut s'orienter, louvoyer en quelque sorte, chercher des passages comme fait le pilote engagé dans les brisants.

Au moment où le roi quittait son estrade, le comte était tout au plus à un quart de lieue de la porte du cou-

vent en ligne droite, mais le flux poussait sa pointe entre lui et le mont ; il fallait tourner le flux, et la question était de savoir désormais qui l'emporterait en vitesse du flux ou du comte Otto.

En effet, quelques minutes encore et la mer allait fermer toute communication entre la terre ferme et le mont.

Cette ligne sombre que le roi avait aperçue naguère du haut de son observatoire, c'était une autre foule, une foule aussi nombreuse et aussi compacte que celle qui serpentait dans les sables. C'étaient les pèlerins sortis de leur ville de toile, les riverains attirés par l'étrange spectacle de la course ; c'était tout ce qui n'avait pas quitté ses foyers pour se porter à la passe d'armes.

En arrivant au front de cette masse immobile et qui pouvait être ennemie, le comte Otto, tenant toujours de la main gauche le duc renversé sur sa selle, dégaîna de la main droite. La masse vivante recula et livra passage.

XII

FRÈRE TOURIER

Jeannin criait :

— Arrêtez le païen ! Chrétiens, donnez-moi votre aide au nom de Dieu !

Mais l'épée du comte flamboyait au soleil. La cohue grondait et ne bougeait pas.

Le duc de Bretagne, étouffé dans son armure, se plaignait sourdement. Beaucoup pensaient que l'Homme de Fer emportait un cadavre.

A mesure que la course avançait, la distance diminuait

réellement entre le comte et Jeannin. Jeannin était parfaitement monté : il avait le cheval du duc de Bretagne. La distance augmentait au contraire entre le bon écuyer et les chevaliers bretons qui couraient maintenant à plus de mille pas en arrière. En gardant son avantage, Jeannin pouvait encore espérer d'atteindre l'Homme de Fer. C'était l'espérance de la foule qui flairait un combat épique entre ces deux superbes soldats.

Le cheval du comte, malgré sa vigueur extraordinaire, jetait une fumée épaisse par les naseaux. Ses flancs épuisés battaient. L'écume qui tombait de sa bouche était sanglante. Le comte l'excitait de la voix et ménageait encore les éperons. Le cheval de Jeannin, plus fin, plus vif et moins chargé, avait été plus surmené au début de la course. Ses efforts étaient maintenant convulsifs ; il allait par bonds ; ses flancs déchirés ne répondaient plus à l'éperon.

Jeannin sentait cela. Il criait :

— Arrête ! traître et lâche ! Arrête païen maudit !

Le comte Otto se retournait et souriait. Il avait levé sa visière pour donner l'air frais à son front qui ruisselait de sueur. Son beau visage pâle et tranquille semblait railler les efforts surhumains du bon écuyer.

La mer était sur les grèves. La route parcourue par la foule se couvrait d'eau, et le flot taquin poursuivait les traînards. En ce moment même où le comte et Jeannin arrivaient devant le Mont, la mer arrachait les échafaudages du champ-clos et portait à la rive les gradins désemparés.

Les murailles du monastère regorgeaient de spectateurs comme les grèves et le rivage. On ne comprenait rien à cette course désespérée, et chacun cherchait à deviner le mot de l'énigme. Nous pouvons affirmer qu'à cette heure il n'y avait pas un moine au réfectoire ni à l'église.

Le comte Otto avait manqué d'une minute la passe qui regarde Ardevon. Il fit le tour du Mont pour gagner celle qui fait face à Avranches et qui se couvre la der-

nière. Quand il l'atteignit, ce n'était plus qu'une bande étroite de sable détrempé. Pendant qu'il la franchissait, la mer passa entre les jambes de son cheval. Le cheval de Jeannin, qui suivait à une longueur de lance, eut de l'eau jusqu'au milieu des jarrets, puis la mer étendit son niveau sur la chaussée. Le gros des chevaliers bretons, arrivant à son tour, se trouva en face d'un fleuve salé plus large que la Loire. Il fallut reculer.

La partie n'était plus qu'entre l'Homme de Fer et Jeannin, Jeannin dégaîna et donna du plat de son épée à tour de bras dans les oreilles de son cheval qui bondit furieusement. Un autre bond semblable l'aurait mis aux côtés de l'Homme de Fer.

— En avant, bon écuyer ! criaient les Bretons de l'autre côté du canal.

Ils reculaient pas à pas devant la mer victorieuse.

— En avant ! en avant ! Jeannin, brave homme, tu le tiens à la montée !

De la grève à la porte du couvent, il y avait en effet une rampe que,de mémoire d'homme,nul cheval n'avait gravie qu'au pas et tiré par la bride. La rampe a été minée depuis et défierait encore le trot du plus vigoureux coursier.

Jeannin serrait déjà la poignée de son estoc et se préparait au combat.

Le comte Otto enfonça pour la première fois les éperons dans le ventre de son cheval, qui attaqua la rampe au galop. Le roc rendit quatre gerbes d'étincelles.

— Ouvrez, au nom du roi de France ! cria en même temps le comte d'une voix sonore.

On vit la lourde porte du monastère tourner lentement et comme à regret sur ses gonds.

Le cheval de Jeannin, emporté par son élan, attaqua la rampe à son tour. Contre toute attente, son sabot tint sur le roc vif. Dans un effort suprême, il gagna encore quelques pieds.

Jeannin leva son épée.

— En avant ! en avant ! bon écuyer !

Pour la seconde fois l'Homme de Fer laboura les flancs

de son coursier, dont le puissant poitrail rendit une plainte. Son sabot mordit le roc. En retombant l'épée de Jeannin frappa le vide.

La scène avait maintenant pour spectateurs le monastère tout entier suspendu aux crénaux, les Bretons, les Français, les hommes de Chaussey, la foule qui commençait à border le canal, et les pèlerins dispersés sur la grève. Dix mille poitrines haletaient oppressées.

— Un effort, Jeannin ! En avant ! en avant !

Ainsi parlèrent une dernière fois les chevaliers de Bretagne, impuissants à secourir leur souverain. A leur cri répondit une voix sourde et brisée :

— Jeannin, sauve-moi, et tu seras chevalier !

C'était le duc.

— Saint archange ! supplia Jeannin debout sur ses étriers, prête-moi tes ailes !

La porte béante était à dix pas. Au moment où Jeannin, qui tenait à pleine main la crinière de son cheval pour se coucher en avant et frapper, ramenait son épée en arrière, le grand cheval du Perche s'engouffra sous la porte avec son double fardeau.

— Fermez ! ordonna l'Homme de Fer.

La porte massive roula sur ses gonds en criant. Le cheval de Jeannin vint donner de la tête contre les madriers garnis de fer et tomba mort, après avoir reculé de trois ou quatre longueurs.

Un cri, un seul et grand cri s'éleva de l'autre côté de la mer. On voyait Jeannin entre le cadavre du noble animal et la porte close, Jeannin étendu sur la pierre, sanglant, immobile.

Une heure avait passé ; la mer était haute, le crépuscule du soir éteignait ses derniers rayons. Au ciel pur, vers l'orient, brillaient déjà quelques étoiles. Le riche paysage avranchin disparaissait déjà dans la nuit. Le mont Saint-Michel, entouré d'eau de tous côtés, dominait l'Océan triste, seul, mais fier, et semblait répéter à l'onde enflée follement la souveraine parole du Créateur :

— Tu n'iras pas plus loin !

Tout était calme dans la vieille arche de pierre. Les moines psalmodiaient au chœur dans la basilique, préparée pour la cérémonie du lendemain.

C'était le lendemain que le roi Louis XI devait placer sa chevalerie nouvelle sous la protection de l'archange. Le roi n'était pas de retour ; on ne l'attendait désormais qu'au bas de l'eau.

A la place même ou la foule immense s'agitait deux heures auparavant, le flot passait profond et silencieux. Il y avait une lieue de mer entre la base du Mont et le rivage.

La porte du couvent s'ouvrit sans bruit. Deux hommes parurent, éclairés à revers par la lampe qui brûlait dans la cellule du frère portier. On aurait pu distinguer du dehors le crâne chauve d'un moine et une tête couverte d'épais cheveux blonds bouclés.

La tête chevelue se portait à un demi-pied au-dessus de la tête du moine.

— Finir mes jours dans un des cachots souterrains, chuchota la voix, hélas ! bien changée du pauvre frère Bruno la Bavette, ou avoir toutes les nuits un démon enragé qui vienne me tirer par les pieds et s'asseoir lourdement sur ma poitrine, voilà mon lot. Je puis choisir. Pour un rien, petit Jeannin, mon cher compagnon, je me jetterais tête première du haut de la Merveille dans la mer haute comme ce pauvre Richardet de Plancoët, qui était troisième sommelier et qu'on accusa, en cinquante-sept, d'avoir détourné à son profit treize bouteilles du propre hypocras de l'abbé. On ne retrouva point son corps, mais bien les treize bouteilles en un coin obscur de la cave, et l'abbé lui fit dire des messes de *miserere* depuis le saint jour de Noël jusqu'à Pâques. Cela me rappelle qu'au temps de ma jeunesse, je vis choir un couvreur du haut de la tour du Bouffay, à Nantes, et que ce malheureux...

— Mon frère, interrompit Jeannin, vous m'avez promis de m'enseigner un moyen de passer l'eau.

— Seigneur Dieu! s'écria Bruno, j'ai promis bien autre chose!

Il ajouta en comptant sur ses doigts :

— J'ai promis au confessionnal de ne plus pécher; j'ai promis au seigneur abbé de tenir close loyalement la porte du couvent; j'ai promis au nain maudit ou, pour parler mieux, à son scélérat de spectre de t'ouvrir nuitamment la même porte, et je l'ai fait deux fois pour ton entrée et ta sortie. Va, va, petit Jeannin, mon cher ami, ce qui m'arrivera, je n'en suis point en peine. Un service à me rendre serait de me passer la pierre au cou pendant que la mer est haute.

— Tout ira pour le mieux, mon frère, répliqua Jeannin, et le duc mon seigneur vous récompensera généreusement... Où trouverai-je la barque?

— Là-bas, sous la ville, entre la Tour-Carrée et l'Éperon... Ne me diras-tu point, mon fillot, si la passe d'armes fut belle?

— Et la chaîne qui tient la barque n'a point de cadenas?

— Une corde et un nœud... Saint patron! jamais je n'avais vu cheval dépasser la tour! Je raconterai cette aventure-là bien longtemps... mais vivrai-je seulement une semaine?... J'ai cru que tu étais mort, là, sur ce roc, mon petit Jeannin, et il y avait de quoi mourir, c'est moi qui te le dis! Le comte damné a crié en entrant : « Ne faites point de mal à celui qui est dehors. C'est le » plus brave soldat que j'aie rencontré en ma vie! » Qui donc songeait à te faire du mal? Sais-tu ce qui advint à Martin Legris, du hameau des Figuiers, au-delà de Nantes? Sa jument devint folle pour ce qu'elle avait brouté de la marjolaine, et se jeta un soir contre la poterne du château de Clisson. Martel revenait de la foire, et la foire s'était tenue je ne sais où, là-bas, du côté de Guérande; il avait un coup de trop sous le bonnet, quoique son cousin Luc, qu'on appelait Lucas du Bout-de-Lande, fût trois fois plus ivrogne que lui et quatre aussi. C'est ce Lucas qui disait à la nièce de Pierre Hi-

mel, le maître charron de Goyon, lequel avait épousé Jeannette Doële, la propre nièce du curé de Savenay : Perrotte, ma commère...

Frère Bruno s'arrêta pour se demander :

— Était-ce elle ou sa sœur qui s'appelait Perrotte ? car elle avait une sœur, deux sœurs même en comptant la petite boiteuse qui était du second lit.

Jeannin avait descendu la rampe. Il cherchait la barque entre la Tour-Carrée et l'Éperon. Frère Bruno le suivait de loin en causant. Jeannin avait passé de l'eau fraîche sur ses contusions et changé son armure pesante contre un justaucorps de cuir. Il était dispos et tout prêt à recommencer.

— Mon frère, dit-il, voici la barque. Dans deux heures, s'il plait à Dieu, je serai de retour.

— S'il plaît à Dieu, mon cher ami, tu fais bien de le dire, car la barque n'en peut plus et les courants sont forts. La petite boiteuse avait de l'esprit comme quatre. Quand elle fut pour se marier... Pas si vite ! Jeannin, mon ami ! les courants ont changé de place depuis le temps où tu étais coquetier. Laisse-moi te dire...

L'écuyer de madame Reine venait de sauter dans la barque. Il donna son premier coup d'aviron.

— Je prendrai les courants où ils sont, mon frère, répliqua-t-il ; tenez-vous prêt dans deux heures.

XIII

PORTE OUVERTE

Entre le Mont et la côte d'Avranches la mer est calme comme un étang, mais la traversée ne laisse pas de pré-

senter quelques dangers en marée, à cause des courants de surface et sous-marins qui se croisent dans tous les sens. Jeannin avait de bons bras et du courage. Au bout de quelques minutes, frère Bruno chercha en vain la barque dans la nuit. Il remonta vers sa loge en disant :

— Certes, elle avait de l'esprit comme quatre, et sans elle, Nicolas Fougeroux, son grand innocent de mari, n'aurait jamais fait fortune !

Il rentra dans sa cellule après avoir refermé la porte. Il resta un instant sans parler pour prêter l'oreille aux bruits qui venaient de l'intérieur du monastère. Les cloîtres étaient silencieux ; les archers causaient et riaient dans la salle d'armes située au haut du premier escalier.

— Ils comptent sur la marée, pour être bien gardés, pensa Bruno. Il n'y aura que deux sentinelles et la nuit sera noire.

Il s'assit auprès de sa couchette et mit sa tête entre ses mains.

— Pour m'être endormi un instant ce matin, se dit-il, j'ai vu feu le nain Fier-à-Bras en rêve. Si je ne faisais pas selon que je lui ai promis, qu'arriverait-il ? Je sais plus de cent histoires semblables qui toutes finissent mal. J'ai promis, je tiendrai ; le petit Jeannin me viendra en aide en cas de malheur.

La loge tourière avait deux compartiments, dont le second servait de guérite en temps d'alerte. Frère Bruno se leva et ouvrit la porte battante qui séparait les deux cellules.

— Pourront-ils se cacher tous là-dedans ? grommela-t-il.

Deux heures s'écoulèrent. Les bruits de la salle d'armes avaient cessé. Moines et soudards dormaient. Vers cet instant, la sentinelle qui veillait sur le rempart oriental crut entendre un bruit de rames au large. Elle regarda de tous ses yeux ; elle ne vit rien. Le bruit s'affaiblit, puis cessa.

Un moment après, la sentinelle crut ouïr un son de

fer au bas de la rampe. Elle cria qui-vive. On ne répondit point. Dans la nuit noire, des ombres glissèrent. La sentinelle épaula son arbalète et tira. Le carreau rebondit sur les pierres de la montée.

La porte du monastère s'ouvrit. La sentinelle pensa :

— Ce vieux fou de frère Bruno court le guilledou la nuit ; il se fera casser la tête une bonne fois.

On vint le relever. Il ne dit mot de son aventure.

Deux heures encore se passèrent. La mer était basse. La lune, à son dernier quartier, se levait derrière les collines d'Avranches. Du haut des remparts on put distinguer bientôt une masse noire qui traversait la grève. La masse grandit et se détacha : c'était une nombreuse troupe d'hommes d'armes.

Le roi Louis XI, escorté de sa garde écossaise, fit son entrée au mont-saint-Michel vers une heure de nuit. Il demanda tout de suite des nouvelles de son très-cher frère et bien-aimé cousin le duc François de Bretagne.

Au lever du jour, nous retrouvons frère Bruno debout et tout gaillard dans sa loge de tourier. Il était seul. Si quelqu'un durant la nuit, s'était caché dans la guérite, nulle trace de ce fait ne restait. Il y avait eu, lors de l'arrivée du roi, grand remue-ménage. Pendant plus d'une heure, hommes d'armes et archers de la garde écossaise avaient encombré tous les passages. Quand ces embarras arrivent de nuit dans une forteresse, quelques intrus peuvent se glisser, pourvu qu'ils aient eu d'avance l'entrée de la maîtresse porte...

— Eh bien ! eh bien, se disait le bon frère en se frottant les mains, me voilà blanc comme neige ! Sont-ils ici ou ailleurs ? Je n'en sais rien, écoutez donc ! N'ont-ils pas pu entrer avec le roi ? Moi je ne connais pas tous les fainéants qui suivent le roi ; je ne garde que la porte, les escaliers ne sont point à moi. S'ils sont tapis là-haut dans mon ancienne cellule, harnibieu ! j'en ai la conscience nette.

— Mauvais Normand ! reprit-il en riant et sans y mettre de fiel.

— Normand toi-même ! Eh ! là-bas !

— Avais-tu besoin de jurer harnibieu pour dire cela ?

— Harnibieu n'est jurer, mais si tu veux, mon bijou, mettons harni tout court. Je te fais cette concession pour ne te point fâcher.

— Et tu comptes en être sorti à si bon marché !

— Oui, ma fille.., feu le nain damné me donnera la paix, puisque j'ai rempli ma promesse, et ni prieur ni abbé ne me peut prouver maintenant que j'ai ouvert la porte à d'autres qu'au roi et à sa suite.

— Bon, bon, ne te vante pas trop ; tu as donc oublié l'histoire du barbier du roi Midas ?

— Je n'ai jamais su cette histoire-là.

— Veux-tu que je te la conte ?

— Avec plaisir.

— Le roi Midas...

Ici frère Bruno se raconta fidèlement à lui-même l'histoire du roi Midas et de son barbier, qu'il avait oubliée. Il se raconta cette histoire afin de se prouver que les choses les plus cachées peuvent être découvertes.

— Le roi Louis est comme Midas, dit-il ensuite en riant ; il a un barbier.

— Prends garde, malheureux !

— Je sais à qui je parle ; tu ne voudrais pas me mettre dans l'embarras. D'ailleurs je n'ai pas dit que le roi eût des oreilles d'âne.

Il mit ses coudes sur ses genoux et prit un air confidentiel.

— Tu ne sais pas ? dit-il en baissant la voix.

- Quoi donc ?

— Tu vas rire, si tu aimes les bonnes aventures. C'est moi qui ait porté le vin du roi, cette nuit, parce que frère Martin dormait.

— Après ?

— J'ai vu le roi. Est-il possible qu'il y ait des gens pour être sujets à de pareilles manies ! Devine ce que le roi faisait.

— Dis-le, je le saurai.

— Le roi causait.

— Avec qui ?

Frère Bruno éclata de rire, et dit parmi les hoquets convulsifs de sa gaieté :

— Avec le roi, mon trésor, le roi causait avec le roi !

Il se tordait sur son escabelle.

— Ah çà ! s'écria-t-il tout à coup en cessant de rire, tu trouves donc cela bien divertissant ?

— Dame ! songe donc, un homme qui cause tout seul !

— Tu ne t'es pas aperçu, mon vieil ami, que tu fais avec toi-même des conversations de deux heures ?

— Moi ! se récria Bruno piqué au vif.

— Toi-même, répliqua Bruno sévèrement. Je t'y ai surpris vingt fois, et je t'engage à plus de charité. Fais-moi le plaisir de t'aller coucher.

Bruno baissa l'oreille et gagna son lit en pensant ;

— Vieux coquin, je te revauderai cela !

Une heure de bon sommeil le guérit de sa rancune, et quand il se leva, tout fiel avait disparu. Ils causèrent tous deux, Bruno et lui, comme deux excellents camarades jusqu'au moment où on sonna la réfection, et ils furent d'accord pour se dire :

— Mon ami, je crois qu'aujourd'hri nous allons en voir de belles !

XIV

LES CHEVALIERS DE SAINT-MICHEL

Le roi causait tout seul.

Le roi était en face de ses parchemins dépliés. Il écrivait, il raturait, il parlait. L'image de saint-Michel était

devant lui sur la table, comme la veille, dans sa tente. La salière manquait. Le roi se défiait désormais de sa salière.

— J'ai cru se disait-il, que monseigneur saint-Michel inspirerait au mécréant la mauvaise pensée de mettre à mort mon cher frère. Je l'eussse vengé en faisant tomber la tête du mécréant et l'ordre du saint Archange n'eût point été souillé par l'intromission de ce noir païen. Nous aviserons à faire pour le mieux.

Il trempa sa plume dans l'écritoire.

— L'article trois, poursuivit-il, est en l'honneur de l'archange : il oblige à porter l'image en tout temps, en tout lieu. J'espère que le grand bienheureux me saura gré de cette attention. Je passe à l'article huit qui est entre tous important et grave. « Les chevaliers ne peuvent entreprendre aucunes guerres ni autres hautes et dangereuses besognes sans le faire savoir par avance à la plus grande partie desdits chevaliers... »

— J'avais écrit d'abord : *sans le faire savoir au roi*, dit ici Louis XI. C'est la même chose et cela peut faire ombrage, d'autant que l'article neuf porte : « Les chevaliers ne peuvent entreprendre guerre ni lointain voyage sans les congés et licence du roi, » est-ce suffisant pour museler le monstre ? Le monstre briserait avec ses dents un mors qui maladroitement le serrerait...

C'était une grande chambre voûtée, au centre de laquelle tombait une clé à six pans, guillochée à jour. Depuis le premier voyage de Louis XI on la nommait la chambre du roi. Les boiseries noires sculptées portaient aux quatre côtés l'écusson de France. Les premiers rayons du crépuscule, passant au travers des hauts châssis à vitraux, pâlirent la lampe et jetèrent de fantasques reflets à la face bilieuse du souverain. Il travaillait et ne s'occupait point de savoir si c'était la lampe où le jour qui éclairait son travail.

Matines sonnèrent. Il se signa par habitude et continua de travailler.

Vers cinq heures, la porte s'ouvrit doucement et

maître Olivier le Dain, qui avait le pied doux et furtif comme les chats, entra sans produire aucun bruit. Il portait à la main l'aiguière et le bassin d'argent. Sous son bras gauche était la boîte à rasoirs. Il passa derrière le roi et souffla la lampe.

— Bonjour, mon compère, dit Louis XI ; nous fîmes hier une belle journée. Par l'intercession de monseigneur saint-Michel, nous continuerons aujourd'hui notre heureuse besogne. Que fait le duc ?

— Il boit, répliqua maître le Dain.

— Et le comte Otto Béringhem ?

— Il dort.

Le roi tendit ses joues que maître le Dain couvrit de mousse prestement.

— Mon compère, reprit Louis XI, as-tu visité ces cachots non-pareils qui furent creusés dans le roc vif sous les fondements du monastère ? Penses-tu que le sorcier d'Allemagne, avec ses enchantements, pût sortir de là, s'il y était une fois enfermé ?

Maître le Dain repassa son rasoir sur la paume ouverte de sa main.

— Sire, répliqua-t-il, ému encore de ce qu'il avait vu la veille en la grève Saint-Sulpice ; m'est avis que ce n'est point un bras humain qui pût enlever le duc François revêtu de ses armes et le coucher, comme si c'eût été un enfant, sur le garrot d'un cheval. Il faut autre chose que des murailles de pierre pour tenir captif le comte Otto Béringhem.

Le rasoir grinça sur la barbe fauve et rude de Louis de Valois.

— Dans ces bons et robustes cachots, poursuivit-il, appliquant sans y prendre garde aux cages souterraines toutes sortes d'épithètes caressantes, il y a des bagues de fer bellement scellées. Si l'on rivait un collier bien éprouvé au cou d'un captif, le collier à une chaîne de convenable épaisseur, la chaîne à la bague, il me semble pourtant que le captif pourrait dire adieu à l'air libre et au soleil.

— Qu'il plaise à Votre Majesté de tendre son autre joue... Il me semble à moi que le souffle de ce maudit mordrait le fer comme une lime et qu'une parole magique, tombant de sa bouche, ébranlerait le mont sur sa base.

— Que disent nos chevaliers ?

— Les chevaliers prononcent tout bas le mot sacrilége.

— Que ferais-tu, toi, à ma place, mon compère Olivier ?

— Le roi est rasé... je laisserais dire les chevaliers ou bien je donnerais ce comte Otto à la hache du maître Tristan.

Louis XI joignit ses deux mains devant l'image d'or de saint-Michel.

— Puissant archange, s'écria-t-il, veuillez m'écouter à cette heure. Votre nom glorieux est engagé dans tout ceci et vous êtes intéressé directement à l'honneur de l'ordre que je fonde sous votre souveraine invocation. Je me suis servi du païen pour avancer d'autant notre œuvre. Si le païen est soutenu par l'esprit du mal, me laisserez-vous sans défense contre lui ? Je vous prie, bienheureux archange, tournez vos regards vers moi, et voyez la grande peine où je suis pour débarrasser votre ordre et frérie de cet immonde alliage qu'y veut introduire le démon. Secourez-moi si c'est votre plaisir, et je mettrai cent écus d'or au tronc de votre basilique. *Amen.*

— *Amen*, répéta le Dain qui revenait portant sur ses bras les diverses pièces du splendide costume de grand maître que le roi allait revêtir.

Les cloches du Mont sonnaient à toute volée. Le vent d'est apportait la réponse lointaine des carillons de la ville d'Avranches. C'était l'heure de la grand'messe ; la marée était au plus bas ; littéralement, le sable des grèves disparaissait sous la foule compacte qui,de tous côtés, se dirigeait vers le mont Saint-Michel.

Depuis le jour solennel ou le duc fratricide, François Ier était venu recevoir, dans l'hôtel de la basilique ina-

chevée, la première punition de son forfait, vingt ans s'étaient écoulés, vingt ans bien employés : Les galeries suspendues étendaient maintenant leur ligne tout autour de l'église, et la voûte fermée jetait au-dessus de la nef son ogive hardie. Cependant, il restait encore à faire. Le chœur n'était point terminé et les travaux qu'on avait repris quelques mois auparavant laissaient derrière l'autel une large ouverture. Pour la cérémonie, cette ouverture était close à l'aide de châssis drapés de velours.

Autant la journée de la veille avait été radieuse, autant ce jour était sombre. Le vent d'est amène la pluie au deuxième jour de marée. Le ciel se couvrait d'un voile épais, et depuis le matin, c'était comme un déluge.

Les tentures de la basilique avaient été calculées pour une journée d'août, pleine de soleil et de lumière.

On avait jeté, d'un pilier à l'autre, tout le long de la nef, de belles draperies d'un rouge sombre, rehaussées d'or, au centre desquelles le collier de Saint-Michel était brodé en bosse : à la voûte, une toile d'azur se parsemait de lis d'or, qui, à ce firmament, semblaient des étoiles. Le chœur, tendu de violet, était semé de coquilles d'argent, laxées, comme disait le réglement édicté par le roi Louis en personne, *laxées* l'une avec l'autre d'un double *lax*. Sur cette draperie, derrière l'autel, une broderie en relief plein représentait l'archange debout sur son roc.

Il n'y avait au maître-autel, le roi l'avait voulu ainsi, que le service ordinaire de cierges. La lumière devait tomber d'en haut. Dans tout le reste de la basilique, on ne voyait briller que les lampes sempiternelles, suspendues devant les images de la mère de Dieu.

C'était comme une nuit. La nef énorme s'emplissait d'un solennel mystère.

L'archevêque de Sens officiait, assisté des évêques d'Amiens et de Coutances. Aux stalles étaient, dans leurs costumes pontificaux, les archevêques de Reims et de Rouen, avec les évêques de Troyes, d'Autun et de Chartres, l'archiprêtre de Sainte Geneviève de Paris, les abbés

de Saint-Germain des Prés, de Citeaux, de Chaulny et d'Arvel-en-Grâce. L'abbé du monastère de Saint-Michel, vingt-sixième depuis la fondation, trônait entre ses deux prieurs à droite de l'autel.

Derrière les prélats se rangeait l'armée noire des prêtres et des moines.

Les orgues à trois jeux, présent du roi Louis qui ne savait comment combler son archange favori, jouaient pour la première fois, jetant leurs notes fortes et profondes aux murailles qui tressaillaient à ces sons inconnus.

Les chevaliers de Saint-Michel étaient au centre de la nef, n'ayant droit d'entrer au chœur qu'après la grand'-messe d'ordination. Ils portaient le riche et beau costume que nous avons déjà décrit. Le roi se tenait en tête, coiffé du chaperon à cornette ; derrière lui les princes du sang, chevaliers, derrière les princes les hauts barons choisis pour concourir à la naissance de l'ordre. Les officiers drapés dans leurs longues robes de camelot de soie blanche, fourrée de menu-vair, et coiffés du chaperon écarlate suivaient les chevaliers. Alentour se rangeaient les archers de la garde écossaise et un triple cercle d'hommes d'armes. Le reste de la nef appartenait aux gentilshommes conviés, aux échevins d'Avranches, aux dignitaires de toute sorte. Les dames, chargées d'atours, emplissaient les galeries.

Il n'y avait là, bien entendu, que des Français et Françaises.

Le chœur restait presque vide dans la partie qui tournait à droite et à gauche de l'autel pour joindre l'abside. C'était la place marquée des chevaliers pour ouïr chanter vêpres. Leurs siéges les attendaient. Au-dessus de chaque siége pendait au mur l'écusson du chevalier qui devait l'occuper ; au-dessus de l'écu, on voyait le heaume et le timbre. Les statuts le voulaient ainsi.

Jusqu'à l'offertoire, ce fut le roi d'armes Montjoye qui se tint devant Sa Majesté. Après l'offertoire, Montjoye céda sa place au héraut de l'ordre, Mont-Saint-Michel.

Tout de suite après l'élévation, les orgues se turent et l'archevêque de Sens gagna sa stalle.

Le roi dit :

— Je viens céans établir et fonder, si Dieu le veut, l'ordre de monseigneur Saint-Michel.

Les choristes récitèrent, sans psalmodier, le *Veni Sancte Spiritus*.

— Dieu veut ce qui est pour la défense de la très-sainte Eglise, prononça, l'archevêque de Sens en latin.

Le roi reprit en français :

— Que le saint nom de Dieu soit béni maintenant et dans l'éternité !

Il se tourna vers les princes du sang qui étaient derrière lui. Le duc de Guyenne, frère du roi, fit un pas en avant. Il tenait ses lettres à la main.

« Monseigneur[1], dit-il à haute voix (les princes du sang n'employaient pas le mot *Sire*), j'ai vu vos lettres comment, de la grâce de vous et des très-honorables frères et compagnons de digne et honorable ordre de monseigneur saint Michel, j'ai été élu à icelui ordre et compagnie aimable dont je me tiens très-grandement honoré, lequel j'ai révèrement et agréablement reçu et accepté, et vous en remercie tant et le plus que faire puis, et me présente et offre prêt d'obtempérer, obéir et faire, touchant icelui ordre, tout ce que je pourrai et devrai. »

Le roi lui répondit, tenant à la main les statuts pour se rafraîchir la mémoire car c'était là des formules de rigueur.

« Nous et nos frères et compagnons de l'ordre, pour la renommée que nous avons ouïe de vous, de vos grands biens, que y persévérerez et les augmenterez à l'honneur de l'ordre et recommandation et louange de vous, vous avons élu à être perpétuellement, si Dieu plaît, frère et compagnon d'icelui ordre et aimable compagnie, par quoi avez à faire les serments qui s'ensuivent. C'est à savoir que, à votre loyal pouvoir, vous aiderez à garder, soute-

[1] Transcrit textuellement, sauf orthographe, du ms. déjà cité.

nir et défendre les hautesses et droits de la couronne et majesté royales, et l'autorité du souverain de l'ordre et des successeurs souverains, tant que vous vivrez et serez d'icelui. Item, tout votre pouvoir emploierez à tenir ledit ordre en état et honneur, et mettrez peine de l'augmenter, sans le souffrir déchoir ni amoindrir, tant que vous y pourrez remédier et pouvoir, Item, s'il advenait, (que Dieu ne veuille !) que, en vous fût trouvée aucune faute, par quoi, selon les coutumes de l'ordre, en fussiez privé, sommé et requis de rendre ledit collier, en ce cas, le renverriez audit souverain ou au trésorier de l'ordre, sans jamais, après ladite sommation, porter ledit collier, et, toutes peines, corrections et punitions que pour autres moindres cas vous pourraient être enjointes et ordonnées porterez et accomplirez patiemment, sans avoir peur, ni, à l'occasion desdites choses, haine, malveillance ni rancune envers les souverains, frères, compagnons et officiers dudit ordre. Item, que vous viendrez et comparaîtrez aux chapitres, conventions et assemblées de l'ordre, ou enverrez, selon les statuts et ordonnances dudit ordre, et au souverain et à ses commis obéirez en toutes choses, et, de votre loyal pouvoir, accomplirez tous les statuts, points, ordonnances, articles de l'ordre, que vous avez vus par écrit, et ouï lire, et les promettez et jurez en général, tout ainsi que si particulièrement et sur chacun point, en aviez fait serment spécial.»

Le roi avait beaucoup travaillé cette formule de serment. Il ne faut point dire qu'elle contient nombre de répétitions et de longueurs. C'était là l'enveloppe insipide et neutre qui permet d'avaler la pilule amère. Il faut avouer tout uniment que c'était un chef-d'œuvre de politique.

Quiconque acceptait cette chaîne dorée, se sentait aussitôt bel et bien garotté des bras, du cœur et de l'intelligence.

Le héraut Mont-Saint-Michel présenta au roi l'Évangile ouvert et la croix.

Le roi jura comme grand maître et souverain.

Le duc de Guyenne jura aux mains du roi ; le duc de Bourbon fit de même.

C'était au tour de François, duc de Bretagne, qui, une fois prisonnier, avait dû subir la volonté royale. Dès le soir précédent, François avait accepté l'ordre de Saint-Michel.

Il s'était tenu, durant toute la messe, sur le même rang que les ducs de Guyenne et de Bourbon. Entre la garde écossaise et lui, des hommes d'armes, à visière demi-baissée, s'étaient glissés peu à peu et par un mouvement insensible. Le jour était si sombre, qu'on voyait à peine les visages de ceux qui portaient des chaperons ; sous le casque, les traits se perdaient complétement dans l'ombre.

Mont-Saint-Michel, le héraut, appela le nom du duc François de Bretagne. Personne ne répondit ; le duc ne bougea pas. Dans le silence qui suivit l'appel, on put remarquer un mouvement lent et continu parmi la foule compacte qui emplissaient le bas de la nef. Un large vide s'était fait derrière le duc de Bretagne.

Il était là, le fait est certain. Louis XI, le voyant à sa place, revêtu du costume d'apparat, ne prenait point souci des mouvements qui pouvaient avoir lieu dans la nef, et ne s'inquiétait guère de la répugnance manifestée par son très cher frère et bien-aimé cousin. Parfois, dans les mariages forcés, la pauvre épousée ne dit pas oui tout de suite. François était dans la position d'une fillette traînée à l'autel par contrainte. Le roi riait dans son rabat et se disait :

— Mon bel ami, tu boiras pourtant cette rasade !

Mont-Saint-Michel appela pour la seconde fois le nom de François de Bretagne.

Même silence de la part du récipiendaire et même immobilité.

— Mon amé cousin, dit le roi doucement, n'avez-vous point entendu ?

Point de réponse encore.

Le roi, qui donnait à son visage une expression de pa-

ternelle mansuétude, fit un soubresaut tout à coup violemment. Prélats, princes abbés, moines et chevaliers, prêtèrent l'oreille. Un cliquetis de fer se faisait du côté de la porte principale.

— Alarme ! crièrent les archers de garde.

C'était comme le bruit d'une lutte à l'autre extrémité de la basilique.

Un chœur de voix mâles poussa ce cri :

— Bretagne-Malo ! Le riche duc est libre !

Puis les deux battants de la porte se refermèrent avec fracas.

Au dehors, quelques coups d'arquebuse retentirent.

Parmi l'agitation sourde qui régnait maintenant dans la nef, François de Bretagne, ou du moins l'homme qui portait son costume de chevalier, marcha vers le roi. Le roi était vert : ses lèvres tremblaient.

— Qui es-tu ? demanda-t-il d'une voix altérée au milieu du silence soudainement rétabli.

L'homme dégagea sa main droite, perdue dans les plis de son manteau doublé d'hermine, et un gantelet de fer vint tomber aux pieds du roi.

— En même temps, l'homme releva son chaperon et découvrit le beau visage de l'écuyer Jeannin, calme et doux comme une tête de martyr.

— Louis de Valois, prononça-t-il lentement, le duc, mon seigneur, te défie !

— Qu'on aille quérir maître Lhermite, mon prévôt, dit le roi qui repoussa du pied le gantelet avec dédain.

— L'homme, ajouta-t-il, voici la dernière fois que tu joues ton rôle de duc !

— J'ai fait selon la volonté de mon maître, répliqua Jeannin sans s'émouvoir, il adviendra de moi selon la volonté de Dieu !

XV

LE CAVEAU

Il n'y eut ce jour-là de faits que trois chevaliers de Saint-Michel : le roi, son frère de Guyenne et son cousin de Bourbon. La réception des autres membres fut remise au lendemain, puis ajournée au 29 septembre, fête de l'archange. Les bruits de guerre se répandirent en Bretagne avec la rapidité de l'éclair. Le duc François prit, le soir même, la route de Nantes afin de rassembler son armée.

Le soir aussi, tous les gentilshommes bretons quittèrent la maison hospitalière du sire du Dayron. Madame Reine se mit en marche avec Aubry, Berthe et Jeannine, sous l'escorte des deux hommes d'armes de Maurever. Dame Josèphe de la Croix-Mauduit, Bette, Biberel, les deux chiens et le faucon inconséquent faisaient partie de cette caravane.

Vous n'eussiez point reconnu Berthe de Maurever, tant elle était heureuse ! Elle ne ressemblait plus à cette pauvre âme vaincue qui cherchait humblement des consolations auprès de Jeannine. Elle triomphait. Elle remerciait Aubry du fond de l'âme d'avoir attendu si longtemps à lui montrer son cœur. La douleur de l'attente avait été cruelle, mais comme ces souffrances désormais passées rendaient plus délicieuse la première heure de joie ! Aubry n'avait point fait comme tant d'autres qui vont se penchant pour parler à l'oreille des jeunes filles, Aubry, dédaignant le mystère banal, avait élevé la voix devant tous pour proclamer bien haut sa tendresse.

La couronne de beauté que le hasard avait partagée, Aubry en avait réuni les deux tronçons dans ses mains.

Et avec quelle ardeur !

Il n'avait pas pris la guirlande du Maudit à Jeannine, il la lui avait arrachée !

Les deux jeunes filles chevauchaient l'une à côté de l'autre.

Madame Reine avait appelé Aubry auprès d'elle. Madame Reine, en effet, avait compris autrement que Berthe l'indignation d'Aubry : elle ne voulait plus le laisser entre Berthe et Jeannine. Elle devinait qu'Aubry avait reporté à Berthe l'hommage du Maudit tout entier, parce que l'hommage ne le blessait qu'en s'adressant à Jeannine.

Cela voulait dire : « Ne touchez pas à Jeannine ! »

Quant à Berthe, messire Aubry ne s'opposait point à ce qu'on lui décernât des couronnes.

Sur la route de Pontorson à Dol, il est un site sauvage, un ravin profond et boisé où passe un ruisseau caché sous les glaïeuls. Au creux même du ravin, une croix de pierre mutilée se dressait. On accusait l'Ogre des Iles d'avoir commis là un sacrilége, une nuit qu'il enlevait des petits enfants de Baguer. Ce lieu avait dès longtemps mauvaise renommée. La route y tournait pour gravir la montée et se diriger vers Dol ; sur la droite un bois de haute futaie s'étendait.

La nuit commençait à tomber quand l'escorte arriva en vue de la croix brisée. Madame Reine marchait en tête avec Aubry. Entre lui et Jeannine, il y avait la maison de la douairière et les hommes d'armes de Kergariou.

Au moment où madame Reine et son fils commençaient à gravir la montée après avoir dépassé la croix, ils entendirent des cris sur les derrières. Aubry crut reconnaître la voix de Jeannine ; il s'élança. Au pied même de la croix, les deux hommes d'armes de Maurever qui formaient l'arrière-garde de l'escorte, étaient couchés morts. Jeannine et Berthe avaient disparu.

Dame Josèphe ne put que montrer du doigt le bois de haute futaie.

— Jeannine ! Jeannine ! cria Aubry.

Il crut ouïr une plainte faible et lointaine. Il se précipita sous le couvert.

On l'attendit. Il ne revint pas. Madame Reine, cette nuit, souffrit plus encore que cette autre nuit où ses beaux cheveux blonds avaient blanchi sur sa tête entre le lever et le coucher du soleil. Elle regagna le manoir du Roz toute seule.

Jeannin ! où était Jeannin? Jeannin avait promis à son maître mourant de veiller sur son fils.

Hélas! Jeannin était couché sur une botte de paille humide, avec une grosse pierre pour oreiller, dans un des cachots souterrains du mont Saint-Michel. Maître Tristan Lhermite lui avait fait promesse formelle de le pendre le lendemain matin. Jeannin dormait, car la journée pour lui avait été pleine de fatigues. Jeannin rêvait que le saint ermite du mont Dol, Enguerrand le Blanc, mariait sa fille chérie avec un chevalier !

Le cachot où l'on avait mis Jeannin était précisément ce cul-de-basse-fosse qui avait servi autrefois de prison à Aubry de Kergariou le père, au temps de ses jeunes amours avec Reine. On avait remplacé le barreau scié par la lime que la Fée des Grèves avait apportée au péril de sa vie à son fiancé. Au travers du soupirail, un rayon de lune passait, éclairant la figure calme du bon écuyer.

Vers le matin, une ombre se fit comme si un nuage eût passé sur la lune.

— Jeannin ! Jeannin ! dit une voix contenue en dehors du soupirail.

Jeannin avait le sommeil dur.

— Jeannin, mon oncle ! éveille-toi !

Le bon écuyer ouvrit enfin les yeux.

— Qu'est cela ? demanda-t-il en se frottant les yeux, puis il ajouta :

— Où suis-je?

— Tu es à trente pieds sous terre, mon homme, et ta fille a été enlevée ce soir par l'Ogre des Iles.

Jeannin bondit sur sa paille. Il crut d'abord être le jouet d'un cauchemar, mais il reconnut la silhouette du nain Fier-à-Bras au soupirail. Il s'éveilla. Le nain lui avait dit du premier coup à peu près tout ce qu'il savait. Il ne put lui apprendre autre chose sinon que Jeannine, Berthe et Aubry de Kergariou étaient au pouvoir de l'Homme de Fer.

Jeannin resta comme frappé de la foudre. Désormais il avait peur de mourir.

Une clé tourna dans la serrure de son cachot. Il pensa que c'était maître Tristan, le prévôt, qui venait le chercher pour le pendre. Il se trompait. Le nouvel arrivant avait le surcot brun, les chausses couleur de poussière et la toque à bateau : absolument le costume du compère Gillot, de Tours en Touraine, et il ordonna au porte-clés de refermer l'huis. Il vint s'asseoir sur la pierre qui servait naguère d'oreiller au bon Jeannin.

— Sais-tu, brave homme, lui dit-il sans autre préambule, que tu as bien manqué d'être pendu? La nuit porte conseil, et j'ai fait des réflexions qui te sont favorables. Ah ! mon ami... comment déjà te nommes-tu ? Perrin, je pense ?

— Jeannin, sire.

— Ah ! mon ami Jeannin, si j'avais trois ou quatre douzaines d'hommes pareils à toi autour de mon trône... Mais, parlons raison : veux-tu la vie sauve ?

— Sire, il y a une heure, peu m'importait la vie... commença Jeannin.

— Tu as donc fait tes réflexions, toi aussi? interrompit le roi.

— Ma fille a besoin de mon aide, sire.

— As-tu appris cela en rêve ?

Le regard de Jeannin se tourna vers le soupirail. Le roi dit entre haut et bas.

— Je croyais ces cachots parfaits, on peut les amender encore, à ce qu'il paraît.

— Que me donneras-tu pour ta rançon, ami Jeannin, mon hôte ? demanda-t-il en riant.

— Je ne suis qu'un pauvre écuyer, sire.

— Veux-tu te charger pour moi d'une mission?

— Si ce n'est contre le duc, mon seigneur...

Le roi haussa les épaules.

— De ton seigneur le duc, répliqua-t-il en broyant un fétu de paille entre ses doigts, je m'embarrasse comme de ceci, mon ami Jeannin. Il s'agit de choses plus sérieuses. J'ai engagé ma foi à ce comte Otto Béringhem qui voulait être chevalier de Saint-Michel.

Jeannin écoutait haletant.

— J'espérais, poursuivit le roi, que l'archange me serait en aide pour épargner cette tache à notre ordre. L'archange m'a inspiré l'idée de te donner la grande barque du monastère avec quinze ou vingt de mes archers écossais et de t'envoyer à la chasse du mécréant. Tu es bonne lance, tu auras peut-être raison de lui ; tu es Breton, tu dois avoir certainement quelque offense à venger...

— Ma fille ! sire, ma fille ! interrompit Jeannin que la joie étouffait ; le païen m'a ravi ma fille bien-aimée !

Louis XI tira vitement son image de saint Michel et la baisa par trois fois avec reconnaissance. Le fait est qu'il ne pouvait pas tomber mieux.

— A merveille ! mon ami Jeannin ! s'écria-t-il ; donc, tu vas le mener comme il faut ! Pour ce fait qui témoigne d'une protection spéciale, je promets cent écus d'or à monseigneur l'archange!

Jeannin eut soixante archers, au lieu de quinze, et les quatre grandes barques du Mont. Un quart d'heure après, il faisait force de rames vers les Iles, plongées dans le brouillard nocturne.

XVI

L'ERMITE

Dans la salle basse du manoir de Roz, les serviteurs étaient rangés autour de la table où le pichet de cidre restait immobile et plein.

Toutes les figures étaient pâles, tous les yeux inquiets.

Le nain Fier-à-Bras parlait d'une voix lente et grave.

— On ne rira plus ici, bonnes gens, disait-il ; nous sommes dans la maison du deuil.

Quand il se tut, la voix de dom Sidoine arriva, des chambres hautes, mêlée aux gémissements de madame Reine. Dom Sidoine récitait une prière.

— Nain, sais-tu quelque chose ? demanda un valet.

— Je sais tout, répondit Fier-à-Bras.

— Parle donc, au nom du ciel !

Le nain se recueillit et dit :

— C'était le soir de la passe d'armes. Berthe et Jeannine allaient sans défiance, comptant sur les deux hommes d'armes de Maurever qui les suivaient, la lance au poing. Les deux hommes d'armes furent tués par derrière. Un monstre à forme humaine, monté sur un cheval, dont les yeux rouges flamboyaient dans la nuit, conduisait les assassins. Berthe et Jeannine furent enlevées et conduites dans le bois. Elles entendaient le monstre qui rugissait. Le monstre était l'Ogre des Iles, celui qu'on appelait l'Homme de Fer aux joutes ; celui qu'on appelait dans les salons du Dayron messire Olivier, baron d'Harmoy.

Dans le bois, les gens des Iles dressèrent une embuscade où le pauvre Aubry de Kergariou vint tomber.

A travers champs, on galopa dans la nuit sans lune. Aubry, Berthe et Jeannine furent placés dans une barque qui traversa la mer. La brume épaisse et sombre les entourait : ils virent la brume rougir en devenant lumineuse, puis blanchir comme si c'eût été un léger voile de mousseline. Le voile se fit de plus en plus transparent. Ils virent au travers, ils virent ce que nul regard humain ne verra plus : Hélion, la cité enchantée, la huitième merveille du monde !

Quelle lumière éclaire Hélion en l'absence du soleil ? nul ne saura jamais le dire, mais je crois bien que ce jour-là vient d'enfer.

Aubry, Berthe et Jeannine virent de blanches galeries s'allonger sur la grève, des toits dorés, des statues roses et des arbres dont les fruits sont des pierres précieuses...

Il y eut ici un murmure dans l'audience. C'était trop fort ! Mathurin sans dents, organe du mécontentement général, demanda :

— Qui t'a dit tout cela, petit homme ?

— Qui m'apprend tout ce que je sais et que vous ne savez pas, pauvres gens ? répondit le nain avec fierté ; suis-je gentilhomme ! Êtes-vous manants ?... Taisez-vous, ou vous ne saurez point la grande fin de l'histoire.

A quelques pas de là, dans la chambre qu'Aubry habitait d'ordinaire, madame Reine, blême comme si elle eût fait une maladie de six mois, était couchée sur une chaise longue. Dom Sidoine, le vieux chapelain, était assis auprès d'elle, tenant à la main un missel.

— Mon père, disait Reine, que Dieu pardonne à une pauvre mère désespérée ! La prière ne me console pas aujourd'hui.

— C'est que vous n'avez pas encore assez prié, ma fille.

— Tous ceux que j'aimais, mon père ! reprit la châte-

laine, dont les sanglots éclatèrent. Jeannin, l'ami dévoué, le cœur d'or! Jeannine, la pauvre enfant pour qui je fus parfois bien sévère...

Elle s'interrompit pour se frapper la poitrine, puis continuant son énumération :

— Berthe, ma noble nièce, chère et douce créature qui était déjà presque ma fille... Aubry, enfin, Aubry, mon sang, mon cœur, tout mon espoir, toute ma famille! Aubry sur qui j'avais reporté toute la tendresse de mon âme! Mon enfant, mon enfant bien-aimé!

Dom Sidoine ne parlait pas, parce qu'il y a d'immenses douleurs que les consolations avivent. Il priait maintenant tout bas.

Et Reine disait, le visage baigné de larmes :

— C'était tout le portrait de son père! c'était le vaillant sourire de mon chevalier! L'avez-vous vu à la passe d'armes, quand il a levé la lance? L'avez-vous vu toucher l'écu de l'Homme de Fer?... Lui, si jeune! Oh! Seigneur, Dieu du ciel! mon fils! je n'ai qu'un fils! Prenez-moi tout ce que vous m'avez donné; que je sois seule et pauvre! que je n'aie point d'abri pour ma tête! Que je quête mon pain par les routes, ô Dieu tout-puissant!... Mais mon fils! mon fils! rendez-moi mon fils!

Le vieux prêtre essuya furtivement ses yeux qui avaient des pleurs.

Madame Reine, qui s'était soulevée à demi, retomba épuisée.

— Mon père, dit-elle d'une voix faible, montez encore à la tour et voyez si rien ne vient sur la route.

C'était la vingtième fois que le bon chapelain montait à la tour.

Et comme la sœur Anne du conte de Barbe-Bleue, il était redescendu toujours le visage triste et disant :

— Noble dame, je n'ai rien aperçu sur la route.

Il se leva, docile, et prit l'escalier du donjon.

Reine, pour l'attendre, ferma les yeux : elle était comme morte.

Dans la salle basse, le nain avait fantaisie de parler, justement parce qu'on ne l'interrogeait plus.

— Pourquoi ne me demandez-vous pas aussi, criait-il aigrement, comment je sais que le roi Louis le onzième n'a pu ordonner que trois chevaliers de Saint-Michel? Comment je sais que notre seigneur le duc s'est échappé par vrai miracle des prisons du Mont? Comment je sais que mon pauvre bon ami Jeannin est à sa place, couché sur la dure pierre du cachot?

— Jeannin! répétèrent dix voix avec l'accent de la curiosité la plus vive.

— Je vous fais serment sur mon blason, reprit le nain, que celui-là sera chevalier, s'il n'est pas pendu... comment sais-je cela? Et quand je veux vous raconter de véridiques histoires, vous grognez comme un troupeau de bêtes à lard! C'est bon, c'est bien, je me tais, parlez à votre tour!

— Noble dame, dit le chapelain qui rentrait en ce moment dans la chambre où était madame Reine, la route est déserte aussi loin que peuvent se porter les regards. On dirait que les Bretons, portant le deuil de la captivité de leur seigneur, ont fermé sur eux la porte de leurs maisons. Il n'y a, le long des chemins, ni chevaux, ni piétons, ni charrettes. Seulement, dans le sentier qui mène au mont Dol, j'ai vu un homme, monté sur un âne, qui allait au petit pas et semblait se diriger vers le manoir.

Madame Reine n'attendait rien du côté du mont Dol. Elle mit sa tête entre ses deux mains.

— Prions, mon père, dit-elle.

— Ah! vous voulez savoir, maintenant! reprenait le nain triomphant dans la salle basse; bonnes gens, la curiosité vous pique... Eh bien, je vous le dis, c'est un miracle de Dieu qu'il faut désormais pour sauver Berthe de Maurever, Aubry de Kergariou, votre jeune sire, et ma pauvre belle Jeannine. Ceux qui vont en la cité d'Hélion n'en reviennent point. L'Ogre des Iles ne fera des trois qu'une bouchée. C'est un sorcier! C'est le démon!

Il épousera demain Berthe la noble demoiselle ; il la mettra dans la tombe après-demain, et ce sera le tour de Jeannine ! Pendant cela il soulèvera la tempête en mer autour de ses rochers, car il a tout pouvoir sur les éléments, et nulle puissance humaine ne pourra porter secours à ses victimes...

On frappa trois coups longuement espacés à la porte de la cour.

Chacun frémit dans la salle basse, car le soleil était couché. En Bretagne, la brune apporte toujours de vagues terreurs.

Il fallut l'ordre de madame Reine, dont la voix triste s'éleva dans la chambre d'Aubry, pour que les valets du Roz songeassent à ouvrir.

Ils se rassemblèrent quatre pour aller à la porte. Quand ils eurent tiré la barre, un vieillard, vêtu d'une longue robe blanche et monté sur un âne entra dans la cour.

C'était celui-là que le chapelain dom Sidoine avait aperçu du haut du donjon. C'était Enguerrand le Blanc, l'ermite du mont Dol.

Les valets du Roz se prosternèrent, le saint ermite leur donna sa bénédiction.

Puis, sans descendre de sa monture, il s'approcha de la fenêtre de la chambre où madame Reine pleurait et se lamentait. Il la fit ouvrir et dit du dehors :

— Fille du saint homme Hue de Maurever, qui fut l'envoyé de Dieu près du premier François de Bretagne, je viens à toi de la part de Dieu !

Madame Reine resta un instant immobile. Puis, pressentant quelque mortel malheur, elle se traîna jusqu'à la croisée et s'agenouilla devant l'appui.

— S'il n'est plus, murmura-t-elle, que la volonté de Dieu soit faite, et que j'aille le rejoindre bientôt !

— Relève-toi, Reine de Maurever ! ordonna l'ermite du mont Dol.

Reine obéit. L'espoir, tranchant comme une lame, lui traversa le cœur. Elle chancela, et dom Sidoine fut obligé de la soutenir dans ses bras.

Au dehors, les serviteurs du Roz, rangés à une distance respectueuse, écoutaient, chapeau bas et le chapelet à la main.

— Reine de Maurever, reprit l'ermite, sèche tes larmes, verse des parfums dans tes cheveux, mets tes plus beaux atours et monte à cheval. Chante dans ton âme le cantique d'actions de grâces !

— Mon fils ! mon fils ! s'écria Reine folle de joie, Dieu m'a-t-il gardé mon cher fils ?

— Rends-toi au havre de Cancale ; et attends sur le rivage.

— Et Berthe ?

L'ermite baissa la tête.

— Il fallait une femme pour tuer le Maudit ! murmura-t-il.

— Et Jeannine ?

— Accorde à ton fils sa première demande, et le bonheur reviendra dans ta maison.

Il éleva sa main tendue pour bénir madame Reine et repassa le seuil de la cour.

Quelques minutes après, un cortége éclairé par des torches descendait vers le havre de Cancale où madame Reine se rendait. La cavalcade allait silencieuse dans la nuit sombre. Les grands espoirs sont muets comme les douleurs profondes.

XVII

L'ÉCHAFAUD

La mer était calme. La brise molle venait de Cherrueix, apportant la senteur des campagnes à travers l'immensité des grèves.

Sous les falaises de Cancale, à l'endroit où s'élève maintenant le faubourg de la Houle, quelques cabanes de pêcheurs s'éparpillaient. Un petit havre naturel s'ouvrait parmi les roches que la mine a fait sauter depuis.

Du large, on aurait pu voir les torches des serviteurs du Roz qui allaient et venaient sur la rive. De la rive, par cette nuit sans lune, on n'apercevait rien sur la mer.

Madame Reine attendait depuis longtemps déjà. Le clocher du couvent de Saint Yves, situé sur la montagne, au nord de la ville, venait d'envoyer onze heures.

— L'ermite du mont Dol est un saint, n'est-ce pas, mon père? demanda madame Reine à dom Sidoine.

Elle avait besoin qu'on fortifiât son espérance, qui déjà chancelait.

Dom Sidoine répondit :

— La réputation de l'ermite est bonne. Je n'ai pas à donner mon opinion sur ses prédictions et ses miracles. Quiconque juge son prochain, sera jugé.

Madame Reine n'interrogea plus son chapelain.

Les serviteurs, réunis en groupe sur le galet regardaient au large de tous leurs yeux. Dieu sait ce qu'ils voyaient! Pélo le Bouvier distinguait parfaitement de grands vaisseaux noirs qui marchaient sans voiles et dont les sombres mâts piquaient le ciel à l'horizon; la petite Jouanne apercevait sur la mer plate et sans lames des lutins échevelés qui dansaient une ronde. Tantôt ils rasaient l'eau de leurs pieds nus; tantôt ils disparaissaient, noyés dans l'océan et ne montraient plus au-dessus du niveau que leurs têtes grimaçantes.

Au loin, chacun découvrait les îles Chaussey, qui ne se voient pas de là, même en plein jour.

— Voyez! s'écria tout à coup Goton, interrompant son chapelet : un grand palais qui fume!

Mathurin seul, par esprit d'opposition conjugale, ne vit pas le palais qui fumait.

La mer se mit à monter. Le flot chanta sur les pierres arrondies. Un cri faible vint du large. Madame Reine seule l'entendit. Elle s'agenouilla.

— Mon fils ! dit-elle, j'ai reconnu la voix de mon fils !

— Haut les torches ! ordonna dom Sidoine.

On leva les torches ; on monta même sur les rochers, mais la mer restait sombre et rien n'apparaissait sur son dos.

Minuit sonna au beffroi du couvent de Saint-Yves.

Au douzième coup, un bruit de rames, distinct et régulier arriva jusqu'à la plage.

— Mon fils ! mon fils ! cria madame Reine.

— Ma mère ! répondit la voix d'Aubry.

Ivre qu'elle était, elle mit les pieds dans le flot pour aller à lui.

Cependant la mer, unie comme un sombre miroir, ne montrait rien.

— Jeannin est-il avec toi ? demanda madame Reine.

— Jeannin, le brave des braves, et sa fille, ma mère !

— Et Berthe de Maurever ?

Cette fois, Aubry ne répondit pas.

Un grand cri s'éleva parmi les serviteurs du Roz. La barque sortait lentement de l'ombre et glissait là-bas comme un fantôme noir.

Aubry sauta le premier sur le galet ; il était dans les bras de sa mère.

Il y avait soixante hommes d'armes dans les quatre barques que le roi Louis XI avait confiées à Jeannin.

Il y avait soixante chevaliers autour de l'Homme de Fer dans la principale des îles Chaussey, celle où la tradition des grèves place Hélion, la ville morte.

Jeannin, d'un côté, Otto Béringhem de l'autre, faisaient chacun le soixante-et-unième.

Bataille égale, armes semblables : le choc devait être terrible !

Quand Jeannin et ses lances arrivèrent dans les eaux de l'archipel, Hélion s'illumina ; puis une grande voix sonna dans le silence. Elle disait :

— Airam !

Un brouillard, qui semblait fait de métal, environna la ville. En même temps, une furieuse tempête s'éleva. Parmi les éclats de tonnerre, les sifflements du vent et le tapage des lames, les quatre barques en détresse pensaient ouïr je ne sais quelle harmonie bizarre mêlée à des cris d'orgie.

Jeannin, qui était un homme craignant Dieu, récita un *Pater* et traça une croix dans l'air avec son épée.

Le brouillard se déchira...

..... C'était une salle immense et toute pleine de cette clarté mystique qui montait on ne sait d'où pour illuminer les nuits de la ville du soleil.

Les chevaliers des Iles s'asseyaient autour de la table des festins. Le vin coulait dans le cristal et l'or. Il y avait autant de dames splendidement parées que de chevaliers. Toutes les têtes avaient une couronne ; toutes les lèvres un sourire.

Otto Béringhem, fier et beau comme un roi, tira l'épée et se mit à la tête de ses chevaliers. Jeannin, le bon écuyer, donna sur eux tête baissée, et la grande bataille commença.

Chaque fois que la voix du Maudit criait son appel magique : Airam ! Airam ! la voix du bon Jeannin s'élevait pour jeter vers le ciel le nom béni de la mère du Christ.

Tout à coup, au milieu de la mêlée, on vit paraître une jeune fille aux longs cheveux dénoués. Elle avait le sourire aux lèvres.

C'était Jeannine qui levait au-dessus de sa tête la médaille bénite que lui avait donnée sa mère mourante.

Alors, la terre trembla sous les pas des combattants ; on entendit, au lointain comme un sourd éclat de foudre. La nuit tomba sur la table des festins. Les femmes couronnées de fleurs s'évanouirent comme autant de fantômes. Des ossements desséchés sonnèrent dans les armures des chevaliers des Iles.

Otto Béringhem et ses deux faux évêques, les ministres de ses enchantements, étaient seuls vivants. Les hommes

d'armes du bon écuyer Jeannin n'eurent pas de peine à les charger de chaînes.

Au fond des noirs cachots, creusés sous le palais, on trouva Aubry et Berthe de Maurever.

Berthe ne sourit point à sa délivrance. Berthe ne devait plus jamais sourire.

Quand le bon Jeannin raconta sa victoire à madame Reine, qui pleurait dans les bras de son fils Aubry, il ne prononça le nom de Berthe que pour dire :

— Elle est maintenant au manoir.

Deux semaines s'écoulèrent. Un matin Berthe, qui n'avait pas prononcé une parole depuis son retour au manoir du Roz. Berthe dit :

— Je veux aller demain en la ville de Rennes.

Madame Reine hésitait et demandait pourquoi.

— Parce que, répondit la belle jeune fille, Dieu le veut.

Elle n'était pas folle, mais ses yeux avaient d'étranges regards.

Le lendemain était le vendredi, 1er octobre 1469.

Ce jour-là l'église Saint-Aubin tinta le glas dès l'aube ; la ville de Rennes n'avait point dormi. Une foule immense remplissait les abords des portes Saint-Michel, les avenues de la place Sainte-Anne et le haut des lices, où se dressait un échafaud tendu de serge noire.

Il y avait des estrades autour de l'échafaud.

Aux fenêtres, des paquets de têtes se montraient. Les ardoises des toits disparaissaient sous une fourmilière humaine.

Le roi Louis XI, pour se réconcilier avec son *amé cousin*, François de Bretagne, et pour se débarrasser des soucis de la procédure, avait envoyé du mont Saint-Michel à Dol le félon Otto Béringhem prisonnier.

Le duc François se souvenait de sa course à travers les grèves. Ses reins étaient encore tout meurtris et le gênaient après boire.

Nantes est loin de Dol. Le duc, dans la hâte qu'il avait de se venger, ordonna que le procès du Maudit se ferait au présidial de Rennes, devant une cour spéciale et sans

appel. Les preuves abondaient, trois mille témoins avaient vu le régicide sur les grèves. Cependant ce fut pour fait de sorcellerie que le comte Otto Béringhem fut condamné à faire amende honorable, pieds nus, cheveux ras, et à avoir la tête tranchée par le glaive.

La sentence devait être exécutée le 1er octobre 1469. Voilà pourquoi les rues et les places de la ville de Rennes étaient encombrées de spectateurs curieux.

On disait que le duc et sa cour assisteraient à la cérémonie.

On disait aussi que le fer devait s'émousser et rebondir sur les vertèbres du Maudit qui était invulnérable.

A huit heures du matin, le cortége, partit de la prison des Portes-Mordelaises, et prit le chemin de la cathédrale. Les cloches sonnaient à toutes les églises. et, du haut de toutes les tours, les trompes jetaient de sinistres huées.

En tête du cortége, une compagnie d'hommes d'armes à cheval marchait au pas, puis, venait la confrérie des pénitents, puis les syndicats, puis la sénéchaussée; le clergé, sans croix ni bannières, suivait.

Toute cette pompe était pour l'amende honorable.

Sur les marches de la cathédrale, l'évêque de Rennes était entre l'évêque de Dol et l'évêque de Saint-Malo.

Quand le diacre placé à la rosace vit approcher le cortége, il cria :

— Fermez les portes !

Et les portes de la cathédrale furent closes à grand bruit.

Derrière le clergé, dernier corps de la procession expiatoire, roulait une charrette de paysan escortée par une seconde compagnie d'hommes d'armes, et entourée de moines de la Merci. Les deux faux évêques étaient assis au fond de la charrette, portant chacun un voile noir sur la figure. Debout au milieu d'eux, les mains liées, le voile noir aussi sur le visage, l'Homme de Fer se tenait droit et hautain.

La foule l'insultait, mais tout bas.

Il y avait dans ce flot mouvant du peuple breton une vague et indicible terreur.

L'Homme de Fer ne pouvait pas mourir ainsi sans vengeance. On se disait cela. Cette journée du 1er octobre devait être marquée par quelque malheur public.

On fit descendre les trois condamnés de la charrette. Les deux faux prélats s'agenouillèrent au bas des marches. Otto refusa de fléchir les genoux.

L'évêque de Rennes renouvela contre lui la formule d'excommunication, pendant que la foule, prosternée, baissait la tête et priait.

D'un mouvement brusque, le comte Otto parvint à déranger le voile qui couvrait son visage. Il se fit un large cercle autour du perron de la cathédrale, parce qu'on avait vu flamboyer son regard.

Il eut un rire dédaigneux et ne parla point.

La cérémonie se termina dans un morne silence. On avait vu comme une menace terrible dans la prunelle effrontée du Maudit. Le glas reprit au clocher et les trompes donnèrent des huées.

Les deux faux évêques remontèrent docilement dans la charrette funèbre. Otto repoussa les gardes et marcha de son pied. Il traversa ainsi toutes les rues de la ville et la place des Lices, où le bon connétable Bertrand Duguesclin avait fait, avec l'aide de Dieu, de si vaillantes prouesses.

A la vue de l'échafaud, il eut encore ce sardonique sourire.

Sur les estrades, toute la noblesse bretonne était assise. Tous ceux qui avaient vu Olivier d'Harmoy terrasser Dunois à la passe d'armes des grèves voulaient le voir encore à l'heure de rendre l'âme.

Chacun se disait :

— Sans le maléfice, aurait-il fait mieux que le brave des braves ?

De Plœuc et Goulaine étaient là pour le duc. Aux premiers rangs, le pâle soleil d'octobre éclairait une longue file de dames

Sur l'estrade la plus rapprochée de l'échafaud, Otto

Béringhem put reconnaître Berthe de Maurever aux pieds de laquelle Jeannine s'asseyait.

Elles étaient placées ainsi à la passe d'armes lorsqu'il avait partagé entre elles la couronne de beauté.

Le sourire du maudit se glaça un instant sur ses lèvres.

Mais ce ne fut qu'un instant. Il salua de la tête et murmura :

— A la plus belle !

Madame Reine soutint dans ses bras Berthe défaillante. Jeannin et Aubry se mirent au-devant des deux jeunes filles.

Otto salua Jeannin et Aubry.

Les deux faux évêques montèrent les premiers à l'échafaud, et moururent en demandant pardon à Dieu.

Quand ce fut au tour d'Otto, il franchit les degrés d'un pas ferme, et promena sur la foule ce regard sarcastique qui avait effrayé les bonnes gens devant la cathédrale.

— Brûlez quelques feuilles de romarin, Bette, ma fille, dit précipitamment dame Josèphe de la Croix-Mauduit qui avait fait le voyage de Rennes pour remonter sa garde-robe et sa livrée ; je me souviendrai toute ma vie d'avoir respiré le même air que ce démon incarné, dans le salon de l'hôtel du Dayron. Comptez trois fois trois en vous-même, Bette, et vous aussi, maître Biberel, pour prévenir le jet des sorts, et n'oubliez pas, après la cérémonie, d'aller quérir des nouvelles de mon faucon à l'oisellerie de Pierre Marie Tuault, ici près, rue aux Foulons. Depuis l'accident que je lui ai imputé à crime, lors de notre voyage en grève, l'animal est indisposé, ce qui m'a portée à faire cette réflexion, que j'avais manqué d'indulgence...

— Seigneur Dieu ! interrompit Bette pour la première fois de sa vie ; comme mademoiselle Berthe est pâle !

— On dirait qu'elle va mourir ! ajouta maître Biberel.

Dame Josèphe se tourna vers sa jeune parente et fronça le sourcil d'un air mécontent.

— Elle a pris ces mauvaises façons au manoir du Roz, murmura-t-elle ; Bette, portez-lui mon sachet de benjoin, dont l'odeur dégage le cerveau de toute nuisible vapeur, et priez-la de ma part qu'elle se tienne plus convenablement en présence d'une si grave assemblée.

Tout près de là, le nain Fier-à-Bras, hissé sur une barrique, pérorait.

— Il est bien certain, disait-il, que cet homme... si c'est un homme... et nous allons voir ça tout à l'heure, quand le fer touchera son cou... il est bien certain que cet homme est mort une fois déjà, dans les Iles poignardé par une sainte jeune fille que vous connaissez bien tous...

— Retiens ta langue! fit de loin frère Bruno qui cherchait à se faire jour jusqu'à lui. Trop bavarder est péché capital ! Suis mon exemple. M'entendis-tu jamais prononcer une parole inutile ?

Et tout en jouant des coudes, il grommelait :

— Le premier jour d'octobre de l'an quarante-neuf, les trois mécréants de la ville morte... l'échafaud était place des Lices en la ville de Rennes où je connus jadis Mestivier, du faubourg saint Hélier, qui était couveur d'œufs de cane, et dont la fille aînée...

Un grand murmure s'éleva dans la foule. Le bourreau venait d'arracher le voile noir qui couvrait encore à demi la tête d'Otto Béringhem. Sa belle figure, souriante et fière dominait les hommes de l'échafaud.

— Repens-toi, condamné ! cria en ce moment Jean de Vesins, un des assesseurs du tribunal spécial : te voilà près de la mort!

— Repens-toi, juge ! répondit Otto, tu es plus près de la mort que moi !

Les frères de la Merci se rangèrent autour de l'échafaud. Un son de trompe éclata. Le grand sénéchal de Bretagne fit de la main un signe.

Le glaive tournoya deux fois autour de la tête du

bourreau. Plus d'un regard se baissa, blessé par la gerbe d'étincelles qui jaillissait de la lame affilée. Le bourreau était un Léonais de six pieds, taillé en hercule, portant un surcot rouge, à capuchon corné, sur des chausses de la même couleur.

Au troisième tour, le glaive vint frapper à toute volée la nuque de l'Homme de Fer.

Une immense clameur s'éleva de la foule.

C'était le bien nommé, cet homme de fer ! Il restait debout ; son froid sourire n'avait point quitté ses lèvres. Pas une goutte de sang à sa nuque, — mais une large brèche au glaive de l'exécuteur qui avait reculé, blême d'épouvante, jusqu'au rebord de l'échafaud !

Les moines de la Merci entonnèrent un psaume.

La voix d'Otto Béringhem domina leurs voix. On l'entendit qui criait :

— Airam !

Comme si un mystérieux pouvoir eût détourné sur un autre le coup qui devait trancher sa tête, l'assesseur Jean de Vesins poussa un seul cri, se débattit, et tomba mort.

Mais la foule eut à peine le temps de prendre garde à cette catastrophe ; Otto Béringhem étendit la main vers le sud ; tous les yeux suivirent son geste. Une épaisse colonne de fumée passait par-dessus les maisons dans la direction de la place Sainte-Anne.

Des voix en détresse disaient au loin :

— Au feu ! au feu !

La cloche de Saint-Aubin se mit à sonner le tocsin.

Le grand sénéchal agita son bâton. L'exécuteur, plus pâle qu'un mort, revint vers Otto Béringhem. Le glaive tournoya de nouveau et rebondit une seconde fois comme s'il eût touché un roc.

Otto étendit la main vers l'ouest et répéta le mot qui faisait sa force terrible.

Du bas des lices, des voix plaintives crièrent : Au feu ! au feu !

Une colonne de fumée monta sur les toits des hôtels

nobles qui bordaient la rue Nantaise, et le son haletant du tocsin tomba du clocher de Sainte-Étienne.

— Frappe ! commanda le sénéchal, qui se mit debout sur son estrade.

Comme le bourreau hésitait, tremblant, le sénéchal répéta :

— Frappe, sous peine de la vie !

Le glaive porta un troisième coup. Le côté nord de la ville fuma. Le tocsin de la cathédrale répondit au tocsin de Saint-Aubin et de Saint-Étienne.

Au quatrième coup, de grands nuages de fumée couvrirent la partie orientale de la ville ; les églises de Saint-Germain, de Saint-Sauveur et de Toussaint, mirent en branle leurs bourdons.

Le tocsin sonnait partout. La fumée rougissait aux quatre coins du ciel, rabattant sur la foule l'odeur brûlante et sinistre de l'incendie.

Otto était toujours debout au centre de la cohue affolée. Sa tête se dressait toujours haute et railleuse. Les moines de la Merci cessèrent de chanter. Le bourreau jeta son glaive...

En ce moment, parut au centre de la place, et sans que personne eût pu dire comment il avait percé les rangs serrés de la cohue, un vieillard à la face vénérable, dont le front se couronnait de longs cheveux blancs. Il était monté sur un âne, comme Notre-Seigneur, et portait à la main un crucifix.

A sa vue, la figure d'Otto Béringhem se décomposa. Le maudit essaya de briser ses liens et grinça des dents en blasphémant.

Tous ceux qui étaient venus là des bords de la mer, reconnurent bien le saint ermite du mont Dol, Enguerrand le Blanc.

Il éleva la croix au-dessus de sa tête. L'Homme de Fer courba le front.

Un silence solennel régnait sur la place.

L'ermite dit :

— Prosternez-vous la face contre terre et priez !

Il n'y eut pas un genou qui ne touchât le sol.

L'ermite mit pied à terre et s'en alla prendre Berthe de Maurever par la main. Il lui traça sur le front le signe du chrétien, puis il dit :

— Dieu le veut... allez, ma fille.

Berthe, l'œil fixe, le pas automatique, semblable à ces somnambules que la volonté du magnétiseur fait agir malgré elles, descendit les degrés de son estrade et monta ceux de l'échafaud. L'ermite lui montra du doigt le glaive ; elle le souleva avec peine. L'ermite lui montra l'Homme de Fer.

Comme Berthe, trop faible, ne pouvait porter le glaive jusqu'à la nuque du comte Otto, l'ermite dit à celui-ci :

— A genoux, au nom du Dieu vivant !

L'Homme de Fer se raidit ; mais, comme si un poids écrasant eût chargé tout à coup ses épaules, on vit fléchir ses robustes jarrets.

La jeune fille, par un effort suprême, approcha le glaive de sa nuque. L'acier toucha la chair. Il n'y avait pas, dit la légende, de quoi blesser un agneau nouveau-né... La tête d'Otto Béringhem roula sur les planches de l'échafaud.

Berthe éleva ses deux bras vers le ciel et se coucha, morte, auprès du mécréant décapité.

Le front du Maudit était tout noir ; celui de la jeune fille, blanc comme les lis, avait une auréole.

A ce tableau, l'incendie faisait un cadre flamboyant.

L'incendie de la ville de Rennes dura deux jours et deux nuits. Il ne s'arrêta qu'à l'autel de la Vierge, en l'église de Saint-Sauveur.

Ceci n'empêche point les gens de Normandie de montrer, au nord-est du groupe de Chaussey, un roc haut et noir, qui ressemble de loin à la statue d'un chevalier. Les Montois et ceux de la côte, depuis Avranches jusqu'à la pointe de Carolles, jurent que l'Ogre des Iles mourut

là, de la pointe d'un poignard, non du tranchant d'un glaive ; mais toujours de la main d'une jeune fille.

Cette noire pointe de roc, qui signale des récifs sous-marins, porte encore le nom de l'Homme de Fer.

Le duc François de Bretagne tint parole : Jeannin fut chevalier. Il chaussa ses éperons d'or le jour où madame Reine ouvrit ses deux bras à Jeannine en l'appelant sa fille.

FIN

TABLE DES MATIÈRES



PREMIÈRE PARTIE

LA CHATELAINE

DEUXIÈME PARTIE

A LA PLUS BELLE

TROISIÈME PARTIE

LA CITÉ FANTOME

FIN DE LA TABLE

Imprimerie DESTENAY, à Saint-Amand.






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 03333360 1